281.4 Au45ev
Class Book
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

L'ÉVANGILE

COMMENTÉ PAR

SAINT AUGUSTIN

Extrait de ses œuvres

par le R. P. THONNA-BARTHET

des Augustins de Malte

PARIS (VI^e^)

P. LETHIELLEUX, Libraire Éditeur

—

1930

L'ÉVANGILE

COMMENTÉ PAR SAINT AUGUSTIN

L'ÉVANGILE

commenté

par Saint Augustin

Extraits de ses œuvres

par le R. P. Antonin THONNA-BARTHET

des Augustins de Malte

CATHOLIC SEMINARY
LIBRARY
NEW YORK

PARIS (VI[e])
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

—

1930

231.4
Au 45 en
89594

APPROBATION :

Je soussigné, ai examiné par ordre des Supérieurs le livre intitulé : L'Evangile commenté par saint Augustin *et l'ai jugé digne de l'impression. Je crois qu'il pourra être très utile, non seulement aux Religieux et Ecclésiastiques, mais en général à toutes les personnes, qui cherchent à connaître les voies de la perfection.*

Malte, couvent des Augustins,
le 3 avril 1930.

Fr. Aloysius M. MUSCAT O. S. A.
censor th. ordinis.

Imprimatur :
die IV Aprilis 1930,
Fr. JOANNES Ma Genovesi O.S.A.
Provincialis Prov. Melitae.

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois en mai 1930.
Tous droits de traduction et reproduction réservés.

PRÉFACE

D'après le témoignage de tous les maîtres, saint Augustin (1) tient le premier rang parmi les Pères : aucune autorité, en dehors des livres inspirés, n'est comparable à la sienne. Il a résumé et condensé dans ses écrits les trésors intellectuels du monde ancien et les a transmis au monde moderne. Bossuet ne savait trouver assez d'épithètes pour le célébrer : il ne s'en séparait ni jour ni nuit; il le citait sans cesse, et c'est surtout de ce merveilleux et profond génie qu'il s'était nourri.

Les ouvrages de l'évêque d'Hippone sont indispensables à quiconque veut pénétrer un peu avant dans la connaissance des vérités chrétiennes, aussi le XIX^e^ *et le* XX^e^ *siècle se sont particulièrement attachés à l'étudier. Les travaux de Villemain, Ozanam, Poujoulat, Nourisson, Ferraz, Flottes, Boissier, Louis Bertrand, Portalié montrent que saint Augustin attire aujourd'hui encore les esprits les plus sérieux.*

Saint Augustin est en effet le grand inspirateur de la pensée religieuse. Il ajoute au trésor de la tradition l'incomparable richesse de sa pensée personnelle, à tel point que l'on peut affirmer qu'il a été pour le développement du dogme le plus puissant instrument de la Providence. Plus que tout autre Père, il a réalisé pour les dogmes ce progrès qu'exprimait si bien Vincent de Lérins, son contemporain, dans une page que certains ont cru dirigée contre lui. C'est le développement d'un germe vivant jusqu'au plein épanouissement de la vie.

Les luttes multiples auxquelles il fut mêlé, et aussi la nature spéculative de son esprit ne laissa à peu près aucune question en dehors de ses recherches. Toujours sur la brèche, il eut à combattre les ennemis de toutes les vérités chrétiennes. Esprit subtil

---

(1) *Augustin, né en 354 à Tagaste en Numidie, avait un père païen et une mère chrétienne, sainte Monique. Après une jeunesse dissipée, il embrassa le manichéisme et resta pendant neuf ans attaché à cette secte. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome et enfin à Milan, où les prédications de saint Ambroise l'amenèrent au christianisme (386). Il se fit baptiser, quitta son école, et retourna à Tagaste, où il distribua ses biens aux pauvres, fonda un monastère et se consacra au jeûne et à la prière (388). Quelque temps après, en 391, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone ; il devint lui-même évêque de cette ville en 395. Il vécut en commun avec les clercs de son église, qu'il préparait au saint ministère, et forma ainsi un véritable séminaire d'évêques. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les hérétiques, instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres, maintint la discipline et fut l'âme de plusieurs conciles. Il mourut à Hippone durant le siège de cette ville par les Vandales (430). On le fête le 28 août.*

et pénétrant, rompu à toutes les finesses de la dialectique, il sut démasquer les sophismes et dissipa les équivoques. D'autre part, esprit profond et ingénieux, dans chaque question qu'il aborda, il découvrit des démonstrations lumineuses, des rapprochements nouveaux; par la manière de poser les problèmes il les marque de son empreinte, si bien qu'il n'est pour ainsi dire pas de problème où l'étude de sa pensée ne s'impose au théologien (1).

Si le docteur africain est le premier des théologiens, il est aussi le premier des philosophes chrétiens. On ne nous citera pas une donnée féconde, dit Poujoulat (2), une vue haute, une notion philosophique de quelque portée, qui n'ait son expression ou son germe dans les écrits de saint Augustin. Telle idée, tel système qui a suffi pour faire la renommée d'un homme, appartient tout simplement à saint Augustin, pour lequel nul réclamait. Lorsque, au neuvième siècle, Scot Erigène enseignait que le mal n'existait pas, qu'il est seulement la corruption ou la diminution du bien, ne copiait-il pas saint Augustin? Saint Anselme, dont les travaux ont été, de nos jours, remis en lumière, fut, en philosophie, le continuateur profond de saint Augustin. Quand Leibnitz a développé sa théorie du mal, il n'a fait que reproduire les pensées de l'évêque d'Hippone.

Il y a des gens aujourd'hui qui, le plus sérieusement du monde, aspirent à l'alliance de la philosophie et de la religion comme à une grande nouveauté chez les hommes. Ils oublient que cette alliance a été faite et signée par les plus fiers génies dans les premiers siècles chrétiens. Ils ne savent pas avec quelle constante autorité saint Augustin a fait marcher la philosophie à côté de la religion, avec quel profond respect il parlait des anciens philosophes. Cet incomparable penseur, que nous avons appelé le Platon chrétien, a tant admiré Platon, que certaines de ses paroles approbatives éveillèrent un jour les scrupules de sa piété! L'union de la raison et de la foi, voilà la plus belle maniere decroire. Personne plus que saint Augustin, n'a réservé les droits de la raison et ne l'a introduite dans les conseils de l'âme pour monter aux régions de la foi.

Mais si, de l'avis de tous, saint Augustin est le maître de la théologie, dans quelques-unes de ses lettres, dans les Traités sur saint Jean et dans les Enarrations sur les Psaumes, il se manifeste un directeur spirituel hors pair. L'Epître CLV à Macédonius explique philosophiquement la perfection chrétienne; mais l'Epître CXXX à Proba développe, sur le même sujet les réflexions qui

(1) E. Portalié, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* (février 1903), et *Dictionnaire de Théologie* de Vacant, art : Saint Augustin.
(2) Histoire de saint Augustin, ch. LV.

conviennent mieux à une âme pieuse. Ses Sermons au peuple ont été pour l'Eglise de la plus grande utilité.

L'évêque Valère semblait l'avoir pressenti : car, peu de temps après la promotion d'Augustin au sacerdoce dans l'Eglise d'Hippone, le pieux évêque, au témoignage de Possidius, lui permit de prêcher, en sa présence, l'Evangile au peuple; or, ajoute le même Possidius, ce n'était pas alors la coutume des églises d'Afrique : rarement, et surtout en présence des évêques, on permettait aux simples prêtres de parler au peuple du haut de la chaire. Mais le saint évêque Valère estimait que le soin qu'il devait prendre du troupeau confié à sa sollicitude et de ses progrès dans le bien, était pour lui un devoir qui remontait bien plus haut qu'une coutume purement humaine, qui n'avait, d'ailleurs, d'autre but que de conserver à la personne de l'évêque le haut rang que sa dignité lui donnait au milieu des autres ministres qui l'entouraient. Augustin remplissait donc ce ministère dans la ville d'Hippone, et déjà sa réputation se répandait au loin. Cet exemple détermina plusieurs autres évêques à établir que de simples prêtres annonceraient la parole divine dans leurs églises, tandis qu'eux-mêmes prendraient place au milieu des auditeurs. Bien plus, peu de temps après, au concile de Carthage, Augustin, qui n'avait pas encore été élevé à l'épiscopat, discuta, à la demande des pères eux-mêmes, et en leur présence, sur la foi et sur le symbole, alors que deux ans auparavant c'était un fait inouï qu'un prêtre eût osé prendre la parole devant un évêque.

Lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, Augustin se livra avec plus d'assiduité et de zèle, et avec une plus grande autorité, au ministère de la parole, non seulement dans une seule province, mais partout où on l'en priait; et il annonçait alors la parole de la vie éternelle avec une chaleur, avec une onction telle, que les fidèles en étaient ravis. Ainsi, ce ne furent pas seulement les habitants de sa ville épiscopale, mais ceux de Carthage, mais bien d'autres peuples de l'Afrique qui entendirent souvent ses prédications.

Jamais saint Augustin n'a exposé des pensées simplement curieuses : tout, dans ses œuvres, conduit l'âme vers Dieu. Saint Augustin a prêché pendant quarante ans : il s'appliquait, en chaire, à se faire bien comprendre; il insistait, il employait des formes particulières; il multipliait les interrogations. Aussi, à la lecture, le style des sermons peut-il souvent paraître long et terne; mais c'est dans les Sermons que l'on rencontre le plus de formules vives, précises et faites pour fixer définitivement la pensée.

Saint Augustin n'a pas fait un commentaire complet des

quatre évangélistes; cependant les deux Livres sur le Sermon de la Montagne, les Questions sur l'Evangile, les quatre Livres sur l'Accord des Evangélistes, les dix traités sur l'Epître de saint Jean aux Parthes et plusieurs de ses Sermons renferment, sur ce sujet, une matière aussi abondante que variée. Mais c'est surtout dans les CXXIV traités sur l'Evangile de saint Jean que saint Augustin révèle la grandeur de son génie.

Jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force, et la beauté transparente du langage est toujours digne de la grandeur des pensées.

Le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux que nous ne le suivons plus qu'avec une sorte d'épouvante; il nous conduit à des hauteurs devant lesquelles on sent l'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu.

C'est dans ce champ immense que nous avons glané un à un les épis pour les réunir dans ce volume, comme dans une gerbe lumineuse de cette vérité si méconnue à laquelle, pour notre modeste part, nous tendons à ramener les cœurs entraînés par la vie mondaine, vérité que saint Augustin appelle excellemment Jésus-Christ : Il n'y a que la vérité qui ne trompe point, et il n'y a que Jésus-Christ qui soit la vérité. *Cette vérité du Christ nous l'avons entendue dans l'Evangile.*

Ce sont ces épis, épars ça et là, que nous avons glanés à l'approche du XV^e^ centenaire de la mort du grand Docteur. Tout le génie de saint Augustin est là. C'est pour mettre en lumière tous ces trésors pour les gens qui reculent devant les grands ouvrages que nous les avons réunis en IX livres. Dans les fragments suivis que contient ce volume, nous ne nous sommes pas attachés aux côtés philosophiques ni aux discussions théologiques; nous nous sommes inspirés du désir d'être utiles à ceux qui cherchent à connaître Notre-Seigneur, à sortir de l'erreur ou qui, après avoir connu la vérité, l'ont délaissée.

Le fils de Monique, une fois que la vérité lui fut apparue, ne la quitta plus; mais telle n'est pas la condition ordinaire ici-bas; on sait où est le devoir, on ne marche pas toujours d'un pas ferme dans ce chemin; on laisse envahir son intelligence par des ombres, on résiste mollement à des doutes intéressés; ce qui nous condamne nous déplaît; les passions conspirent contre la foi. Le trajet de l'erreur à la vérité est alors à refaire, et, dans ce laborieux passage, l'exemple de saint Augustin est une leçon pour tous les temps.

Malte, Couvent des Augustins, 1930.

AVANT-PROPOS

Qu'est-ce que l'Evangile ?

Sommaire : L'Evangile signifie « bonne nouvelle ». — Avant la prédication de l'Evangile, la volonté de Dieu n'était pas connue dans le monde. — Il est à la portée de toutes les intelligences. — Il est comme la bouche du Christ. — Il renferme les préceptes indispensables pour le salut, et les conseils de perfection. — Il nous enseigne comment nous pouvons acheter le royaume de Dieu.

Le mot Evangile signifie « bonne nouvelle ». En effet, quelle nouvelle comparable à celle de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur ?

Aujourd'hui l'Evangile est prêché dans tout l'univers ; mais avant qu'on l'y prêchât ainsi, on n'y connaissait pas la volonté de Dieu ; c'est la prédication qui l'a manifestée : cette prédication nous a appris ce que nous devons aimer ou mépriser, faire, éviter ou espérer. (Ser. 296).

Le saint vieillard Simplicien, depuis évêque de Milan, disait souvent qu'un philosophe païen aurait voulu que les paroles qui commencent l'Evangile de saint Jean fussent écrites en lettres d'or et placées dans l'endroit le plus apparent des églises (Cité de Dieu).

Il ne faut point passer brièvement sur les passages de l'Evangile quelque courts qu'ils soient : car il faut que l'on comprenne bien ce qu'on a lu.

Lisons donc avec attention et piété ces paroles remarquables, en raison de leur importance.

Le Seigneur n'était pas prolixe dans ses discours, mais quelles admirables choses a-t-il dites en peu de mots !

Les préceptes de l'Evangile sont à la portée de toutes les intelligences et demandent plutôt à être écoutées et pratiquées, qu'à être expliquées.

Quoi de plus clair que ces paroles : *Si tu veux parvenir à la vie, observe les commandements* ? (S. Mat. 19, 17). Qui ne veut parvenir à la vie ? Mais aussi, qui veut observer les comman-

dements ? Si vous êtes lent au travil, pourquoi si empressé à la récompense ?

Un jeune homme riche assurait qu'il avait été fidèle aux commandements, et Notre-Seigneur lui fit connaître des préceptes plus élevés. *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres ;* tu ne le perdras point, *mais tu auras un trésor dans le ciel ; viens ensuite et suis-moi.* En effet, que servirait à l'homme de distribuer toutes ses richesses aux pauvres, s'il ne suivait pas le Seigneur ? Mais ce jeune homme s'éloigna tout triste et tout chagrin, car il possédait de grandes richesses.

Ce qui lui a été dit, nous a été dit également. L'Evangile est comme la bouche du Christ : il est au ciel, mais il ne cesse de parler sur la terre.

Si vous ne voulez pas de ses conseils de perfection, observez au moins les préceptes indispensables : si les premiers sont pour vous un lourd fardeau, chargez-vous au moins des seconds.

Voici les premiers : *Vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et suis-moi.* Voici les seconds : *Tu ne voleras pas, tu ne seras pas homicide, honore ton père et ta mère, ne cherche point de faux témoignages, aime ton prochain comme toi-même.*

Accomplissez au moins les commandements !

Vous savez ce que vous avez à faire, vous connaissez ce que vous devez redouter ; l'Evangile vous dit comment vous pouvez acheter le royaume des cieux et comme vous en serez exclus.

Conformez-vous à la parole de Dieu : Dieu a fait le riche et le pauvre. Le riche est né, le pauvre est né aussi : vous vous êtes rencontrés sur la même route. Vous, riches, gardez-vous d'opprimer ; et vous, pauvres, de tromper. L'un a besoin, l'autre est dans l'abondance ; le Seigneur les a fait tous deux : par celui qui possède, il aide celui qui a besoin ; par celui qui n'a rien, il éprouve celui qui a.

Après avoir lu ceci, craignez et prenez garde : priez et vous arriverez (Ser. 85).

L'Evangile commenté par Saint Augustin

LIVRE I

L'ENFANCE DE JÉSUS

I.- Divinité du Verbe (Saint Jean, 1, 1-5).

Sommaire : Avant la création du monde, le Verbe subsistait dans son Père comme dans son principe. — Bien qu'engendré, il n'est point postérieur au Père. — Il est égal au Père. — La lumière est une image de cette égalité parfaite. — Il est la lumière du monde. — Le pécheur est un aveugle : qu'il purifie son œil s'il veut voir Dieu.

Saint Jean commence son Evangile comme Moïse a commencé la Genèse, par *au commencement* ; mais avec cette différence que Moïse ne marque que le commencement des temps, et l'Evangéliste désigne l'éternité, qui précède la création de tous les êtres visibles et invisibles. Il veut nous marquer que, avant l'origine du monde, le Verbe subsistait dans son Père comme dans son principe, et qu'il n'est pas du nombre des choses qui ont un commencement, et dont on ne peut fixer l'origine.

Mais, dira-t-on : comment le Fils, étant engendré, n'est-il point postérieur à son Père ? Raisonner de la sorte, c'est raisonner de la nature divine comme de la nature de l'homme ; au lieu qu'ayant à parler de Dieu, il ne faut emprunter le langage ni le raisonnement humain.

Cependant on peut trouver quelque image dans la nature qui représente ce grand mystère de l'égalité parfaite, et, pour parler ainsi, de la co-éternité du Fils avec le Père. La lumière du soleil qui naît de sa nature, n'est point moins ancienne que le soleil lui-même, puisqu'il est impossible de concevoir le soleil un seul moment, sans la lumière qui naît de lui ; non plus que le feu, sans la chaleur qui lui est essentielle. Trouvez-moi une flamme

sans lumière et sans chaleur, et alors, mais alors seulement, je pourrai concevoir le Fils comme postérieur au Père.

Le Sauveur déclare dans l'Evangile qu'il est la voie, la vérité et la vie ; qu'il est la résurrection ; qu'il est la lumière du monde. Ce qu'il est, il l'a toujours été comme Verbe divin ; il est la vie et la lumière de l'homme de toute éternité ; mais cette lumière s'est seulement manifestée dans le temps.

Mais il y a de pauvres malheureux qui se trouvent dans l'impossibilité de recevoir les rayons de cette lumière parce que leurs péchés leur en interceptent la vue. De ce qu'ils sont incapables de l'apercevoir, qu'ils n'aillent pas croire qu'elle n'existe pas, car ils sont devenus ténèbres à cause de leurs fautes. *Et la lumière luit dans les ténèbres,* dit l'Evangéliste, *et les ténèbres ne l'ont point comprise.*

De même que pour un aveugle, placé en face du soleil, cet astre est absent pour lui, quoique celui-ci l'inonde de ses rayons ; ainsi tout pécheur, tout insensé, tout impie est aveugle en son cœur. La sagesse est devant lui, mais elle brille aux yeux d'un aveugle, elle est pour lui comme absente : non qu'elle soit absente à lui, mais parce que lui est absent d'elle. Que lui faut-il faire ? Qu'il purifie ce qui peut lui faire voir Dieu.

Si un homme ne peut voir parce qu'il a les yeux souillés, le médecin lui dit : nettoyez vos yeux, ôtez ce qu'il y a en eux de mauvais, afin qu'ils puissent voir la lumière.

Les souillures sont vos péchés et vos fautes : ôtez-les de votre cœur, et vous apercevrez la sagesse qui est toujours présente devant vous ; car Dieu est cette sagesse, et il est écrit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* (I Traité sur l'Evangile de saint Jean.)

II. - L'Annonciation (Saint Luc, 1, 26-38).

Sommaire : Pourquoi l'ange Gabriel n'alla pas vers Elisabeth? — Ce fut à Marie et non à Joseph qu'il fut envoyé. — La salutation angélique. — Trouble de la Sainte Vierge. — Elle n'a pas manqué de foi.

L'ange Gabriel descendit près de Zacharie ; il ne vint pas vers Elisabeth son épouse et la mère de Jean : pourquoi ? Parce que c'était Zacharie qui devait donner Jean à Elisabeth. Or, il convenait qu'en annonçant la future naissance de Jean, l'ange

s'adressât à celui qui le donnerait, plutôt qu'à celle qui le recevrait.

Dans son message suivant, ce fut à Marie et non à Joseph que fut envoyé le même ange Gabriel, parce qu'en Marie devait se former et prendre naissance la chair du Fils de Dieu.

Il lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes,* et les paroles suivantes que vous connaissez par la lecture du saint Evangile.

Mais Marie fut troublée par ces paroles et dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?* Reconnaissez dans ces paroles sa résolution de garder la virginité. Si elle avait dû lier des rapports avec son fiancé, comment aurait-elle dit : *Comment cela se fera-t-il?* Si son Fils avait dû naître de la même manière que les autres enfants, aurait-elle dit : *Comment cela se fera-t-il?*

Mais elle avait le souvenir de sa résolution, la conscience de son vœu sacré, car elle savait ce qu'elle avait promis à Dieu, lorsqu'elle disait : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?*

En disant ces paroles elle n'exprimait pas un doute sur la toute-puissance de Dieu, elle demandait comment elle deviendrait mère. *Comment cela se fera-t-il?* Quel moyen est à employer pour y parvenir, car je ne connais point d'homme et je ne veux point en connaître?

L'ange connaissait bien le secret, et Marie, sans manquer de foi, cherchait à le savoir aussi. Gabriel la voyant chercher, ne refusa pas de le lui enseigner. Voici ma réponse, dit-il; écoutez comment cela se fera : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Sous un tel ombrage on est complètement à l'abri de l'ardeur des passions. Aussi, parce que le Saint-Esprit surviendra en vous et que la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; parce que vous concevrez par la foi, et que la foi vous donnera un Fils, *le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (Sermon 291).

III.- La Visitation (Saint Luc, 1, 39-56).

Sommaire : Joie d'Elisabeth. — Elle s'estime indigne de recevoir chez elle la mère de son Seigneur. — Le Verbe, en allant au devant de son précurseur, nous donne une leçon d'humilité. —

Cette vertu est la première marche pour parvenir à la véritable grandeur. — Règles de l'humilité. — Le boiteux va mieux dans la voie, que le coureur hors de la voie.

Elisabeth, étant remplie du Saint-Esprit qui la fit prophétiser le jour de la Visitation, ne put contenir sa joie et sa reconnaissance de la grâce toute singulière qu'elle recevait, en voyant la mère de son Sauveur s'humilier et venir lui rendre visite.

Elisabeth, considérant la suprême dignité de Marie, s'estime indigne de la recevoir dans sa maison. Elle la reconnaît pour mère de son Dieu, et détruit par avance les erreurs des hérétiques qui devaient contester à Marie sa qualité de mère de Dieu.

Marie était la mère d'un Dieu fait homme, Elisabeth d'un homme seulement; et cependant c'est Marie qui va faire visite à Elisabeth. Le Verbe qui s'était déjà abaissé jusqu'à prendre la nature humaine, n'attend pas que la mère de son précurseur vienne le trouver, mais c'est lui-même qui va au-devant du précurseur pour le sanctifier dans le sein de sa mère. Pourquoi s'est-il abaissé? Pour nous donner une leçon d'humilité.

Vous aimez la gloire? L'humilité est la première marche que vous devez gravir pour y parvenir (Ser. 96).

Combien ont vu la gloire sans en connaître la route! Combien ont aimé la patrie de la vraie grandeur, sans connaître le chemin de l'humilité!

N'élevez donc pas votre cœur vers l'orgueil, mais élevez-le vers la doctrine de la parole de Dieu (Ser. 160).

Ceux qui apprennent de Notre-Seigneur Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur, profitent mieux par la méditation et la prière, qu'en lisant ou en enseignant les autres (Lettre 147).

Plus vous êtes élevés, plus vous devez vous humilier en toutes choses, afin de trouver grâce devant Dieu (Eccli. 3, 20), car il résiste aux orgueilleux, il abaisse ceux qui s'élèvent, il rejette de la voie étroite ceux qui sont gonflés d'orgueil; mais ces malheurs ne sauraient être à craindre, lorsque dans le cœur l'humilité est réunie à la charité (De la S. Virginité).

Mieux vaut trembler dans un sentiment d'humilité, que d'avoir la présomption de l'orgueil (Sur le Ps. 4).

Mieux vaut songer à ce qui vous manque, qu'à ce que vous avez : ce que vous avez, prenez garde de le perdre; ce que vous n'avez pas encore, suppliez Dieu de vous l'accorder (Ser. 354).

Voyez dans combien de circonstances votre faiblesse se trahit, et non point celles où vous paraissez l'emporter.

Soyez toujours mécontent de ce que vous êtes, si vous voulez arriver à ce que vous n'êtes pas encore : dès que vous êtes

content de vous-même, vous vous arrêtez; et si vous dites : « C'est assez », vous êtes perdu.

Ajoutez toujours à ce que vous avez, ne cessez de marcher et d'avancer; ne vous arrêtez pas en chemin, ne retournez pas en arrière, ne sortez pas de la bonne voie.

Ne vous louez point, même quand vous croyez être bon; car en vous louant vous-même de ce que vous êtes bon, vous devenez orgueilleux.

Mieux vaut le pécheur qui reconnaît humblement ses fautes, que le juste qui prétend s'attribuer le peu de bien qui se trouve en lui (Ser. 169).

L'humilité avec des péchés est moins désagréable à Dieu que l'orgueil avec de bonnes actions (Sur le Ps. 93).

Les humbles sont comme la pierre; la pierre est en bas, mais elle est solide, elle est en sûreté : que sont les orgueilleux? Comme de la fumée, ils s'élèvent, mais en s'évanouissant (Sur le Ps. 92).

Une pieuse ignorance vaut mieux qu'une science présomptueuse : l'ignorance jointe à la piété vaut mieux qu'une science infatuée d'elle-même (Ser. 117).

Où est l'humilité, là est la grandeur; où est l'infirmité, là est la puissance; où est la mort, là est la vie; si vous voulez parvenir à celle-ci, ne méprisez pas celle-là (Ser. 160).

Ajoutez toujours, avancez toujours, faites toujours des progrès; ne vous arrêtez pas en chemin, ne retournez pas en arrière, ne déviez pas.

Celui qui n'avance pas, s'arrête; celui qui revient d'où il s'était déjà éloigné, recule; celui qui apostasie, sort du chemin.

Le boiteux va mieux dans la voie que le coureur hors de la voie (Ser. 169).

IV. - Joseph est rassuré par un ange (Saint Matthieu, 1, 18-24).

Sommaire : On se laisse aller facilement à l'outrage. — Nécessité de rétablir la paix. — Différence entre l'homme qui s'humilie et celui qui tombe. — C'est une gloire que de pardonner les injures. — Il faut reprendre le coupable tout en lui épargnant la honte. — Comment faut-il le reprendre? — Imiter l'exemple de saint Joseph.

On se laisse aller facilement à l'outrage et on se porte difficilement à rétablir la paix.

On vous dit : Demandez pardon à cet homme que vous avez offensé, à cet homme que vous avez blessé. Vous répondez : Je ne m'humilierai pas !

Si vous dédaignez votre frère, écoutez au moins votre Dieu : *Qui s'abaisse sera élevé* (Luc, 14, 11). Vous ne voulez pas vous humilier, et vous vous êtes laissé tomber ? Quelle différence toutefois entre un homme qui s'incline et un homme qui est tombé !

Vous êtes tombé et vous ne voulez pas vous abaisser ! Vous pourriez dire : Je refuse de descendre, si vous aviez refusé de vous laisser tomber !

Tel est le devoir de celui qui a fait injure à autrui. Mais que doit faire celui qui l'a soufferte ? *Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le entre vous et lui seul* (Matt. 18, 15). Il deviendra plus méchant si vous négligez de le reprendre.

Il vous a manqué, et en vous manquant il s'est fait une profonde blessure : vous n'avez aucun souci de la blessure de votre frère ? Vous le voyez périr, peut-être est-il déjà mort, et vous ne vous en inquiétez pas ? Vous faites plus de mal par votre silence qu'il n'en a fait en vous outrageant.

Quand donc quelqu'un vous blesse, soyez attentif et vigilant, mais pas dans votre intérêt, car c'est une véritable gloire que d'oublier les outrages. Oubliez donc l'injure qui vous est faite, mais non pas la blessure dont souffre votre frère. *Reprenez-le entre vous et lui seul*, cherchant à le ramener en lui épargnant la honte.

Peut-être, en effet, la honte le porterait-elle à prendre la défense de sa faute, et l'aggraverait-il au lieu de s'en corriger. *Reprenez-le* donc *entre vous et lui seul. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère*, puisque sans vous il était perdu.

Mais pourquoi le reprendre ? Parce qu'il a péché contre vous ? Si vous le faites pour obtenir satisfaction pour l'injure reçue, vous méritez d'être blâmé ; mais si c'est l'amour du prochain qui vous guide, vous faites une bonne action.

S'il a péché en votre présence, vous devez l'en reprendre en secret ; puisque seul vous connaissez son péché : il est sûr que le reprendre devant tout le monde, ce ne serait pas le corriger, mais le diffamer.

Voyez avec quelle bonté l'homme juste pardonne le crime dont il soupçonna son épouse avant de savoir comment elle avait conçu.

Joseph savait ne l'avoir pas approchée. Il était donc seul à s'apercevoir, à connaître. Aussi que dit l'Evangile ? *Joseph, étant*

juste et ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer sans éclat.

Sa douleur d'époux ne chercha point à se venger : au lieu de punir celle que les apparences démontraient coupable, il voulut la servir.

Donc, *ne voulant pas la diffamer, il résolut de la renvoyer sans éclat.* Mais comme il s'occupait de ce dessein, *un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre Marie votre épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, et vous l'appellerez Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés.*

Agissez ainsi et Dieu vous récompensera : agissez ainsi, car c'est ce que vous devez faire, non seulement lorsqu'on vous offense, mais encore lorsqu'on pèche en secret.

Que le mal s'éteigne là où il s'est allumé (Ser. 82).

V. - Naissance de Notre-Seigneur (Saint Luc, 2, 1-20)

Sommaire : Le chant des anges s'adresse à toute l'humanité. — Il était convenable qu'une Vierge-mère fût félicitée par les esprits célestes. — Unissons nos voix à celle des anges. — Ceux qui unissent la paix à la bonne volonté, glorifient Dieu au plus haut des cieux. — Pour jouir des jours heureux, il faut préserver les lèvres de tout artifice. — Le Christ est réellement la paix promise aux hommes de bonne volonté. — La vérité nous délivrera du corps de la mort.

A la lecture de l'Evangile, nous avons entendu le chant des anges annonçant aux bergers que Notre-Seigneur Jésus-Christ était né de la Vierge : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.*

Ce chant solennel de félicitation ne s'adressait pas seulement à la mère de l'enfant divin, mais encore à toute l'humanité à qui elle venait de donner un Sauveur.

Et ne convenait-il pas, n'était-il pas de haute bienséance que Celle qui venait de donner naissance au Seigneur du ciel et de la terre, en conservant toute son intégrité virginale, fût félicitée non par des créatures terrestres, qui lui auraient adressé des louanges humaines, mais par les anges chantant la gloire de Dieu ?

Nous donc aussi élevons la voix, non pour annoncer à des bergers la naissance du Sauveur, mais pour la célébrer avec ses brebis fidèles ; écrions-nous avec toute l'allégresse dont

nous sommes capables, et avec tout le dévouement de notre cœur, écrions-nous à haute voix : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.*

De plus étudions, avec toute la force de notre attention, le sens de ces divines paroles, de ces louanges divines, de ce chant angélique ; méditons-les avec foi, espérance et charité : car, conformément à ce que nous croyons, à ce que nous espérons et à ce que nous désirons, nous aussi nous glorifierons Dieu au plus haut des cieux, lorsqu'à la résurrection de notre corps devenu spirituel, nous serons transportés dans les nues au-devant du Christ ; pourvu toutefois que durant notre séjour sur la terre, nous unissions la paix à la bonne volonté.

La vie n'est-elle pas au plus haut des cieux, puisque c'est là le séjour des vivants ? Là aussi les jours ne sont-ils pas heureux, puisque le Seigneur y est toujours le même, sans que ses années diminuent ? Or, quand on cherche la vie, quand on aspire à voir des jours heureux, on doit préserver sa langue de toute parole mauvaise, et ses lèvres de tout artifice ; on doit éviter le mal et faire le bien, afin d'être ainsi un homme de bonne volonté ; chercher aussi la paix et courir à sa poursuite, car c'est aux hommes de bonne volonté qu'elle est assurée.

Maintenons-nous dans cette bonne volonté, et si les passions se soulèvent, écrions-nous avec l'Apôtre : *Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur* (Rom. 7, 25).

C'est lui en effet cette paix promise sur la terre aux hommes de bonne volonté, quand sera terminée cette guerre *où la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair, sans nous laisser faire ce que nous voulons* (Galat. 5, 17) ; car il a montré qu'il est réellement *notre paix, en unissant les deux en un* (Ephes. 2, 14).

Oui, maintenons notre bonne volonté en face de ces convoitises perverses, et en la maintenant, implorons le secours de la grâce de Dieu.

Sentons-nous le soulèvement des passions ? y avons-nous même succombé ? Implorons encore le secours divin, sans nous appuyer sur nos propres forces, et au moins dans cet accablement ne dédaignons point de nous humilier.

Ainsi viendra à notre aide Celui qui disait à des hommes déjà croyants : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres* (Jean, 8, 32).

La vérité viendra donc à notre aide et nous délivrera du corps de cette mort : aussi quand cette vérité, dont nous célébrons la

naissance, s'est élevée sur la terre, c'était pour être sur la terre la paix des hommes de bonne volonté.

Disons donc au Seigneur : Je vous ai promis de garder les arrêts de votre justice, je l'ai résolu, sans doute, et pour vous obéir; je vous ai même promis l'obéissance; mais comme *je vois dans mes membres une autre loi qui résiste à la loi de mon esprit et qui m'assujettit à cette loi de péché qui est dans mes membres, je suis humilié de tous côtés. Seigneur, rendez-moi la vie selon votre parole. Le vouloir est en moi; agréez donc, Seigneur, les vœux que vous offre ma volonté* (Rom. 5, 5); afin de me donner sur la terre la paix que vous avez promise aux hommes de bonne volonté (Ser. 193).

VI. - Circoncision de Jésus-Christ (Saint Luc, 2, 21).

Sommaire : Le nom de Jésus signifie « Sauveur des hommes ». — Jésus sauve les hommes de leurs péchés. — L'homme méritait le supplice, Jésus lui a accordé le salut. — Saul était un loup, mais la grâce le transforma en brebis, puis en pasteur. — Ce n'est pas le mérite, c'est la grâce qui sauve. — La médiation du Christ nous réconcilie avec son Père.

Au moment où on annonçait la prochaine naissance du Sauveur, il fut dit de lui : *On lui donnera le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés.*

Nous possédons Jésus, nous connaissons la signification de son nom Pourquoi s'appelle-t-il Jésus, c'est-à-dire Sauveur? C'est qu'il sauvera son peuple.

Mais Moïse aussi l'a sauvé; avec la main puissante et le secours de Dieu, il l'a sauvé de la persécution et de la tyrannie des Egyptiens; Jésus, fils de Navé, l'a sauvé des attaques et des guerres que lui faisaient les gentils; les Juges l'ont sauvé en le délivrant des Philistins; les Rois également l'ont sauvé en l'arrachant au joug des gentils qui ne cessaient d'aboyer autour de lui.

Ce n'est pas ainsi que le sauve Jésus; *il le sauve de ses péchés.* On lui donnera le nom de *Jésus.* Pourquoi? *Parce que lui-même sauvera son peuple.* De quoi? *de ses péchés* (Ser. 293).

Ecoutez l'Apôtre : *Une vérité pleine d'humanité et digne de toute confiance, c'est que le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier* (I Tim. 1, 15).

Si nous examinons ce qui était dû à ce pécheur qu'est venu

sauver Jésus, nous reconnaîtrons qu'il ne méritait que le supplice (Ser. 299).

Ainsi donc, il méritait le supplice; et qu'a-t-il reçu? Le salut. Pour lui le salut a remplacé le supplice : on lui devait le supplice, on lui a accordé le salut; on lui devait le châtiment, on lui a donné la couronne.

A ce Paul, qui était d'abord Saül; à ce premier des pécheurs qui surpassait les autres en cruauté, on ne devait que des supplices, et pourtant on lui crie du ciel : *Saul, Paul, pourquoi me persécuter?* Et le loup se transforme en brebis; ce n'est pas assez, il faut ajouter : se transforme en pasteur.

Ainsi ce n'est pas le mérite, c'est la grâce qui nous sépare de la masse sur laquelle pèse la colère, pour être l'objet de la miséricorde. C'est la médiation du Christ qui réconcilie avec Dieu la masse du genre humain, éloignée de lui par Adam.

Tous donc, grands et petits, vieillards et jeunes gens, enfants de tout âge, tous nous ne devons le salut qu'à un seul. *Car il n'y a qu'un Dieu; il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme.*

Par un homme est venue la mort, et par un homme la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi dans le Christ (I Cor. 15, 21-22; Ser. 293).

VII. - Purification de la Sainte Vierge (Saint Luc, 2, 22-35).

Sommaire : Le cantique nouveau différent du cantique ancien. — C'est pour chanter ce cantique nouveau, que les anciens justes désiraient voir le Messie. — Siméon est assuré de ne pas goûter la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. — Le cantique nouveau du chrétien. — Ce que demande l'espérance chrétienne. — Malheur de ceux qui abandonnent le droit chemin. — Le Christ nous enseigne de quelle manière nous le devons suivre.

Chantons au Seigneur un cantique nouveau, différent du cantique ancien : ce cantique nouveau c'est le Nouveau Testament succédant à l'Ancien; c'est le nouvel homme remplaçant le vieil homme.

Dépouillez-vous du vieil homme, dit l'Apôtre, *et de ses actes; revêtez-vous du nouveau, lequel a été créé conforme à Dieu, dans la justice de la sainteté et de la vérité* (Colos. 3, 9-10).

C'est pour chanter ce cantique nouveau que nous disons

dans un Psaume : *Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut* (Ps. 84, 8).

C'est après ce salut que soupiraient les anciens justes dont le Seigneur disait à ses disciples : *Beaucoup ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas pu* (Luc, 10, 24).

Les anciens disaient donc : *Donnez-nous votre salut,* accordez-nous de voir votre Christ pendant que nous vivons sur cette terre.

Tel était le désir du saint vieillard Siméon; et c'est pendant qu'il traduisait ses vœux par ces soupirs qu'il fut assuré de ne pas goûter la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Le Christ naquit : il venait et le vieillard s'en allait, mais celui-ci ne voulait pas quitter cette vie avant de l'avoir vu : la maturité de la vieillesse l'entraînait, mais sa piété sincère le retenait. Et dès que le Christ fut né, dès que Siméon le vit entre les bras de sa mère, ce pieux vieillard reconnut le divin enfant, il le prit entre ses bras, et s'écria : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu votre Salut.*

Voilà dans quel sens il disait : *Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut.* Les vœux du vieillard se trouvèrent ainsi accomplis, quand le monde lui-même touchait à la vieillesse; le Sauveur se donna à ce vieillard au moment où il visitait ce vieux monde.

Chantons nous aussi au Seigneur un cantique nouveau, et nous verrons réalisées toutes nos espérances (Ser. 163).

L'espérance chrétienne demande que, détachés des choses présentes, nous fixions nos regards sur les biens futurs. Dès que nous attendons ainsi les biens éternels, nous pouvons adresser à Dieu ces paroles : Nous vous attendons, Seigneur, nous agissons avec courage et nous fortifions notre cœur, car les promesses du monde sont toujours trompeuses, au lieu que vos promesses ne trompent jamais.

Cependant le monde semble devoir donner ce qu'il promet, ici même, sur la terre des mourants où nous sommes; Dieu, au contraire, ne nous mettra en possession de ce qu'il nous offre que dans la terre des vivants : de là vient que plusieurs se lassent d'attendre Celui qui ne peut les induire en erreur, et qu'ils ne rougissent pas de s'attacher à ce qui ne fait que les tromper.

C'est de ces aveugles qu'il est dit dans l'Ecriture : *Malheur à ceux qui ont perdu patience et qui ont abandonné les voies droites* (Eccli. 2, 16).

Prenons donc garde que les biens de ce monde ne corrompent

en nous les bonnes mœurs, n'abattent nos espérances, n'affaiblissent notre patience et ne nous jettent dans les voies funestes.

Soyons dociles pour suivre les voies droites, celles que nous montre le Seigneur, et dont il est ainsi parlé dans un psaume : *Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles, il enseignera ses voies à ceux qui sont doux* (Ps. 24, 9).

En effet, pour pratiquer toujours et même au milieu des épreuves de la vie, la patience sans laquelle il est impossible de conserver l'espérance du bonheur à venir, il est absolument nécessaire d'être doux et docile, de ne pas résister à la volonté de Dieu dont le joug est doux et le fardeau léger, mais pour ceux qui croient en lui, qui espèrent en lui et qui l'aiment.

Si nous sommes ainsi doux et dociles, non seulement nous aimerons les consolations de Dieu, mais comme de bons fils, nous saurons endurer les tribulations et attendre avec patience ce que nous espérons sans le voir.

Agissons ainsi. C'est le Christ que nous suivons, et il a dit : *Je suis la voie* (Jean, 14, 6). Or, apprenons dans ses exemples comme dans ses paroles de quelle manière nous le devons suivre (Ser. 157).

VIII. - L'Adoration des Mages (Saint Matthieu, 2, 1-12).

Sommaire : Le Sauveur a été annoncé aux Bergers par un ange; aux Mages, par une étoile. — C'est la foi qui a amené les Mages aux pieds du Christ. — Ils sont l'image de ceux qui se laissent conduire par la foi. — En voyant l'étoile, ils comprennent qu'il est né un roi en Judée. — Infidélité des Juifs. — Ces derniers montrent à d'autres la fontaine de la vie, et meurent eux-mêmes de soif. — Semblables aux pierres milliaires, ils indiquent la route, mais demeurent immobiles. — Rayonnement de la vérité dans l'esprit des Mages. — Pourquoi les Mages interrogèrent-ils les Juifs? — Dieu nous éclaire par le moyen de nos ennemis.

Nous célébrions dernièrement le jour où le Seigneur est né parmi les Juifs; nous célébrons aujourd'hui celui où il a été adoré par les gentils.

Le premier jour ce sont les bergers qui l'ont adoré, ce sont les Mages aujourd'hui : aux uns il a été annoncé par les anges, aux autres par une étoile; et tous, en voyant sur la terre le Roi du Ciel, ont appris du ciel même que Dieu allait être glorifié

au plus haut des cieux et la paix accordée sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Les Mages furent amenés par la foi aux pieds du Christ. Ils vinrent et le cherchèrent en disant : *Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.* C'est à la fois annoncer et questionner, croire et chercher : n'est-ce pas l'image de ceux qui se conduisent par la foi et qui désirent voir la réalité ?

Cependant, n'était-il pas né bien des fois en Judée d'autres rois des Juifs ? Pourquoi celui-ci est-il par des étrangers reconnu dans le ciel et cherché sur la terre ? Pourquoi rayonne-t-il en haut, se cache-t-il en bas ? Les Mages voient en Orient une étoile, et ils comprennent qu'il est né un roi en Judée ! Quel est donc ce roi, si petit et si grand, qui ne parle pas encore sur la terre et qui déjà promulgue ses lois dans le ciel ?

Toutefois, comme il voulait se faire connaître à nous par les saintes Ecritures, après avoir fait briller pour les Mages un signe aussi éclatant dans le ciel et leur avoir révélé au cœur qu'il était né dans la Judée, le Seigneur voulut, à cause de nous, que leur foi en lui fût appuyée sur les prophètes.

En s'informant de la ville où était né Celui qu'ils aspiraient à contempler et à adorer, ils eurent besoin d'interroger les princes des Juifs, de savoir quelle réponse ils trouveraient pour eux dans l'Ecriture qu'ils avaient sur les lèvres et non dans le cœur.

C'étaient donc des infidèles qui instruisaient les fidèles touchant le bienfait de la foi ; des hommes qui mentaient par eux-mêmes, et qui contre eux-mêmes proclamaient la vérité.

Ah ! qu'ils étaient éloignés d'accompagner ces étrangers à la recherche du Christ, quoi qu'ils eussent appris d'eux que c'était après avoir vu son étoile qu'ils étaient venus l'adorer ; de les conduire eux-mêmes dans cette cité de Bethléhem de Juda, qu'ils venaient de leur faire connaître d'après les livres saints, de contempler enfin, de comprendre et d'adorer avec eux !

Malheureux, qui sont morts de soif, après avoir montré à d'autres la fontaine de vie ; semblables à ces pierres milliaires qui indiquent la route aux voyageurs et qui demeurent insensibles et immobiles.

Les Mages cherchaient pour trouver, Hérode cherchait pour tuer ; quant aux Juifs ils lisaient le nom de la ville où naissait le nouveau Roi, mais ils ne comprenaient pas le temps de son arrivée.

Placés entre l'amour pieux des Mages et la crainte sanguinaire d'Hérode, les Juifs se perdirent tout en indiquant Bethlé-

hem ; sans chercher alors le Christ qui venait de naître dans cette ville, ils devaient le voir plus tard ; le voir non pas silencieux mais rendant ses oracles, le renier et le mettre à mort (Ser. 199).

Le rayonnement de la vérité dans l'esprit des Mages fait ressortir l'aveuglement des Juifs : les premiers venaient voir le Messie dans le pays de celui-ci, et ceux-ci ne l'y voyaient point.

Les Mages le trouvèrent sous la forme d'un enfant sans parole, et les Juifs le renièrent quand il enseignait en leur présence.

Accourus de loin, des étrangers adorèrent parmi eux le Christ dans un enfant qui ne disait rien encore ; et eux, ses concitoyens, le crucifièrent dans la vigueur de l'âge et lorsqu'il faisait des miracles.

Les uns le reconnurent pour leur Dieu malgré la faiblesse de ses membres, et les autres n'épargnèrent pas même son humanité, malgré la puissance de ses œuvres.

Mais devait-on être plus frappé de voir une étoile nouvelle briller au moment de sa naissance, que de voir le soleil s'obscurcir au moment de sa mort ? (Ser. 200).

Si les Juifs furent interrogés par les Mages, c'était pour enseigner au monde qu'ils étaient les dépositaires des divins oracles, moins pour leur propre salut que pour le salut et l'instruction des gentils ; et si ce peuple reste expulsé de son pays et dispersé dans le monde, c'est pour le forcer de rendre témoignage à la foi même dont il est l'ennemi. Sans temple, sans sacrifice, sans sacerdoce, sans empire, quelques rites anciens lui suffisent pour maintenir son nom et sa nationalité, l'empêchent de disparaître en se confondant complètement avec les peuples parmi lesquels il est répandu, et de perdre le témoignage qu'il rend à la vérité.

C'est Caïn recevant au front un signe qui empêche de le mettre à mort, quoique par orgueil et par envie il ait donné la mort au juste, son frère.

Quand les Juifs déploient leurs Ecritures, c'est Dieu qui nous éclaire par le moyen de nos ennemis : en ne les mettant point à mort, en ne les faisant point disparaître complètement du globe, il préserve sa loi de l'oubli ; et quand les Juifs la lisent, quand ils en observent quelques points, d'une façon purement matérielle, ne dirait-on pas qu'ils y cherchent leur condamnation et notre justification ? (Ser. 201).

IX. - La fuite en Egypte (Saint Matthieu, 2, 13-15).

Sommaire : Saint Joseph se retire en Egypte. — Enseignements que le Seigneur nous donne. — Prospérité des méchants et tribulations de l'homme de bien. — Quel est l'homme au cœur droit? — Le Seigneur frappe celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants. — C'est pour cela qu'il frappe son Fils unique qui se réfugie en Egypte. — Le Christ est notre modèle.

Saint Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et, sans murmurer, il se retira en Egypte.

Nous avons ici un enseignement : Toutes les paroles de Dieu sont utiles à ceux qui les comprennent bien, mais dangereuses pour ceux qui veulent les accommoder à la perversité de leur cœur, plutôt que de redresser leurs cœurs d'après ces règles saintes.

C'est en effet chez les hommes un désordre bien grand, mais ordinaire, de vouloir que Dieu suive leur propre volonté, quand c'est à eux de suivre la volonté de Dieu; de vouloir que Dieu se dépraye, parce qu'ils ne veulent point se corriger, et de ne vouloir le bien que dans leur propre volonté et non dans celle de Dieu.

Nous entendons souvent les hommes se plaindre contre Dieu, de la prospérité des méchants et des tribulations de l'homme de bien; comme si Dieu était injuste ou ne savait ce qu'il doit faire, ou détournait complètement ses regards des choses humaines, ou ne voulait point troubler son repos pour y donner des soins, comme si voir et corriger les désordres fût une fatigue pour lui (Sur le Ps. 48).

Les tourments et les persécutions de ce monde ne sont pas des scandales; soyez juste, et ils vous exerceront à la vertu.

L'épreuve vient; elle sera ce que vous voudrez, ou l'exercice ou la perte : elle sera telle qu'elle vous trouvera vous-même.

Tressaillir dans les biens et les délices, c'est chose facile; mais l'homme au cœur droit tressaille même dans la tribulation.

L'homme au cœur droit s'écrie toujours : *Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni* (Job, 1, 21).

L'homme au cœur droit doit comprendre très bien que *le Seigneur frappe celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (Hebr., 12, 6).

Ne prétendez donc point échapper au fouet, à moins que vous

ne vouliez renoncer à l'héritage; car le Seigneur châtie tout enfant qu'il adopte.

Est-ce tous, sans exception? C'est tout enfant qu'il adopte; il n'y a point d'exception; nul n'est adopté sans passer par le fouet.

Comment? pas un seul? Voulez-vous comprendre qu'il n'y en aura pas un seul? Son Fils unique était sans péché, il n'a pas été admis sans châtiment, sans passer par la tribulation.

C'est pourquoi son Fils unique, chargé de nos infirmités, se personnifiant avec nous, comme le chef qui représente le corps, dut se réfugier en Egypte pour fuir la persécution d'Hérode; et, aux approches de sa passion, fut saisi de tristesse, afin de nous procurer la joie; il fut plongé dans l'affliction, pour nous consoler, et pouvoir, dans sa divinité, affronter les souffrances sans aucune tristesse.

Le général ne pouvait-il pas ce qu'a pu le soldat? et comment le soldat l'a-t-il pu? Ecoutez Paul qui tressaille quand la passion approche : *Pour moi, je vais être immolé, et le temps de ma mort approche. J'ai bien combattu; j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi : il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, m'accordera dans ce grand jour, non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avènement* (II Tim. 4, 6-8).

Voyez comme cet enseignement est bien celui de Jésus-Christ : *Mon âme,* dit-il, *est triste jusqu'à la mort;* puis : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.* C'est là que perce la volonté humaine. Mais écoutez le cœur droit : *Et pourtant, non comme je veux, mais comme vous voulez, ô mon Père* (Matt. 26, 38-39).

C'est là votre modèle, dans votre joie de tout ce qui peut vous arriver : et même réjouissez-vous, si votre dernière heure vient à sonner.

Et si vous ressentez quelque faiblesse qui appartienne à l'humaine volonté, dirigez-la du côté de Dieu, afin que vous fassiez nombre avec ceux à qui il est dit : *Glorifiez-vous, ô vous dont le cœur est droit* (Sur le Ps. 31).

X. - Meurtre des Innocents (Saint Matthieu, 2, 16-18).

Sommaire : Hérode laisse tomber ses frayeurs. — Les paroles prophétiques de Siméon réveillent ses craintes. — Il comprend qu'il a été trompé par les Mages. — Dangers de l'ambition. — Crimes qu'elle fait commettre. — Le Christ échappe à la fureur d'Hérode, parce que son heure n'était pas encore venue.

Hérode voyant que les Mages n'étaient pas revenus le trouver, il crut qu'ils avaient été trompés par l'apparition d'une étoile, et qu'ils avaient eu honte de revenir vers lui sans avoir trouvé l'enfant à la naissance duquel ils avaient cru.

Il laissa donc tomber ses frayeurs et abandonna le dessein qu'il avait de faire chercher cet enfant pour le mettre à mort. Lors donc, qu'après les jours de la purification de la mère de Jésus, ses parents vinrent avec lui dans le temple pour y accomplir toutes les choses rapportées par saint Luc, et que les paroles prophétiques de Siméon et d'Anne, propagées par ceux qui les avaient entendues, pouvaient réveiller les craintes du roi et lui faire reprendre ses premiers desseins, Joseph averti en songe, s'enfuit en Egypte avec l'enfant et sa mère.

Et ce fut lorsque le bruit de tout ce qui avait été dit et fait dans le temple fut répandu, qu'Hérode comprit qu'il avait été trompé par les Mages, et c'est alors que pour assurer la mort de Jésus-Christ, il ordonna le massacre de tous les enfants que saint Mattieu raconte dans son Evangile. (De l'Acc. des Evang.).

Que l'ambition est dangereuse ! Que de crimes fait-elle commettre ?

Que craignez-vous, Hérode, en apprenant la naissance d'un roi ? Il ne vient pas, celui-là, pour vous renverser, mais pour vaincre le démon : et vous, sans rien comprendre à cela, vous vous troublez et vous le persécutez ; et pour perdre un seul enfant que vous cherchez, vous devenez un tyran cruel par la mort d'une multitude d'enfants.

Rien ne vous arrête, ni la tendresse de ces mères qui se désolent, ni le deuil des pères qui pleurent leurs enfants, ni les cris ni les gémissements de ces tendres victimes.

Vous faites tuer ces enfants dans leurs corps, parce que l'ambition vous ronge au fond du cœur ; et vous croyez qu'en accomplissant votre désir meurtrier, vous allez vous assurer une longue vie, en faisant périr la vie elle-même.

Mais le Christ échappe à votre fureur, parce que son heure n'est pas encore venue pour souffrir : vous n'en serez pas

moins le persécuteur du Christ et coupable de sa mort, quoique votre cruauté ait échoué contre lui ; mais vos desseins criminels contre lui n'auront servi qu'à vous perdre.

Encore une fois, pourquoi craignez-vous ce roi qui vient régner, sans vouloir vous détrôner ? Celui que vous cherchez, c'est le Roi des rois ; pour posséder en sécurité votre royaume, c'est lui qu'il faudrait prier, afin qu'il vous donne encore un royaume éternel.

Qu'il règne donc, le Christ, comme il est venu régner ; qu'il accueille les croyants, qu'il se joue des persécuteurs, qu'il anime les combattants, qu'il aide ceux qui travaillent, qu'il couronne les victorieux, qu'il donne la sainteté, qu'il récompense les vertus (Ser. II sur le Symb.) (1).

XI. - Jésus au milieu des Docteurs (Saint Luc, 2, 41-52).

Sommaire : L'obéissance est la gardienne de toutes les vertus. — Dieu n'a besoin de personne ; mais nous avons tous besoin de lui. — Ce qui fait ressortir le mal de la désobéissance. — Dieu veut l'obéissance et il hait la contradiction. — Le Verbe s'est fait chair pour nous donner une leçon d'obéissance. — Que signifie la réponse donnée par Jésus à ses parents dans le temple ? — Retour à Nazareth.

Dans la créature raisonnable, l'obéissance est en quelque sorte comme la mère et la gardienne de toutes les vertus (Du bien du Mar.).

Rien ne convient tant à l'âme que d'obéir : pour le serviteur d'obéir à son maître, pour le fils d'obéir à son père, pour l'épouse d'obéir à son époux ; combien plus convient-il que l'homme obéisse à Dieu ?

Ecoutez et comprenez : Dieu n'a besoin d'aucun bien, il est le bien suprême, et tout bien vient de lui. Pour être bons, nous avons besoin de Dieu ; mais lui, pour être bon, n'a nul besoin de nous, et non seulement de nous, mais pas même des merveilles de ce monde qui sont son ouvrage.

Dieu connaît ce qu'il crée, et ses desseins de bonté sur sa créature, et ce qu'elle deviendra par sa propre volonté ; Dieu

---

(1) On ne peut attribuer ce texte d'une façon absolue à saint Augustin ; mais il est certainement de son école.

connaît tout cela, et le coordonne avec sagesse; mais l'homme pour être quelque chose, doit se tourner vers celui qui l'a créé.

Pour lui, s'en éloigner, c'est se glacer; s'en rapprocher, c'est se réchauffer; s'en éloigner, c'est la nuit; s'en rapprocher, c'est la lumière (Sur le Ps. 70).

Celui qui lui a donné l'être lui donne encore le bien-être.

Il fallait donc que l'homme placé sous le Seigneur son Dieu rencontrât certaines entraves afin que son obéissance lui devînt une vertu pour mériter de posséder son Seigneur; car je puis dire, en toute vérité, que c'est la seule vertu que pût exercer un être raisonnable agissant sous la puissance de Dieu, et que le premier et plus grand vice, pour lui, fut celui de l'orgueil qui l'a porté à vouloir se servir de sa liberté pour sa perte. Or ce vice s'appelle la désobéissance.

Or, rien ne pouvait mieux faire sentir quel mal est la désobéissance que de voir l'homme devenu coupable de péché pour avoir touché à une chose, malgré la défense qu'il en avait reçue, aurait certainement été exempt de péché s'il n'y avait pas touché.

Quand on défend de toucher à une chose à laquelle on pouvait toucher si ce n'était pas défendu, sans en recevoir aucun mal, et sans en faire à personne autre, pourquoi le défend-on, sinon pour montrer quel est en soi le mal de la désobéissance et quel est le bien de l'obéissance (De la Gen. à la let.).

L'homme donc entendit le Seigneur qui lui intimait ce précepte : « Ne touchez point à l'arbre qui est au milieu du paradis ». Et qu'était-ce que cet arbre? S'il est bon, pourquoi n'y pas toucher? S'il est mauvais, que fait-il dans le paradis? C'est au contraire parce qu'il est un bon arbre qu'il est dans le paradis; mais je défends d'y toucher.

Pourquoi n'y pas toucher? Parce que je veux l'obéissance et non la contradiction.

Serviteur, écoutez avant tout l'ordre du maître, et vous comprendrez le sens du précepte. Cet arbre est bon, mais je vous défends d'y toucher. Pourquoi? Parce que je suis le maître, et vous serviteur. C'est là toute la raison. Vous paraît-elle faible, et dédaignerez-vous de me servir? Quel est votre avantage, sinon d'être soumis à votre maître?

S'il fallait vous intimer un ordre, afin de vous faire sentir, pour votre avantage, que vous êtes sous la dépendance d'un maître, il devait faire quelque défense, non pas que l'arbre fût mauvais, mais parce que vous aviez besoin d'obéir.

Or, le Seigneur ne pouvait vous faire mieux sentir l'avantage

de l'obéissance, qu'en prohibant pour vous ce qui n'était pas mauvais.

Il n'y a que l'obéissance qu'on puisse rémunérer, il n'y a que la désobéissance que l'on châtie.

Tel est l'ordre : l'inférieur doit être soumis au supérieur, afin que celui-là même qui veut s'assujettir ce qui lui est inférieur soit soumis à son tour à celui qui est au-dessus de lui.

Reconnaissez donc l'ordre et cherchez la paix : vous à Dieu, l'inférieur à vous. Y a-t-il rien de plus juste, rien de plus beau ?

Soyez serviteur de celui qui vous a créé, afin d'avoir pour serviteur ce qui a été fait pour votre service (Sur le Ps. 70).

C'est pour nous donner une leçon d'obéissance de ce genre que Notre-Seigneur s'est fait homme. En voici un exemple : Il était âgé de douze ans et il resta séparé de ses parents pour discuter avec les docteurs qui admiraient sa doctrine et la sagesse de ses réponses.

Marie lui ayant dit : *Mon fils, pourquoi avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, tout affligés;* il répliqua : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses qui regardent le service de mon Père?*

En répondant de la sorte, Jésus indique clairement que Dieu est son Père et qu'il lui obéissait en tout; mais après s'être occupé des choses qui regardaient le service de son Père, il retourna à Nazareth, *et il leur était soumis.* A qui ? Avant à Dieu, puis à ses parents; et c'est à ses parents qu'il se soumettait avec la même condescendance qui le rendait fils de l'homme (Ser. 51).

L'enfant ne doit donc refuser obéissance à son père, que quand le père lui commande contrairement à son Dieu : car le père n'a plus alors le droit de s'irriter de la préférence que l'on donne à Dieu sur lui.

Mais quand le père commande ce que Dieu ne défend point, on doit lui obéir comme à Dieu, puisque Dieu a ordonné d'obéir aux parents (Sur le Ps. 70).

LIVRE II

LES DÉBUTS DU MINISTÈRE DE JÉSUS

I. — Prédication de saint Jean-Baptiste (Saint Matthieu, 3, 1-12).

Sommaire : Le Christ est notre meilleur conseiller. — Les maux temporels ne sont que des maux passagers. — Le péché a défiguré en nous l'image de Dieu. — La pénitence peut la rétablir. — En quoi consiste la vraie pénitence. — Elle est notre tâche dans cette vie. — Effets de la vraie pénitence. — Pénitence stérile.

Quiconque est dans la peine et embarrassé sur ce qu'il a à faire, s'adresse à un homme prudent pour lui demander conseil et obtenir de lui une règle de conduite.

Nous cherchons à nous garantir du mal, il nous en coûte de faire le bien ; nos tribulations augmentent alors et nous ne savons que faire : nous est-il possible, pour prendre conseil, de rencontrer quelqu'un plus prudent que le Christ ?

Si nous trouvons un meilleur conseiller, suivons son avis ; mais la chose est impossible, allons donc à lui et en quelque lieu que nous le rencontrions, consultons-le, acceptons son sentiment et obéissons à ses préceptes pour échapper à de grands maux.

Les maux présents, ces maux temporels que nous redoutons si vivement, et sous le poids desquels nous murmurons, ne sont sans doute que des maux passagers, car ils passent avec nous, ou nous passons avant eux ; ils passent lorsque nous sommes encore en vie, ou nous y échappons en mourant.

Nous sommes l'œuvre des mains de Dieu, mais le péché nous a précipités dans une multitude de misères ; nous sommes faits à l'image de Dieu, mais la prévarication a défiguré en nous cette image divine (Serm. 60).

C'est la pénitence qui peut rétablir en nous cette image divine.

Voilà pourquoi notre divin Maître commença ainsi sa prédication : *Faite pénitence, car le royaume des cieux approche* (Luc, 12, 56). Son Précurseur, Jean-Baptiste commença de même : *Faitess pénitence, car le royaume des cieux est proche* (Saint Matthieu, 3, 2).

L'Apôtre tient le même langage : *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses passions et ses convoitises* (Gal. 5, 24). Si donc vous voulez être véritablement chrétien, vous devez être constamment attaché à la croix ; jamais il n'y a de moment pour arracher les clous dont il est dit dans un Psaume : *Que votre crainte enfonce ses clous dans mes chairs* (Ps. 118, 120).

Les chairs sont ici les convoitises charnelles ; les clous désignent les préceptes de justice que fait pénétrer en nous la crainte de Dieu, en nous attachant à la croix comme une hostie agréable au Seigneur. Aussi l'Apôtre dit-il encore : *Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (Gal. 6, 14).

Telle est la pénitence que doit pratiquer le véritable chrétien ; telle est la croix dont le serviteur de Dieu se glorifie, au lieu d'en rougir.

Telle est notre tâche durant cette vie : mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, les réprimer, les restreindre, les comprimer, les anéantir chaque jour.

C'est en cela que doit consister pour nous la lutte ; lutte laborieuse où nous avons Dieu pour spectateur, et où nous implorons son secours quand nous combattons avec courage (Ser. 205).

On s'améliore, il est vrai, par le repentir de ses péchés ; mais la pénitence même semble inutile lorsqu'elle ne produit pas des œuvres de miséricorde. C'est ce qu'atteste la Vérité même par la bouche de saint Jean. A ceux qui s'adressaient à lui, le Précurseur disait effectivement : *Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père; car je vous dis que Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. Car déjà la cognée est mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne produit point de fruit, sera coupé et jeté au feu* (S. Matt. 3, 7-10).

Si donc on ne porte pas de ces fruits, c'est à tort que l'on espère obtenir par une stérile pénitence la rémission de ses péchés.

Mais quels sont ces fruits ? Saint Jean le fait connaître

ensuite. Comme les foules l'interrogeaient après son discours et lui demandaient : *Que ferons-nous donc?* c'est-à-dire : quels sont ces fruits que vous nous engagez à produire, avec menaces? il leur répondit : *Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas; et que celui qui a de quoi manger fasse de même* (Luc, 7, 11).

Est-il rien de plus clair, de plus certain, de plus formel? Et ces paroles : *Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu,* ne rappellent-elles pas ce qui sera dit aux réprouvés : *Allez au feu éternel; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger?* (Saint Matt. 25, 42).

C'est donc trop peu de renoncer au péché, il faut encore réparer le passé. Il est écrit : *Mon fils, as-tu péché? Ne pèche plus désormais.* Et pour ne pas laisser croire que cela suffit, l'écrivain sacré ajoute : *Prie encore pour tes fautes anciennes, afin qu'elles te soient pardonnées* (Eccli. 21, 1).

Or, que vous servira-t-il de prier si vous ne vous rendez digne d'être exaucé en faisant de dignes fruits de pénitence?

Arbre stérile, vous serez coupé et jeté au feu (Ser. 207).

II. - Baptême de Jésus-Christ (Saint Matthieu, 3, 13-18).

Sommaire : Les disciples de Jean-Baptiste. — Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu être baptisé? — Jésus-Christ s'est plus abaissé en se faisant homme, qu'en voulant se faire baptiser. — Humilité de Jean. — Sous le nom de justice, le Sauveur recommande l'humilité.

Le Christ avait des disciples, Jean en avait aussi; le Christ enseignait, Jean enseignait également. Que dire encore? Jean baptisait, le Christ baptisait aussi; il y a même plus ici : Jean baptisa le Christ!

Si le Seigneur a voulu recevoir le baptême, c'était pour pratiquer l'humilité et non pour effacer en lui quelque iniquité.

Pourquoi le Christ Notre-Seigneur a-t-il voulu être baptisé? Apprenez pourquoi il est né, et vous saurez en même temps pourquoi il a été baptisé. Vous le verrez sur le chemin de l'humilité que ne foule pas votre pied orgueilleux quoiqu'en vous abstenant d'y marcher d'un pied modeste vous ne puissiez parvenir où il mène.

Le Christ est descendu pour vous, et pour vous il s'est fait

baptiser. Voyez combien il est descendu du haut de sa grandeur !

Il était Dieu, et cependant il s'est anéanti lui-même en prenant une nature d'esclave, c'est-à-dire la nature humaine. Il a pris ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ; il demeura Dieu en devenant homme.

Quelle majesté, quelle puissance, quelle grandeur, quelle égalité avec le Père est venue se revêtir pour l'amour de nous d'une nature d'esclave !

Considérez la voie d'humilité que vous a ouverte un si grand Maître ; ne s'est-il pas plus abaissé en voulant se faire homme qu'en voulant se faire baptiser par un homme ?

Le Créateur a été baptisé par la créature ; mais au lieu de s'élever, Jean s'est abaissé en baptisant. Comme Jésus s'approchait de lui : Vous me demandez le baptême ? lui dit-il ; c'est moi qui dois être baptisé par vous !

Importante profession de foi ! Jean était un homme si parfait et doué d'une grâce si éclatante, que le Sauveur disait de lui : *Parmi les enfants des femmes, nul ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste* (Matt. 11, 11). Et cependant le Christ était le soleil, Jean n'était qu'un flambeau : cette profession de foi met en sûreté le flambeau de son humilité.

Si ce flambeau se lançait contre le soleil, il serait bientôt éteint au souffle de l'orgueil. C'est ce qu'a prévu le Seigneur, c'est ce qu'il nous a appris en se faisant baptiser ; quand, si grand qu'il était, il a voulu recevoir le baptême d'un être si petit ; quand, pour tout dire en un mot, le Sauveur s'est fait baptiser par un homme ayant besoin d'être sauvé par lui.

Tout grand qu'il fût, en effet, Jean avait conscience de quelque défaut ; sans quoi aurait-il dit : *C'est moi qui dois être baptisé par vous ?* Aurait-il dit ces paroles s'il n'avait eu besoin d'être guéri ? O merveilleux remède de l'humilité ! L'un baptisait et l'autre guérissait.

Si le Christ est le sauveur de tous les hommes, il est donc aussi le Sauveur de Jean, attendu que Jean ne laisse pas que d'être un homme. Il est sans doute un grand homme ; mais après tout c'est un homme.

Le Christ est le sauveur de tous les hommes ; aussi Jean reconnaît-il en lui son Sauveur, et le Christ n'excluait pas Jean du salut qu'il conférait. Jean non plus ne le suppose pas lorsqu'il dit avec tant d'humilité : *C'est moi qui dois être baptisé par vous.*

Aussi le Seigneur lui répondit-il : Laissez faire maintenant,

car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice (Matt. 3, 15).

Qu'est-ce à dire, *toute justice?* C'est l'humilité qu'il recommande sous le nom de justice; oui, c'est à l'humilité surtout que le Maître du ciel, que le Seigneur de vérité donne le nom de justice. Si effectivement il se faisait baptiser, c'était par humilité; et c'était avant de faire cet acte d'humilité qu'il disait : *C'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice* (Ser. 292).

III. - Jeûne et tentation de Jésus Christ (Saint Matthieu, 4, 1-11).

Sommaire : Le carême est surtout l'époque du jeûne et de la prière. — Jésus-Christ jeûna aussitôt après avoir reçu le baptême de Jean. — Pourquoi? — Deux espèces de jeûnes. — Il faut donner aux pauvres ce qu'on épargne par le jeûne. — Le jeûne sans le pardon des offenses est inutile.

Le carême est l'époque solennelle qui nous avertit de nous appliquer à la prière et au jeûne plus qu'en tout autre temps de l'année, en humiliant nos âmes et en châtiant nos corps.

Quand le Christ jeûna aussitôt après avoir reçu le baptême de Jean, il voulut nous enseigner par son exemple qu'il était nécessaire de jeûner et de nous mortifier quand il nous arrive d'avoir à lutter plus énergiquement contre le tentateur.

Aussi, après avoir daigné se faire homme, le Seigneur, pour enseigner au chrétien par son autorité à ne pas se laisser vaincre par l'ennemi, n'a pas dédaigné d'être tenté comme les hommes.

Mais pourquoi est-ce pendant le carême et aux approches de la Passion du Sauveur que nous jeûnons pendant quarante jours ?

Quiconque entend bien le jeûne qu'il pratique, comprend qu'il a pour but soit de s'humilier avec une foi sincère, soit de se détourner des plaisirs matériels, en souffrant volontairement la faim et la soif.

Le Seigneur parla de ces deux espèces de jeûne lorsqu'on lui demanda pourquoi ses disciples ne jeûnaient point. Il dit en effet du premier, qui a pour but l'humiliation de l'âme : *Les fils de l'Epoux ne sauraient être en deuil, tant que l'Epoux est avec eux, mais viendra le moment où l'Epoux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront* (Matt. 9, 15).

Voici ce qu'il ajoute relativement à la seconde espèce de jeûne, qui se propose de nourrir l'esprit : *Personne ne met une pièce de neuve étoffe à un vieux vêtement; ce serait le déchirer davantage. On ne met point non plus du vin nouveau dans de vieilles outres; autrement les outres se rompent et le vin se répand; mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent* (Ibid. 16-17).

Concluons que l'Epoux nous étant enlevé, nous, qui sommes ses fils, nous devons être en deuil : il n'est que trop légitime si nous brûlons du désir de le voir.

Il faut donc jeûner et prier : ainsi donc ceignons-nous les reins, que nos lampes soient toujours allumées, et imitons les serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces.

Au lieu de nous dire l'un à l'autre : *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons* (I Cor. 15, 32); jeûnons et prions avec d'autant plus d'ardeur que le moment de notre mort est plus incertain, et le temps de la vie plus douloureux.

Encore un peu de temps, dit le Sauveur, *et vous ne me verrez plus; puis, encore un peu de temps, et vous me reverrez.* Nous voici à l'époque dont il disait : *Vous serez dans la tristesse, et le siècle dans la joie;* car cette vie est remplie de tentations et nous y sommes loin du Seigneur : *cependant je vous reverrai,* poursuit le Sauveur, *et votre cœur sera dans la joie, et cette joie, personne ne vous l'enlèvera* (Jean, 16, 19-22).

Cet espoir, fondé sur de si sûres promesses, nous cause dès maintenant quelque sorte de joie, en attendant que nous goûtions cette joie surabondante, quand nous le verrons tel qu'il est, et que cette joie ne nous sera enlevée par personne.

Mais surtout n'oubliez pas les pauvres, et mettez en réserve dans le trésor céleste ce que vous épargnez en vivant avec plus d'économie.

Qu'on donne au Christ pour apaiser sa faim, ce dont se prive chaque chrétien pour pratiquer le jeûne.

Que la pénitence volontaire serve à soutenir l'indigent; que l'indigence volontaire du riche devienne l'abondance nécessaire du pauvre.

Soyez miséricordieux et facile à accorder le pardon : que celui qui a fait l'outrage, demande pardon; et que celui qui l'a subi, l'accorde volontiers, afin que vous ne tombiez pas au pouvoir de Satan, qui triomphe des dissensions des chrétiens.

Quelle aumône avantageuse de remettre à votre frère ce qu'il vous doit, afin d'obtenir la remisé de ce que vous devez au Seigneur!

C'est le Sauveur lui-même qui a recommandé à ses disciples

ce double devoir : *Remettez*, leur disait-il, *et il vous sera remis; donnez et on vous donnera* (Luc, 6, 37-38).

Souvenez-vous de ce serviteur de qui son maître exigea de nouveau le paiement de toute la dette dont il l'avait tenu quitte, et cela parce qu'envers son compagnon, qui lui était redevable de cent deniers, ce serviteur n'avait pas usé de miséricorde comme on en avait usé envers lui au sujet de la dette de dix mille talents (Matt., 18, 26-35).

Or, en ce genre de bonnes œuvres aucune excuse n'est valable, puisqu'il ne faut que de la volonté.

On peut dire quelquefois : Je ne puis jeûner, car je souffre de l'estomac; on peut dire encore : Je voudrais donner aux pauvres, mais je n'ai rien; ou bien : J'ai si peu qu'en donnant je crains de tomber dans la misère; mais peut-on dire jamais : Si je n'ai pas accordé le pardon qui m'était demandé, c'est que j'en ai été empêché par ma faible santé, ou que je n'avais aucun moyen de le faire parvenir?

Remettez, pour qu'on vous remette.

Quel crime de ne pardonner pas à un frère qui se repent, quand on est obligé d'aimer son ennemi même! (Ser. 210).

IV. - Deux disciples de saint Jean-Baptiste vont trouver Jésus

(Saint Jean, 1, 35-42).

SOMMAIRE : Témoignage de Jean touchant Jésus-Christ. — Pierre et André veulent voir la demeure de Jésus-Christ. — Jésus change le nom de Simon en celui de Pierre. — Le nom de Pierre préfigure l'Eglise. — Bâtir sur le sable. — Que dire de ceux qui n'écoutent pas le Seigneur?

Jean avait des disciples : il était un si sincère ami de Jésus, qu'il ne cherchait pas sa propre gloire, mais il rendait témoignage à la vérité.

Prétendait-il voir ses disciples demeurer avec lui et ne pas suivre le Seigneur? Au contraire il leur montra lui-même celui qu'ils devaient suivre : ils le regardaient comme l'Agneau; mais il leur dit : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde.* L'ayant entendu, les deux disciples qui étaient avec Jean suivirent Jésus-Christ.

L'un de ces deux disciples était André : or André était frère de Pierre, et nous savons par l'Evangile que le Sauveur fit quitter leur barque à Pierre et à André, en leur disant :

Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes (Matt. 4, 19), et à ce moment ils s'attachèrent à lui et ne le quittèrent plus.

Ils voulurent voir où demeurait Jésus : le Seigneur leur montra sa demeure ; ils vinrent et passèrent ce jour-là à causer avec lui. Quel bienheureux jour ils passèrent ! quelle bienheureuse nuit ! Qui nous dira ce qu'ils ont entendu de la bouche du Sauveur ?

Bâtissez, vous aussi, dans votre cœur et faites-lui une demeure où il vienne vous instruire et s'entretenir avec vous.

Jésus changea le nom de Simon en celui de Pierre : le nom de Pierre préfigurait l'Eglise. Bâtissez votre demeure, mais bâtissez-la sur la pierre.

Qui est-ce qui bâtit avec assurance, sinon celui qui bâtit sur la pierre ? En effet, que dit le Seigneur ? *Celui qui écoute mes paroles et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui bâtit sur la pierre : la pluie est tombée, les fleuves sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés sur cette maison, et elle n'est pas tombée ; car elle était fondée sur la pierre. Celui qui écoute mes paroles et ne les met pas en pratique, je le comparerai à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable : la pluie est tombée, les fleuves sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés sur cette maison, et elle est tombée, et il s'en est fait une grande ruine* (Matt. 7, 24-27).

A quoi sert d'entrer dans l'Eglise, si l'on veut bâtir sur le sable ? En écoutant la parole sans la mettre en pratique, on bâtit, c'est vrai ; mais on bâtit sur le sable. Si l'on n'écoute rien, on ne bâtit rien ; si l'on écoute, on bâtit.

Mais il faut savoir que quiconque écoute et agit bâtit sur la pierre ; celui qui écoute et n'agit pas, bâtit sur le sable.

Il y a donc deux sortes d'hommes qui bâtissent : les uns bâtissent sur le sable, les autres bâtissent sur la pierre.

Que dire de ceux qui n'écoutent pas ? Peuvent-ils se croire en sûreté ? Le Sauveur dit-il qu'ils n'ont rien à craindre parce qu'ils ne bâtissent pas ? Ils sont sans abri, exposés aux vents, aux fleuves, et lorsque la tourmente arrive, elle les enlève eux-mêmes avant que de renverser les maisons.

Il n'y a donc de sécurité qu'à bâtir et à bâtir sur la pierre.

Si vous voulez écouter sans rien faire, vous bâtissez ; mais vous préparez une ruine : lorsque la tentation surviendra, elle renversera votre maison et vous engloutira sous ses décombres.

Si vous n'écoutez pas, vous êtes sans abri, et c'est vous que

la tentation emportera tout d'abord. Ecoutez donc et agissez, voilà l'unique remède.

Combien de chrétiens qui, pour avoir écouté sans agir, ont été emportés par le torrent des tentations! Ils ont écouté et n'ont rien fait; le fleuve est venu, le torrent s'est rempli, et malheur à celui qui a été emporté!

Ecoutez-moi bien : à moins que vous n'écoutiez et vous n'agissiez, vous ne bâtissez pas sur la pierre, et vous n'avez rien de commun avec ce nom si grand que le Seigneur a mis si bien en relief.

Par là il a voulu fixer votre attention; car si dès le premier abord Pierre avait porté ce nom, vous ne saisiriez pas aussi bien le mystère de la pierre, et vous supposeriez que s'il portait ce nom, c'était par un effet du hasard, et non par une disposition spéciale de la Providence.

C'est pourquoi Dieu a voulu que son Apôtre eût d'abord un autre nom, afin que le changement de ce nom fît mieux ressortir le mystère du nom nouveau (VII Traité sur S. Jean).

V. - Les noces de Cana (Saint Jean, 2, 1-11).

Sommaire : Jésus-Christ qui a changé l'eau en vin est le même qui, chaque année, opère dans les vignes un prodige pareil. — Dieu fait chaque jour des miracles que les hommes n'admirent pas. — Dieu a réservé certains événements surprenants pour éveiller les hommes. — La conduite du Seigneur aux noces de Cana cache un mystère. — Explication des paroles : *Mon heure n'est pas encore venue.*

Assurément le miracle par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ a changé l'eau en vin, n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que c'est un Dieu qui l'a fait.

Aussi bien Celui qui en ce jour de noces a changé l'eau en vin dans ces six urnes qu'il avait ordonné de remplir, est le même qui chaque année opère dans les vignes un prodige pareil.

Mais les hommes attentifs à d'autres objets ont perdu de vue les œuvres de Dieu qui devaient les porter à offrir chaque jour, au Créateur, leurs louanges. Aussi Dieu s'est-il, en quelque sorte, réservé d'opérer certaines œuvres inaccoutumées, voulant, par ces merveilles, tirer les hommes de leur assoupissement et les rendre plus vigilants pour son culte.

Celui qui a changé l'eau en vin est le même qui a opéré toutes les merveilles de la création : par conséquent, ne soyons pas surpris que Dieu ait fait ce prodige, mais aimons-le parce qu'il l'a fait parmi nous et pour notre salut.

D'ailleurs ses actions mêmes ont un but, celui de nous instruire : indépendamment du miracle, cette action de Notre-Seigneur cache un mystère.

Invité aux noces, le Seigneur s'y rendit : certainement ce n'est pas sans mystère que Jésus, pendant le banquet nuptial, semble y méconnaître sa mère en lui disant : *Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue.*

Et quoi! est-il venu aux noces pour enseigner aux enfants à mépriser leur mère? Non, sous cette conduite du Sauveur il y a un grand mystère.

Cherchons ensemble pourquoi le Seigneur a ainsi répondu à sa mère. Notre-Seigneur était Dieu et homme tout ensemble : en tant que Dieu, il n'avait pas de mère, en tant qu'homme il en avait une. Marie était donc la mère de son corps, la mère de son humanité, la mère de l'infirmité qu'il avait prise à cause de nous.

Or, le miracle qu'il allait faire, il allait le faire selon sa divinité, et non selon son humanité; en tant qu'il était Dieu, et non en tant qu'il était né dans la faiblesse.

Sa mère lui demanda donc un miracle; mais comme il allait faire une œuvre divine, il sembla oublier qu'il était né d'elle et lui dire : Ce qui en moi fait des miracles, vous ne l'avez pas enfanté; ce n'est pas vous qui avez donné l'être à ma divinité; mais comme vous avez donné le jour à mon infirmité, je vous reconnaîtrai lorsque mon infirmité sera attachée à la croix; voilà le sens de ces mots : *Mon heure n'est pas encore venue.*

Alors, en effet, il l'a reconnue, quoiqu'il ne l'eût jamais méconnue : avant de naître d'elle, et au moment où il la prédestinait, il l'avait connue comme sa mère; avant de créer, comme Dieu, celle dont il devait être formé comme homme, il la connaissait comme sa mère; mais à une certaine heure, il la méconnaît mystérieusement, comme encore à une certaine heure qui n'était pas encore venue, il devait mystérieusement la reconnaître.

Alors, en effet, il la reconnut, lorsque mourait ce qu'elle avait enfanté; car ce qui mourut en ce moment, ce fut non pas ce qui avait formé Marie, mais ce qui avait été formé de Marie; non pas la divinité, mais l'infirmité de la chair.

Il a donc répondu ainsi, afin de distinguer en lui, dans la

foi de ceux qui devaient croire, ce qu'il était, de celle par qui il était venu.

Donc, comme Marie n'était pas la mère de la divinité, et comme c'était la divinité qui devait opérer le miracle demandé par Marie, il lui dit : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?*

Ne croyez pas cependant que je vous renie pour ma mère : *Mon heure n'est pas encore venue.* Je vous reconnaîtrai au moment où mon infirmité, dont vous êtes la mère, sera attachée à la croix.

Voyons si cela est vrai. Quand fut venue l'heure de la passion du Christ, voici ce qui se passa : *La mère de Jésus était près de la croix, et Jésus dit à sa mère : Femme, voici votre fils; et au disciple : Voici votre mère* (Jean, 19, 25-27).

Il recommande sa mère à son disciple, car il devait mourir avant elle et ressusciter avant sa mort; il la recommande à Jean; homme, il recommande à un homme l'humanité d'où il est sorti. Voilà ce que Marie avait enfanté.

Alors était venue l'heure dont il dit aux noces de Cana : *Mon heure n'est pas encore venue* (VIII Traité sur S. Jean).

VI. - Vendeurs chassés du Temple (Saint Jean, 2, 13-22).

Sommaire : Le temple de Jérusalem n'était qu'une figure. — On y vendait ce dont on avait besoin pour les sacrifices. — Cependant Jésus chasse les vendeurs parce que les Juifs s'y rendaient comme à un marché. — La maison de Dieu ne doit pas être une maison de négoce. — Le chrétien dévoré du zèle de la maison de Dieu. — Le zèle de Dieu, c'est la charité.

Ecoutons l'Evangéliste : *La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem, et ayant trouvé dans le Temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes et des changeurs assis, il fit un fouet avec des cordes et les chassa tous du temple, ainsi que les moutons et les bœufs; il répandit par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables, et il dit à ceux qui vendaient des colombes : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.*

Le temple de Jérusalem n'était qu'une figure, et cependant

le Seigneur en chasse tous ceux qui n'y venaient que pour leurs intérêts, qui s'y rendaient comme à un marché.

Cependant, qu'y vendaient-ils ? Ce dont les Juifs avaient besoin pour les sacrifices de ce temps-là. Vous ne l'ignorez pas : afin d'empêcher les Juifs de se laisser entraîner au culte des idoles, Dieu leur avait ordonné des sacrifices proportionnés à la grossièreté de leur esprit et à la dureté de leur cœur ; aussi immolaient-ils dans le temple des bœufs, des brebis et des colombes.

Ce n'était donc pas un grand mal de la part de ces marchands de vendre dans le temple ce qu'on leur achetait pour l'offrir ensuite dans le temple ; et cependant, Jésus-Christ les en chasse. Que ferait-il donc s'il trouvait dans nos églises des personnes se livrant à des actions coupables ?

Que ferait-il ? Ceux qui vendaient des choses permises par la loi, sans enfreindre les règles de la justice, le Sauveur n'a pas hésité à les exclure du temple ; il n'a pas souffert que la maison de la prière devînt une maison de commerce. Si la maison de Dieu ne doit pas devenir une maison de négoce, doit-elle devenir un endroit de rendez-vous mondain ?

Alors, continue l'Evangéliste, *les disciples se souvinrent qu'il était écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré.* C'est, en effet, par le zèle de la maison de Dieu que le Seigneur chassa du temple ces vendeurs.

Que chaque chrétien, puisqu'il est membre du Christ, soit dévoré lui aussi du zèle de la maison de Dieu. Qui est-ce qui est dévoré du zèle de la maison de Dieu ? Celui qui, voyant ici-bas quelque dérèglement, s'efforce de le corriger, désire l'amendement des pécheurs et ne prend aucun repos, tant qu'ils ne sont pas convertis ; et s'il ne peut parvenir à les rendre meilleurs, il les supporte en gémissant.

Que le zèle de la maison de Dieu vous dévore ; car aucune maison n'est plus véritablement vôtre que celle où vous avez le salut éternel. Vous entrez dans votre maison pour y trouver le repos du temps ; vous entrez dans la maison de Dieu pour y trouver le repos de l'éternité.

Si vous faites en sorte qu'aucun désordre n'ait lieu dans votre maison ; dans la maison de Dieu où l'on vous propose le salut et le repos éternel, supporterez-vous, autant du moins que cela dépendra de vous, qu'il s'y passe quelque désordre sous vos yeux ?

Par exemple, vous voyez votre prochain courir à un spectacle dangereux ; si le zèle de la maison de Dieu vous dévore, empêchez-le, avertissez-le, montrez-vous affligé.

Vous voyez votre frère courir vers quelque lieu de plaisirs

défendus; empêchez ce que vous pouvez, arrêtez ce que vous pouvez arrêter, effrayez ce que vous pouvez effrayer, retenez par vos conseils ceux que vous ne pouvez retenir; au moins, ne consentez jamais à demeurer tranquille.

Est-ce un ami? avertissez-le avec douceur. Est-ce votre épouse? est-ce votre fils? réprimez leurs écarts avec sévérité. Est-ce votre serviteur? ne craignez pas de l'arrêter même par des menaces.

Faites tout ce que vous pouvez, eu égard à la qualité des personnes, et vous justifierez pleinement cette parole : *Le zèle de la maison de Dieu me dévore.* Que si, au contraire, vous demeurez froid, indifférent, attentif à vous seul, vous disant : Ai-je besoin de m'inquiéter des péchés d'autrui? mon âme me suffit; c'est assez pour moi de la conserver entière pour Dieu, je vous dirai : C'est très bien, mais ne vous souvenez-vous plus de ce serviteur qui cacha son talent et refusa de le faire valoir? De quoi fut-il accusé? De l'avoir perdu? Non; mais de l'avoir conservé sans en tirer profit.

Apprenez par cet exemple à n'être pas les indolents témoins du péché de vos frères; ne perdez pas une seule occasion de les gagner à Jésus-Christ, parce qu'il vous a lui même gagné.

VII. - Vocation de Lévi (Saint Matthieu, 9, 9-13)

Sommaire : L'emploi de Lévi le rendait odieux à ceux de sa nation. — Il quitta tout aussitôt que Jésus l'eût appelé. — Jésus n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. — Deux catégories de malades : les uns cherchent le médecin; les autres vont jusqu'à le tuer. — Préférence donnée aux œuvres de justice et de miséricorde.

Jésus étant sorti d'une maison où il avait guéri un paralytique, alla sur le quai de Capharnaüm : il vit assis dans son bureau un publicain, ou un commis chargé de recevoir les impôts, nommé Matthieu, autrement Lévi, fils d'Alphée.

Il était Juif de naissance et de religion; mais son emploi le rendait odieux à ceux de sa nation, qui regardaient avec horreur tous les publicains.

Aussitôt que Jésus l'eut appelé, il quitta tout et le suivit, sans perdre un moment, sans se mettre en peine même d'arranger ses affaires; il laissa à d'autres et ses biens et ses prétentions,

car il se sentit vivement touché par un attrait intérieur, qui le détermina doucement et agréablement, mais puissamment, à suivre le Seigneur.

Or il arriva que, comme Jésus était à table dans la maison de Matthieu, il y vint beaucoup de publicains et de pécheurs, qui se mirent à table avec Jésus et ses disciples. Ce que voyant, les pharisiens dirent à ses disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs? Jésus les entendant leur dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc, et apprenez ce que veut dire : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.

A cette occasion, Notre Seigneur fit aux pharisiens plus d'honneur qu'ils n'en méritaient : il sembla supposer qu'ils étaient sains, et qu'ils n'avaient que faire du médecin; du moins il les prit par leurs propres principes.

Ce ne sont pas des gens comme vous qui ont besoin d'instructions, ce sont des publicains et des gens de mauvaise vie.

En effet, le Christ était venu visiter des malades, et tous les hommes étaient malades. Que personne ne se flatte d'avoir la santé, s'il ne veut être abandonné du médecin.

Tous les hommes étaient donc malades, l'Apôtre le déclare formellement : *Tous ont péché*, dit-il, *et ont besoin de la gloire de Dieu* (Rom. 3, 23).

Mais parmi tous ces malades on pouvait distinguer deux catégories : les uns cherchaient le médecin, s'attachaient au Christ, l'écoutaient, l'honoraient, le suivaient et se convertissaient. Il les recevait tous avec plaisir pour les guérir, et il les guérissait gratuitement, car il les guérissait par sa toute-puissance. Aussi étaient-ils transportés de joie de voir le Sauveur les accueillir avec tant de bonté et se les attacher pour les guérir.

Quant aux autres malades à qui l'iniquité même avait fait perdre la raison et qui ne se croyaient point malades, ils lui reprochaient avec outrage de recevoir les malheureux et dirent à ses disciples : *Voilà quel est votre Maître, il mange avec les publicains et les pécheurs.*

Le Sauveur, qui savait ce qu'ils valaient et qui ils étaient, leur répondit : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades.* Puis il leur montra qui était en bonne santé et qui était malade. *Je ne suis pas venu*, dit-il, *appeler les justes, mais les pécheurs.*

C'est-à-dire : si les pécheurs ne viennent pas me trouver, pourquoi suis-je venu sur la terre? Pour qui suis-je venu? Si tous

les hommes sont bien portants, pourquoi un si grand médecin est-il descendu du ciel ? Pourquoi nous a-t-il préparé un remède non pas avec des substances ordinaires, mais avec son propre sang ?

Ainsi donc ceux dont la maladie était moins grave, ceux qui sentaient leur mal, s'attachaient au médecin pour obtenir leur guérison ; tandis que ceux dont la maladie était plus dangereuse, insultaient le médecin et calomniaient les malades.

Et jusqu'où alla leur fureur ? Jusqu'à arrêter le médecin, le garroter, le flageller, le couronner d'épines, l'attacher au gibet, et le faire mourir sur une croix. Pourquoi s'en étonner ? Le malade tue le médecin ; mais le médecin par sa mort guérit le malade.

Donc le Sauveur est venu principalement pour les pécheurs ; et en quelque sorte plutôt pour eux que pour les justes : car ceux-ci n'avaient pas si grand besoin de son secours que les pécheurs. Ce n'est pas dire que les justes n'eussent pas besoin du Sauveur ; mais comparés aux méchants, aux pécheurs, ils en avaient moins besoin.

Ainsi, dans le passage : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice*, le Sauveur n'exclut pas absolument les sacrifices et les œuvres de la loi ; mais il leur préfère les œuvres de justice et de miséricorde. C'est comme s'il disait : Je préfère les œuvres de charité aux observances cérémoniales de la loi ; j'aime mieux sauver le pécheur, que suivre servilement et à la lettre, des coutumes et des traditions qui, en elles-mêmes, n'ont ni autorité, ni utilité. Enfin, je demande de la part des pécheurs, une sincère piété, et une véritable conversion, plutôt que des victimes et des sacrifices.

VIII. - Guérison d'un homme malade depuis trente-huit ans

(Saint-Jean, 5, 1-18).

Sommaire : Un seul malade était guéri après l'agitation de l'eau. — Pourquoi Jésus ne guérit qu'un seul malade. — Après l'avoir guéri, il lui ordonne d'emporter son lit. — Ce que cela signifie. — C'est dans la solitude qu'on trouve le Seigneur.

Il y avait à Jérusalem une piscine appelée Bethsaïda, et elle était environnée de cinq galeries, dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, qui attendaient le mouvement de l'eau ; car l'ange du Seigneur descendait à certain temps

dans cette piscine, et en agitait l'eau, et celui qui y entrait le premier après que l'eau avait été agitée, était guéri quelque maladie qu'il eût.

Or, il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché par terre, et sachant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été agitée, car pendant que j'y vais, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez. Et aussitôt cet homme fut guéri ; et, prenant son lit, il commença à marcher.

Si nous considérons ce miracle du Sauveur avec un cœur étroit, avec une intelligence et des idées tout humaines, le prodige ne nous paraîtra pas extraordinaire, eu égard à sa puissance ; et nous avouerons facilement que, relativement à sa bonté, Jésus a fait là peu de chose.

Il y avait devant lui tant de malades, et il n'en a guéri qu'un seul, bien qu'il eût pu, d'un seul mot, les remettre tous sur pied ! Comment donc comprendre sa conduite ? En pareille circonstance, sa puissance et sa bonté s'exerçaient bien plus à faire ce que les âmes devaient comprendre pour leur salut éternel, qu'à opérer, pour la guérison temporelle des corps, les miracles qu'ils pouvaient réclamer.

Le Seigneur se présente devant le paralytique, et lui rend la santé ; mais auparavant il lui dit : *Voulez-vous être guéri ?* Celui-ci lui répond qu'il n'a personne pour le descendre dans la piscine.

En réalité, pour guérir, il lui fallait un homme, mais l'homme qui est en même temps Dieu : *car il n'y a qu'un Dieu, et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme* (I Tim. 2, 5). L'homme indispensable s'approche de lui : pourquoi sa guérison serait-elle différée ? *Levez-vous*, lui dit-il, *emportez votre lit, et marchez.*

Levez-vous ; par ce mot, il ne commande pas d'agir, il rend la santé. Une fois guéri, le paralytique reçoit deux commandements : *emportez votre lit et marchez.* Dans ces deux commandements du Christ nous trouvons trace des deux commandements de la charité.

Veuillez y réfléchir avec moi. Il faut aimer Dieu et le prochain : il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, et le prochain comme soi-même.

L'amour de Dieu a la priorité dans l'ordre des commandements : dans l'ordre de mise en pratique, cette priorité appartient à l'amour du prochain.

Aimez votre prochain; puis, examinez attentivement pour quel motif vous lui donnez votre affection; et en lui vous verrez Dieu, autant du moins, que vous pouvez le voir.

Commencez donc par aimer votre prochain. *Partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit celui qui est sans abri. Lorsque vous voyez un homme nu couvrez-le, et ne méprisez point la chair dont vous avez été formé* (Is. 58, 7).

Quelle sera pour vous la conséquence de toutes ces bonnes œuvres? *Alors votre lumière brillera comme l'aurore* (Ibid.). Votre lumière, c'est votre Dieu. Il sera pour vous la lumière de l'aurore, parce qu'il succédera, pour vous, aux ténèbres de ce monde; et comme il demeure éternellement, il ne se lève ni ne se couche comme le soleil.

Il se lèvera pour vous, lorsque vous reviendrez à lui, comme il s'est couché toutes les fois que vous vous en êtes éloigné. Donc, par ces paroles : *Emportez votre lit*, Jésus a dit, ce me semble : *Aimez votre prochain.*

Qu'y a-t-il à remarquer dans ce lit? Rien, sinon qu'il servait à porter le paralytique pendant qu'il était malade, tandis qu'il était à son tour porté par ce même homme revenu en santé.

Qu'a dit l'Apôtre? *Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi du Christ* (Gal. 6, 2).

La loi de Jésus-Christ, c'est la charité, et nous ne pouvons accomplir le précepte de la charité, qu'à la condition de porter les fardeaux les uns des autres.

Lorsque vous étiez malade, votre prochain vous portait; vous êtes revenu à la santé, portez donc, à votre tour, votre prochain. C'est ainsi que vous parferez ce qui vous manquait.

Prenez votre lit; mais quand vous l'aurez pris, ne restez pas en place, *marchez*. En aimant votre prochain, en prenant soin de lui, vous faites du chemin. De quel côté dirigerez-vous vos pas? Vers le Seigneur votre Dieu, vers celui que vous devez aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit.

Il vous est encore impossible d'arriver jusqu'à lui, mais avec vous se trouve votre prochain : portez donc votre frère, puisque vous voyagez avec lui, et par là vous arriverez jusqu'à celui avec qui vous désirez demeurer toujours. *Emportez* donc *votre lit, et marchez.*

Après avoir guéri le paralytique et lui avoir commandé de marcher, Jésus s'éloigna de lui et se perdit dans la foule. Voyons comment ceci s'accomplit aussi par rapport à nous.

Nous portons notre prochain et nous marchons vers Dieu; mais celui vers qui nous dirigeons nos pas, nous ne le voyons

pas encore : c'est pourquoi le paralytique ne connaissait pas non plus, à ce moment-là, le Seigneur Jésus.

Voici la chose mystérieuse que le Seigneur a voulu nous enseigner : nous croyons en lui, bien que nous ne le contemplions pas encore, et, pour nous empêcher de l'apercevoir, il se perd dans la foule.

Or, il est difficile de découvrir le Christ au milieu de la foule ; il faut donc établir notre âme dans une sorte de solitude, et quand par notre intention nous serons ainsi devenus solitaires, nous verrons Dieu.

Dans la foule se fait entendre un bruit confus : pour contempler le Seigneur, la tranquillité de la solitude est indispensable.

Emportez votre lit ; après avoir été porté par lui, portez votre prochain, *et marchez*, afin d'arriver jusqu'à Dieu.

Ne cherchez pas Jésus dans la foule, comme s'il était un de ceux qui la composent ; il n'est pas avec eux, car il les précède tous.

Marchez, puisque vous portez votre prochain : auparavant, il vous portait ; *marchez*, si vous avez appris à le porter à votre tour.

Enfin, pour le moment, vous ne connaissez pas Jésus, vous ne le voyez pas encore. Que lisons-nous ensuite ? Parce que le paralytique ne se lasse point de porter son lit et marcher.

Jésus rencontra cet homme dans le temple. Ce malade n'avait point reconnu Jésus dans la foule ; il le vit dans le temple. Le Sauveur l'ayant aperçu même du milieu de la multitude, et aussi dans le temple ; mais lui n'avait point vu le Christ dans la foule ; il ne le reconnut qu'au temple.

Il parvint donc jusqu'au Seigneur ; il le vit dans le temple, dans un édifice consacré à son culte, dans le lieu saint. Et que lui dit alors Jésus ? *Vous voilà guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis* (XVII, Traité sur S. Jean).

LIVRE III

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Prologue (Saint Matthieu, 5, 1-12).

Sommaire : Dans ce sermon on trouve un parfait modèle de la vie chrétienne. — Bâtir sur la pierre et bâtir sur le sable.

Le chrétien qui étudie avec piété le sermon que Notre-Seigneur a prononcé sur la montagne, tel que nous l'avons dans l'Evangile selon saint Mathieu, y trouvera tout ce qui regarde les bonnes mœurs, un parfait modèle de vie chrétienne.

Je ne m'aventure point en disant cela, mais je me fonde sur les paroles mêmes du Seigneur. En effet, en concluant ce discours, le Sauveur laisse entendre qu'il y a renfermé tous les préceptes propres à former notre vie, puisqu'il dit : *Quiconque entend ces paroles que je dis et les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle est fondée sur la pierre; mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les pratique point, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande.*

En disant ces paroles, le Seigneur a assez indiqué que les paroles qu'il a prononcées sur la montagne peuvent imprimer à la conduite de ceux qui veulent les mettre en pratique une perfection telle qu'on pourra justement les comparer à un homme qui bâtit sur la pierre.

Je dis ceci pour montrer que ce discours renferme toutes les règles de la perfection chrétienne (Ser. sur la Montagne, L. I).

PREMIÈRE BÉATITUDE

I. - Bienheureux les pauvres d'esprit (Saint Matthieu, 5, 3).

SOMMAIRE : Tout le monde désire être heureux. — Ne pas refuser le combat quand on aime la victoire. — Les pauvres d'esprit sont les humbles et ceux qui craignent Dieu. — Il y a peu de véritables pauvres. — Comparaison entre deux pauvres. — Le pauvre d'esprit vit dans ce monde comme un voyageur. — Il passe dans l'hôtellerie, mais il ne s'y attache pas. — Si le riche se fait humble, le pauvre doit être plus humble encore.

Notre-Seigneur nous adresse dans ce sermon les diverses causes qui conduisent à la vie bienheureuse, que tous, sans exception, désirent ardemment.

Peut-on trouver, en effet, un seul homme qui ne veuille être heureux ?

Ah ! si seulement on désirait mériter la récompense avec autant d'ardeur qu'on soupire après la récompense elle-même ! Qui ne prend son essor quand on lui dit : vous serez heureux ? Il devrait donc entendre avec plaisir aussi à quelle condition il le sera.

Ne refusez pas le combat si vous aimez la victoire, et que la perspective de la récompense enflamme votre âme d'une sainte ardeur pour les bonnes œuvres.

Ce que vous voulez, ce que vous désirez, ce que vous demandez, ne viendra que plus tard, mais c'est maintenant que vous devez accomplir ce qu'on vous commande de faire pour mériter la récompense qui doit suivre.

Commencez donc à vous rappeler les paroles divines, les préceptes évangéliques et les récompenses promises à ceux qui les accomplissent. *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

Plus tard vous serez mis en possession de ce royaume des cieux, mais soyez maintenant pauvre d'esprit.

Vous me demanderez peut-être en quoi consiste cette pauvreté d'esprit. Tout homme orgueilleux ne peut être pauvre d'esprit : le royaume des cieux est bien élevé, mais *celui qui s'humilie sera élevé* (Luc, 14, 11) — (Ser. 53).

Il est des pauvres qui sont sans ressources ; ils trouvent à peine l'aliment de chaque jour, et ils ont si besoin de l'assistance et de la compassion d'autrui, qu'ils n'ont pas honte de mendier. Ce n'est pas de ces pauvres que je veux parler.

Malgré la multitude des pauvres, je cherche un pauvre : j'en rencontre plusieurs dans la foule, et j'ai peine à trouver un

véritable pauvre. Je rencontre beaucoup de pauvres, et je cherche un pauvre! J'ouvre la main au pauvre que je rencontre, tout en cherchant un pauvre qui soit pauvre dans le cœur.

Comparons deux hommes : l'un est riche, l'autre est pauvre; mais le premier n'a pas le cœur attaché à ses richesses : il est riche soit par ses parents, soit à cause des dons et des héritages qu'il a reçus. Il comprime la cupidité, il exerce la piété.

Voici un pauvre : il n'a rien; mais il veut devenir riche. Je l'entends gémir, accuser son prochain, murmurer contre Dieu, et, s'il le pouvait, il s'enrichirait en commettant l'injustice.

Lequel de ces deux hommes est le véritable pauvre d'esprit? Le pauvre d'esprit est humble, il craint la parole de Dieu, il confesse ses fautes, il ne présume pas de ses mérites ni de sa justice.

Le pauvre d'esprit est celui qui loue Dieu quand il fait quelque chose de bien, et s'accuse quand il fait quelque chose de mal.

Le pauvre d'esprit est celui qui n'a d'espérance qu'en Dieu seul, puisqu'en lui seul l'espérance n'est pas trompée (Ser. 14).

Cependant, il en est aussi qui possèdent beaucoup selon le monde, et qui sont comptés au nombre des pauvres d'esprit, au nombre des pauvres du Seigneur.

Ce sont de véritables pauvres d'esprit, car ils pensent être dans ce monde comme des voyageurs : ils se détournent de l'opulence de leurs richesses comme le voyageur qui passe dans l'hôtellerie, et ne doit point y demeurer. Voilà un véritable pauvre d'esprit! (Sur le Ps. 93).

A quoi vous servirait-il d'être pauvre de biens, si vous brûlez de convoitise? Dieu interroge le cœur et non la fortune pour distinguer les riches et les pauvres (Sur le Ps. 51).

Soit que vous possédiez quelque chose en ce monde, soit que vous n'y possédiez rien, soyez pauvre.

Si vous n'avez rien, ne méprisez pas le riche qui est humble, car le riche humble est véritablement pauvre d'esprit.

O pauvre, soyez pauvre véritablement, soyez pauvre d'esprit, c'est-à-dire humble.

Si le riche se fait humble, combien le pauvre doit-il être plus humble encore? (Ser. 14).

DEUXIÈME BÉATITUDE

II. - Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre (Saint Matthieu, 5, 4).

SOMMAIRE : L'héritage éternel. — Quels sont les hommes doux? — Ils possèdent la terre; mais ils ne sont pas possédés par elle. — Que signifie *posséder la terre?*

Cette terre, je pense, est celle dont parle le Psalmiste lorsqu'il dit : *Vous êtes mon espérance et mon partage sur la terre des vivants* (Ps. 141, 6).

Le Seigneur veut nous faire entendre qu'il est question d'un héritage ferme, inébranlable, éternel, où l'âme trouve par ses pieuses affections le lieu de son repos, comme le corps le trouve dans la terre; y puise son aliment, comme le corps l'emprunte à la terre; cet héritage est le repos et la vie des saints.

Les hommes doux sont ceux qui cèdent devant les injustices dont ils sont victimes, qui n'opposent point de résistance au mal, mais qui triomphent du mal par le bien.

Que ceux donc qui ne connaissent point la douceur se querellent et soient en contestation pour les biens de la terre et du temps; mais bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont par héritage la terre d'où personne ne pourra les arracher (Ser. sur la Montagne, L. I).

Vous voulez à présent posséder la terre? prenez garde que ce ne soit pas la terre qui vous possède! Vous la posséderez si vous êtes doux, vous en serez possédé si vous ne l'êtes pas.

Mais en attendant la récompense qui vous est promise, n'allez pas ouvrir des mains avares, comme si vous vouliez maintenant vous rendre maître de la terre à l'exclusion de tout voisin quel qu'il soit, gardez-vous bien de tomber dans cette erreur. Vous posséderez vraiment la terre quand vous serez attaché à Celui qui a fait le ciel et la terre.

En effet, la douceur consiste principalement à ne pas vous plaire à vous-même, mais à ce que Dieu vous plaise dans le bien que vous faites, et à ne point prendre parti contre lui, mais contre vous dans les peines qui vous sont justement imposées.

Ce n'est pas un mérite léger que de plaire à Dieu en vous déplaisant à vous-même; mais vous lui déplairez certainement en cherchant à vous plaire à vous-même (Ser. 53).

TROISIÈME BÉATITUDE

III. - Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (Saint Matthieu, 5, 5).

Sommaire : Les consolations de ce monde sont aussi importunes qu'elles sont à craindre. — S'efforcer d'obtenir ce que l'on ne peut plus perdre. — Personne ne s'arrête dans la vie. — L'enfant qui vient de naître sait déjà pleurer. — Joie des mondains et larmes des justes. — Les larmes des justes obtiennent la grâce des bonnes œuvres. — Semer dans les larmes et moissonner dans la joie.

Les pleurs, voilà le travail, la consolation est la récompense.

Quelles sont les consolations de ceux qui pleurent les biens de ce monde? Ce sont des consolations aussi importunes qu'elles sont à craindre.

Celui qui verse des larmes se console en les essuyant, mais avec la crainte d'en verser de nouvelles. Ainsi, par exemple, un père s'attriste d'avoir perdu son fils, il se réjouit de la naissance d'un autre qui remplace celui qui n'est plus. L'un est pour lui une cause de chagrin, l'autre un sujet de crainte, il ne trouve donc dans aucun d'eux de consolation véritable.

La vraie consolation pour nous sera d'obtenir ce que nous ne pourrons plus perdre, lorsqu'après avoir gémi sur les tristesses de l'exil nous goûterons plus tard les joies et les consolations de la patrie (Ser. 53).

Le véritable chrétien *sème dans les larmes, mais il moissonnera dans l'allégresse. Il marche et s'en va en pleurant, jetant la semence, mais il reviendra avec des transports de joie, en portant les gerbes de sa moisson* (Ps. 125).

Suivez mon raisonnement, je vais essayer de vous expliquer ces paroles du Psaume. Nous marchons depuis notre naissance. Qui s'arrête dans la vie? Qui n'est forcé de marcher depuis qu'il est entré dans la voie?

Un enfant vient de naître; il marche en mesure qu'il croît en âge, et la mort seule met un terme à cette marche inces-

sante. Cet enfant qui vient de naître ne rit pas encore, mais il sait déjà pleurer. Il ne parle pas encore, et déjà il prophétise! Il prophétise sur la souffrance future, ou du moins sur la crainte de cette souffrance.

Telle est, en effet, cette vie que la joie y est trompeuse et laisse toujours craindre un écueil, et que dans l'affliction on demande à Dieu d'en être délivré, et cependant un chagrin s'en va pour faire place à un autre.

Les mondains se livrent à la joie, ils s'abandonnent aux pleurs, et le sujet de leur joie est aussi déplorable que le sujet de leurs larmes.

L'un pleure la perte qu'il a faite, l'autre le malheur qui l'accable parce qu'il est en prison; un autre enfin pleure la mort d'une personne qui lui était des plus chères; celui-ci s'afflige d'une chose, celui-là d'une autre.

Et le juste, quel est le sujet de ses larmes? D'abord tous les hommes qu'il voit pleurer de la sorte, car c'est à juste titre qu'il déplore tant de larmes versées inutilement : il pleure ceux qui pleurent, il pleure aussi ceux qui sont dans la joie; car ceux qui pleurent les vanités de ce monde, versent des larmes stériles, et ceux qui s'en réjouissent, se livrent à une joie qui les perd.

Tout est donc un sujet de larmes pour le juste, et il en verse de plus abondantes que les autres.

Le juste verse des larmes quand il recommande à Dieu ses bonnes œuvres par la prière : il sait que tant qu'il est dans ce corps, il marche loin du Seigneur. Le voyageur ne peut désirer la patrie sans verser une larme.

Quel est le juste qui n'ait répandu de telles larmes? Celui qui n'en a point versé, ne s'est jamais attristé d'être voyageur sur la terre. Comment peut-il prétendre entrer dans la patrie, lui qui n'a point soupiré après elle lorsqu'il en était éloigné?

C'est par les larmes que le juste obtient la grâce des bonnes œuvres, c'est encore par les larmes qu'il assure le mérite de celles qu'il a faites.

Les larmes des justes coulent donc fréquemment dans cette vie, couleront-elles encore dans la patrie? Non, car *ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie.*

Nous aussi, si nous aurons pleuré dans cette vallée de larmes, au temps de la récolte, nous dirons au Seigneur : Avec votre secours, nous avons accompli vos ordres, daignez accomplir vos promesses.

La vraie consolation est celle par laquelle nous recevrons ce que nous ne perdrons plus; afin que plus tard nous nous

réjouissions d'être consolés, si à présent nous pleurons d'être en exil (Ser. 31).

QUATRIÈME BÉATITUDE

IV.- Bienheureux sont ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (Saint Matthieu, 5, 6).

Sommaire : La justice véritable nourriture des âmes. — Elle consiste à faire la volonté de Dieu. — Aimer et chercher la justice. — Fuir le péché plus par amour de la justice que par crainte du châtiment. — Le mérite c'est de fuir le mal; le plus grand mérite c'est d'aimer le bien. — Ne pas faire le mal quand on pourrait le commettre sans encourir le châtiment, c'est aimer vraiment la justice. — Différence entre la crainte de la peine et l'amour de la justice.

Le Sauveur désigne ici ceux qui poursuivent le bien véritable et à l'abri de tout changement. Ils seront donc rassasiés de cette nourriture dont le Seigneur a dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père* (Jean, 4, 34), en quoi consiste la justice, et de cette eau qui deviendra pour celui qui l'aura bue, comme il le dit encore, *une source d'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle* (Ibid. 14) — (Ser. sur la Montagne, L. I).

Nous devons aimer la justice, et, dans cette justice, il y a divers degrés. Le premier degré est de ne préférer à l'amour de la justice aucune des choses que nous pouvons aimer.

Quelle est ici ma pensée? C'est que, de toutes les choses qui peuvent nous charmer, aucune n'ait pour nous autant de charmes que la justice; je ne vous dis pas de n'en aimer aucune autre, mais d'aimer celle-là plus que toutes les autres.

Il faut l'avouer, il est bien des choses qui ont pour notre faiblesse un attrait naturel : or, parmi les plaisirs qui affectent nos sens, il en est de permis; tels sont les grands spectacles de la nature qui charment les regards; mais l'œil aime aussi les spectacles défendus. Les uns sont permis, les autres ne le sont pas. Or, il faut que la justice nous plaise plus que les jouissances même permises ; oui, nous devons préférer la justice à ce qui nous charme d'ailleurs innocemment.

Vous vous sentez attiré vers des plaisirs coupables? Cherchez la justice invisible, si belle, si chaste, si sainte, si pleine d'harmonie et de douceur, plutôt que d'y être forcément conduit

par la crainte; si c'est la crainte qui vous amène à la justice, elle n'a point encore pour vous d'attrait.

Vous devez fuir le péché bien plus par amour de la justice que par crainte du châtiment (Ser. 159).

Rentrez en vous-même, examinez-vous, interrogez-vous, rendez-vous compte sans déguisement de ce qui se passe dans l'intérieur de votre âme. Craignez-vous le mal, ou aimez-vous le bien? Quel mérite y a-t-il à redouter le mal? Le mérite, c'est de ne pas faire le mal; le plus grand mérite, c'est d'aimer le bien; car qui aime le bien a faim et soif de la justice.

Le voleur lui-même redoute le mal qui peut lui arriver, et il s'abstient du mal; mais il n'en est pas moins voleur : c'est la volonté et non la main que Dieu a en vue.

Le loup accourt, prêt à se ruer sur la bergerie et à égorger les brebis; mais les bergers sont sur leurs gardes, les chiens aboient, il est réduit à l'impuissance; il n'enlève, il n'égorge aucune brebis; il se retire, mais il se retire loup comme il est venu.

Parce qu'il n'a pu enlever de brebis, dira-t-on qu'il est devenu brebis lui-même de loup qu'il était? Non, il est venu loup frémissant, il se retire tremblant de frayeur; mais qu'il frémisse de fureur ou qu'il tremble de frayeur, c'est toujours un loup.

Examinez-vous : si vous reconnaissez que vous ne faites pas le mal quand vous pourriez le faire sans encourir le châtiment, vraiment vous aimez la justice, vraiment vous craignez Dieu.

C'est peu de vous dire : Faites attention et craignez le mal, je vais plus loin et je vous dis : Aimez le bien.

Si c'est la crainte de l'enfer qui vous empêche de faire le mal, vous êtes loin de la perfection; vous n'avez pas encore faim et soif de la justice.

Vous avez sans doute la foi, parce que vous croyez au jugement à venir de Dieu; j'applaudis à votre foi, mais je crains pour le mal que je vois encore en vous.

Il est donc bien différent de craindre la peine ou d'aimer la justice. C'est cette faim et cette soif de la justice qui doivent vous porter à désirer de voir Dieu, et c'est en voyant Dieu, en possédant Dieu que nous serons vraiment rassasiés.

Voilà pour quelle contemplation je vous engage à faire le bien et de plus à éviter le mal (Ser. 178).

CINQUIÈME BÉATITUDE

V.- Bienheureux ceux qui sont miséricordieux (Saint Matthieu, 5, 7).

Sommaire : Le riche est un mendiant en la présence de Dieu. — On lui demande l'aumône, et il la demande lui-même. — Les œuvres de miséricorde sont la semence de la vie future. — Au jour du jugement, Notre-Seigneur rappellera les œuvres de miséricorde. — Pourquoi? — Combien l'aumône a d'efficacité pour éteindre les péchés. — Les justes entreront dans le royaume, parce qu'ils auront racheté leurs péchés par des aumônes.

Faites miséricorde, et vous obtiendrez vous-même miséricorde; soyez miséricordieux pour les autres, et Dieu le sera pour vous.

Vous êtes à la fois riche et pauvre : riche de biens temporels, pauvre de biens éternels.

Vous entendez un homme mendier, vous êtes vous-même un mendiant en présence de Dieu : on vous demande l'aumône, et vous la demandez vous-même. Ce que vous ferez envers votre solliciteur, Dieu le fera envers le sien.

Plein d'un côté et vide de l'autre : remplissez de votre abondance le vide des pauvres, et le vôtre sera rempli de la plénitude de Dieu (Ser. 53).

Les œuvres de miséricorde sont la semence de la future moisson : celui qui sème parcimonieusement, moissonnera peu; celui qui sème beaucoup, moissonnera beaucoup; celui qui ne sème rien, ne récoltera rien. Semez donc à présent, afin de moissonner dans la suite; semez ici-bas, et là-haut vous trouverez la moisson.

Je vous en prie, veuillez réfléchir bien sérieusement à ce que dira Notre-Seigneur lorsqu'il viendra pour nous juger à la fin des siècles. Il rassemblera sous ses yeux tous les peuples, il séparera tous les hommes en deux parties, plaçant les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Aux premiers il dira : *Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* Et aux seconds : *Allez au feu éternel, qui fut allumé pour Satan et pour ses anges.*

Pourquoi une telle récompense : *Recevez le royaume*; et pourquoi un tel supplice : *Allez au feu éternel?*

Pourquoi les uns recevront-ils ce royaume? *C'est que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* Pourquoi les autres iront-ils

au feu éternel ? *C'est que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.*

Quel enseignement renferment ces paroles ? Je vois ici que ceux qui doivent recevoir le royaume, parce que dociles à la recommandation du Seigneur et pleins d'espérance dans ses promesses ils ont donné comme de bons et fidèles chrétiens, n'auraient recueilli aucun fruit d'une vie d'ailleurs bonne et vertueuse, s'ils n'avaient pas agi de la sorte.

Sans doute, ils auront été chastes, ils n'auront trompé personne et se seront abstenus de toute mauvaise action ; toutefois le Christ ne leur dira pas : « Venez, recevez le royaume, car vous avez été chastes, vous n'avez trompé personne, vous n'avez pas envahi les droits d'autrui et nul n'a été victime de vos serments ». Il ne dira pas cela, il dira : *Recevez le royaume, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger.*

Qu'elle est donc grande l'excellence de la miséricorde, puisque sans rien dire des autres bonnes œuvres, Notre-Seigneur ne fait mention que de celle-là !

Il dira ensuite aux réprouvés : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges.* Que ne pourra-t-il reprocher à ces malheureux ? Que de péchés, de sacrilèges, de blasphèmes, d'incrédulités ! Rien de tout cela ; mais : *Parce que j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger.*

Cherchons à pénétrer ce mystère. Il est écrit : *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché* (Eccli., 3, 33). Il est écrit encore : *Renfermez l'aumône dans le cœur du pauvre et elle priera le Seigneur pour vous* (Ibid. 29, 15). Il est également écrit : *Ecoutez mon conseil, ô roi, et rachetez vos péchés par des aumônes* (Dan. 4, 24).

Il y a dans l'Ecriture beaucoup de passages qui servent à prouver combien l'aumône a d'efficacité pour éteindre les péchés et les anéantir. Ainsi donc dans le jugement qui condamne les réprouvés et plus encore peut-être dans celui qui doit couronner les élus, Notre-Seigneur ne donne d'autre considérant que l'aumône.

C'est comme s'il disait : « Il m'est difficile en examinant, en pesant, en scrutant avec le plus grand soin vos œuvres, de ne pas trouver en vous de quoi vous condamner ; mais *entrez dans mon royaume, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* Si donc vous entrez dans mon royaume, ce n'est pas que vous n'ayez point péché, mais parce que vous avez racheté vos péchés par des aumônes.

Les réprouvés reconnaîtront d'être justement condamnés pour

leurs péchés et leurs crimes lorsque le Seigneur leur dira à leur tour : « Ce n'est pas à cause des nombreuses blessures dont votre âme est couverte que je vous condamne au feu éternel ; non, ne le croyez pas, telle n'est pas la cause de votre malheur ; voulez-vous la connaître ? *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* » Si, renonçant à toutes vos œuvres criminelles, vous vous étiez tournés vers moi, et que vous eussiez racheté vos péchés par des aumônes, ces actes de miséricorde vous délivreraient maintenant et vous déchargeraient du lourd fardeau que font peser sur vous le nombre et l'énormité de vos crimes.

Bienheureux, en effet, *les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde.* Maintenant donc *allez au feu éternel, car celui qui n'a pas fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde* (Jac. 2, 13) — (Ser. 60).

SIXIÈME BÉATITUDE

VI. - Bienheureux ceux qui ont le cœur pur (Saint Matthieu, 5, 8).

Sommaire : La vision de Dieu, perfection de notre bonheur. — Impossibilité de satisfaire celui à qui Dieu ne suffit pas. — C'est par la pureté du cœur qu'on verra Dieu. — La récompense sera proportionnée au mérite. — Nécessité de purifier l'œil intérieur. — La foi qui agit par l'amour. — Différence entre la foi de saint Pierre et celle des démons.

Voir Dieu ! Telle est la fin de notre amour. Quels que soient maintenant nos actes et nos vertus, nos efforts et les louables et innocentes aspirations de notre cœur, une fois que nous verrons Dieu nous serons entièrement satisfaits.

Que pourrait chercher encore celui qui possède Dieu, et comment satisfaire celui à qui Dieu ne suffit pas ?

Ce que nous voulons, ce que nous cherchons, ce que nous désirons ardemment, c'est de voir Dieu. Et qui n'aurait ce désir ? Mais écoutez bien ces paroles : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Donc, afin de le voir, préparez votre cœur.

Pour me servir d'une comparaison toute matérielle, pourquoi désirez-vous voir le lever du soleil avec des yeux malades ? Que vos yeux soient sains, et vous contemplerez la lumière

avec joie; mais s'ils sont malades, la lumière sera pour vous un supplice.

De même vous ne pourrez voir sans la pureté du cœur, ce que ne saurait contempler qu'un cœur pur : vous serez repoussé, éloigné, vous ne serez point admis à cette sublime vision. Mais, *bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Combien de fois déjà le Sauveur a-t-il répété ce mot *bienheureux?* Quelles causes a-t-il assignées à la béatitude? Quelles œuvres et quelles récompenses a-t-il énumérées? Jamais jusqu'alors il n'avait dit : *Ils verront Dieu.*

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

Il n'a pas encore été dit : *Ils verront Dieu.* Mais une fois arrivé aux cœurs purs, il leur promet la vision de Dieu, et c'est avec raison, parce que les cœurs purs ont des yeux pour voir Dieu.

Quelle est la récompense qui ne convienne, qui ne soit proportionnée au mérite? Les humbles semblent exclus du royaume, et cependant il est dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

On exproprie facilement ceux qui sont doux, et il est dit : *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.*

Le reste est clair, évident; il se révèle de lui-même et il faut, non pas l'expliquer, mais le rappeler. *Bienheureux ceux qui pleurent.* Qui ne désire la consolation quand il pleure? *Ils seront consolés.*

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Qui ne désire être rassasié quand il a faim et soif? Aussi *seront-ils rassasiés.*

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux. Qui fait miséricorde, sinon celui qui même en l'exerçant demande que Dieu le paie de retour et fasse pour lui ce que lui-même fait pour le pauvre? *Bienheureux* donc *ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.*

Voyez comment tout se correspond, comment la nature de la récompense est appropriée à la nature de la béatitude.

Il est prescrit d'être pauvre de gré; la récompense est de posséder le royaume des cieux.

Il est prescrit d'être doux; la récompense est de posséder la terre.

Il est prescrit de pleurer; la récompense est d'être consolé.

Il est prescrit d'avoir faim et soif de la justice; la récompense est d'en être rassasié.

Il est prescrit d'être miséricordieux; la récompense est d'obtenir miséricorde.

De même, il est prescrit d'avoir le cœur pur; et la récompense est de voir Dieu.

Cependant gardez-vous d'interpréter ces béatitudes et ces récompenses en ce sens que ces paroles : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu,* excluent de la vision de Dieu les pauvres d'esprit, ceux qui sont doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice et les miséricordieux.

Non, ne croyez pas qu'il n'y aura pour voir Dieu que les cœurs purs, à l'exclusion des autres, qui ont les mêmes titres et les mêmes droits. En effet, ils verront Dieu, non parce qu'ils sont pauvres d'esprit, parce qu'ils sont doux, parce qu'ils pleurent, parce qu'ils ont faim et soif de la justice, mais parce qu'ils ont le cœur pur.

De même qu'en assignant aux membres du corps les œuvres qui leur sont propres, on dirait par exemple : Heureux ceux qui ont des pieds, parce qu'ils marcheront; heureux ceux qui ont des mains, parce qu'ils travailleront; heureux ceux qui ont de la voix, parce qu'ils pourront crier; heureux ceux qui ont des yeux, parce qu'ils verront; ainsi Notre-Seigneur enseigne ce qui est propre à chacun des membres spirituels.

La pauvreté d'esprit a tout ce qu'il faut pour obtenir le royaume des cieux; la douceur, pour posséder la terre; les larmes, pour recevoir la consolation; la faim et la soif de la justice, pour être rassasiés; la miséricorde, pour obtenir miséricorde; la pureté du cœur, pour voir Dieu.

Si donc nous aspirons à voir Dieu, comment purifier cet œil intérieur? Qui ne s'appliquerait à purifier son cœur pour voir Celui qu'il aime de toute son âme? Une autorité divine nous dit par quel moyen : *C'est par la foi,* déclare-t-elle, *que Dieu a purifié les cœurs* (Act. 15, 9). La foi en Dieu purifie donc le cœur, et le cœur purifié voit Dieu.

Mais comme il est des hommes habiles à se tromper eux-mêmes, qui se font de la foi une idée si exagérée, qu'ils s'imaginent que la foi seule suffit et que sur cette foi seule ils peuvent fonder, malgré une vie coupable, l'espérance de voir Dieu et d'entrer dans le royaume des cieux, l'apôtre saint Jacques, enflammé contre eux d'une charité toute céleste, les reprend sévèrement en ces termes dans son épître : *Vous croyez qu'il y a un Dieu,* et vous êtes heureux de croire qu'il n'y en a qu'un; *c'est bien, mais les démons croient aussi, et ils tremblent* (Jac., 2, 19).

Ces démons verront-ils Dieu? Les cœurs purs le verront; mais qui oserait appeler des cœurs purs ces esprits immondes? *Ils croient* néanmoins, *et ils tremblent.*

Il faut donc que notre foi soit distincte de la foi des démons. La nôtre purifie le cœur, la leur les rend coupables. Leurs œuvres sont mauvaises, aussi disent-ils au Seigneur : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous?* Vous croyez peut-être, en les entendant parler ainsi, qu'ils ne le connaissaient pas? *Nous savons,* disent-ils, *qui vous êtes: vous êtes le Fils de Dieu* (Luc, 4, 34).

Pierre est comblé d'éloges, quand il lui donne ce titre; le démon le donne aussi, et il est condamné. D'où vient cette différence? Ne vient-elle pas de ce que les paroles étant les mêmes, les dispositions du cœur sont loin de se ressembler?

Que notre foi soit donc toute différente et ne nous contentons pas de croire. Cette foi ne purifie point le cœur.

Quelle est donc la foi qui purifie le cœur? Celle que définit saint Paul quand il dit : *La foi qui agit par l'amour* (Gal. 5, 6).

Travaillons donc à connaître et à pratiquer cette charité du Christ, qui surpasse toute science, et lorsque nous la connaîtrons et la pratiquerons, nous serons remplis de toute la plénitude de Dieu, car Dieu même nous remplira, et quand nous serons remplis de Dieu, notre œil sera purifié et nous pourrons le voir. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (Ser. 53).

SEPTIÈME BÉATITUDE

VII. - Bienheureux ceux qui sont pacifiques (Saint Matthieu, 5, 9).

SOMMAIRE : La paix c'est la soumission des mouvements de l'âme à la raison. — On ne peut légitimement commander à l'inférieur, à moins d'être soumis au supérieur. — Accomplir la justice pour jouir de la paix. — Tous désirent la paix, mais pas tous veulent pratiquer la justice. — Garder sa langue du mal pour avoir la paix.

La perfection est dans la paix, qui exclut tout combat; c'est pourquoi les pacifiques sont appelés enfants de Dieu, parce que rien en eux ne résiste à Dieu, et que les enfants doivent ressembler à leur père.

Or, ceux-là sont pacifiques en eux-mêmes qui règlent tous les mouvements de leur âme, les soumettent à la raison, c'est-à-dire à l'intelligence et à l'esprit, qui domptent tous les appétits de la chair, et deviennent le royaume de Dieu.

Dans ce royaume règne un ordre si parfait, que ce qu'il y a dans l'homme de plus noble et de plus excellent, commande sans éprouver de résistance, aux autres parties qui nous sont communes avec les animaux, tandis qu'elle-même, c'est-à-dire l'intelligence et la raison, reste soumise à une autorité plus grande qui est le Fils unique de Dieu, la Vérité même. Car, nous ne pouvons commander à ce qui est au-dessous de nous, à moins d'être soumis à ce qui est au-dessus.

Voilà la paix réservée sur la terre aux hommes de bonne volonté; voilà la vie d'un homme parfait et consommé en sagesse. De ce royaume où la paix et l'ordre sont dans leur plénitude est exclu le démon qui domine sur les âmes perverses et rebelles.

Cette paix intérieure, une fois établie et consolidée, quelles que soient les tempêtes excitées par celui qui a été jeté dehors, elle ne fait qu'augmenter la gloire qui est selon Dieu; rien ne s'ébranle dans l'édifice, et l'impuissance des machinations dressées contre lui fait voir avec quelle solidité il est construit à l'intérieur (Ser. sur la Montagne, L. I).

Désirez-vous la paix? Accomplissez la justice, et vous aurez ainsi la paix, car *la justice et la paix se sont embrassées* (Ps. 84, 11).

Faites le bien, et vous aurez la paix; afin que la justice et la paix s'embrassent en vous. Ne l'oubliez pas : sans l'amour de la justice, vous n'aurez aucune paix.

La justice et la paix se tiennent et s'embrassent; et faire justice, c'est rencontrer la paix qui l'embrasse. Ce sont deux amies, et vous, sans faire l'une, vous voudriez peut-être posséder l'autre.

Il n'est personne qui ne désire la paix, mais tous ne veulent pas pratiquer la justice. Demandez-le à tout le genre humain : voulez-vous la paix? D'une seule voix tout le genre humain vous répondra : je la souhaite, je la désire, je la veux, je l'aime (Sur le Ps. 84).

Vous voulez donc la paix, vous voulez le bonheur. Ecoutez l'Ecriture : *Venez, mes enfants, écoutez-moi : Gardez votre langue du mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole de tromperie* (Ps. 33, 13).

Dites maintenant aussi : Je souhaite, je désire, je veux faire tout ce qu'il faut pour me procurer cette paix et ce bonheur.

Quoi, vous voulez la vie, vous désirez la paix et des jours heureux, et vous ne voulez point garder votre langue du mal et vos lèvres de toute parole de tromperie! Prompt pour la récompense, vous êtes si lent pour le travail! Et à qui donne-t-on une récompense sans qu'il l'ait méritée par le travail?

La récompense qui vous est proposée est grande; mais Dieu ne vous impose pas une tâche bien difficile, il vous commande seulement de dompter celui de tous vos membres que vous mettez le plus vite en mouvement : *Gardez votre langue du mal.*

Quoi! il ne vous en coûte point de bâtir une maison, et il vous en coûterait de réprimer votre langue? *Gardez votre langue du mal.*

Ne lui permettez ni mensonges, ni accusations, ni calomnies, ni faux témoignages, ni blasphèmes. *Gardez votre langue du mal.*

Voyez comme une parole dite contre vous vous met en colère! Vous vous irritez contre celui qui a parlé mal de vous; irritez-vous contre vous-même, lorsque vous parlez mal des autres. *Gardez votre langue du mal.*

Qu'il y ait toujours harmonie entre ce que vous dites et ce que vous pensez : que votre cœur ne recouvre point des sentiments contraires à ceux que votre langue exprime. *Que vos lèvres ne profèrent aucune parole de tromperie.*

Fuyez le mal et faites le bien. Comment pourrai-je vous dire; donnez des vêtements à ce pauvre, si vous cherchez à les enlever à celui qui en a? Celui qui opprime un concitoyen consentira-t-il à pratiquer la bienfaisance envers un étranger?

Allez donc par ordre : évitez d'abord le mal, et vous ferez ensuite le bien : vous pourrez alors attendre avec confiance la vie et les jours heureux.

Cherchez la paix et poursuivez-la, et vous pourrez alors dire hardiment au Seigneur : J'ai fait ce que vous avez ordonné ; donnez-moi la paix que vous m'avez promise (Ser. 108).

HUITIÈME BÉATITUDE

VIII. - Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice (Saint Matthieu, 5, 10-12).

SOMMAIRE : Les trois croix du Calvaire. — Ce n'est pas la souffrance, c'est la cause qui fait le martyr. — Celui qui souffre pour la bonne cause verra la couronne succéder aux souffrances. — Gradation des huit béatitudes. — Elle correspond aux sept opérations du Saint-Esprit. — Les sept premières béatitudes sont les degrés de la perfection, la huitième donne le dernier trait.

Beaucoup supportent le poids des persécutions ; mais avec les mêmes souffrances ils ne soutiennent pas la même cause.

Dans la passion du Seigneur, trois croix étaient dressées ; le supplice était le même, mais la cause était toute différente.

Ce n'est pas la souffrance, c'est la cause qui fait le martyr (Ser. 327).

Vous m'étalez vos souffrances, j'en recherche la cause. Vous me dites : J'ai souffert, je vous demande : Pourquoi avez-vous souffert ?

Si vous ne considérez que les souffrances, les malfaiteurs mériteront aussi la couronne.

Faites donc avant tout le choix d'une bonne cause, et ensuite marchez dans la voie du bien avec toute assurance.

Si vous souffrez pour la bonne cause, vous serez certain de voir la couronne succéder aux souffrances (Ser. 328).

Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit dans la huitième et dernière béatitude : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Et puis il ajoute : *Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi : réjouis-*

sez-vous, et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.

Considérons maintenant le nombre et la gradation admirable des huit béatitudes. La première est celle qui provient de l'humilité : *Bienheureux les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire ceux qui ne sont point enflés, dont l'âme se soumet à l'autorité divine, et vit dans la crainte des châtiments qui l'attendent après la mort, quel que soit le bonheur dont elle s'imagine jouir pendant cette vie.

De là elle arrive à la connaissance des divines Ecritures qui lui enseignent la nécessité de la douceur par esprit de piété, pour ne pas s'exposer à blâmer ce que les ignorants traitent d'absurde et devenir indocile par d'opiniâtres discussions.

Dès lors elle commence à comprendre par quels liens les habitudes de la chair et les péchés l'enchaînent à ce monde ; par conséquent, dans ce troisième degré, qui est celui de la science, elle pleure la perte du souverain bien qu'elle a sacrifié à des biens indignes d'elle.

Le quatrième degré est celui du travail, où l'âme s'applique de toute ses forces à se détacher des liens qui la tiennent enlacée par leur funeste douceur.

Là elle a faim et soif de la justice, et elle a grand besoin de force, car on ne laisse point sans douleur ce qu'on a possédé avec charme.

Dans le cinquième degré le Sauveur donne à ceux qui ont persévéré dans le travail, le conseil de s'en délivrer : sans le secours d'une puissance supérieure, personne n'est capable de se dégager des embarras multipliés de si grandes misères. Ce conseil si juste, c'est de venir en aide à la faiblesse d'un inférieur, si l'on veut recevoir du secours d'un supérieur ; par conséquent : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

Le sixième degré consiste dans la pureté du cœur, qui puise dans la conscience de ses bonnes œuvres la force de contempler le souverain bien qui ne peut être aperçu que par une intelligence pure et sans tache.

Le septième est la sagesse elle-même, c'est-à-dire la contemplation de la vérité qui purifie l'homme tout entier et lui donne le cachet de la ressemblance avec Dieu ; d'où cette conclusion : *Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.*

La huitième béatitude rentre, pour ainsi dire, dans la première ; aussi dans l'une et l'autre nomme-t-on le royaume des cieux :

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux; puis : *bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.*

Les sept opérations du Saint-Esprit dont parle Isaïe (11, 2-3), correspondent à ces degrés et à ces sentences du Sauveur, mais avec cette différence que le prophète commence par les dons les plus excellents, et Notre-Seigneur par les moins parfaits.

En effet, Isaïe nomme en premier lieu la sagesse et en dernier lieu la crainte de Dieu; mais la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Si donc nous comptons ces degrés en montant, nous trouvons en premier lieu la crainte de Dieu, secondement la piété, troisièmement la science, quatrièmement la force, cinquièmement le conseil, sixièmement l'intelligence, septièmement la sagesse.

Or, la crainte de Dieu convient aux humbles, dont il est dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit,* à qui l'Apôtre dit : *Ne cherchez point à vous élever, mais craignez* (Rom. 11, 20), c'est-à-dire, n'aspirez pas à monter.

La piété convient à ceux qui sont doux, car celui qui cherche dans un esprit de piété, honore la sainte Ecriture, ne critique point ce qu'il ne comprend pas encore, et par là même ne résiste pas : ce qui constitue proprement la douceur; aussi dit-on : *Bienheureux ceux qui sont doux.*

La science est le propre de ceux qui pleurent, et qui ont appris par les saintes Ecritures à connaître dans quels maux ils sont impliqués, maux qu'ils convoitaient dans leur ignorance comme choses bonnes et utiles; et c'est d'eux que l'on dit : *Bienheureux ceux qui pleurent.*

La force convient à ceux qui ont faim et soif, parce qu'ils se fatiguent en cherchant leurs joies dans les biens véritables, et en désirent détacher leur cœur des choses terrestres et matérielles, et c'est d'eux que Notre-Seigneur dit : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.*

Le conseil convient aux miséricordieux, car le seul remède, le seul moyen d'échapper à tant de maux, c'est de pardonner comme nous voulons que l'on nous pardonne, c'est d'aider les autres de tout notre pouvoir, comme nous voudrions nous-mêmes être aidés; de ceux-là on dit : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

A ceux qui ont le cœur pur, la faculté de voir Dieu, parce qu'eux seuls ont un œil assez pur pour voir et comprendre

les choses éternelles : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

La sagesse est le partage des pacifiques chez qui tout est réglé, en qui rien ne se révolte contre la raison, mais où tout est soumis à l'esprit de l'homme qui lui-même obéit à Dieu ; c'est d'eux que l'on dit : *Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu.*

Toutes ces promesses peuvent recevoir leur accomplissement en cette vie, comme nous croyons qu'elles l'ont eu dans les apôtres (c'est-à-dire dans la perfection qu'ils ont atteinte et qui est celle dont cette vie est capable). Car aucune parole ne peut exprimer cette transformation complète, qui nous rendra semblables aux anges, et qui nous est promise après cette vie : *Bienheureux donc ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume leur appartient.*

Les sept premières béatitudes sont donc les degrés de la perfection ; la huitième lui donne le dernier trait et la montre dans tout son éclat, et la récompense de la première béatitude s'y trouve rappelée, pour que ces deux degrés extrêmes communiquent leur perfection aux degrés intermédiaires (Ser. sur la Montagne, L. I).

IX.- Le sel de la terre et la lumière du monde (Saint Matthieu, 5, 13-15).

Sommaire : Folie de ceux qui cherchent à jouir des biens de la terre. — Craindre les persécutions c'est être le sel affadi. — Les apôtres sont appelés lumière parce qu'ils doivent éclairer le monde. — Ne pas mettre la lampe sous le boisseau. — Donner le premier rang à la vérité, c'est placer la lumière sur le chandelier.

C'est avec beaucoup de raison que le Sauveur dit ensuite à ses apôtres : *Vous êtes le sel de la terre.* Il nous enseigne par là qu'il faut regarder comme des insensés ceux qui cherchent à jouir de l'abondance des biens de la terre, ou en craignant d'en être privés perdent les biens éternels que les hommes ne peuvent ni donner ni ôter.

Si donc le sel perd de sa force, avec quoi le salera-t-on? C'est-à-dire, si vous par qui les peuples doivent en quelque sorte être assaisonnés, vous perdez le royaume des cieux par crainte des persécutions temporelles, quels seront les hommes

qui pourront vous guérir de vos erreurs, puisque c'est vous que Dieu a choisis pour corriger les erreurs des autres ?

Le sel affadi n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.

Or, ce n'est point celui qui souffre persécution qu'on foule aux pieds, mais celui à qui la crainte de la persécution ôte sa vertu. En effet, on ne peut être foulé aux pieds que lorsqu'on est à terre ; mais on n'est jamais à terre, bien que le corps soit en butte sur la terre à mille mauvais traitements, lorsque par le cœur on habite dans le ciel.

Vous êtes la lumière du monde. Comme il a dit plus haut : *Vous êtes le sel de la terre,* il dit maintenant : *Vous êtes la lumière du monde.*

Par cette terre dont il parle plus haut, il ne faut pas entendre celle que nous foulons aux pieds du corps, mais les hommes qui habitent sur la terre, et même les pécheurs dont la corruption doit être comme assaisonnée et absorbée par le sel apostolique.

De même ici, par le monde, il faut entendre, non pas le ciel et la terre, mais les hommes qui habitent le monde, ou qui aiment le monde, et que les apôtres ont été appelés à éclairer.

Une ville située sur une montagne ne peut être cachée, c'est-à-dire une ville assise sur une justice éminente, parfaite, figurée par la montagne du haut de laquelle le Seigneur fait entendre sa parole.

Et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau. Comment interpréter ces paroles : *Sous le boisseau?* Signifient-elles seulement qu'il ne faut pas cacher cette lampe, comme qui dirait : Personne n'allume une lampe pour la cacher? Ou bien ce mot de *boisseau* a-t-il une autre signification ?

Mettre une lampe sous le boisseau signifie-t-il préférer les avantages matériels à la prédication de la vérité, en sorte qu'on cesse de l'enseigner de peur de subir quelque désagrément dans les choses corporelles et passagères ?

Ce mot de *boisseau* est très bien choisi, soit à cause de la mesure dans laquelle chacun recevra la récompense de ce qu'il aura fait, soit parce que les biens passagers, qui concernent le corps, commencent et finissent dans un nombre déterminé, indiqué peut-être par le boisseau ; tandis que les biens éternels et spirituels ne sont point resserrés dans de telles limites.

On place donc la lampe sous le boisseau, toutes les fois qu'on obscurcit et qu'on voile la lumière d'une saine doctrine sous les nuages des biens temporels.

Mais on la place sur le chandelier. Or, placer la lumière

sur le chandelier, c'est assujettir son corps au ministère de la parole, de manière que la prédication de la vérité occupe le premier rang, et les soins du corps, la dernière place.

Cet assujettissement du corps donne à la doctrine un nouvel éclat qui la fait pénétrer dans l'âme des disciples par la voix et les bons exemples.

C'est ainsi que l'Apôtre met la lampe sur le chandelier quand il dit : *Je ne combats pas comme frappant l'air; mais je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé* (I Cor. 9, 26-27).

Dans ce qui suit : *Afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison,* il faut, je pense, entendre par *maison,* le lieu que les hommes habitent, c'est-à-dire ce monde, dans le sens où il est dit plus haut : *Vous êtes la lumière du monde;* à moins qu'on ne veuille y voir la figure de l'Eglise, ce qui est aussi fort probable (Ser. sur la Montagne, L. I).

X.- La gloire de Dieu, fin de toutes nos œuvres (Saint Matthieu, 5, 16).

Sommaire : Les bonnes œuvres glorifient le Père céleste. — Rapporter tout à Dieu, c'est le but final de l'homme.

Si Notre-Seigneur s'était contenté de dire seulement : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres,* il aurait paru leur assigner pour fin les louanges des hommes, que recherchent les hypocrites, et ceux qui ambitionnent les honneurs et poursuivent la plus vaine des gloires.

C'est contre ceux-là qu'il est écrit : *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais point serviteur du Christ* (Gal. 1, 10); et par le Prophète : *Ceux qui plaisent aux hommes ont été confondus, parce que Dieu les a réduits à rien;* et encore : *Dieu a brisé les os de ceux qui plaisent aux hommes* (Ps. 52, 6); et par saint Paul : *Ne devenons pas avide d'une vaine gloire* (Gal. 5, 26); et ailleurs : *Que chacun s'éprouve, et alors il trouvera sa gloire en lui-même et non dans un autre* (Ibid. 6, 4).

Le Sauveur n'a donc pas dit seulement : *Afin qu'ils voient vos bonnes œuvres;* mais il a ajouté : *Et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux;* afin que, tout en obtenant les suffrages de ses semblables par ses bonnes œuvres, l'homme cependant ne place pas là son but final, mais rapporte tout à

Dieu et ne cherche dans l'approbation des hommes que la gloire de Dieu.

C'est l'avantage même de ceux qui décernent des éloges de les rapporter à Dieu et non à l'homme; comme le Seigneur le fit voir à l'occasion de celui que l'on portait, de ce paralytique qu'il guérit et dans lequel la foule admirait sa puissance, comme il est écrit : *Et la multitude fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu, qui a donné une telle puissance aux hommes* (Matt. 9, 8).

Saint Paul, imitateur de Jésus, nous dit aussi : *Les églises avaient ouï dire : Celui qui autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire; et elles glorifiaient Dieu à mon sujet* (Gal. 1, 23-24) — (Serm. sur la Mont., L. I).

XI. - Deux manières d'accomplir la loi (Saint-Matthieu, 5, 17-19).

Sommaire : Le Seigneur n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. — Il ajoute à la loi ce qui lui manque. — Il faut l'accomplir jusqu'aux moindres détails. — Les préceptes de moindre importance.

Après avoir exhorté ses auditeurs à se préparer à tout souffrir pour la Vérité et la justice et à ne point cacher les biens qu'ils devaient recevoir, mais à s'instruire dans l'intention bienveillante d'enseigner les autres, en rapportant toutes leurs bonnes œuvres, non à leur propre gloire, mais à celle de Dieu; après cela le Seigneur commence à les éclairer et à leur apprendre ce qu'ils doivent enseigner.

Il semble supposer qu'ils lui ont fait cette question : Nous sommes prêts à tout souffrir pour votre nom, à ne point cacher votre doctrine; mais quelle est donc cette doctrine que vous nous défendez de cacher, et pour laquelle vous nous ordonnez de tout souffrir? Allez-vous donc contredire ce qui est écrit dans la loi? Non, leur répond-il, *ne pensez pas que je sois venu pour détruire la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir.*

Cette maxime renferme deux sens, qu'il faut expliquer en particulier. Celui qui dit : *Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais l'accomplir,* entend ou qu'il ajoutera à la loi ce ce qui lui manque, ou qu'il accomplira ce qu'elle renferme. Examinons d'abord la première supposition.

Celui qui ajoute à une chose ce qui lui manque, ne détruit pas ce qu'il y trouve, mais l'affermit en le perfectionnant. Voilà pourquoi le Sauveur ajoute : *Je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, que passe un seul iota ou un seul point de la loi, sans que tout soit accompli.*

En effet, quand ce qui doit former le perfectionnement s'accomplit, à bien plus forte raison ce qui en est le commencement.

Quant à ces paroles : *Un seul iota ou un seul point de la loi ne passera pas,* elles ne peuvent être autre chose qu'une énergique expression de la perfection, car l'*iota* est la plus petite des lettres, parce qu'elle s'écrit d'un seul trait, et le point n'en est qu'une minime partie placée au-dessus d'elle.

Il ne faut pas cependant entendre cette perfection dans ce sens, qu'on puisse vivre sur la terre sans aucun péché.

En s'exprimant de la sorte, le Seigneur fait voir que dans la loi, tout s'accomplira jusqu'aux moindres détails. Puis il ajoute : *Celui qui violera un de ces moindre commandements et qui enseignera ainsi les hommes, sera regardé comme le moindre dans le royaume des cieux.* Ces préceptes moindres que les autres sont figurés ici par l'*iota* et par le point.

Par conséquent *celui qui violera et enseignera ainsi,* c'est-à-dire autant qu'il viole, et non autant qu'il trouve et lit, *sera regardé comme le moindre* dans le royaume des cieux, où ne sont admis que ceux qui sont véritablement grands.

Celui au contraire qui observera et enseignera la loi, c'est-à-dire qui ne violera pas et enseignera en tant qu'il ne viole pas, *sera appelé grand dans le royaume des cieux.*

Or, celui qui sera appelé grand dans le royaume des cieux, sera nécessairement dans le royaume des cieux, où les grands sont admis, et c'est à cela que se rattache ce qui suit (Ser. sur la Montagne, L. I).

XII. - Justice plus parfaite sous la loi de grâce (Saint Matthieu, 5, 20-22).

Sommaire : Nécessité d'accomplir les préceptes ajoutés par le Seigneur. — La justice des pharisiens et la justice des chrétiens.

Car je vous dis que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

C'est-à-dire, si non contents d'observer ces moindres préceptes qui initient l'homme à la perfection, vous n'accomplissez encore ceux que j'y ajoute, moi qui suis venu, non pour détruire, mais pour accomplir la loi; vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

La justice des pharisiens consistait à ne pas tuer; la justice de ceux qui doivent entrer dans le royaume des cieux va jusqu'à leur défendre de se mettre en colère sans raison.

C'est donc peu de chose que de ne pas tuer, et celui qui viole ce commandement, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux; mais celui qui l'accomplit, en ne donnant la mort à personne, ne sera pas pour cela grand et digne du royaume des cieux, quoiqu'il soit déjà monté d'un degré; mais il se perfectionnera en ne se fâchant point sans raison, et, s'il en vient à bout, il sera à une bien plus grande distance de l'homicide.

Celui donc qui nous enseigne à réprimer la colère, loin de détruire la loi qui nous défend de tuer, l'accomplit bien plutôt, en sorte que, nous abstenant de l'homicide au dehors et de la colère en dedans, nous conservions notre innocence (Ser. sur la Montagne, L. I).

XIII. - La réconciliation (Saint Matthieu, 5, 23-26).

Sommaire : La colère produit la haine. — Se réconcilier avec l'adversaire avant de présenter son offrande à l'autel. — Quel est l'adversaire avec lequel nous devons nous accorder au plus tôt.

S'il n'est pas permis de se fâcher sans raison contre son frère, ni de lui dire des paroles injurieuses, il l'est encore bien moins de conserver la colère dans son âme, au point de la faire dégénérer en haine.

A ceci se rattache ce qui est dit ailleurs : *Que le soleil ne se couche pas sur votre colère* (Ephes. 4, 26).

Notre-Seigneur ajoute : *Si donc vous présentez une offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et alors venez présenter votre offrande.*

Quelle que soit l'offrande que nous faisons à Dieu, il ne

peut l'agréer qu'autant qu'elle est appuyée sur une foi sincère, en sorte que notre langage puisse être sain et pur.

Si nous avons blessé notre frère et nous pouvons lui demander pardon, faisons-le de suite; mais s'il est loin, il faut courir à lui par l'élan du cœur.

Voyons maintenant la suite : *Accordez-vous au plus tôt avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au ministre, et que vous ne soyez jeté en prison. En vérité, je vous le dis, vous n'en sortirez point que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.*

Quel est cet adversaire avec lequel le Sauveur nous ordonne de nous accorder bien vite, pendant que nous sommes avec lui dans le chemin? Cet adversaire est le commandement de Dieu : en effet, quel adversaire plus déclaré contre ceux qui veulent pécher que le commandement de Dieu, c'est-à-dire sa loi qui nous a été donnée pour être avec nous, pour nous diriger dans le chemin de la vie, que nous devons ne point contredire, si nous ne voulons qu'elle nous livre entre les mains du juge, et avec laquelle il ne faut point tarder à nous mettre d'accord?

Ecoutez ce commandement : Pardonnez, et il vous sera pardonné. Mettez-vous d'accord avec lui.

Voulez-vous qu'il vous soit pardonné? pardonnez! C'est un court résumé (Ser. sur la Montagne, L. I).

XIV. - La Pureté (Saint Matthieu, 5, 27-28).

Sommaire : La justice du royaume de Dieu va jusqu'à défendre les péchés intérieurs. — L'adultère du cœur. — Trois choses nécessaires pour commettre le péché : suggestion, délectation et consentement. — Les péchés de pensée, d'action et d'habitude sont les figures de trois morts différentes. — Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Et moi, je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur.

La justice moins parfaite consiste à ne point commettre extérieurement l'adultère, la justice plus excellente du royaume de Dieu, à ne pas s'en rendre coupable même dans son cœur.

Or, quiconque s'abstient de l'adultère dans son cœur, se gardera bien plus facilement de l'acte extérieur.

Ainsi donc celui qui a donné le premier commandement, l'a fortifié par le second; car il n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir.

Il est à remarquer que le Seigneur n'a pas dit : Quiconque aura convoité une femme, mais : *Quiconque regardera une femme avec un mauvais désir*, c'est-à-dire, avec l'intention et dans le but de la convoiter; ce qui n'est plus simplement éprouver les sollicitations de la chair, mais donner plein consentement à la passion déréglée, jusqu'à ne réprimer point le désir illicite, mais l'assouvir si l'occasion s'en présente.

Or, trois choses sont nécessaires pour commettre le péché : la suggestion, la délectation et le consentement. La suggestion vient ou de la mémoire ou des sens : si la délectation porte à la jouissance il faut réprimer cette délectation, car elle est coupable.

Ainsi, lorsque nous jeûnons, la vue des aliments excite et flatte notre appétit, ce qui n'est autre chose que la délectation; mais nous n'y consentons pas, et nous la réprimons par l'ascendant de la raison qui lui est supérieure.

Mais si nous y consentons, le péché est complet, Dieu le voit au fond de notre cœur, bien qu'aucun acte extérieur ne le fasse connaître aux hommes.

De même qu'on arrive au péché par ces trois degrés : la suggestion, la délectation et le consentement, on compte aussi trois espèces différentes de péchés : les péchés de pensée, les péchés d'action et les péchés d'habitude, qui sont comme trois morts différentes.

L'une a lieu dans l'intérieur de la maison, c'est-à-dire lorsque le cœur donne son consentement au mal; l'autre s'avance en quelque sorte et en franchit le seuil, lorsque le consentement va jusqu'à l'action; la troisième a lieu quand, par la violence de l'habitude, l'âme est comme écrasée sous le poids de la terre et exhale la puanteur du tombeau.

Quiconque a lu l'Evangile, sait que le Seigneur a rendu la vie à ces trois espèces de morts; peut-être a-t-il remarqué la différence de langage dont le Sauveur s'est servi en les ressuscitant.

Dans le premier cas il dit : *Jeune fille, levez-vous* (Matth. 9, 25); dans le second : *Jeune homme, je vous le commande, levez-vous* (Luc, 7, 14); dans le troisième, il frémit intérieurement, il verse des larmes, il frémit de nouveau, et il crie à haute voix : *Lazare, sortez dehors* (Jean, 11, 33).

Ainsi donc sous le nom d'adultère dont il est question dans ce chapitre, il faut entendre toute convoitise charnelle et déréglée.

Que celui donc qui sent se révolter en lui l'attrait des voluptés charnelles fortifié par l'habitude du vice dont la violence indomptée l'entraîne dans l'esclavage, se rappelle, autant qu'il est en lui, l'excellence de la paix qu'il a perdue par son péché, et qu'il s'écrie avec saint Paul : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu par Jésus-Christ* (Rom. 7, 24).

En proclamant ainsi son infortune, l'Apôtre implore avec larmes le secours du consolateur; car c'est faire un grand pas vers le bonheur, que de connaître son infortune, c'est pourquoi il est dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (Ser. sur la Montagne, L. I).

XV. - Le scandale (Saint Matthieu, 5, 29-30).

Sommaire : S'arracher l'œil et couper la main droite. — Quel est le sens de ces paroles?

Le Sauveur continue : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un des membres de votre corps périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer. Et si votre main droite vous est un sujet de scandale, coupez-la et jetez-la loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer.*

Il faut certainement un grand courage pour couper un de ses membres. Quelle que soit ici la signification de l'œil, sans aucun doute il est la figure de ce qu'on aime le plus vivement. Ne disons-nous pas tous les jours, lorsque nous voulons donner une idée de notre affection : « Je l'aime comme mes yeux, ou même plus que mes yeux »?

Voici donc le sens de ces paroles : Quel que soit l'objet de votre affection, vous fût-il plus cher que votre œil droit, s'il vous scandalise, c'est-à-dire, s'il est pour vous un obstacle au vrai bonheur, arrachez-le et jetez-le loin de vous : il vous est avantageux de voir périr un objet que vous aimez à l'égal de vos membres, plutôt que de voir votre corps tout entier précipité dans l'enfer.

XVI. - Indissolubilité du mariage (Saint Matthieu, 5, 31-32).

Sommaire : Jésus-Christ condamne le divorce. — Adultère commis par celui qui épouse une femme séparée de son mari. — La mort rend la liberté aux conjoints.

Notre-Seigneur continue : *Quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, la fait devenir adultère, et celui qui épouse la femme répudiée, commet un adultère.*

En cherchant à entraver le renvoi de la femme, l'auteur de la loi faisait comprendre aux hommes les plus durs, qu'il n'approuvait point le divorce.

Aussi le Seigneur, interrogé dans un autre endroit sur cette même question, répond : *C'est à cause de la dureté de votre cœur, que Moïse vous l'a permis* (Matt. 19, 8).

Quelle que fût, en effet, la dureté de celui qui voulait renvoyer sa femme, la pensée que l'acte de répudiation permettrait à cette femme d'en épouser un autre, pouvait le ramener à des sentiments plus doux.

C'est donc pour fortifier la difficulté du divorce, que le Seigneur n'a excepté que le cas de fornication : quant aux autres inconvénients, s'il y en a, il veut qu'on les supporte courageusement par égard pour la foi conjugale, et pour l'honneur de la chasteté, et il appelle adultère celui qui épouserait cette femme séparée de son mari.

Or, l'Apôtre a déterminé les limites de ce précepte, en déclarant qu'il a force de loi pendant toute la vie du mari ; mais après sa mort, il rend à la femme la liberté de se marier (Rom. 7, 2).

C'est aussi la règle qu'il suit et qu'il donne, non comme un conseil de sa part, ainsi qu'il le fait en quelques circonstances, mais comme un ordre formel du Seigneur quand il dit : *Pour ceux qui sont dans le mariage, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui leur fait ce commandement que la femme ne se sépare point de son mari. Si elle s'en sépare, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari. Que le mari, de même, ne quitte pas sa femme* (I, Cor. 7, 10).

Par la même raison, ou l'homme qui renvoie sa femme ne doit pas en épouser une autre, ou il doit se réconcilier avec elle. Car, il peut arriver qu'il renvoie sa femme pour cause d'adultère, exception autorisée par le Sauveur lui-même.

Dans ce cas aussi, il n'est point permis à cette femme de s'unir à un autre, du vivant du mari qu'elle a quitté ; et si le mari lui-même ne peut prendre une autre épouse, du vivant

de celle qu'il a renvoyée, combien plus leur est-il défendu d'entretenir avec n'importe quelle autre personne un commerce criminel ? (Ser. sur la Montagne, L. I).

XVII. - Pardon des injures (Saint Matthieu, 5, 38-42).

Sommaire : La justice imparfaite des pharisiens permettait la vengeance. — Pourvu qu'elle ne dépassât pas l'injure. — C'est peu aux yeux du Seigneur de ne pas rendre le mal pour le mal; il faut être disposé à en recevoir davantage. — Ne pas résister à celui qui nous traite mal. — Etre disposé à supporter même le double de l'injure qui nous est faite.

Notre-Seigneur continue en ces termes : *Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous traite mal; au contraire, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre; si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau. Et si quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille : donnez à celui qui vous demande, et ne repoussez point celui qui veut emprunter de vous.*

La justice imparfaite des pharisiens consistait à ne point dépasser la mesure de la vengeance, et à ne pas rendre plus qu'on avait reçu, et c'est déjà un grand point.

On ne trouve pas aisément un homme qui ne rende qu'un coup de poing pour un coup de poing ; qui, pour un seul mot d'injure se contente de répondre par un seul mot de même valeur. Car, ou l'emportement de la colère fait dépasser les bornes de la vengeance, ou bien on se persuade qu'il est de toute justice que l'agresseur soit plus maltraité que celui qui a reçu l'offense sans l'avoir provoquée.

Ces dispositions avaient déjà trouvé un frein puissant dans la loi, où on lisait : *Œil pour œil, dent pour dent* ; expression qui voulait dire que la vengeance ne devait pas dépasser l'injure. C'est là un commencement de paix, mais la perfection est de s'interdire absolument toute vengeance.

Celui qui est venu, non détruire, mais accomplir la loi, a porté à sa perfection cette justice ébauchée, exempte de sévérité, et nous instruit de ce que la miséricorde a de plus parfait.

En effet, il reste encore quelque chose à faire à celui qui

n'accomplit pas toute l'étendue de ce précepte qui conduit au royaume des cieux, c'est de ne pas égaler la vengeance à l'injure, par exemple de ne rendre qu'un coup de poing pour deux. Celui qui ne se venge pas du tout, monte encore plus haut, et se rapproche du commandement du Seigneur, sans y être toutefois arrivé.

C'est peu de chose aux yeux du Seigneur que vous ne rendiez pas mal pour mal, si vous n'êtes disposé à en recevoir davantage. Il ne dit donc pas : Et moi je vous dis de ne pas rendre mal pour mal, ce qui est déjà un point important, mais *de ne point résister à celui qui vous traite mal,* en sorte que non seulement vous ne rendiez pas le mal qu'on vous fait, mais que vous ne vous opposiez pas même à ce qu'on vous en fasse davantage.

C'est en effet ce qu'il expose ensuite : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.* Il ne dit pas : Si quelqu'un vous frappe, n'usez pas de représailles, mais préparez-vous à recevoir de lui de nouveaux coups.

Les paroles qui suivent : *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau* sont un précepte qui doit s'entendre de la disposition du cœur, et non d'un acte d'ostentation. Et ce qu'on dit de la robe et du manteau ne s'applique pas seulement à ces objets, mais à tous les biens temporels qui nous appartiennent.

Or, si ce précepte porte sur le nécessaire, à plus forte raison nous fait-il un devoir d'abandonner le superflu.

Et si quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. Il s'agit moins ici d'une démarche réelle que de la disposition du cœur : car dans l'histoire sainte elle-même, qui fait autorité pour nous, vous ne trouverez pas que les saints aient rien fait de ce genre, non plus que le Seigneur, bien qu'il eût revêtu notre humanité pour nous donner un modèle de conduite.

Dans ces préceptes le Sauveur commence par ce qui est plus facile, et s'élève peu à peu jusqu'à nous demander que nous supportions le double de l'injustice qui nous est faite (Ser. sur la Montagne, L. I).

XVIII. - Amour des ennemis (Saint Matthieu, 5, 43-48).

Sommaire : Les pharisiens haïssaient leurs ennemis. — Notre-Seigneur veut que nous fassions du bien à ceux qui nous haïssent. — Etre parfaits comme notre Père céleste. — La perfection de Dieu et la perfection de l'âme.

Notre-Seigneur ajoute : *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient; afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous à prétendre? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus que les autres? Les païens ne le font-ils pas aussi?*

Sans cet amour que Dieu nous ordonne d'avoir pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent, qui peut accomplir les préceptes qu'il nous a donnés précédemment?

Or, la perfection de la miséricorde qui pourvoit aux intérêts de toute âme épuisée de peine et de fatigue, ne peut aller au delà de l'amour d'un ennemi; aussi le Seigneur conclut par ces mots : *Soyez donc, vous autres, parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* Toutefois, il faut entendre ici que Dieu est parfait comme il convient à Dieu, et que l'âme est parfaite comme elle est susceptible de l'être.

Il y avait déjà un certain degré dans la justice des pharisiens, qui était celle de l'ancienne loi; mais le commandement de Celui qui est venu non détruire la loi mais l'accomplir, donne à la bienveillance et à la bonté toute leur perfection en les élevant jusqu'à l'amour des ennemis.

Ce premier degré, bien qu'il soit déjà quelque chose, est cependant si petit qu'il peut être commun avec les païens : si nous voulons être parfaits, comme notre Père céleste est parfait, n'hésitons point à aimer nos ennemis, à faire du bien à ceux qui nous haïssent et à prier pour ceux qui nous persécutent (Ser. sur la Montagne, L. I).

XIX.- L'aumône (Saint Matthieu, 6, 1-4).

Sommaire : Ne pas sonner la trompette devant soi. — Les hypocrites sont comme les acteurs de théâtre. — Ils ont déjà reçu leur récompense. — La main gauche et la main droite. — Le désir de la gloire humaine et le désir de plaire à Dieu.

Notre-Seigneur nous a appris que nous devons nous garder de rechercher la gloire humaine comme récompense de nos bonnes

œuvres, c'est-à-dire de croire qu'elle peut faire notre bonheur.

Et il ajoute : *Lors donc que vous donnez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les places publiques pour être honorés des hommes.*

C'est-à-dire : ne désirez pas attirer l'attention sur vous comme font les hypocrites, car il est évident que les hypocrites n'ont point dans le cœur les sentiments qu'ils affectent aux yeux des hommes.

Les hypocrites simulent, jouent le rôle de personnages qui leur sont étrangers, comme les acteurs au théâtre.

Ils ne recevront du Dieu qui lit dans le fond des cœurs que la punition due à leur fourberie ; car, dit le Seigneur, ils ont reçu des hommes leur récompense, et ils mériteront d'entendre cette trop juste sentence : *Retirez-vous de moi, ouvriers trompeurs* (Matth. 7, 23), vous avez porté mon nom, vous n'avez point fait mes œuvres.

Ils ont donc reçu leur récompense, ceux qui en faisant l'aumône, n'ont d'autre motif que la gloire qui vient des hommes ; ce n'est pas précisément parce qu'ils sont glorifiés, mais parce qu'ils n'ont agi que pour être glorifiés.

Lorsque vous faites l'aumône, que votre gauche ne sache pas ce que fait votre main droite : afin que votre aumône se fasse en secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense.

La main gauche, dans le sens plus naturel, signifie le désir des louanges, et la droite l'intention d'accomplir les commandements de Dieu : lors donc que le désir de la gloire humaine se glisse dans votre âme au moment où vous faites l'aumône, votre gauche devine les secrets de votre droite.

Laissez donc votre gauche dans l'ignorance de ce que fait votre droite, c'est-à-dire que le désir des louanges des hommes ne trouve point de place dans votre âme, lorsque vous cherchez à remplir le précepte de l'aumône.

Afin que votre aumône se fasse en secret. Qu'est-ce *en secret*, sinon dans la bonne conscience elle-même, qui ne peut ni être rendue visible aux yeux des hommes, ni être manifestée par des paroles ?

Ainsi non seulement nous devons éviter de faire l'aumône dans des vues exclusivement humaines, mais l'intention que nous avons de faire cette action pour plaire à Dieu doit être entièrement pure et dégagée de tout désir d'avantages temporels.

Il s'agit de purifier le cœur, qui ne peut être pur qu'à moins d'être simple : or, comment sera-t-il simple s'il sert deux maî-

tres, s'il ne purifie point son regard en le dirigeant exclusivement sur les biens éternels, mais qu'il le laisse s'obscurcir par l'amour des biens fragiles et mortels ?

Que votre aumône soit donc *dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra.* Rien n'est plus conforme à la justice et à la vérité (Ser. sur la Montagne, L. II).

XX. - La prière (Saint Matthieu, 6, 5-8).

Sommaire : Prier devant les hommes, mais pas pour être vu d'eux. — Prier Dieu en secret. — Peu de paroles, mais beaucoup de ferveur. — La prière, source de paix et de pureté. — Dieu est toujours prêt à nous exaucer.

De même, lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et au coin des rues pour être vus des hommes; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.

Ici encore il n'est point défendu d'être vu des hommes, mais d'agir pour être vu d'eux.

Le Sauveur reproduit ici les mêmes expressions : *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense,* et nous défend par là de rechercher cette récompense qui fait la joie des insensés, c'est-à-dire les vaines louanges des hommes.

Mais pour vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre. Or, quelle est cette chambre, sinon le cœur lui-même, ainsi que le Psalmiste l'enseigne quand il dit : *Ce que vous dites dans votre cœur, repassez-le avec amertume sur votre couche ?* (Ps. 4, 5).

Et la porte en étant fermée, continue le Sauveur, *priez votre Père en secret.* C'est peu d'entrer dans sa chambre, si la porte en reste ouverte aux importuns et donne entrée aux choses du dehors qui s'y précipitent dans l'intention de nous nuire, et envahissent tout notre intérieur.

Le « dehors » ce sont tous les objets temporels et visibles, qui pénètrent dans nos pensées par la porte, c'est-à-dire par les sens du corps, et troublent nos prières par une multitude de distractions.

Il faut donc fermer la porte, c'est-à-dire résister aux obsessions des sens, en sorte que notre prière, toute spirituelle, s'élève vers le Père du fond du cœur où l'âme prie Dieu en secret.

Et votre Père, qui voit dans le secret, vous en récompensera. Telle devait être la conclusion ; car le Seigneur n'a pas en vue ici de nous recommander la prière, mais de nous apprendre comment il faut prier ; de même que plus haut il n'a point parlé de la nécessité de l'aumône, mais de l'intention dans laquelle on doit la faire.

Ce qu'il veut ici c'est la pureté du cœur, et une seule chose est capable de lui donner cette pureté, c'est l'intention unique et simple qui se propose la vie éternelle par le seul et pur amour de la sagesse.

Or, en priant, n'affectez pas de parler beaucoup, comme font les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Le propre des hypocrites est de se donner en spectacle dans la prière et de n'en attendre d'autre fruit que l'approbation des hommes ; ainsi le propre des païens est de s'imaginer qu'à force de paroles ils seront exaucés dans leurs prières.

Ne vous rendez donc pas semblables à eux, dit le seul et véritable Maître ; *car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez.*

Mais comme Notre-Seigneur nous a enseigné lui-même une formule de prière courte, il est vrai, mais verbale, on peut demander quel besoin il y a de ce peu de mots avec Celui qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent, et connaît, il le dit lui-même, ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui demandions.

Je répondrai premièrement que ce n'est point par nos paroles que nous devons chercher à obtenir de Dieu ce que nous désirons, mais par ce qui se passe dans notre âme, par la direction de notre pensée accompagnée d'amour pur et de simple affection ; et si le Seigneur nous a enseigné à exprimer verbalement ces pensées intérieures, c'est pour les confier à notre mémoire, qui nous rappellera le souvenir au moment de la prière.

La prière est pour l'âme une source de paix et de pureté, et la rend plus propre à recevoir les dons spirituels que Dieu répand en nous.

Ce n'est pas parce que Dieu ambitionne nos prières qu'il nous exauce, lui qui est toujours prêt à nous donner sa lumière ; mais parce que nous ne sommes pas toujours disposés à la recevoir, car la convoitise des choses de la terre couvre notre âme de ténèbres.

La prière tourne notre cœur vers Celui qui est toujours prêt à nous donner, si nous sommes capables de recevoir ses dons ;

et dans ce mouvement de notre âme, le regard intérieur se purifie par l'exclusion des désirs temporels, en sorte que l'œil du cœur simple puisse supporter la lumière divine qui brille d'en haut, sans déclin, sans changements; et puisse demeurer au milieu de cette lumière sans incommodité, mais aussi avec cette joie ineffable qui constitue la perfection du bonheur (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXI. - Le Pater (Saint Matthieu, 6, 9-13)

Introduction

Sommaire : L'Oraison dominicale est la forme de nos désirs. — Tout doit être compris dans cette oraison. — Jésus-Christ même en est l'auteur. — Elle nous concilie la bienveillance du Père. — C'est Notre-Seigneur qui nous ordonne d'appeler Dieu « Notre Père ». — Un père ne refuse rien à ses enfants. — Tous les chrétiens invoquent un Père unique qui est dans les cieux.

Les paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ a enseignées dans l'Oraison dominicale doivent être la forme de nos désirs : il ne nous est pas permis de demander autre chose que ce qui y est exprimé (Ser. 56).

Quelles que soient les paroles que nous prononcions, soit celles qui dans notre cœur précèdent notre prière pour faire éclater notre amour; soit celles qui la suivent pour rendre cet amour plus vif et plus ardent, nous ne disons rien qui ne soit compris dans l'oraison dominicale, si nous prions comme il convient (Lettre 130).

Ceux qui, sous le poids d'une affaire sérieuse, veulent adresser une supplique au souverain, cherchent un avocat habile pour rédiger cette supplique de peur que leur requête mal formulée, loin de leur obtenir ce qu'ils demandent, ne leur attire le châtiment pour tout bénéfice.

Les apôtres qui voulaient adresser une requête à Dieu et ne sachant comment aborder le Souverain Maître, dirent à Jésus-Christ : *Seigneur, enseignez-nous à prier* (Luc, 11, 1), c'est-à-dire, vous qui êtes notre avocat, l'assesseur de Dieu, ou plutôt vous qui êtes assis avec lui sur le même trône, rédigez-nous une formule de prière.

Le Sauveur prit donc cette formule dans le livre du droit divin et il leur enseigna comment ils devaient prier. Jésus leur dit : *Vous prierez donc ainsi* (Traité VII sur S. Jean) :

Notre Père qui êtes aux cieux.

Dans toute prière, il faut avant tout se concilier la bienveillance de celui qu'on prie, et lui exposer ensuite l'objet de sa demande : or, on gagne la bienveillance de celui qu'on prie en faisant son éloge, et cet éloge se place ordinairement au commencement de la prière.

Pour cela le Seigneur nous ordonne simplement de dire : *Notre Père qui êtes dans les cieux.*

La loi contenait sur la manière dont Dieu devait être loué, bien des recommandations qui se trouvent répandues dans les Ecritures sous mille formes différentes; mais nulle part on ne trouvera un précepte qui enseigne au peuple d'Israël à dire à Dieu : *Notre Père!*

Ce nom excite à la fois et l'amour (qu'y a-t-il de plus cher pour des enfants qu'un père?) et l'affection dans la prière, puisque nous disons : *Notre Père*; et l'espérance presque certaine d'obtenir ce que nous demandons, puisqu'avant même de formuler aucune demande, il nous accorde cette faveur extraordinaire de pouvoir dire à Dieu : *Notre Père.*

Que peut-il en effet refuser à la prière de ses enfants, quand il leur a déjà préalablement permis d'être ses enfants?

Enfin, avec quelle sollicitude celui qui dit : *Notre Père*, doit veiller à ne pas se rendre indigne d'un Père si auguste! (Ser. sur la Montagne, L. II).

Oui, il est Dieu et il est Père : Dieu par la puissance, Père par la bonté.

Que nous sommes heureux de rencontrer un Père dans notre Dieu! (Ser. 213).

Sous l'autorité de ce Père, le maître et le serviteur sont frères également; sous lui sont frères le souverain et le sujet; le général et le soldat; le riche et le pauvre sont aussi ses enfants.

Tous les chrétiens fidèles ont sur la terre des pères différents, les uns nobles et riches, les autres humbles et pauvres; mais tous invoquent un Père unique qui est dans les cieux.

Or, si notre Père est là, c'est qu'il nous prépare un héritage; car il veut que nous possédions avec lui ce qu'il nous donne.

Il nous donne un héritage, mais ce n'est pas un héritage qu'il nous abandonne en mourant : il ne nous quitte pas, il reste où il est et nous appelle à lui.

Nous savons qui nous devons prier; sachons aussi ce que nous devons demander, pour ne pas offenser un tel Père par des supplications inconsidérées (Ser. 59).

PREMIÈRE DEMANDE DU PATER

SOMMAIRE : La sanctification du nom de Dieu. — Déjà sanctifiés dans le baptême, nous désirons persévérer en ce que nous avons commencé à faire.

Que votre nom soit sanctifié.

Pourquoi demander que le nom du Seigneur soit sanctifié ? N'est-il pas saint ? Pourquoi prier pour ce qui est déjà saint ?

De plus, en demandant que ce nom soit sanctifié, ne semblez-vous pas implorer Dieu pour lui-même et non pour vous ?

Mais comprenez bien et vous verrez que c'est aussi prier pour vous. Que demandez-vous en effet ? Que ce qui est en soi toujours saint, soit sanctifié en vous-même (Ser. 56).

Quand vous dites ces paroles, Dieu vous bénit, et quand il vous bénit, il vous rend plus saint et plus heureux ; quand il vous glorifie, il vous rend plus glorieux, plus honoré, et c'est à vous que cela est utile, et non à lui (Sur le Ps. 39).

Du reste, par qui Dieu, qui sanctifie lui-même sera-t-il sanctifié ? Mais puisqu'il a dit : *Soyez saints, parce que je suis saint* (Lévit. 19, 2), vous demandez et vous priez pour que, déjà sanctifié dans le baptême, vous persévériez en ce que vous avez commencé à être.

Donc chaque fois que vous dites : *Que votre nom soit sanctifié,* vous priez pour vous, vous priez pour le genre humain, pour l'univers entier, pour tous les infidèles, afin que tous nous nous corrigions de nos fautes, que nous redressions notre cœur sur la droiture de Dieu, que nous nous attachions à lui ; et une fois devenus droits, selon la règle même, nous ne blâmions plus la justice de Dieu.

Alors, mais alors seulement nous pourrons nous écrier : *Que le Seigneur, le Dieu d'Israël est bon! mais à ceux qui ont le cœur droit* (Sur le Ps. 103).

DEUXIÈME DEMANDE DU PATER

SOMMAIRE : Le règne de Dieu arrivera certainement, car il est éternel. — Pour nous le royaume de Dieu viendra après la résurrection des morts. — En disant : *Que votre règne arrive,* nous prions qu'il arrive pour nous.

Que votre règne arrive.

Que vous le souhaitiez, ou que vous ne le souhaitiez pas, le règne de Dieu arrivera certainement.

Son règne est éternel : Y a-t-il un temps où il n'ait pas régné? Quand a commencé son règne? Son règne n'a pas eu de commencement, il n'aura jamais de fin.

Mais pour que vous soyez persuadés que c'est pour vous et non pour Dieu que vous faites cette demande, vous deviendrez vous-même son royaume, si vous appuyez sur la foi que vous aurez en lui l'édifice de votre perfection.

Tous les fidèles rachetés par le sang du Fils unique, deviendront son royaume : or, ce royaume doit venir après la résurrection des morts, lorsque le Sauveur viendra lui-même en personne.

Et lorsque les morts seront ressuscités, il les séparera, comme il est dit, et placera les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Et il dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume* (Matth. 25, 34).

Voilà ce que nous désirons, voilà ce que nous demandons, lorsque nous disons : *Que votre règne arrive,* qu'il arrive pour nous.

Car si nous sommes réprouvés, ce royaume viendra pour d'autres et non pour nous; mais si nous sommes du nombre de ceux qui font partie des membres du Fils unique, son royaume viendra pour nous, et il ne tardera pas à venir (Ser. 57).

O Seigneur notre Dieu, *que votre règne arrive*; que nous soyons les sujets de votre royaume, et que nous puissions voir s'établir en nous ce règne qui doit venir un jour pour vos saints et vos fidèles serviteurs! (Ser. 56).

TROISIÈME DEMANDE DU PATER

Sommaire : Nous prions afin que nous ne résistions pas à la la volonté divine. — La volonté de Dieu s'accomplira dans les élus et dans les réprouvés. — Dans les élus, pour leur récompense; dans les réprouvés, comme juste punition de leur méchanceté.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Quel est le sens de cette prière : *Que votre volonté soit faite?* Qu'elle s'accomplisse en moi afin que je ne résiste point à votre volonté.

C'est donc encore pour vous que vous priez ici et non pour Dieu : car la volonté de Dieu ne laisserait pas de s'accomplir

en vous, quand même ce ne serait point par vous qu'elle s'accomplirait.

Ainsi la volonté de Dieu s'accomplira soit dans ceux à qui le Sauveur dira : *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde* (Matth. 25, 34), parce qu'ils entreront en possession du royaume qui est la récompense de leur justice et de leur sainteté ; soit dans les réprouvés à qui il dira : *Allez dans le feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges* (Ibid. 41). Car ils seront condamnés au feu éternel comme juste punition de leur méchanceté.

Mais autre chose est que la volonté de Dieu s'accomplisse par vous, et vous priez afin qu'elle s'accomplisse de la sorte pour votre bonheur.

Elle s'accomplira nécessairement en vous, soit pour votre bonheur, soit pour votre malheur, mais il est de votre intérêt qu'elle s'accomplisse par vous.

Pourquoi disons-nous : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,* et non pas : « Que votre volonté soit faite par le ciel et par la terre ? » Parce que c'est Dieu qui fait en nous ce que nous faisons nous-mêmes.

Nous ne pouvons faire aucune action sans que Dieu lui-même ne l'opère en nous : quelquefois il fait en nous ce que nous ne faisons pas, mais jamais notre propre action ne peut être séparée de l'action de Dieu (Ser. 56).

Seigneur, à l'exemple des anges qui ne vous offensent point dans le ciel, faites que nous évitions nous-mêmes sur terre ce qui peut vous offenser (Ser. 57).

QUATRIÈME DEMANDE DU PATER

Sommaire : Ici il est évident que nous prions pour nous. — Le riche, lui-même, demande le pain de chaque jour. — S'il n'était pas pauvre, il ne le demanderait pas. — L'Eucharistie est aussi notre pain quotidien.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain qui est au-dessus de toute substance.

Ici il est évident que c'est pour nous que nous prions.

Quand vous disiez : *Que votre nom soit sanctifié,* j'avais dû vous montrer que c'était pour vous, et non pour Dieu, que vous faisiez cette prière.

Lorsque vous disiez : *Que votre volonté soit faite,* j'avais dû

vous expliquer encore que ce n'était point dans l'intérêt de Dieu, mais bien plutôt dans le vôtre, que vous souhaitiez que sa volonté fût faite.

Quand vous disiez enfin : *Que votre règne arrive,* je vous avais fait observer encore que ce n'était pas en faveur de Dieu que vous demandiez l'avènement de son règne ; mais à partir de cet endroit jusqu'à la fin de la prière, il est de toute évidence que c'est pour vous que vous priez Dieu.

Lorsque vous lui dites : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour,* vous confessez que vous êtes le mendiant de Dieu. N'en rougissez point : quelque riche que soit un homme sur la terre, il n'en est pas moins le mendiant de Dieu.

Le mendiant frappe à la porte du riche ; et ce riche frappe à son tour à la porte du riche par excellence. On lui demande et il demande. S'il n'était pas dans le besoin, il ne s'adresserait point à Dieu dans la prière.

Et de quoi donc le riche a-t-il besoin ? Je ne crains pas de le dire : il a besoin de son pain de chaque jour.

D'où vient qu'il a tout en abondance ? De la libéralité de Dieu.

Que lui resterait-il, si Dieu retirait sa main ? Combien se sont endormis riches et se sont éveillés pauvres ? Si donc il ne lui manque rien, il en est redevable à la miséricorde de Dieu, et non à sa propre puissance (Ser. 56).

Mais les fidèles connaissent aussi un autre *pain qui est au-dessus de toute substance* qu'ils reçoivent tous les jours de l'autel de Dieu.

Ce pain est pour eux la nourriture de chaque jour, nécessaire à cette vie, comme le premier.

L'Eucharistie est notre pain de chaque jour, et nous devons la recevoir comme la nourriture de notre âme.

La vertu propre à cette nourriture, c'est de produire l'unité, de nous unir étroitement au corps de Jésus-Christ, de faire de nous ses membres, afin que nous soyons nous-mêmes ce que nous recevons.

Alors cette divine nourriture sera véritablement notre pain de chaque jour (Ser. 57).

CINQUIÈME DEMANDE DU PATER

Sommaire : Nous avons tous besoin de réciter cette prière. — Elle est une convention entre Dieu et l'homme. — Si la dernière clause n'est pas remplie, la première est frappée de nullité. — Le Seigneur nous a donné le premier exemple sur la croix. —

Saint Etienne prie debout pour soi; il se met à genoux avant de prier pour ses ennemis.

Et remettez-nous nos dettes, comme nous remettons nous-mêmes à ceux qui nous doivent.

Quel homme peut vivre dans ce corps mortel sans offenser Dieu? Quel homme peut vivre ici-bas, sans que cette prière lui soit nécessaire?

Il peut permettre à l'orgueil d'enfler son âme, mais il ne peut se justifier : il ne saurait mieux faire que d'imiter le publicain et d'éviter l'orgueil arrogant du pharisien qui monta dans le temple pour vanter ses mérites et cacher ses blessures.

Mais le publicain connaissait le motif qui le conduisait dans le temple, lui qui disait : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur* (Luc, 18).

Voilà la prière que Notre-Seigneur a enseignée à ses disciples, à ses premiers apôtres, les chefs du troupeau dont nous faisons partie.

Dans cette prière, Dieu a conclu avec nous un pacte, une convention, et fait un écrit authentique où il est stipulé que nous dirons : *Comme nous remettons nous-mêmes à ceux qui nous doivent.*

Celui qui veut dire avec fruit : *Remettez-moi mes dettes,* doit dire avec sincérité : *Comme je les remets à ceux qui m'ont offensé.*

Si cette dernière clause n'est pas remplie, ou si elle est formulée sans sincérité, la première partie de la proposition est frappée de nullité (Ser. 58).

Mais votre âme ne veut point pardonner! Voyez votre Seigneur attaché, suspendu à la croix, et entendez-le vous donner ses ordres du haut de cette croix comme d'un tribunal. *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, 23, 34).

Il était facile au Sauveur de pardonner, me dites-vous, pour moi, je ne le puis, car je suis homme et il était Dieu; je suis homme, et il est l'Homme-Dieu.

Mais pourquoi Dieu s'est-il fait homme, si l'homme ne réforme pas sa conduite? Ecoutez-moi : c'est trop pour vous d'imiter votre Seigneur? imitez l'exemple de son serviteur.

Saint Etienne a été lapidé par les Juifs. Il commence par prier debout pour lui-même, et il dit : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit;* puis s'étant mis à genoux il fait cette prière pour ceux qui le lapidaient : *Seigneur, ne leur imputez pas ce crime* (Act. 7, 58), et après cette parole il s'endormit.

Pourquoi est-il resté debout en priant pour soi, tandis qu'il se met à genoux avant de prier pour ses ennemis? Il est resté debout parce qu'il priait Dieu qu'il avait servi avec fidélité, et qu'il n'avait aucune peine ni à prier, ni à obtenir l'effet de sa prière; voilà pourquoi il est resté debout en priant pour lui.

Mais quand il s'est agi de prier pour les Juifs, pour les bourreaux du Christ, pour les persécuteurs et les meurtriers des saints, pour ceux qui le lapidaient, il a considéré la grandeur et l'excès de leur impiété dont il était difficile d'obtenir le pardon, et il se mit à genoux.

Voilà le modèle que vous devez imiter, c'est un homme comme vous, efforcez-vous de monter jusqu'à lui. Pourquoi traîner toujours votre cœur sur la terre?

Elevez en haut votre cœur, oui, levez-le, aimez vos ennemis. Si vous ne pouvez l'aimer quand il vous persécute, aimez-le du moins quand il implore son pardon.

Remettez à ceux qui vous doivent, car si vous refusez le pardon, je ne vous dirai pas que vous effacez de votre cœur l'Oraison dominicale, mais vous serez vous-même effacé du livre de vie (Ser. 56).

SIXIÈME DEMANDE DU PATER

Sommaire : Dieu n'induit personne en tentation. — Nécessité de la tentation. — L'objet de notre prière est de ne point succomber pendant l'épreuve. — Le démon nous tente pour nous séduire; le Seigneur, pour nous faire voir si nous l'aimons.

Et ne vous laissez pas succomber à la tentation.

Dieu par lui-même n'induit point en tentation, mais il laisse tomber celui à qui il a retiré son secours par un secret dessein et par punition.

Autre chose est de succomber à la tentation, autre chose d'être tenté.

Aucun homme, s'il n'est tenté, ne peut passer pour éprouvé soit à ses propres yeux, d'après ces paroles : *Celui qui n'est pas tenté, que sait-il?* (Eccli. 34, 9-11) soit aux yeux des autres, au témoignage de l'Apôtre : *Vous n'avez point méprisé l'épreuve à laquelle vous avez été mis à cause de ma chair* (Gal. 4, 13). Pour l'Apôtre, la preuve de la fermeté des Galates, c'est que les tribulations qu'il avait eu à souffrir dans sa chair n'avaient pas été capables d'affaiblir en eux la charité.

Mais Dieu, qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent, nous connaît même avant les tentations.

L'objet de notre prière n'est donc pas ici de n'être pas tenté, mais de ne pas succomber à la tentation : *Car la fournaise éprouve les vases du potier et la tribulation les hommes justes* (Eccli. 27, 6).

Ainsi Joseph a été tenté, mais il n'a point succombé (Gen., 39, 7) ; Susanne, soumise à la même épreuve, y a résisté également (Dan. 13, 20) — (Ser. sur la Montagne, L. II).

Il y a donc une tentation qui consiste à tromper et à séduire, et elle est causée par le démon ; il y a aussi une autre espèce de tentation qui porte le nom d'épreuve ; c'est d'elle qu'il est écrit : *Le Seigneur notre Dieu vous tente pour savoir si vous l'aimez* (Deut. 13, 3).

Qu'est-ce à dire : *pour savoir?* Pour vous faire savoir, car lui le sait.

Dieu n'est pas l'auteur de la tentation qui nous trompe et nous séduit, mais il est des hommes, comme nous le disions tout à l'heure, que le Seigneur abandonne à cette tentation, par un dessein aussi profond que mystérieux.

Or, une fois que cet abandon est consommé, le tentateur a toute liberté d'agir : dans celui que Dieu abandonne, il ne trouve plus aucune résistance, mais une possession facile et immédiate.

C'est pour prévenir cet abandon que nous disons à Dieu : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* (Ser. 57).

SEPTIÈME DEMANDE DU PATER

Sommaire : Nous prions d'être préservés du mal que nous n'avons pas, et d'être délivrés de celui où nous sommes déjà tombés. — C'est le but de nos vœux et de nos efforts.

Mais délivrez-nous du mal.

Il faut demander non seulement d'être préservé du mal que nous n'avons pas, ce qui fait l'objet de la sixième demande ; mais encore d'être délivrés de celui où nous sommes déjà tombés.

Ces deux choses accomplies, nous n'aurons plus aucune tentation à craindre, aucun écueil à redouter.

Tant que dure cette vie où nous sommes enveloppés de cette mortalité, triste fruit de la séduction du serpent, nous ne pouvons espérer jouir d'un si heureux état ; cependant il est pour l'avenir l'objet de notre espérance.

Toutefois les fidèles serviteurs de Dieu ne doivent pas déses-

pérer d'obtenir la sagesse qu'il nous accorde, même pendant cette vie, et qui consiste à fuir avec une extrême vigilance ce que les commandements du Seigneur nous enseignent à éviter; de poursuivre avec toute l'ardeur de la charité ce que ces mêmes commandements nous indiquent comme le digne objet de nos désirs.

C'est ainsi que quand la mort aura dépouillé l'homme de ce poids de mortalité, il jouira en son temps et sans réserve du bonheur parfait, commencé en cette vie, et à la possession duquel tendent parfois, dès ce monde, tous nos vœux et tous nos efforts (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXII. - Le jeûne (Saint Matthieu, 6, 16-18).

Sommaire : Se garder de l'ostentation. — Ne pas paraître tristes comme les hypocrites. — Le soin immodéré du corps ne trompe personne par l'apparence d'une sainteté hypocrite; la négligence sans nécessité peut cacher un loup sous des peaux de brebis.

Vient ensuite le précepte du jeûne qui tient à cette même pureté de cœur dont il a été question plus haut.

Car il faut prendre garde qu'il ne se glisse dans cette action quelque ostentation, quelque désir de gloire humaine, qui rendent le cœur double, et ne lui permettent point d'être ni assez simple, ni assez pur pour comprendre Dieu.

Lorsque vous jeûnez, dit le Seigneur, *ne soyez pas tristes, comme les hypocrites, qui affectent de paraître avec un visage défiguré pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent; je vous le dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense : mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père, qui est présent à ce qu'il y a de plus secret; et votre Père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense.*

Il y a une remarque importante à faire sur ce passage de l'Evangile : on peut mettre de la vanité non seulement dans l'éclat et le luxe, mais aussi dans l'extérieur négligé, symbole de deuil et de tristesse; vanité d'autant plus dangereuse qu'elle cherche à tromper sous les dehors de la piété.

Celui qui affecte un soin immodéré de son corps, ou une

recherche excessive dans ses vêtements, est par là même convaincu d'être partisan des vanités de ce monde, et il ne trompera personne par l'apparence d'une sainteté hypocrite.

Mais celui qui fait profession d'une vie chrétienne, et qui attire sur lui les regards des hommes par une négligence et une malpropreté extraordinaires, et cela volontairement et sans nécessité, laisse voir par le reste de sa conduite, s'il est mû par un véritable mépris des superfluités de la vie ou par quelque secrète ambition : car, en nous ordonnant de nous défier des loups cachés sous des peaux de brebis, le Seigneur nous dit : *Vous les connaîtrez à leurs fruits* (Matth. 7, 16).

On demande souvent quel est le sens de ces paroles : *Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez.* Dans le deuil et dans le jeûne, les Juifs n'usaient ni du bain ni de parfums : Jésus-Christ n'ordonne pas de s'en servir dans ces circonstances; ce n'est pas là le sens de ses paroles; il veut seulement que l'on soit si éloigné de l'affectation de paraître jeûneurs, que l'on paraisse tout le contraire; et qu'au lieu de l'air triste et austère des pharisiens, nous prenions des manières aisées, ouvertes, semblables à celles que nous avons habituellement.

Il veut, en un mot, que nous agissions sans affectation, sans vanité, sans fard, sans hypocrisie (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXIII.- Les trésors dans le ciel (Saint Matthieu, 6, 19-23).

Sommaire : Le cœur qui se traîne par terre ne peut être pur. — Il faut l'élever jusqu'au ciel. — Toutes les recommandations du Seigneur tendent à la purification du cœur. — L'intention qui doit présider à toutes nos actions. — Pourquoi reçoit-elle le nom de *lumière?*

Notre-Seigneur, qui veut à tout prix purifier notre cœur, nous fait le sage commandement qui suit : *Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les consument, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et les dérobent : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.*

Donc si le cœur est sur la terre, c'est-à-dire si on agit dans

le but d'acquérir des biens terrestres, ce cœur ne peut être pur puisqu'il se traîne par terre.

Si, au contraire, il s'élève jusqu'au ciel, il sera pur, parce que le ciel est le séjour de toute pureté.

Tout ce qui se mêle à un objet de nature inférieure, quoique non impur dans son genre, devient impur lui-même : est-ce que par exemple l'argent le plus pur ne ternit pas l'or auquel on le mêle ?

De même notre âme se souille par la convoitise des choses terrestres, bien que la terre soit pure en elle-même et dans le rang qu'elle occupe dans la création.

Tout l'univers doit être digne de mépris aux yeux de celui qui amasse des trésors pour la vie éternelle.

Le Sauveur fait voir clairement que toutes ces recommandations tendent à purifier le cœur, lorsqu'il ajoute : *Votre œil est la lampe de votre corps : si votre œil est sain, tout votre corps sera lumineux; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux : si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes!*

Il faut entendre ce passage en ce sens : soyons bien convaincus que nos actions sont pures et agréables au Seigneur, quand elles sont faites avec un cœur simple, c'est-à-dire dans une intention surnaturelle et finale de charité; car l'amour est la plénitude de la loi.

Cet œil c'est l'intention qui préside à toutes nos actions : si elle est pure et droite, si elle n'a en vue que le but qu'elle doit se proposer, toutes nos œuvres qui reçoivent d'elle leur direction seront nécessairement bonnes.

Ce n'est donc pas seulement à l'action, mais surtout au motif de l'action, qu'il faut s'attacher : et c'est là la lumière qui est en nous, parce c'est là ce qui nous révèle que nous agissons avec une bonne intention : car tout ce qui se découvre est lumière.

Quant aux actions, qui sont une conséquence de nos rapports avec les hommes, leur résultat est pour nous incertain, et c'est pour cela que Notre-Seigneur les appelle ténèbres. Je donne, par exemple, de l'argent à un pauvre qui me demande l'aumône, je ne sais ni ce qu'il en fera, ni ce qui lui en arrivera : il peut se faire qu'il s'en serve pour faire le mal, ou que cet argent soit pour lui la cause de quelque malheur, et cependant je n'avais en le lui donnant ni cette volonté, ni cette intention.

Si donc mon intention était bonne, et j'ai dû le savoir en agissant, car c'est pour cela qu'on lui donne le nom de lumière,

cette lumière rejaillit sur toute mon action, quel que soit le résultat, résultat qu'on appelle ténèbres, parce qu'il est pour nous incertain et inconnu.

Si, au contraire, mon intention a été mauvaise, la lumière elle-même devient ténèbres. On lui donne le nom de lumière parce que chacun sait quelle intention le fait agir, même lorsque cette intention est mauvaise; mais cette lumière elle-même devient ténèbres parce qu'elle n'était pas simple, et qu'au lieu de s'élever vers le ciel elle se rabaisse sur la terre, et qu'en rendant le cœur double, elle produit une véritable obscurité.

Si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres elles-mêmes! Si l'intention du cœur qui préside à vos actions et qui vous est connue se laisse ternir et aveugler par le désir des biens terrestres et passagers, à plus forte raison cette action dont vous ignorez le résultat, sera-t-elle impure et ténébreuse.

Et quand même ce que vous faites avec une intention mauvaise profiterait à un autre, vous serez jugé sur le motif qui vous a fait agir et non sur le résultat plus ou moins utile de votre action (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXIV. - Les deux maîtres (Saint Matthieu, 6, 24).

Sommaire : Dieu et les richesses. — L'esclave des richesses est nécessairement l'esclave du démon. — Il s'attache à un maître dur; il arrive jusqu'à perdre la crainte de Dieu. — La miséricorde de Dieu est grande, mais elle invite à la pénitence.

Les paroles qui suivent : *Nul ne peut servir deux maîtres,* se rapportent encore à l'intention, et Notre-Seigneur explique sa pensée en ajoutant : *Car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre.*

Il faut soigneusement méditer ce passage : le Seigneur nous explique lui-même quels sont ces deux maîtres en ajoutant : *Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.*

Celui qui est l'esclave des richesses, devient aussi l'esclave de celui que sa perversité a fait préposer au gouvernement des choses de la terre et que le Seigneur appelle « le prince de ce monde ».

L'homme haïra donc nécessairement l'un, c'est-à-dire le démon; et il aimera l'autre, c'est-à-dire Dieu, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre.

En effet, quiconque est esclave des richesses, s'attache à un maître dur et funeste; car enchaîné par la cupidité, il est soumis au démon; et il ne l'aime pas, car qui peut aimer le démon? mais cependant il le supporte.

Et il méprisera l'autre. Le Sauveur ne dit pas : « Il le haïra », car personne peut-être ne peut sérieusement haïr Dieu; mais il le méprise, c'est-à-dire ne le craint plus, comme s'il se rassurait sur sa bonté.

C'est à cette négligence et à cette funeste sécurité que l'Esprit saint veut nous arracher lorsqu'il nous dit par le Prophète : *Mon fils, n'ajoutez pas péché sur péché, et ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande* (Eccli. 5, 5). Et dans un autre endroit : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence?* (Rom. 2 ,4).

Car quelle plus grande miséricorde peut-on trouver que celle de Dieu qui pardonne aux pécheurs repentants et fait participer l'olivier sauvage au suc et à la sève de l'olivier franc?

Mais aussi quelle plus grande sévérité que celle de ce même Dieu qui n'a point épargné les branches naturelles, mais les a brisées à cause de leur incrédulité (Rom. 11, 17).

Que celui donc qui veut aimer Dieu et éviter de l'offenser, ne s'imagine pas qu'il peut servir deux maîtres; mais qu'il purifie son intention et garantisse son cœur de toute duplicité; alors il aimera Dieu dans sa bonté et le cherchera dans la simplicité de son cœur (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXV. - Ne point s'inquiéter des besoins de la vie (Saint Matthieu, 6, 25-30).

Sommaire : En nous donnant l'être, Dieu nous a donné beaucoup plus que la nourriture et le vêtement. — Puisqu'il nous a donné le corps, il nous donnera beaucoup facilement de quoi le nourrir et le vêtir. — Exemple tiré des oiseaux et des lis des champs. — Laissons donc le soin de vêtir notre corps à Celui qui lui a donné la vie et la taille.

C'est pourquoi, je vous dis, continue le Seigneur : *Ne vous inquiétez pas où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez les vêtements pour couvrir votre corps.* De peur que notre cœur se partage par la recherche non plus du superflu, mais même du nécessaire, et que pour nous le procurer notre intention se détourne de sa véritable

fin dans les actions que nous paraissons faire par un motif de miséricorde.

C'est-à-dire qu'il ne veut pas que tout en paraissant nous dévouer aux intérêts du prochain, nous ayons moins en vue son utilité que notre avantage personnel, et que nous nous regardions comme exempts de fautes parce que nous ne voulons obtenir que le nécessaire et non le superflu.

Le Seigneur veut donc que nous ayons toujours présente à l'esprit cette vérité, qu'en nous créant il nous a donné beaucoup plus que la nourriture et le vêtement dont il ne veut pas que le souci nous préoccupe outre mesure.

La vie, nous dit-il, *n'est-elle pas plus que la nourriture?* Pour nous faire entendre que Celui qui nous a donné la vie, nous donnera bien plus facilement encore la nourriture.

Et le corps plus que le vêtement? c'est-à-dire bien plus que le vêtement, pour nous faire entendre également que Celui qui nous a donné le corps nous procurera beaucoup plus facilement de quoi le vêtir.

Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et ils n'amassent rien dans des greniers; mais votre Père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas plus qu'eux? c'est-à-dire vous valez beaucoup plus; car un être raisonnable tel que l'homme occupe un rang plus élevé dans la création que les êtres sans raison comme sont les oiseaux.

Qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement? C'est-à-dire : Celui qui, par sa puissance et sa volonté, a fait croître votre corps jusqu'à la taille qu'il a, saura bien aussi, par les soins de sa Providence, lui procurer des vêtements.

Or, vous comprendrez que votre taille n'est point votre ouvrage par cela que malgré toutes vos inquiétudes et vos désirs, vous ne pourriez y ajouter une seule coudée; laissez donc le soin de vêtir votre corps à Celui qui lui a donné sa taille.

Mais il fallait un exemple particulier pour le vêtement, comme le Sauveur en avait donné pour la nourriture. Il ajoute donc : *Considérez comme croissent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent point; et cependant je vous déclare que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soins de vous vêtir, ô hommes de peu de foi!*

Nous n'avons pas à discuter ces exemples comme allégories, ni à chercher ce que signifient ici les oiseaux du ciel et les lis de la terre : ces comparaisons, empruntées à des créatures inférieures, ont pour but de nous faire comprendre des vérités d'un ordre plus élevé (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXVI. - Confiance en la Providence (Saint Matthieu, 6, 31-34).

Sommaire : Placer notre fin dernière dans le royaume de Dieu et dans sa justice. — Tout le reste est à la seconde place. — Dieu nous donne les moyens pour parvenir à son royaume. — Il connaît nos besoins. — Il ne manque jamais à ses promesses.

Maintenant le Seigneur fait voir la différence qui existe entre le bien qui doit être l'objet de nos désirs, et le nécessaire qu'il faut simplement recevoir quand il nous dit : *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît.*

Le royaume de Dieu et sa justice : voilà notre bien, ce que nous devons rechercher, où nous devons placer notre fin dernière, le but en vue duquel il faut faire tout ce que nous faisons.

Mais comme nous avons à combattre en cette vie pour conquérir ce royaume, et que nous ne pouvons conserver cette vie sans le soutien de ces biens temporels, le Seigneur nous dit : *Ils vous seront donnés comme par surcroît; mais cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice.*

En disant : *Cherchez d'abord,* il indique que le reste est à la seconde place, non pour le temps, mais pour l'importance. L'un doit être recherché comme notre bien propre, l'autre comme une nécessité ; mais celui-ci en vue de celui-là.

Quand nous cherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire quand nous les mettons au-dessus de tout le reste au point de ne rechercher dans tout le reste qu'un moyen de les obtenir, alors nous ne devons pas craindre de manquer de ce qui est nécessaire en cette vie pour parvenir au royaume de Dieu.

Le Sauveur nous a dit plus haut : *Votre Père sait bien que vous en avez besoin.* Aussi, après nous avoir recommandé de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, il n'ajoute pas : « Cherchez ensuite les autres choses, bien qu'elles soient nécessaires », mais : *Toutes ces choses vous seront données*

par surcroît, c'est-à-dire, si vous cherchez les premières, les autres suivront d'elles-mêmes, sans aucune difficulté pour vous, et sans aucune crainte qu'en cherchant ces biens vous ne soyez détournés des premiers ou obligés de vous proposer deux fins à la fois, le royaume de Dieu pour lui-même et ensuite les choses nécessaires.

La raison en est que vous ne pouvez servir deux maîtres. Or, c'est servir deux maîtres que de chercher le royaume de Dieu comme un grand bien, puis ces objets temporels : on ne peut avoir l'œil simple, ni servir Dieu comme seul maître, si on ne rapporte tout le reste, même le nécessaire, à ce but unique, c'est-à-dire au royaume de Dieu.

Nous devons donc faire le bien à l'égard de tous avec un cœur simple et en vue seulement du royaume de Dieu; et, dans cette action, ne nous proposer ni exclusivement, ni conjointement avec le royaume de Dieu la récompense des biens temporels : avantages que le Seigneur renferme sous le nom de lendemain, quand il nous dit : *Ne vous inquiétez pas pour le lendemain.*

Ce mot « demain » n'a d'application que dans le temps, où l'avenir succède au passé. Par conséquent, quand nous faisons quelque chose de bien, ne songeons point aux choses du temps, mais à celles de l'éternité; alors l'œuvre sera bonne et parfaite.

Car le lendemain aura soin de lui-même, ajoute le Seigneur, ce qui signifie que vous prendrez votre nourriture, votre boisson, votre vêtement quand il en sera temps, c'est-à-dire lorsque le besoin s'en fera sentir.

Tout se trouvera là, puisque notre Père sait que nous en avons besoin. *A chaque jour suffit son mal* : la nécessité vous forcera à user de ces choses.

Cependant il faut bien prendre garde ici d'exagérer ou d'accuser de désobéissance au divin précepte et d'inquiétude pour le lendemain, le fidèle que nous voyons attentif à se pourvoir des choses nécessaires ou pour lui ou pour ceux dont le soin lui est confié.

Tout le commandement se réduit à cette règle : Qu'on s'occupe du royaume de Dieu même en se pourvoyant des choses matérielles, et qu'on ne songe point aux choses matérielles lorsqu'on combat pour le royaume de Dieu.

S'il arrive quelquefois que ces biens, même nécessaires, nous fassent défaut, ce que Dieu permet souvent pour nous exercer, notre résolution, loin d'en être ébranlée, n'en serait que plus épurée, plus éprouvée, plus affermie.

Ne nous figurons pas, si quelquefois nous nous trouvons dans le besoin, que le Seigneur ait manqué à ses promesses, parce que, en cherchant le royaume de Dieu et sa justice, nous avons souffert la faim et la soif, bien que le Seigneur nous ait dit : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît.*

Le médecin à qui nous nous sommes confiés sans réserve, de qui nous tenons les promesses de la vie présente et de la vie future, sait quand il doit, dans notre intérêt, nous accorder ou nous retirer ces ressources, lui qui nous gouverne et nous dirige en cette vie à travers les consolations et les épreuves, pour nous établir solidement ensuite dans le repos éternel.

Est-ce que l'homme lui-même, parce qu'il prive de nourriture sa bête de charge, cesse d'en prendre soin, et n'est-ce pas bien plutôt dans son intérêt qu'il le fait? (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXVII. - Les jugements téméraires (Saint Matthieu, 7, 1-2).

Sommaire : Le jugement téméraire est injuste. — Il faut laisser à Dieu le jugement de ce qui est caché. — Ne jamais condamner les actes dont le motif nous est inconnu. — Le jugement téméraire, matière de punition.

Le dessein de Notre-Seigneur est ici de nous prémunir contre le jugement téméraire et injuste, car il veut que nous fassions toutes nos œuvres avec un cœur simple et qui n'a que Dieu en vue.

Il y a certaines actions indifférentes, dont le motif nous est inconnu, qui peuvent procéder d'un bon ou d'un mauvais principe, et qu'il est téméraire de juger, surtout de condamner.

Or, un temps viendra où elles seront jugées, quand le Seigneur éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera les pensées secrètes des cœurs.

Laissons à Dieu le jugement de ce qui est caché, car les actions bonnes ou mauvaises ne pourront rester cachées, lorsque le jour des manifestations sera venu.

Le jugement téméraire doit être évité dans deux cas : quand on ignore le motif d'une action, et quand on ne sait pas ce que doit devenir celui qui agit, qu'il paraisse bon ou mauvais. Par exemple un homme ne peut jeûner, dit-il, parce qu'il est faible d'estomac, et vous, refusant de le croire, vous l'accusez d'agir par gourmandise; vous faites un jugement téméraire.

Supposons, au contraire, que sa gourmandise soit manifeste, mais, en le blâmant, vous le regardez comme incorrigible : c'est encore un jugement téméraire.

Ne condamnons pas les actes dont le motif nous est inconnu ; et quand ils sont visiblement mauvais, ne désespérons jamais du malade ; par là nous éviterons le jugement dont il est dit : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés.*

Cependant on pourrait être surpris que Notre-Seigneur ajoute : *Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres, et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis.*

Quoi ! si nous avons jugé témérairement, Dieu nous jugera-t-il aussi témérairement ? Ou si nous avons mesuré avec une mesure injuste, Dieu aura-t-il aussi une injuste mesure pour nous mesurer ? Car ces expressions « mesure et jugement » ont ici le même sens.

Non : Dieu ne juge jamais témérairement, et n'a de mesure injuste pour personne ; mais ce langage veut dire que la témérité avec laquelle nous jugeons le prochain est nécessairement matière de punition pour nous.

A moins qu'on ne s'imagine que l'injustice nuit à celui à qui elle s'adresse et non à celui de qui elle procède ; tout au contraire, bien souvent elle ne fait point de mal au premier, et nécessairement elle nuit au second.

Quel mal a fait aux martyrs l'injustice de leurs persécuteurs ? Et elle en a fait beaucoup aux persécuteurs eux-mêmes : quelques-uns se sont convertis, il est vrai ; cependant dans le temps où ils étaient persécuteurs, leur malice les aveuglait.

De même le jugement téméraire ne nuit ordinairement pas à celui sur qui on le porte ; mais il faut absolument qu'il nuise à celui qui le porte (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXVIII. - Le fétu et la poutre (Saint Matthieu, 7, 3-5).

Sommaire : Il y a autant de distance entre la colère et la haine, qu'entre un fétu et une poutre. — Impossibilité de corriger le prochain avec la haine dans le cœur. — C'est de l'hypocrisie. — Règles à suivre dans la correction du prochain.

Un homme vous a offensé par un mouvement de colère et vous le reprenez par un sentiment de haine : il y a autant de

distance entre sa colère et votre haine qu'entre un fétu et une poutre.

La haine, en effet, est une colère invétérée qui a pris une telle force en vieillissant, qu'elle mérite justement le nom de poutre.

Il peut arriver que, tout en vous fâchant contre un homme, vous désiriez le corriger; mais cela n'est pas possible avec la haine.

Comment, en effet, dites-vous à votre frère : *Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, tandis qu'il y a une poutre dans le vôtre? Hypocrite, ôtez d'abord la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pouvez tirer la paille de l'œil de votre frère.* C'est-à-dire, commencez par bannir la haine de votre âme, et ensuite vous pourrez corriger votre prochain.

C'est avec raison que le Seigneur se sert du mot *hypocrite* : car accuser les vices est le propre des hommes justes et bienveillants; en le faisant les méchants usurpent un rôle qui ne leur appartient pas.

Nous devons donc, quand la nécessité nous oblige à reprendre ou à blâmer quelqu'un, agir avec bonté et prudence et nous demander sérieusement si ce vice est de ceux que nous n'avons jamais eus ou dont nous sommes guéris; si cela est, nous souvenir que nous sommes hommes et que nous aurions pu l'avoir, et si nous l'avons eu, être indulgents pour une faiblesse commune, afin que notre blâme ou nos reproches ne soient pas inspirés par la haine, mais par la compassion : en sorte que, soit que le coupable doive profiter de nos avis, soit qu'il en devienne pire, nous soyons au moins assurés que notre œil est resté simple.

Mais si en réfléchissant sur nous-mêmes nous découvrons en nous le défaut que nous nous disposions à blâmer, gardons-nous de reprocher et de réprimander; confondons plutôt nos gémissements avec ceux du coupable; ne l'invitons pas à obéir à nos conseils, mais excitons-nous mutuellement à de courageux efforts.

Ce n'est donc que rarement et dans une véritable nécessité qu'il faut adresser des reproches, et, quand on le fait, ce n'est point son propre intérêt, mais le service de Dieu qu'il faut avoir en vue.

Dieu est la fin dernière : par conséquent ne faisons rien avec un cœur double, et ôtons d'abord de notre œil la poutre de la jalousie, de la malice, de la dissimulation, avant de songer à ôter la paille de l'œil de notre frère (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXIX. - La voie étroite (Saint Matthieu, 7, 13-14).

Sommaire : Elle est le partage du petit nombre. — Entrer par la porte étroite, c'est posséder la sagesse. — L'humilité nous aide à porter le joug du Seigneur. — C'est elle qui resserre la voie aux orgueilleux et les empêche d'arriver à la vie.

L'œil purifié et rendu simple sera capable de voir et de contempler la lumière intérieure, car cet œil est l'œil du cœur.

Or, cet œil pur et simple est le propre de celui qui, dans ses bonnes œuvres et pour leur conserver ce caractère véritable de bonté, n'a point pour but et pour fin de plaire aux hommes, et qui, s'il arrive qu'il leur plaise, cherche bien plutôt en cela leur salut et la gloire de Dieu que la satisfaction d'une vaine complaisance.

Voilà le cœur simple et pur qui cherche Dieu; et *bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Mais comme c'est là le partage d'un petit nombre, le Seigneur commence à parler de la recherche de la possession de la sagesse, qui est l'arbre de la vie.

Pour chercher et posséder cette sagesse, c'est-à-dire la contempler, l'œil a été préparé par tout ce qui a été dit plus haut, de manière à connaître la voie resserrée et la porte étroite.

Le Seigneur ajoute donc : *Entrez par la porte étroite, car la porte de la perdition est large, et la voie qui y mène est spacieuse, et il y en a beaucoup qui y entrent. Que la porte de la vie est petite! que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y a en a peu qui la trouvent!*

Il ne dit pas pour cela que le joug du Seigneur soit dur ni son fardeau pesant; mais seulement que bien peu veulent supporter ce fardeau jusqu'au bout, faute d'une foi suffisante en celui qui crie : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, car mon joug est doux et mon fardeau léger* (Matth. 11, 28).

C'est précisément par là que ce sermon a commencé, en parlant de ceux qui sont doux et humbles de cœur; mais il en est beaucoup qui rejettent et très peu qui consentent à porter de joug si doux, ou fardeau si léger; voilà ce qui rend si resserrée la voie qui conduit à la vie et si étroite la porte par laquelle on y entre (Ser. sur la Montagne, L. II).

XXX. - Bâtir sur la pierre et non sur le sable (Saint Matthieu, 7, 24-29).

Sommaire : Terrible conclusion du sermon sur la montagne. — Qui sont ceux qui bâtissent sur la pierre. — Ceux qui bâtissent sur le sable n'élèvent qu'un édifice ruineux.

Il faut bien faire attention à la terrible conclusion de tout ce discours. *Quiconque entend ces paroles que je dis et les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre.*

C'est en agissant qu'on donne de la solidité à ce qu'on entend ou à ce qu'on comprend : et si le Christ est la pierre, comme l'enseignent plusieurs endroits des Ecritures, celui-là bâtit sur la pierre qui met en pratique les enseignements du Christ.

Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle est fondée sur la pierre.

Celui-là ne craint pas les superstitions ténébreuses, ni les vaines rumeurs des hommes, ni le torrent de cette vie, figure des concupiscences charnelles qui coulent comme un torrent sur la terre.

Ces trois espèces d'adversités renversent celui que la prospérité séduit ; mais rien de tout cela n'est à craindre pour celui dont la maison est bâtie sur la pierre, c'est-à-dire qui, non content d'écouter les préceptes du Seigneur, se fait un devoir de les accomplir.

Celui, au contraire, qui les entend et ne les accomplit pas, est grandement exposé à tous ces périls, car il n'a pas de fondement solide : en entendant et en n'écoutant pas, il élève un édifice ruineux.

Le Christ nous met cette conséquence sous les yeux en disant : *Quiconque entend ces paroles que je dis et ne les pratique point, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est descendue et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande* (Ser. sur la Montagne, L. II).

LIVRE IV

LES PARABOLES

I. - La femme pécheresse aux pieds de Notre-Seigneur (Saint Lu 7, 36-50).

Sommaire : Jésus à la table du pharisien. — La pécheresse entre, sans être invitée, dans la salle du festin. — Elle se met aux pieds du Sauveur. — Le pharisien s'imagine que Jésus ne connaissait pas cette femme. — Jésus propose la parabole des deux débiteurs. — Il pardonne à la pécheresse. — Scandale des pharisiens.

Ceux qui ont lu l'Evangile ont vu, non des yeux du corps, mais de l'âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ assis à table dans la maison du pharisien dont il n'avait point dédaigné l'invitation.

Ils ont vu aussi une femme d'une réputation tristement célèbre, qui était pécheresse, entrer précipitamment sans être invitée dans la salle du festin où son médecin était assis et chercher sa guérison avec une pieuse impudence.

Elle se mit non pas à la tête, mais aux pieds du Seigneur : elle commença par répandre des larmes, c'était comme le sang de son cœur, et comme pour faire l'aveu de ses désordres, elle en arrosa les pieds du Seigneur, les essuyant de ses cheveux, les baisant et les parfumant.

En voyant cette femme s'approcher ainsi du Sauveur, arroser ses pieds de ses larmes, les essuyer, les couvrir de parfums, le pharisien qui avait invité Notre-Seigneur, et qui était de ces hommes orgueilleux dont parle le prophète Isaïe quand il s'exprime ainsi : *Retirez-vous de moi, ne me touchez point, parce que je suis pur* (Is. 62, 5), s'imagina que Jésus ne connaissait pas cette femme.

Il réfléchissait et disait dans son cœur : *Si cet homme était prophète, il connaîtrait quelle est cette femme qui lui touche les pieds.*

Le Seigneur connut la pensée du pharisien : osera-t-il dire encore qu'il ne peut connaître une pécheresse publique, puisqu'il a entendu jusqu'aux pensées du cœur?

Il parla alors, par forme de comparaison, de deux débiteurs d'un même créancier; et c'était pour guérir son hôte, pour ne pas recevoir de lui une hospitalité purement gratuite.

Cette comparaison avait un double but : guérir le pharisien qui l'avait invité, et avec lui les convives qui voyaient également, mais sans le connaître davantage; il voulait aussi inspirer à cette femme la confiance que devait faire naître en elle son aveu en la délivrant des remords déchirants de sa conscience.

Un des débiteurs devait au créancier cinquante deniers et l'autre cinq cents; il leur remit la dette à tous deux : lequel des deux l'aime le plus? Le pharisien à qui s'adressait cette parabole, répondit comme l'exigeait la raison même : *Je crois que c'est celui à qui il a plus remis.*

Et Jésus se tournant vers cette femme, il dit au pharisien qui s'appelait Simon : *Voyez-vous cette femme? Je suis entré en votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour laver mes pieds; celle-ci a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point versé de parfum sur ma tête, mais elle, elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous dis : beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, mais à celui à qui on remet moins, aime moins.*

Le Sauveur, en prononçant ces paroles, avait en vue ce pharisien, qui s'imaginait n'avoir que peu ou point de péchés.

De fait, il n'aurait pas invité le Seigneur, s'il ne l'eût aimé tant soit peu. Mais que son amour était froid! Point de baiser, et sans parler de larmes, pas même un peu d'eau pour lui laver les pieds : aucun enfin de ces hommages que lui rendit cette femme qui savait mieux ce qu'elle avait à guérir et à qui elle se devait adresser.

O pharisien, vous aimez peu, parce que vous pensez qu'on vous a remis peu; mais ce n'est point la réalité, c'est votre pensée personnelle.

Alors le Seigneur dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Mais lorsque le Sauveur eut dit ces paroles, les pharisiens se dirent aussitôt entre eux : *Qui est celui-ci qui même remet les péchés?*

O pharisiens, vous êtes assis à table comme des hommes dont la santé ne laisse rien à désirer, et vous méconnaissez le médecin, parce que l'excès de la fièvre vous a fait perdre l'es-

prit. Vous dites cela parce que vous et celui qui vous a invités vous regardiez Jésus comme homme seulement; mais cette femme qui crut que le Seigneur pouvait lui remettre les péchés, vit en lui non seulement un homme, mais aussi un Dieu.

Qui est celui-ci qui même remet les péchés? Et à cette question : *Qui est celui-ci,* le Seigneur ne répond pas : C'est le Fils de Dieu, c'est le Verbe de Dieu; il les laisse quelque temps persévérer dans leurs pensées, et résout ainsi la difficulté qui les troublait : il se tourne vers la femme et lui dit : *Votre foi vous a sauvée.* Que ceux qui disent : *Qui est celui-ci qui même remet les péchés?* que ceux qui me regardent comme un homme, continuent à ne voir en moi qu'un homme; pour vous, *votre foi vous a sauvée* (Ser. 99).

II. - Le bon grain et l'ivraie (Saint Matthieu, 13, 24-34).

Sommaire : Tristesse des serviteurs en voyant l'ivraie au milieu du bon grain. — Le semeur du bon grain, c'est Dieu. — L'homme ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le démon. — La fin des siècles sera le temps de la moisson. — Le champ c'est le monde entier. — Dieu attend avec patience le repentir des mauvais chrétiens. — Exhortation au bon grain qui gémit au milieu de l'ivraie. — Les moissonneurs seront les anges. — En attendant, que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber.

Notre-Seigneur nous propose la parabole d'un semeur qui a semé du bon grain dans son champ : pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint et sema l'ivraie au milieu du blé.

Tant qu'on ne voyait que de l'herbe, on ne s'aperçut point qu'il y eût de l'ivraie, mais lorsque le bon grain commença à se montrer, on reconnut en même temps la présence de l'ivraie.

Les serviteurs du père de famille furent attristés en voyant tant d'ivraie au milieu du bon grain et ils voulurent l'arracher; mais le père de famille ne le leur permit point. Il leur dit : *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.*

Notre-Seigneur a daigné nous donner lui-même l'explication de cette parabole : Le semeur du bon grain, c'est lui-même; le démon est l'homme ennemi qui a semé l'ivraie; la fin du siècle est le temps de la moisson, et le champ est le monde tout entier.

Mais qu'ajoute-t-il? *A l'époque de la moisson je dirai aux*

moissonneurs : amassez d'abord l'ivraie pour la brûler; puis recueillez mon bon grain et mettez-le au grenier.

Pourquoi cet empressement, ô serviteurs pleins de zèle? Vous voyez l'ivraie parmi le froment, les mauvais chrétiens parmi les bons et vous voulez les extirper? Attendez, ce n'est point encore le temps de la moisson : ce temps viendra et puissiez-vous être alors de bon grain! Pourquoi vous fâcher? Pourquoi souffrir avec peine que les méchants soient mêlés aux bons? Ils peuvent être confondus avec vous dans le champ, ils ne le seront pas dans le grenier.

Je m'adresse avant tout à l'ivraie, et cette ivraie ce sont les brebis de mon troupeau. O vous, mauvais chrétiens, ô vous qui fatiguez par votre mauvaise conduite l'Eglise que vous remplissez! corrigez-vous avant le temps de la moisson. Ne dites pas : J'ai péché et que m'est-il arrivé?

Dieu n'a point perdu sa puissance, mais il exige de vous le repentir. C'est ce que je dis aux pécheurs, qui pourtant sont chrétiens : c'est ce que je dis à l'ivraie. Car ils sont dans le champ du père de famille, et il peut se faire qu'ivraie aujourd'hui, demain ils soient bon grain.

Pour ce même motif je m'adresse aussi au bon grain : Vous, chrétiens, dont la vie est irréprochable, vous êtes peu nombreux et vous soupirez au milieu du grand nombre, vous gémissez au milieu de la multitude.

L'hiver passera, l'été viendra bientôt et avec lui la moisson : les anges viendront avec le pouvoir de faire la séparation et sans crainte de se tromper.

Pour nous, nous ressemblons aujourd'hui à ces serviteurs qui disaient : *Voulez-vous que nous allions et que nous arrachions l'ivraie?* Nous voudrions en effet, s'il était possible, qu'il ne restât aucun méchant parmi les bons.

Mais le père de famille nous répond : *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.* Pourquoi? Parce que vous pourriez vous tromper.

Aussi écoutez : *Dans la crainte qu'en voulant arracher l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment.*

Qu'allez-vous faire? N'allez-vous pas dévaster ma moisson par l'ardeur de votre zèle? Les moissonneurs viendront en leur temps, c'est-à-dire les anges, comme il nous l'apprend : *Les moissonneurs sont des anges.* Nous sommes des hommes, les anges sont les moissonneurs.

Il est vrai, si nous achevons notre course, nous serons égaux aux anges de Dieu; mais aujourd'hui que nous nous fâchons contre les méchants, nous sommes encore des hommes,

et nous devons prêter l'oreille à ces mots : *Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber* (I Cor. 10, 12).

Pensez-vous que cette ivraie ne puisse monter jusque dans le sanctuaire? Croyez-vous qu'il n'y en ait qu'en bas et point en haut? Plaise à Dieu que nous ne soyons pas nous-mêmes cette ivraie!

Oui, je le déclare à votre charité : il y a dans le sanctuaire du bon grain et de l'ivraie, du froment aussi et de l'ivraie parmi le peuple.

Que les bons supportent donc les méchants, mais que les méchants se convertissent et imitent les bons.

Soyons tous, s'il est possible, de fidèles serviteurs de Dieu, efforçons-nous tous par sa miséricorde de nous soustraire à la malice de ce monde.

Cherchons les jours heureux, puisque les jours actuels sont mauvais; mais pour arriver à ces heureux jours, supportons-nous mutuellement en traversant les jours malheureux (Ser. 73).

III. - Les deux débiteurs (Saint Matthieu, 18, 21-35).

Sommaire : Cette parabole est un avertissement pour nous détourner de notre perte. — Elle contient un précepte clair. — Tout homme est à la fois débiteur et créancier : débiteur à l'égard de Dieu, créancier à l'égard de son frère. — Les dix mille talents figurent les péchés commis contre les dix commandements de Dieu. — Les cent deniers expriment les péchés commis à l'égard du prochain. — Pardonnez, et on vous pardonnera. — Pardonnons sincèrement, car le Seigneur lit dans le fond de la conscience.

Cette parabole est destinée à notre instruction, c'est un avertissement pour nous détourner de notre perte. *C'est ainsi,* nous dit Notre-Seigneur, *que mon Père céleste fera envers vous, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.*

Ainsi, vous le voyez, le précepte est clair, l'avertissement utile; et il ne peut y avoir que grand profit à obéir, à faire avec perfection ce qui est ordonné.

Tout homme, en effet, est débiteur à l'égard de Dieu, et créancier à l'égard de son frère. Qui ne doit à Dieu, sinon celui qui est absolument sans péché?

Pourrait-on découvrir dans tout le genre humain un seul individu qui ne fût redevable à son frère pour quelque faute?

Tout homme est donc à la fois débiteur et créancier. Pour ce motif Dieu l'oblige de faire envers son débiteur ce qu'il fera lui-même envers le sien.

Il y a deux miséricordes qui peuvent servir à nous délivrer, et que Notre-Seigneur nous enseigne en peu de mots dans son Evangile : *Pardonnez et on vous pardonnera,* voilà pour l'indulgence ; *donnez, et on vous donnera,* voilà pour la bienfaisance.

Or, voici ce qu'il nous enseigne sur le pardon. Vous voulez qu'on vous pardonne les fautes que vous commettez, mais vous avez aussi des fautes à pardonner.

Quant à la bienfaisance à exercer, un mendiant vous demande l'aumône, et vous êtes vous-même le mendiant de Dieu. Que sommes-nous quand nous prions, sinon les pauvres de Dieu ? Que vous demande un mendiant ? Du pain. Et vous, que demandez-vous à Dieu si ce n'est Jésus-Christ, qui a dit : *Je suis le pain de la vie qui suis descendu du ciel?* (Jean, 6, 51). Vous voulez qu'on vous pardonne ? Pardonnez. *Pardonnez, et on vous pardonnera.* Vous demandez quelque chose ? *Donnez, et on vous donnera.*

Quelles dettes voulez-vous que Dieu vous remette ? Toutes, répondez-vous. Faites donc de même pour votre débiteur. C'est vous-même qui posez la règle, c'est vous qui promulguez cette condition, et vous rappelez ce pacte, cette convention lorsque vous dites dans votre prière : *Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Les dix mille talents qui étaient dus par un des débiteurs de la parabole, figurent tous les péchés commis contre les dix commandements de Dieu.

L'autre serviteur était redevable de cent deniers : c'est encore le nombre de *dix,* car cent fois cent égalent dix mille, et dix fois dix égalent cent. L'un devait dix mille talents, et l'autre dix dizaines de deniers. C'est partout le nombre légal ; et de part et d'autre il exprime les péchés de chacun.

Tous deux sont débiteurs, et tous deux implorent et sollicitent la remise de leur dette ; mais le premier est méchant, il est cruel, il refuse de donner ce qu'il a reçu, il s'obstine à ne pas accorder ce qui lui a été octroyé quoiqu'il en fût indigne.

Le premier débiteur avait déjà reçu la remise des dix mille talents qu'il devait, et c'est lorsqu'il sortit qu'il rencontra un de ses compagnons qui était aussi son débiteur.

Il voulut retenir à son désavantage ce qui lui était dû, et refusant de pardonner, il retint, pour son malheur, ce qui avait fait l'objet de sa prière.

Pardonnez, et on vous pardonnera, dit le Seigneur; je vous ai pardonné le premier, pardonnez au moins après avoir obtenu votre pardon : si vous ne pardonnez pas, je vous rappellerai devant moi, et je vous réclamerai tout ce que je vous avais remis.

La Vérité ne ment pas, le Christ ne se trompe pas ni ne se laisse tromper. Or il a terminé en disant : *C'est ainsi que mon Père céleste fera envers vous.*

Vous avez trouvé en lui un Père, imitez donc votre Père : si vous refusez de l'imiter, vous voulez vous-même être déshérité.

C'est ainsi que mon Père céleste fera envers vous, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

Ne dites pas du bout des lèvres : « Je pardonne », sans le faire dans le cœur à l'instant même.

Voyez de quel supplice vous menace la vengeance divine, Dieu sait avec quelle sincérité vous parlez : l'homme entend votre voix, mais le Seigneur lit dans votre conscience (Ser. 83).

IV. - Le bon Samaritain (Saint Luc, 10, 25-37).

Sommaire : Le juste sait estimer les choses à leur véritable valeur. — Haïr le péché, mais non le pécheur. — Qui est notre prochain? — Sens mystérieux de la parabole.

L'homme qui vit dans la justice et la sainteté, sait estimer les choses à leur véritable valeur; il sait ordonner son amour, pour le donner à qui en est digne, le refuser à ce qui ne le mérite pas, pour l'étendre ou le resserrer selon que l'objet est plus ou moins aimable, et pour l'accorder égal à tout ce qui est également digne d'amour.

Tout pécheur, considéré comme pécheur, ne peut être aimé, et tout homme en tant qu'homme doit être aimé pour Dieu et Dieu pour lui-même.

Quant à notre prochain, nous devons l'aimer plus que notre corps, parce que tout doit être aimé pour Dieu, et que le prochain est appelé à jouir avec nous de Dieu pendant toute l'éternité.

Celui qui nous a fait un devoir d'aimer le prochain n'a excepté aucun des hommes : le Sauveur lui-même dans l'Evangile et l'apôtre saint Paul l'attestent suffisamment.

Car dans la circonstance où le Sauveur formula les deux

préceptes de l'amour et déclara que toute la Loi et les Prophètes y étaient renfermés, un docteur lui adressa cette question : *Qui donc est mon prochain?* Il lui répondit par la parabole d'un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, et cet homme tomba entre les mains de voleurs qui le blessèrent grièvement et le laissèrent à demi mort.

Or, le prochain désigné par Jésus ne fut autre que celui qui se pencha miséricordieusement sur le blessé pour panser et guérir ses plaies, et le docteur lui-même ne put que le reconnaître. Et alors le Sauveur lui dit : *Allez, et faites de même* (Sur la Doc. Chrétienne, L. I).

Mais cette parabole renferme aussi un sens mystérieux. Cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, représente Adam avec tout le genre humain; Jérusalem, la cité céleste de la paix dont l'homme a perdu la félicité par son péché; Jéricho, qui signifie « Lune », est la figure de notre mortalité qu'on voit successivement naître, croître, vieillir et mourir.

Les voleurs sont les démons qui l'ont dépouillé de l'immortalité. *Et l'ayant couvert de blessures,* en le portant au mal, *le laissèrent à demi mort.*

Le prêtre et le lévite qui passèrent outre après l'avoir vu, représentent le sacerdoce et le ministère de l'Ancien Testament qui étaient impuissants pour le salut de l'homme.

Le mot Samaritain veut dire « gardien », et c'est Notre-Seigneur qui est représenté dans ce Samaritain : le bandage des plaies est la figure de la répression du péché; l'huile représente la douce consolation de l'espérance donnée par la miséricorde divine, qui nous obtient le bienfait de la réconciliation; le vin, l'exhortation à une vie fervente dans l'Esprit Saint.

La monture du Samaritain représente la chair dont le Fils de Dieu s'est revêtu pour venir jusqu'à nous.

L'hôtellerie est l'Eglise où viennent reprendre des forces les voyageurs qui retournent de la terre étrangère dans l'éternelle patrie.

Les deux deniers sont les deux préceptes de la charité que les Apôtres ont reçus de l'Esprit saint pour annoncer l'Evangile, ou encore la promesse de la vie présente et de la vie future (Quest. sur les Evangiles, L. II).

V.- Le figuier stérile (Saint Luc, 13, 5-9).

Sommaire : Le genre humain, avant la venue de Notre-Seigneur, était un figuier stérile. — La hache à la racine des mauvais arbres. — L'intercession du jardinier, c'est la prière des saints. — Le fumier, c'est la pénitence du pécheur. — Le coup de hache n'est que différé.

Que représente ce figuier qui était planté depuis trois ans et ne produisait point de fruit? Il représente le genre humain.

Le Sauveur personnifie dans cet arbre ceux qui, pendant toute leur vie, ont refusé de produire des fruits, et c'est pour cela qu'il menace d'appliquer la hache à la racine de cet arbre stérile.

Le jardinier intercède, et pour employer un moyen efficace l'exécution est ajournée : ce jardinier rappelle tous les saints qui prient dans l'Eglise pour ceux qui sont hors de l'Eglise.

Mais que demandent-ils? *Seigneur, laissez-le cette année encore*, c'est-à-dire, durant cette époque de grâce, épargnez les pécheurs, épargnez les infidèles, épargnez les âmes stériles, épargnez les cœurs infructueux.

Je creuse autour de lui et j'y mets une charge de fumier. S'il en profite, c'est bien; sinon vous viendrez, et l'abattrez.

Vous viendrez, quand? A l'époque du jugement, quand vous viendrez juger les vivants et les morts. On l'épargne donc provisoirement.

Que signifie cette fosse creusée autour de l'arbre, sinon l'exhortation à l'humilité et à la pénitence? La fosse en effet est une terre abaissée. Il faut prendre dans un bon sens cette corbeille de fumier. Ce sont des ordures, mais elles font produire du fruit. Le fumier du jardinier, c'est la douleur du pécheur; car faire pénitence, la faire avec intelligence et sincérité, c'est se condamner à vivre dans l'abjection.

C'est à cet arbre mystérieux qu'il est dit : *Faites pénitence, le royaume des cieux approche* (Matth. 3, 2).

O arbre stérile, gardez-vous bien de vous moquer, parce qu'on vous épargne maintenant; le coup de hache est différé, n'ayez pas tant d'assurance; le Christ viendra et vous serez abattu.

Croyez fermement qu'il viendra : le jugement est prédit, et cette prédiction s'accomplira. Serait-il possible que Celui qui a fait éclater sa vérité dans tant d'autres promesses qui se sont toutes accomplies, pût nous tromper sur le jour du jugement?

Il s'est engagé par écrit à exécuter ses promesses; Dieu ne

nous doit rien; sa promesse seule le constitue notre débiteur, sans qu'il ait rien reçu de nous.

Ainsi nous ne pouvons lui dire : « Rendez-nous ce que vous avez reçu »; car qui lui a donné le premier pour en attendre la récompense?

Nous ne pouvons donc lui dire : Rendez ce que vous avez reçu; mais nous avons le droit de lui dire : Rendez ce que vous avez promis (Ser. 110).

VI.- Les convives qui s'excusent (Saint Luc, 14, 16-24).

Sommaire : Sans avoir été invités au festin, nous avons été forcés d'y entrer. — Les premiers invités ont été conviés par les prophètes. — Ils les reçurent, mais refusèrent de se rendre au festin. — Jésus-Christ l'auteur du banquet mystérieux. — Trois excuses des Juifs. — Ce qu'elles signifient. — Qui furent ceux qui se rendirent au festin? — Le Seigneur ne veut pas de places vides.

Nous avons été appelés au festin, ou plutôt d'autres ont été invités; pour nous, sans avoir été invités, nous y avons été conduits; on nous a même forcés d'entrer.

Un homme, dit le texte sacré, *fit un grand festin*. Quel est cet homme, sinon le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme?

Il envoya dire aux invités de venir, car l'heure était venue de se rendre au banquet. Quels sont ces invités, sinon ceux qu'avaient conviés les Prophètes envoyés par lui?

Quand furent-ils invités? Depuis longtemps, car les Prophètes n'avaient cessé d'inviter les hommes au festin du Christ. C'est au peuple d'Israël que Dieu les avait envoyés à plusieurs reprises, et ils n'avaient cessé de presser ce peuple de venir au festin à l'heure marquée.

Les Juifs reçurent les Prophètes qui les invitaient, mais refusèrent de se rendre au festin. Qu'est-ce à dire? Que tout en lisant les Prophètes, ils mirent le Christ à mort.

Or, en le mettant à mort, ils nous ont, sans s'en douter, préparé un festin; et quand ce festin a été préparé, quand le Christ a été immolé, quand, après la résurrection du Christ, le banquet mystérieux que nous connaissons, a été institué par lui, consacré par ses mains et ses paroles, les Apôtres ont été

envoyés vers ces mêmes hommes à qui avaient d'abord été adressés les Prophètes, pour leur dire : Venez au festin.

Ceux qui refusèrent de venir s'excusèrent. Quelles furent ces excuses ? Ils en donnèrent trois. *L'un dit : J'ai acheté une métairie, je vais la voir, excusez-moi. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les essayer; excusez-moi, je vous prie. Un troisième dit : J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je ne puis venir.*

Ne sont-ce pas là les prétextes qui retiennent quiconque refuse de se rendre au divin banquet ? Examinons-nous, comprenons ces prétextes, mais pour les éviter.

Cette métairie qui vient d'être achetée, est un symbole de l'esprit de domination ; c'est donc l'orgueil qui est ici condamné. Les hommes aiment à acquérir, à posséder, à conserver les domaines, à y avoir des serviteurs sur lesquels ils se plaisent à exercer une espèce de domination.

Vice désastreux ! vice primordial ! Car en refusant d'obéir, le premier homme voulut commander : et qu'est-ce que commander, sinon relever de sa propre autorité ? Au-dessus de nous toutefois est une autorité plus haute : soyons-lui soumis, afin de pouvoir être en sûreté. *J'ai acheté une métairie; excusez-moi.* C'est l'orgueil qui empêche de se rendre à l'invitation.

Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs. N'aurait-il pas suffi de dire : J'ai acheté des bœufs ? Il y a certainement ici quelque mystère. Les cinq paires de bœufs, ce sont les cinq sens du corps. C'est par les cinq sens du corps que les hommes cherchent les jouissances de la terre, semblables aux bœufs qui retournent la terre.

Une preuve que Notre-Seigneur a voulu parler ici des cinq sens du corps, c'est que l'invité ne dit pas : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les mener paître, mais : *Je vais les essayer*, je vais me délecter des plaisirs que peuvent me procurer les sens.

Un troisième dit : J'ai épousé une femme. C'est ici l'obstacle des plaisirs charnels. Ah ! combien ils éloignent de Dieu ! Que de chrétiens s'écrient, en effet, *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons* (I Cor. 15, 32) ! Ceux qui tiennent ce langage ont épousé une femme ; ils s'unissent étroitement à la chair, ils mettent tout leur bonheur dans les plaisirs de la chair, et refusent d'aller au festin.

O vous qui désirez vous rendre au festin du Seigneur, écoutez les paroles de saint Jean : *N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde* (I Jean, 2, 15).

Loin de nous les excuses vaines et funestes, rendons-nous à

ce banquet pour y nourrir notre âme : ne nous laissons arrêter ni par l'orgueil qui pourrait nous enfler, ni par une curiosité coupable qui pourrait nous éloigner de Dieu, ni par les voluptés charnelles qui nous priveraient des délices du cœur. Allons au banquet et nourrissons-nous abondamment.

Quels furent ceux qui se rendirent alors au festin ? Des mendiants, des infirmes, des boiteux, des aveugles : on n'y vit ni les riches, ni les bien portants, ni ceux qui croyaient marcher droit ou avoir la vue perçante, qui présumaient beaucoup d'eux-mêmes, et qui étaient d'autant plus désespérés qu'ils étaient plus orgueilleux.

Venez donc, pauvres et mendiants, vous êtes invités par celui qui s'est fait pauvre pour nous, lorsqu'il était riche, pour enrichir les pauvres de son indigence.

Venez, infirmes, car ce ne sont point ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades, qui ont besoin de médecin.

Venez, boiteux, pour lui adresser cette prière : *Affermissez mes pas dans vos sentiers* (Ps. 16, 5).

Venez aussi, aveugles, pour lui dire : *Illuminez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort* (Ps. 12, 4).

Tels furent ceux qui se rendirent à l'heure marquée, après que les premiers invités eurent été exclus par leurs vaines excuses.

Lors donc qu'au moment voulu ils accoururent du milieu des places et des carrefours de la ville, *le serviteur envoyé pour les chercher répondit : Maître, il a été fait comme vous l'avez ordonné, et il reste de la place, le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et contraignez d'entrer ceux que vous trouverez ;* n'attendez pas qu'ils se décident à entrer, forcez-les d'entrer.

J'ai préparé un grand festin, une salle immense, je ne souffrirai pas qu'il y ait des places vides.

C'est ainsi que les Gentils sont venus du milieu des rues et des places publiques ; puissent les hérétiques venir du milieu des haies ! (Ser. 112).

VII.- L'enfant prodigue (Saint Luc, 15, 11, 32).

Sommaire : Les deux peuples. — Le fils aîné embrasse le culte du vrai Dieu ; le plus jeune abandonne son père dans le désir de jouir des créatures, au mépris du Créateur. — Ce que signifient la région lointaine, la famine, les pourceaux et les siliques. — Paroles de l'âme qui se prépare à faire péni-

tence. — Retour vers le père. — Le bras du père embrassant son fils, n'est autre que Notre-Seigneur. — Confession des péchés. — La robe première, l'anneau, les chaussures, le veau gras et le banquet. — Cette fête se célèbre aujourd'hui par toute l'Eglise. — Indignation du peuple d'Israël qui dure encore.

Cet homme qui a deux enfants, c'est Dieu père des deux peuples qui sont comme les deux souches du genre humain, l'une composée de ceux qui sont restés fidèles au culte d'un seul Dieu, et l'autre de ceux qui ont oublié le vrai Dieu jusqu'à adorer des idoles.

Or c'est dès l'origine de la création des hommes qu'il faut considérer l'application de cette vérité.

Le fils aîné embrasse le culte du seul et vrai Dieu, le plus jeune part pour une contrée lointaine : il a demandé à son père la portion de bien qui devait lui revenir.

Ainsi, l'âme séduite par la puissance qu'elle croit avoir, demande à être maîtresse de sa vie, de son intelligence, de sa mémoire, de la supériorité de son esprit; ce sont là des dons de la libéralité divine, mais Dieu les lui donne pour en disposer selon sa volonté. Voilà pourquoi le père leur fit le partage de ses biens.

Le plus jeune s'en va dans une contrée lointaine par l'abus qu'il fait de ces biens naturels, parce qu'il a abandonné son père dans le désir de jouir des créatures au mépris du Créateur.

C'est peu de jours après qu'ayant rassemblé tout ce qu'il avait il partit pour une région lointaine, c'est-à-dire que ce fut peu après la création du genre humain que l'âme voulut à l'aide de son libre arbitre, se rendre maîtresse de sa nature et s'éloigner de son Créateur dans un sentiment exagéré de ses forces. Mais elle les perdit d'autant plus vite qu'elle s'éloignait de celui qui en est la source.

Aussi Notre-Seigneur appelle une vie de prodigalité cette vie qui aime à se répandre, à errer en liberté dans les pompes extérieures du monde, tandis que l'âme est vide au dedans d'elle-même; cette vie qui fait qu'on poursuit les vanités qu'elle enfante, tandis qu'on abandonne celui qui est au dedans de nous-mêmes.

Cette région lointaine, c'est donc l'oubli de Dieu : la famine doit se faire sentir dans cette contrée, c'est la faim de la parole de vérité.

L'habitant de cette contrée c'est quelque prince faisant partie de la milice de Satan : la maison des champs figure le genre de puissance qu'il exerce.

Les pourceaux sont les esprits immondes dont le démon est

le chef : les siliques dont les pourceaux se nourrissent sont les doctrines mondaines aussi vides que sonores, dont retentissent les louanges en l'honneur des idoles, et les fables des dieux qu'adorent les païens et qui font la joie des démons.

Aussi ce jeune homme qui voulait se rassasier, cherchait dans cette nourriture un élément solide et réel de bonheur, et il ne le trouvait pas, comme l'indiquent ces paroles : *Et personne ne lui en donnait.*

Rentrant alors en lui-même, en ramenant dans l'intérieur de sa conscience les affections qu'il avait laissé s'égarer sur toutes les vanités extérieures qui nous séduisent et nous entraînent, il s'écria : *Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance!*

Mais comment pouvait-il le savoir, lui, qui, comme tous les idolâtres, était tombé dans un si grand oubli de Dieu? Cette pensée de retour, ce réveil de l'âme ne lui vinrent donc qu'à la prédication de l'Evangile.

En entendant cette prédication : *Et moi,* dit l'enfant prodigue, *je meurs ici de faim.* Puis il ajoute : *Je me lèverai,* parce qu'il était comme étendu à terre, *et j'irai,* parce qu'il était bien éloigné; *à mon père,* parce qu'il était au service du maître de ces pourceaux.

Les autres paroles sont celles de l'âme qui se prépare à faire pénitence par la confession de ses péchés, mais qui n'en vient pas encore à l'action, car il ne fait pas encore cet aveu à son père; il se propose de le faire lorsqu'il se présentera devant lui.

Comprenez donc bien ce que signifie : *Venir à son père,* c'est-à-dire être établi par la foi dans l'Eglise, où la confession est à la fois légitime et avantageuse.

Qu'est-ce donc qu'il se propose de dire à son père? *Mon père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.*

Et se levant, il vint à son père. Comme il était encore loin, avant même qu'il comprît bien ce qu'était Dieu, qu'il commençait cependant à chercher avec amour, *son père le vit. Et touché de compassion il accourut, et se jeta à son cou.*

Qu'est-ce à dire qu'il se jette à son cou? c'est-à-dire qu'il incline, qu'il abaisse son bras pour l'étreindre, ce bras qui n'est autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et il le baisa. Il le console par la parole de la grâce qui lui donne l'espérance de la rémission de ses péchés; c'est ainsi

qu'au retour de ses égarements il lui donne le baiser d'amour paternel.

Une fois entré dans l'Eglise, il commence la confession de ses péchés, mais sans la faire aussi complète qu'il se l'était proposé; il va seulement jusqu'à ces paroles : *Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils,* car il veut obtenir la grâce de Dieu, ce dont il avoue que ses péchés le rendent indigne.

Aussi il n'ajoute pas ce qu'il avait d'abord résolu en lui-même de dire : *Traitez-moi comme un de vos mercenaires.* Lorsqu'il était sans pain, il désirait la condition des mercenaires; mais après avoir reçu le baiser de son père, il la dédaigne avec une noble fierté.

Cette robe première, c'est la dignité qu'Adam avait perdue par son péché; les serviteurs qui l'apportent sont les prédicateurs de la réconciliation; l'anneau mis au doigt de la main, c'est le gage de l'Esprit saint à cause de la participation à la grâce dont le doigt est une juste figure.

La chaussure qu'on lui met aux pieds, figure la prédication à la préparation de l'Evangile par l'éloignement des choses de la terre.

Le veau gras, c'est le Seigneur qui a été rassasié d'opprobres dans sa chair. On donne l'ordre qu'on l'amène, et le père ordonne aussi de le mettre à mort, c'est-à-dire de prêcher sa mort, car il est vraiment immolé pour celui qui croit à son immolation et à sa mort.

Et mangeons, ajoute-t-il. Ces paroles sont une marque de joie dont il donne les motifs. *Car mon fils que voici était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.*

Ces festins de joie et cette fête se célèbrent aujourd'hui par toute l'Eglise, car ce veau gras qui est le corps et le sang du Seigneur est offert à Dieu le Père, et nourrit toute sa famille.

Le fils aîné qui pendant ce temps n'est point allé dans une région lointaine, mais n'est pas cependant dans la maison, représente le peuple d'Israël : il est dans les champs, c'est-à-dire qu'il est tout entier aux œuvres de la terre, dans le riche héritage de la loi et des prophètes et dans toutes sortes d'observances judaïques.

Il revient des champs et approche de la maison : il entend un concert, c'est-à-dire des hommes qui, remplis de l'Esprit saint, prêchaient l'Evangile dans une parfaite harmonie.

Il appelle un des serviteurs, et lui demande ce que tout cela veut dire; en d'autres termes, il se met à lire un des Prophètes, et cherche à savoir en l'interrogeant la cause de ces

fêtes qu'on célèbre dans l'Eglise dont il voit qu'il ne fait pas encore partie.

Le Prophète, serviteur de son Père, lui répond : *Votre frère est revenu, et votre Père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain et sauf*, c'est-à-dire, votre frère s'en était allé aux extrémités de la terre; de là cette joie plus vive de ceux qui font entendre des chants nouveaux, car ces louanges retentissent d'un bout à l'autre de la terre.

L'indignation du peuple d'Israël dure encore, et il ne veut pas entrer; mais lorsque la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise, le père sortira dans le temps opportun afin que tout Israël soit sauvé.

Ce peuple est tombé en partie dans l'aveuglement, figuré par l'absence du fils aîné dans les champs, jusqu'à ce que le plus jeune revienne pleinement de ses longs égarements au milieu de l'idolâtrie des nations, pour manger le veau gras.

Les Juifs, en effet, seront un jour ouvertement appelés au salut qui vient de l'Evangile; et cette vocation manifeste nous est ici représentée par la sortie du père qui vient prier son fils aîné d'entrer (Quest. sur les Evang., L. II).

VIII.- Le mauvais riche et Lazare (Saint Luc, 16, 19-31).

Sommaire : Le riche vêtu de pourpre et de lin n'était ni calomniateur, ni voleur; seulement il était riche. — Il était inhumain. — C'est pour ce crime qu'il fut plongé dans les tourments. — Le désir d'une goutte d'eau. — Si tel est le châtiment des avares, quel sera celui des ravisseurs des biens d'autrui? — Faire l'aumône de ce qui nous appartient.

Un riche voyait étendu à sa porte un pauvre couvert d'ul cères : Notre-Seigneur ne dit pas de lui qu'il se fût approprié le bien d'autrui. Il dit seulement : *Un homme était riche, il était vêtu de pourpre et de lin, et faisait tous les jours des festins splendides.*

Il n'est pas dit qu'il fût ni calomniateur, ni oppresseur des pauvres, ni ravisseur, voleur ou recéleur du bien d'autrui, ni spoliateur des orphelins, ni persécuteur des veuves; rien de tout cela : seulement *il était riche.*

Est-ce donc un si grand crime? Il était riche, mais riche de son propre bien.

Voulez-vous connaître le véritable crime de ce riche? ne

cherchez pas ailleurs que dans ce que vous dit la Vérité : *Un homme était riche, il était vêtu de pourpre et de lin, et faisait tous les jours des festins splendides.*

Quel était donc son crime ? C'était Lazare, un pauvre couvert d'ulcères, couché devant sa porte, sans qu'il daignât le secourir. Ce fait prouve qu'il était sans entrailles.

Si le pauvre Lazare qui gisait à la porte du riche, avait reçu de lui le pain nécessaire, serait-il écrit qu'il souhaitait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ?

Ce crime seul, cette inhumanité avec laquelle il dédaignait le pauvre étendu devant sa porte, sans lui donner les aliments convenables, lui mérita une sentence de condamnation éternelle : une fois enseveli et plongé dans les tourments de l'enfer, il leva les yeux et vit le pauvre dans le sein d'Abraham.

Mais pourquoi plus de détails ? Il en fut réduit à désirer une goutte d'eau, lui qui n'avait pas voulu donner une miette de pain ; et un juste jugement lui fit refuser cette goutte d'eau, parce que sa cruelle avarice avait refusé de donner une miette de pain.

Si tel est le châtiment des avares, quel sera celui des ravisseurs ?

Mais, me dira un de ces ravisseurs du bien d'autrui, je ne ressemble point à ce riche. Je donne du pain à ceux qui ont faim, je donne des vêtements à ceux qui n'en ont point, et l'hospitalité aux étrangers.

Vous croyez donner ? Oui, si vous ne ravissiez pas le bien d'autrui. Cessez de prendre, et vous aurez vraiment donné. Celui à qui vous donnez est dans la joie, mais celui que vous dépouillez est dans les larmes : lequel des deux exaucera le Seigneur ?

Vous dites à celui à qui vous donnez : Rendez grâces du bienfait que vous avez reçu ; mais l'autre vous dit de son côté : Je souffre de ce que vous m'avez pris.

De plus, ce que vous avez pris à l'un, vous le conservez presque en entier ; et ce que vous donnez à l'autre, est fort peu de chose. Mais eussiez-vous donné aux pauvres tout le fruit de vos rapines, Dieu n'a point pour agréables de semblables aumônes. Insensé, vous dit-il, je vous ai fait un devoir de donner, mais non pas du bien d'autrui : si vous avez, donnez de ce qui vous appartient ; si vous n'avez rien à vous, mieux vaut ne rien donner que de dépouiller les autres (Ser. 178).

IX.- Le pharisien et le publicain (Saint Luc, 18, 9-14).

SOMMAIRE : La foi n'est point le partage des orgueilleux. — Paroles vaines et orgueilleuses du pharisien. — Il insulte celui qui prie avec humilité. — Sentence du Juge divin. — Se garder de l'orgueil.

Afin de bien établir que la foi n'est point donnée aux orgueilleux, mais aux humbles, Notre-Seigneur dit cette parabole pour quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes et en leur justice, et qui méprisaient les autres : *Deux hommes montèrent au temple pour y prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, étant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes.*

Il aurait dû se contenter de dire : Comme beaucoup d'hommes. Que signifie *comme le reste des hommes?* Comme tous les autres hommes, excepté lui.

Je suis donc juste, dit-il, les autres sont des pécheurs. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont injustes, voleurs, adultères.*

Voici près de lui un publicain qui lui donne occasion de s'enfler davantage encore. *Comme ce publicain,* dit-il. Je suis seul de mon côté; il est du nombre des autres. Je ne lui ressemble pas, parce que je fais des œuvres de justice qui me séparent des hommes d'iniquité.

Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

Cherchez dans ses paroles ce qu'il a demandé à Dieu, vous ne trouverez rien; il est monté pour prier, il n'a pas voulu louer Dieu mais se louer lui-même.

Mais c'était peu de ne pas prier Dieu et de se glorifier; il lui faut encore insulter celui qui prie.

Le publicain, au contraire, se tenait au loin; et cependant il s'approchait de Dieu : la conscience de ses crimes l'en éloignait, l'humilité l'en rapprochait.

Il se tenait au loin, mais le Seigneur le considérait de près, car le Seigneur est élevé et il abaisse ses regards sur les humbles, tandis qu'il ne voit que de loin les orgueilleux, tels qu'était ce pharisien.

Considérez encore l'humilité du publicain : peu content de se tenir éloigné, *il ne levait pas même les yeux au ciel.* Pour attirer les regards de Dieu, il n'osait lever ses regards vers lui ; sa conscience le chargeait, mais l'espérance le soulevait. Voyez encore : *il se frappait la poitrine* : il se punissait lui-même ; aussi le Seigneur pardonnait-il à son aveu.

Il se frappait la poitrine en disant : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Voilà un homme qui prie. Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu lui pardonne, puisqu'il se reconnaît si bien ?

Vous avez entendu la controverse au sujet du pharisien et du publicain, écoutez maintenant la sentence ; vous avez entendu l'accusateur orgueilleux et l'humble accusé, écoutez maintenant le juge.

En vérité, je vous le dis (c'est la vérité, c'est Dieu qui parle) : *En réalité, je vous le dis, ce publicain descendit du temple, justifié, et non pas le pharisien.*

Pourquoi, Seigneur ? Je vois le publicain descendre du temple justifié plutôt que le pharisien. Je voudrais en savoir la raison. Vous cherchez pourquoi ? *Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.*

Vous avez entendu la sentence : prenez garde au mauvais motif ; autrement dit : Vous avez entendu la sentence, prenez garde à l'orgueil (Ser. 115).

X.- Les ouvriers envoyés à la vigne (Saint Matthieu, 20, 1-16).

Sommaire : Les différentes heures du jour. — Le père de famille promet un denier pour salaire. — Satisfaction des ouvriers. — Les ouvriers de la onzième heure sont payés les premiers. — Murmures de ceux de la première heure. — Juste réponse du père de famille. — Pourquoi tous les ouvriers furent-ils égaux ? — Le denier, c'est la vie éternelle. — L'éternité bienheureuse est promise à tous. — Ne pas tarder à se convertir.

Notre-Seigneur dit un jour à ses disciples : *Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit afin de louer des ouvriers pour sa vigne.*

Il sortit de grand matin, loua ceux qu'il trouva et convint avec eux d'un denier pour salaire.

Il sortit à la troisième heure, en vit d'autres et les envoya travailler à sa vigne.

Il fit la même chose à la sixième et à la neuvième heure : il sortit enfin à la onzième heure vers la fin du jour, et en trouva d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous ici ? Pourquoi ne travaillez-vous pas à ma vigne ? Ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Allez, leur dit-il, et je vous donnerai ce qui sera juste.

Ils furent satisfaits du denier qui leur fut promis pour salaire.

Comment ceux qui ne devaient travailler qu'une heure, auraient-ils pu espérer un denier ? Ils s'estimaient heureux cependant de pouvoir recevoir quelque chose, et le père de famille les envoya travailler pour une heure.

Le soir étant venu, le père de famille commanda de payer à chacun ce qui lui était dû, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers.

On commença donc par ceux qui étaient venus à la onzième heure, et il leur fit donner à chacun un denier.

Ceux qui avaient travaillé depuis la première heure, voyant que les derniers recevaient un denier dont on était convenu avec eux, crurent qu'ils recevraient davantage ; mais quand leur tour fut venu, ils reçurent également chacun un denier.

Ils murmurèrent donc contre le père de famille en disant : Nous avons supporté le poids du jour et de la chaleur, et vous nous égalez à ceux qui n'ont travaillé qu'une heure dans votre vigne !

Le père de famille fit à l'un d'eux cette réponse, on ne peut plus juste : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice, je vous ai donné ce dont nous sommes convenus, je ne vous ai point trompé, je vous paye le prix stipulé entre nous. Ce n'est pas le paiement d'un salaire, mais une grâce que je veux faire à celui-ci. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ; et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ?

Si je prenais à quelqu'un ce qui ne m'appartient pas, je serais avec raison traité de voleur et d'homme injuste ; mais quand j'acquitte mes dettes et que de plus je donne à qui il me plaît, celui que je paye ne saurait me reprocher rien, et celui à qui je donne doit ressentir une joie plus vive.

Il n'y avait rien à répliquer : tous ainsi furent égaux ; les derniers devinrent les premiers et les premiers les derniers, c'est-à-dire qu'il y eut égalité et non primauté.

Que signifient ces paroles : Les derniers ont été les premiers et les premiers les derniers ?

A la première heure sont appelés ceux qui sont chrétiens dès leur naissance ; à la troisième, les adolescents ; à la sixième,

les jeunes gens ; à la neuvième, ceux qui ont passé l'âge mûr ; et à la onzième seulement les vieillards entièrement épuisés : tous néanmoins recevront le même denier de la vie éternelle.

Mais faites attention et comprenez bien cette vérité : nul ne doit différer de venir travailler à la vigne, parce qu'il est assuré de recevoir ce même denier, à quelque heure qu'il y vienne.

Il est certain que ce denier lui est offert ; mais lui ordonne-t-on d'ajourner ? Est-ce que les ouvriers qui furent loués pour aller à la vigne, lorsque le père de famille sortit pour arrêter ceux qu'il rencontra à la troisième heure, ce qu'il fit en effet, lui dirent : Attendez, nous n'irons qu'à la sixième heure ? Ceux qu'il trouva à la sixième lui dirent-ils : Nous irons à la neuvième ? Et ceux de la neuvième reprirent-ils : A la onzième seulement nous irons ? Puisqu'il doit donner à tous le même denier, pourquoi nous fatiguer plus longtemps ?

Dieu a déterminé dans son conseil, ce qu'il doit donner et ce qu'il doit faire ; pour vous, venez quand il vous appelle.

Oui, la même récompense, l'éternité bienheureuse est assurée à tous ; mais le moment de se rendre au travail est singulièrement décisif.

Supposons, par exemple, que ceux qui sont appelés à la sixième heure, à cet âge où la jeunesse est aussi ardente que la chaleur du jour à la sixième heure, disent à celui qui les appelle : Attendez, l'Evangile nous apprend que nous recevrons tous la même récompense, nous irons à la onzième heure, lorsque nous serons arrivés à la vieillesse, et nous recevrons tout autant, pourquoi nous fatiguer davantage ?

On leur dirait avec raison : Vous refusez le travail, sans savoir si vous arriverez à la vieillesse ? On vous appelle à la sixième heure ? Venez. Le père de famille vous a promis le denier, lors même que vous ne viendriez qu'à la onzième heure ; mais personne ne vous a assuré que vous vivriez une heure encore ; je ne dis pas, remarquez-le bien, jusqu'à la onzième, mais jusqu'à la septième.

Et sûr de la récompense mais incertain de la vie, vous remettez à plus tard l'invitation qui vous est faite ! Ah ! prenez garde de perdre en différant ainsi ce que vous assure la promesse divine.

S'il est vrai de parler ainsi des enfants qui sont les appelés de la première heure ; si cela est vrai des adolescents qui appartiennent à la troisième heure, et des jeunes gens qui sont dans toute l'ardeur de la sixième heure, avec combien plus de raison peut-on dire à ceux qui sont parvenus à l'extrême vieil-

lesse : Il est onze heures, et vous restez dans l'oisiveté ? et vous hésitez de venir ?

Ne tardez donc pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour : car sa colère viendra soudain, et au jour de la vengeance il vous perdra (Eccli. 5, 8).

Ainsi ne remettez pas et ne fermez pas la porte, ouverte devant vous. C'est l'auteur même du pardon qui vous ouvre cette porte ; que tardez-vous ?

S'il vous ouvrait après que vous auriez frappé, vous devriez être au comble de la joie ; il vous ouvre avant même que vous ayez frappé, et vous restez dehors ?

Ne tardez donc point davantage ! (Ser. 87).

XI.- Les dix marcs d'argent (Saint Luc, 19, 12-27).

Sommaire : Jésus-Christ et l'Eglise. — Les dix marcs sont les dix commandements de la loi. — Ils ont été confiés aux serviteurs. — Protestation des Juifs. — Retour du Seigneur. — Rendements des comptes. — Récompenses et punitions.

Il y avait un homme de grande naissance, qui s'en alla dans un pays éloigné, pour y prendre possession d'un royaume, et revenir ; cet homme distingué c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Ce pays éloigné, c'est l'Eglise des nations répandue jusqu'aux extrémités de la terre : il doit cependant revenir ; il s'est éloigné en effet, pour faire entrer la plénitude des nations ; et il reviendra, pour que tout Israël soit sauvé.

Les dix marcs d'argent signifient les dix commandements de la loi ; les dix serviteurs représentent ceux à qui la grâce a été annoncée quand ils étaient soumis à cette même loi.

Car il faut bien l'entendre : les dix marcs d'argent leur furent confiés, quand ils comprirent qu'il n'y avait plus de voiles et que la Loi elle-même faisait partie de l'Evangile.

Ceux de son pays qui lui envoyèrent des députés, pour protester qu'ils ne voulaient pas de lui pour roi, sont les Juifs, qui, même après la résurrection de Notre-Seigneur, envoyèrent des persécuteurs contre les Apôtres, et repoussèrent la prédication de l'Evangile.

Jésus-Christ revient après avoir pris possession de son royaume, parce qu'il doit revenir, en effet, dans tout l'éclat de sa gloire, lui dont le premier avènement a été si humble lorsqu'il disait : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (Jean, 28, 36).

Les serviteurs qui rendent compte de l'argent qu'ils ont reçu et que leur maître loue de l'avoir fait fructifier, représentent ceux qui ont fait un bon usage des grâces qu'ils ont reçues en augmentant les richesses du Seigneur, c'est-à-dire le nombre de ceux qui croient en lui, et qui ont ainsi un compte favorable à rendre.

Ceux qui n'ont point voulu agir de la sorte sont figurés par le serviteur qui a gardé son marc d'argent dans un mouchoir.

Il y a en effet des hommes assez pervers pour se flatter de dire : Il suffit à chacun de rendre compte pour soi ; qu'est-il besoin de prêcher aux autres ou de les servir, pour être ensuite forcé de rendre compte aussi pour eux, puisque ceux-là mêmes sont inexcusables devant Dieu, qui n'ont pas reçu la loi ni entendu l'Evangile, et se sont endormis : parce qu'ils pouvaient au moyen de la créature connaître le Créateur, ses perfections invisibles étant devenues intelligibles depuis la création du monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent ? N'est-ce pas là vouloir moissonner où il n'a pas semé et regarder comme coupables d'impiété ceux à qui ni la loi ni l'Evangile n'ont été annoncés ?

Or, sous le prétexte de se soustraire au danger d'un jugement si sévère, ils s'abstiennent, dans une honteuse paresse, du ministère de la parole, c'est-à-dire qu'ils tiennent enveloppé dans un mouchoir le talent qu'ils ont reçu.

Par cette banque où l'argent devait être déposé, nous entendons la profession même de la Religion, qui s'ouvre en quelque sorte publiquement pour procurer la facilité du salut.

Parmi les serviteurs qui ont fait un bon emploi de l'argent qui leur a été confié, l'un a gagné dix marcs et l'autre cinq : ils représentent ceux à qui la grâce a donné l'intelligence de la loi, et qui ont été acquis et gagnés au troupeau du Seigneur, soit parce que la loi est contenue dans le Décalogue, soit parce que Moïse qui l'a promulguée a composé cinq livres ; ces dix villes et ces cinq auxquelles ces serviteurs sont préposés, ont la même signification.

On ôte à celui qui n'a point fait fructifier son argent le marc qu'il avait reçu, pour le donner à celui qui en avait dix ; ce qui nous apprend qu'on mérite de perdre le don de Dieu lorsqu'on l'a reçu sans en faire aucun usage, et que ce don est doublé dans celui qui en a fait un bon usage.

Quant à l'ordre donné par le roi de mettre à mort ses ennemis en sa présence, il marque l'impiété des Juifs qui n'ont pas voulu se convertir au Seigneur (Quest. sur les Ev., L. II).

XII.- Les dix vierges (Saint Matthieu, 25, 1-13).

Sommaire : La parabole regarde l'Eglise tout entière. — Pourquoi cinq vierges d'un côté et cinq de l'autre. — Les folles sont vierges elles aussi, mais la porte leur est fermée. — La lampe des bonnes œuvres. — Les dix vierges vont au devant de l'époux. — Elles s'endorment. — Minuit! — Voilà l'époux! — Les vierges sages se moquent des vierges folles. — Les sages entrent dans la salle du festin et la porte se referme. — Je ne vous connais pas!

Cette parabole regarde l'Eglise tout entière.

Pourquoi Notre-Seigneur nous représente-t-il cinq vierges d'un côté et cinq vierges de l'autre? Parce que ce ne sont point des âmes quelconques, mais les âmes qui professent la foi catholique et qui paraissent se distinguer dans l'Eglise par la pratique des bonnes œuvres, et cependant, parmi elles, cinq sont sages et les cinq autres sont insensées.

Ces dernières sont vierges elles aussi, mais la porte leur est fermée. C'est peu qu'elles soient vierges, elles ont même des lampes : la lampe est un symbole de la pratique des bonnes œuvres, et c'est de ces œuvres que le Seigneur parle en ces termes : *Que vos œuvres luisent devant les hommes, afin qu'en voyant vos bonnes œuvres, les hommes glorifient votre Père qui est dans les cieux* (Matth. 5, 16).

Et ailleurs il dit encore à ses disciples : *Que vos reins soient entourés d'une ceinture et que vos lampes brûlent en vos mains* (Luc, 12, 35). La ceinture qui entoure les reins, c'est la virginité ; les lampes qui brûlent, ce sont les bonnes œuvres.

Ce n'est pas encore assez : il faut quelque chose de plus. Il faut de l'huile et l'huile est le symbole de la charité.

Parlons maintenant des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Elles ont voulu aller au-devant de l'époux. Or, que signifie aller au-devant de l'époux? C'est y aller par le cœur, c'est vivre dans l'attente de son arrivée.

Mais il tardait de venir : ce fut alors que toutes s'endormirent. Toutes, et les folles et les sages : toutes sommeillèrent et s'endormirent. Ce sommeil est celui auquel personne ne peut échapper : c'est la mort.

Toutes s'endormirent donc et les vierges prudentes et les vierges folles ; mais les vierges sages avaient leurs lampes pleines d'huile, tandis que celles des vierges folles étaient vides.

Pourquoi les vierges folles n'avaient-elles pas d'huile? parce qu'elles avaient cherché de plaire aux hommes : celui qui se

propose comme mobile de ses actions le témoignage d'autrui, ne porte pas d'huile avec soi.

Si vous évitez le mal et si vous faites le bien pour recueillir les louanges des hommes, vous n'avez pas d'huile dans l'intérieur de votre âme, et vos lampes s'éteindront lorsque les hommes cesseront de vous louer.

Avant que les dix vierges se soient endormies, il n'est pas dit que leurs lampes se fussent éteintes : les lampes des vierges sages brillaient d'un vif éclat, alimentées par l'huile intérieure, par la paix de la conscience, par la charité qui embrase le cœur.

Les lampes des vierges folles brillaient également, parce que leur lumière était entretenue par les louanges des hommes ; mais lorsqu'elles se furent levées, c'est-à-dire à la résurrection des morts, elles commencèrent à disposer leurs lampes, c'est-à-dire à préparer le compte qu'elles devaient rendre à Dieu de leurs œuvres.

Mais alors plus personne pour les louer, chacun s'occupe de soi, chacun pense à soi ; et il n'y a plus de vendeurs d'huile : les lampes commencent à s'éteindre, et les vierges folles se tournent vers les cinq vierges sages : *Donnez-nous de votre huile,* disent-elles, *car nos lampes s'éteignent.* Elles cherchent, comme elles l'ont toujours fait, à briller avec l'huile d'autrui, à vivre des louanges des hommes : *Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.*

De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, répondent les sages, *adressez-vous plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en pour vous.* Ce n'est pas un conseil, c'est une dérision. Quoi d'étonnant que les vierges sages se moquent des vierges folles ? Que signifie cette raillerie ? Vous n'avez jamais fait le bien que parce que les hommes vous louaient, parce qu'ils vous vendaient de l'huile, parce qu'ils vous vendaient leurs louanges.

Quels sont ceux qui vendent les louanges ? Ce sont les flatteurs.

Allez donc à ceux qui en vendent, c'est ce que vous n'avez cessé de faire. Quant à nous nous ne pouvons vous en donner. Pourquoi ? *De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous.* A peine, en effet, osons-nous porter un jugement sur nous-mêmes, combien moins pouvons-nous vous juger ce que vous êtes ? *Quand le roi de justice sera assis sur son trône, qui osera se glorifier d'avoir le cœur pur ?* (Prov. 20, 8-9).

Les vierges folles avaient bien fait des œuvres de charité, mais elles ne les avaient point faites sous les yeux de Dieu.

Comment donc les avaient-elles faites? Elles les avaient faites comme le Seigneur avait défendu de les faire : *Gardez-vous d'accomplir votre justice devant les hommes dans l'intention d'en être remarqués; autrement vous ne recevrez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Ne soyez pas non plus, quand vous priez, semblables aux hypocrites; car ils aiment à se tenir debout dans les places publiques et à y prier pour qu'on les observe. En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur récompense* (Matth. 6, 1).

Elles avaient acheté de l'huile, elles en avaient donné le prix; elles l'ont achetée, les hommes ne leur avaient point refusé les louanges, elles les avaient recherchées, elles les avaient obtenues. Mais ces louanges humaines ne leur seront d'aucun secours au jour du jugement.

Il n'est pas étonnant que pendant qu'elles vont pour acheter de l'huile, pendant qu'elles en cherchent, mais sans pouvoir en trouver, que la porte s'ouvre, que l'époux et l'épouse paraissent, et que l'Eglise soit glorifiée avec Jésus-Christ, que les vierges sages entrent dans la salle du festin et que la porte se referme.

Les vierges folles retournèrent, bien repentantes de n'avoir pas emporté d'huile avec elles; mais à quoi leur servira ce repentir tardif? Elles trouveront la porte fermée; elles entendront la voix de l'époux qui leur dira : *Je ne vous connais point!*

Préparons nos lampes pour le moment du réveil; entretenons-les avec les œuvres de charité, fournissons-les d'huile, et lorsque l'époux viendra, il nous introduira dans sa maison d'où le sommeil est banni et où nos lampes ne s'éteindront jamais (Ser. 93).

LIVRE V

INSTRUCTIONS ET CONSEILS

I.- Instructions que Jésus donne à ses Apôtres (Saint Matthieu, 10, 1-16).

Sommaire : Notre-Seigneur fortifie par ses enseignements le courage des martyrs. — Il envoie les brebis au milieu des loups. — Prudence du serpent et simplicité de la colombe. — Ce qu'il faut imiter dans l'un et dans l'autre.

Vous savez comment Notre-Seigneur a su fortifier par ses enseignements le courage de ses martyrs. *Voici que je vous envoie,* dit-il, *comme des brebis au milieu des loups.*

Si un loup vient fondre sur un grand troupeau de brebis, ces brebis fussent-elles au nombre de plusieurs mille, ce loup seul suffira pour jeter l'effroi parmi elles ; et si toutes ne deviennent pas sa proie, toutes sont néanmoins frappées d'épouvante.

Pour quel motif, et en vertu de quel pouvoir ose-t-on non pas recevoir un loup au milieu des brebis, mais envoyer les brebis au milieu des loups ? *Je vous envoie,* dit le Seigneur, *comme des brebis au milieu des loups ;* non pas près des loups, mais *au milieu des loups.*

Les loups étaient nombreux et les brebis en petit nombre ; mais après avoir égorgé ces brebis, les loups se sont changés et sont devenus brebis eux-mêmes.

Ecoutons les avertissements que nous donne Celui qui, en promettant des couronnes, nous impose d'abord le combat, regarde les combattants et porte secours à ceux qu'il voit épuisés de fatigue.

Quel espèce de combat ordonne-t-il ? *Soyez,* dit-il, *prudents comme des serpents et simples comme des colombes.*

S'il nous est commandé d'être simples comme des colombes,

comment concilier la prudence du serpent avec cette simplicité de la colombe? Ce qui me plaît dans la colombe, c'est qu'elle n'a point de fiel; ce que je redoute dans le serpent, c'est son venin.

Tout cependant n'est pas redoutable dans le serpent; s'il y a sujet de le haïr, il y a aussi sujet de l'imiter : lorsque le serpent se sent accablé de vieillesse, il se glisse à travers les anfractuosités de sa caverne et s'y dépouille de son ancienne peau, pour sortir de là tout rajeuni.

Imitez-le, chrétien, vous qui entendez le Christ s'écrier : *Entrez par la porte étroite* (Matth. 5, 13). L'apôtre saint Paul ne dit-il pas aussi : *Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres, et revêtez l'homme nouveau* (Coloss. 3, 9)?

Voilà donc ce que nous devons imiter dans le serpent : ce n'est point pour les avantages temporels que nous devons souffrir et mourir; si nous arrivons à nous dépouiller du vieil homme, et souffrir et mourir pour la vérité, nous avons imité la prudence du serpent.

Qu'est-il besoin de parler longuement de la simplicité de la colombe? Il fallait nous mettre en garde contre le venin du serpent, l'imitation avait ici des dangers, il y avait lieu de craindre; mais vous pouvez imiter la colombe en toute assurance.

Voyez comme les colombes aiment à vivre en société; partout elles vont ensemble, ensemble elles mangent; elles ne veulent pas rester seules, elles aiment la vie commune, et sont fidèles à l'amitié; leurs murmures sont des gémissements d'amour et leurs petits le fruit de tendres baisers.

Si parfois, comme nous le remarquons souvent, il s'élève entre elles des rixes à propos de leurs nids, ce sont des disputes pacifiques. Les voit-on se séparer à la suite de ces différends? Non, elles continuent de voler de concert, et à manger ensemble.

Voici comment imiter les colombes. *Si quelqu'un*, dit l'Apôtre, *ne se soumet pas à ce que nous vous ordonnons par cette lettre, notez-le et n'ayez point de commerce avec lui* (II, Thess. 3, 14).

Voilà bien un différend, mais remarquez c'est une dissension de colombe et non de loups; car l'Apôtre ajoute : *Ne le considérez pas comme un ennemi, mais reprenez-le comme un frère.*

La colombe est affectueuse, même en disputant et le loup haineux, même en flattant (Ser. 64).

II.- Jésus annonce aux Apôtres les maux qu'ils auront à souffrir et la récompense qu'ils en recevront (Saint Matthieu, 10, 17-28).

Sommaire : Ne pas craindre ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. — Celui qui craint Dieu ne craint pas les hommes. — L'âme est immortelle, mais elle peut mourir elle aussi. — L'âme est la vie du corps, Dieu est la vie de l'âme. — On pleure les morts; mais il faut plutôt pleurer le pécheur et l'impie. — Les martyrs ont craint la mort de l'âme : ils ont été couronnés de la main de Dieu.

Notre-Seigneur nous avertit de ne pas craindre tout en craignant, et de craindre sans avoir de crainte. *Ne craignez pas*, nous dit-il, *ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme.*

C'est ainsi qu'il nous engage à bannir la crainte de nos cœurs; voyons maintenant comme il nous recommande cependant de craindre : *Mais craignez celui qui a le pouvoir de précipiter l'âme et le corps dans l'enfer.* Craignons donc pour ne pas craindre.

La crainte paraît être une lâcheté, le caractère des faibles et non des forts; mais écoutez l'Ecriture : *La crainte du Seigneur est l'appui des forts* (Prov. 14, 26).

Craignons pour ne pas craindre, en d'autres termes, craignons sagement pour ne pas craindre follement. Craignons Dieu et nous ne craindrons pas les hommes.

Qu'est-ce, en effet, qu'un homme peut avoir à craindre des hommes ?

Je vais vous tuer, vous dit-il. Qui tient ce langage ? A qui s'adresse-t-il ? Je vois ici deux hommes; l'un qui veut inspirer l'effroi, l'autre qui l'éprouve; l'un est puissant, l'autre faible; mais tous deux sont mortels. Le puissant peut frapper le corps du faible, mais peut-il en atteindre l'âme ?

L'âme est immortelle, mais elle peut mourir elle aussi : elle est immortelle car elle conserve toujours une certaine vie qui ne s'éteint jamais, mais elle peut mourir si elle perd Dieu; car si l'âme est la vie du corps, Dieu est la vie de l'âme.

L'âme est une créature si grande, si excellente, que même étant morte, elle peut continuer d'animer le corps : voyez, en effet, l'âme de l'impie, de l'infidèle, de l'homme pervers et endurci; elle est morte, et cependant cette âme qui est morte donne la vie au corps.

Après cette courte explication, sachez et soyez sûrs que comme le corps est mort quand il est séparé de l'âme, ainsi

l'âme est morte lorsqu'elle est séparée de Dieu, et tout homme éloigné de Dieu a sûrement l'âme morte.

Vous pleurez un mort; pleurez plutôt le pécheur, pleurez l'impie, pleurez l'infidèle. Il est écrit : *On pleure un mort pendant sept jours, mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés tous les jours de leur vie* (Eccli. 22, 13).

Pénétré de cette vérité, l'opprimé doit répondre à son persécuteur : Pourquoi me forcez-vous d'offenser Dieu ? Vous voulez donc me contraindre de faire le mal ? Si je m'y refuse, que ferez-vous ? Vous frapperez mon corps pour en éloigner mon âme ; mais le corps est fait pour l'âme. Mais mon âme n'est ni imprudente ni insensée. Vous voulez frapper mon corps ; vous voulez qu'en craignant de vous voir frapper mon corps pour en faire sortir mon âme, je tue moi-même mon âme pour en faire sortir mon Dieu ? Je ne crains pas les persécutions, mais je crains de me frapper moi-même et de mettre ainsi à mort non point mon corps, mais mon âme. Oui, je crains que mon âme ne soit condamnée à mourir dans le feu de l'enfer.

Voilà pourquoi le Seigneur affirme qu'il *a le pouvoir de mettre à mort le corps et l'âme dans le feu de l'enfer*. Comment cela ? Est-ce que l'impie jeté dans cette géhenne brûlante, son âme brûlera comme son corps ? La mort du corps est le supplice éternel, et la mort de l'âme, la privation de Dieu.

Voulez-vous savoir quelle est la mort de l'âme ? Ecoutez le Prophète vous dire : *Que l'impie disparaisse et qu'il ne voie point la gloire de Dieu* (Is. 26, 10).

Que l'âme craigne donc de mourir et qu'elle ne redoute pas la mort de son corps : car en craignant de mourir, et en vivant unie à son Dieu, sans l'offenser et sans s'éloigner, elle méritera de recouvrer son corps à la fin des siècles, non pour subir la peine éternelle, comme les impies, mais pour jouir, comme les justes, de la vie éternelle.

Les martyrs ont craint cette mort de l'âme, ils ont aimé cette vie éternelle, ils ont attendu avec confiance l'effet des promesses de Dieu, ils ont méprisé les menaces des persécuteurs, et c'est ainsi qu'ils ont mérité d'être couronnés de la main de Dieu (Ser. 65).

III. - Sages de ce monde aveuglés ; humbles éclairés (Saint Matthieu, 11, 25-27).

Sommaire : Le mot « confession » signifie quelquefois « louange ». — Sages et prudents à qui les mystères ont été cachés. — Ils ont été révélés aux petits. — Quels sont les grands et quels sont les petits ?

Nous lisons dans le saint Evangile que Notre-Seigneur Jésus-Christ tressaillit dans l'Esprit saint et dit : *Je vous confesse, mon Père, Dieu du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits.*

Si nous considérons les paroles du Seigneur avec le respect, l'attention et surtout la piété qu'elles exigent, nous remarquerons que dans les saintes Ecritures, le mot confession ne signifie pas toujours l'aveu du pécheur repentant, mais il est aussi quelquefois l'expression de la louange.

Ecoutez donc la louange du Seigneur : *Je vous confesse, mon Père, Dieu du ciel et de la terre.* De quoi vous louer ? *De ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits.*

Que signifie ceci ? Comprenez-le par les paroles opposées à celles-ci : *Vous les avez révélées aux petits ;* il n'ajoute pas : Et vous les avez découvertes aux insensés et aux imprudents ; non, mais : *Vous les avez cachées aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits.*

Aux sages et aux prudents ridicules, aux arrogants qui revendiquent une fausse grandeur, et qui sont trop réellement enflés d'orgueil, le Sauveur oppose non pas les insensés, les imprudents, mais les petits.

Quels sont ces petits ? Les humbles.

Vous avez donc *caché ces choses aux sages et aux prudents.* Sous le nom de sages et de prudents, il désigne les orgueilleux, comme il nous le fait comprendre lorsqu'il ajoute : *Et vous les avez révélées aux petits.* Vous les avez donc tenues cachées pour ceux qui ne sont pas petits. Qu'est-ce à dire ? A ceux qui ne sont pas humbles. Or, quels sont ceux qui ne sont pas humbles, si ce n'est les orgueilleux ?

O voie du Seigneur ! Ou elle n'était point tracée, ou elle était cachée, pour nous être un jour dévoilée. D'où viennent les tressaillement du Seigneur ? De ce qu'elle a été découverte aux petits. Nous devons donc être petits, car si nous voulons être grands, nous estimer sages et prudents, n'espérons point cette révélation.

Quels sont les grands ? Les sages et les prudents. Mais *en se disant sages, ils sont devenus insensés* (Rom. 1, 22). Le remède est dans une conduite opposée. Si vous êtes devenu insensé en vous disant sage, avouez votre folie pour devenir sage. Mais faites cet aveu du fond du cœur, car il n'est que l'expression de la pure vérité.

Convenons-en, non seulement devant les hommes, mais re-

connaissons-le aussi devant Dieu; car en nous-mêmes, comme dans tout ce qui nous touche, nous ne sommes véritablement que ténèbres.

Reconnaissons que nous ne sommes que ténèbres et écrions-nous avec le Psalmiste : *C'est vous, Seigneur, qui ferez luire le flambeau qui m'éclaire, c'est par votre lumière que vous dissiperez mes ténèbres* (Ps. 17, 29). Ce qui est en moi n'est que ténèbres, mais vous êtes la lumière qui dissipez mes ténèbres et m'inondez de vos clartés (Ser. 67).

IV.- Joug de Jésus-Christ doux et léger (Saint Matthieu, 11, 28-30).

Sommaire : Pourquoi sommes-nous dans la peine? — Le Seigneur ne nous apprend pas à faire des miracles; mais à être doux et humbles de cœur. — La grandeur plaît à tous, mais l'humilité y conduit. — Le joug du Seigneur. — Ce qui l'adoucit, c'est la charité. — Il a été léger pour l'Apôtre. — Le fardeau du Seigneur est lourd pour ceux qui n'aiment pas.

Ecoutons ce qu'ajoute le Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués.*

Pourquoi, en effet, sommes-nous tous dans la peine? N'est-ce point parce que nous sommes des hommes mortels, fragiles, infirmes et chargés de ces corps de boue qui se froissent les uns les autres? Mais s'ils se trouvent ici trop à l'étroit, élargissons l'étendue de notre charité.

Pourquoi nous fait-il cette invitation : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués?* N'est-ce pas afin de nous donner le moyen de n'être plus dans la peine? C'est la promesse qu'il nous fait aussitôt. *Et je vous soulagerai,* dit le Seigneur.

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, non pas à construire l'univers, ni à créer les choses visibles et invisibles, ni à faire des miracles dans ce monde et à ressusciter des morts, *mais apprenez que je suis doux et humble de cœur.*

Voulez-vous devenir grand? Commencez par vous faire petit. Vous vous proposez de bâtir un édifice d'une grande hauteur : occupez-vous tout d'abord d'en asseoir les fondements à une grande profondeur. Plus on veut exhausser une construction; plus important doit être un édifice, plus aussi le fondement doit être profond.

On s'élève en construisant une demeure, on s'abaisse en creusant les fondations ; aussi peut-on dire que la maison

descend avant de monter, et que la grandeur ne vient qu'après l'humiliation.

Quel est le faîte de l'édifice que nous entreprenons de construire? Jusqu'où doit s'élever le sommet de cet édifice? Je m'empresse de le dire : c'est jusqu'à la vue de Dieu. Vous voyez quel but élevé, quelle fin sublime, c'est la vue même de Dieu (Ser. 69).

Le Seigneur ajoute : *Et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.*

Comment peut-on dire que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger, puisqu'on ne porte ce joug et ce fardeau qu'en vivant avec piété en Jésus-Christ, *et ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, seront persécutés?* (II, Tim. 3, 12).

Au lieu donc de cette invitation : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai,* n'aurait-il pas dû dire plutôt : « Vous qui êtes en repos, venez travailler »?

Ce qui adoucit le joug de Jésus-Christ, c'est la charité. Sous ce joug si doux et ce fardeau si léger, nous entendons l'Apôtre nous dire : *Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un; j'ai été trois fois battu de verges, lapidé une fois; trois fois j'ai fait naufrage, j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer* (II Cor. 6, 24); et il avait encouru encore d'autres dangers qu'il serait facile d'énumérer, mais que l'on ne pourrait supporter qu'avec le secours de l'Esprit saint.

L'Apôtre ressentait donc souvent et abondamment les travaux et les angoisses dont il parle, mais l'Esprit saint était avec lui, la charité du Christ adoucissait pour lui toutes les rigueurs, et allégeait tous les fardeaux accablants de la vie présente.

Voilà comment le joug du Christ était doux pour lui et son fardeau léger : aussi ne craignait-il pas d'appeler afflictions légères ces terribles épreuves, ces dangers épouvantables dont le seul récit fait frémir.

Les hommes se laissent tailler et brûler les chairs par les médecins, afin d'échapper par ces douleurs à d'autres douleurs qui ne sont pas éternelles, et pour prolonger tant soit peu une vie languissante.

Dans l'espoir incertain d'obtenir un court repos sur la fin de ses jours, le soldat use sa vie au milieu des guerres; exposé à passer plus d'années dans la fatigue que dans la paix et le repos.

Quelles tempêtes, quels orages affrontent les marchands pour

acquérir des richesses grosses elles-mêmes d'orage, et qui renferment plus de dangers et de tempêtes qu'ils n'en ont supporté pour les acquérir?

Voyez encore comme les chasseurs bravent le froid, la chaleur, les dangers que leur font courir les chevaux, les fossés, les précipices, les fleuves, les bêtes sauvages elles-mêmes. Comme ils souffrent la faim et la soif quand il s'agit de s'emparer d'un animal, dont parfois, malgré tout ce qu'ils endurent, la chair ne saurait être offerte sur leurs tables!

C'est que l'amour rend facile et réduit presque à rien ce qu'il y a de plus terrible et de plus accablant.

Combien donc la charité rendra plus doux le joug du Seigneur et son fardeau plus léger!

S'il est lourd et pesant pour ceux qui aiment peu, il est facile à porter pour tous ceux qui aiment beaucoup.

Aussi qu'a fait la miséricorde du Seigneur? Elle a voulu que le véritable chrétien, déchargé par la grâce du joug accablant de l'ancienne loi, fût allégé par la facilité que donnent une foi pure, une ferme espérance et une sainte charité.

Quelles que soient les persécutions du monde, il n'est rien de plus vrai que ce cantique chanté par les anges à la naissance du Sauveur : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Luc, 2, 14), parce que le joug de celui qui venait de naître était doux et son fardeau léger.

Et comme s'exprime l'Apôtre : *Dieu est fidèle, il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais il nous fera profiter de la tentation, afin que nous puissions persévérer* (I Cor. 10, 13; Ser. 70).

V.- Les deux racines : la cupidité et la charité (Saint Matthieu, 12, 33-37).

Sommaire : C'est par le fruit qu'on connaît l'arbre. — Avant la venue du Seigneur, tous les arbres étaient mauvais. — S'il eut arraché tous les arbres mauvais, il n'en serait resté pas un seul. — Il a fait acte de miséricorde, afin d'exercer ensuite la justice. — Il a accordé aux vrais croyants la rémission des péchés, et il en a fait de bons arbres. — La cupidité est la racine de tout mal; la racine de tout bien est la charité. — On ne peut regarder comme un bien supérieur ce qui est commun avec les méchants. — A quoi servent les biens de ce monde, si on ne possède pas Dieu?

Notre-Seigneur nous avertit d'être de bons arbres afin de pouvoir porter de bons fruits. *Ou rendez l'arbre bon et son fruit bon*, dit-il, *ou rendez l'arbre mauvais et son fruit mauvais; car c'est par le fruit qu'on connaît l'arbre.*

Dans ces mots : *Ou rendez l'arbre bon et son fruit bon*, il y a non point un avis, mais un précepte salutaire que nous sommes obligés d'accomplir.

Et dans ces autres : *Rendez l'arbre mauvais et son fruit mauvais*, il n'y a pas un précepte à accomplir, mais un ordre qui exige de nous l'obéissance.

Ces paroles s'adressaient aux Pharisiens qui croyaient, tout mauvais qu'ils étaient, pouvoir bien parler et bien agir. Le Sauveur leur déclare que cela est impossible; il faut commencer par changer l'homme, si l'on veut changer les œuvres. Si l'homme reste mauvais, il ne peut bien agir; et s'il est bon, il ne saura agir mal.

En venant au monde, le Seigneur trouva tous les arbres mauvais; mais *il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu à ceux qui devaient croire en son nom* (Jean, 1, 12). Tout homme donc qui est bon aujourd'hui, c'est-à-dire qui est un bon arbre, a été trouvé mauvais et est devenu bon.

Et si lorsque le Seigneur est venu, il eût voulu arracher tous les arbres mauvais, en serait-il resté un seul qui ne méritât d'être déraciné? Mais il est venu faire d'abord acte de miséricorde, afin d'exercer ensuite la justice.

Aussi a-t-il accordé aux vrais croyants la rémission de leurs péchés, et n'a-t-il point voulu leur demander compte des anciennes dettes : il leur a pardonné leurs péchés, il en a fait de bons arbres. Il a détourné la cognée et apporté la paix.

Que chacun de nous devienne donc un bon arbre, et ne se flatte point de produire de bons fruits en demeurant un mauvais arbre. Il n'y a de bons fruits que sur les bons arbres : changez votre cœur, et vous changerez de conduite. Arrachez-en la cupidité et plantez-y la charité. De même que la cupidité est la racine de tout mal, la racine de tout bien est la charité.

Oh! si nous savions ce que c'est que le bien! Nous désirons la santé du corps : c'est un bien, cependant nous ne pouvons regarder comme un bien supérieur ce qui nous est commun avec les méchants.

Nous voulons avoir des richesses : j'en dis autant, c'est un bien, mais à la condition que nous en fassions un bon usage; or, nous ne pouvons en faire un bon usage si nous sommes mauvais. D'où il suit que l'or et l'argent sont un mal pour

les méchants et un bien seulement pour les bons, non parce que l'or et l'argent les rendent bons, mais parce qu'ils tombent dans les mains des bons qui les font servir à un bon usage.

Nous voulons de l'honneur : c'est encore un bien, mais à condition que nous en fassions un bon emploi. Combien y ont trouvé leur ruine ! Et pour combien a-t-il été un instrument de bonnes œuvres !

Ainsi donc sachons mettre de la différence entre ces diverses sortes de biens, puisqu'il est question de bons arbres : il n'est point de pensée qui doive être plus présente à notre esprit que celle de tourner nos regards sur nous-mêmes, de nous étudier, de nous examiner, de détruire en nous ce qui déplaît à Dieu, et de désirer y planter ce qui lui est agréable.

Comment être avide des biens extérieurs, lorsqu'on est vide de biens plus excellents ? Qu'importe d'avoir la bourse pleine, quand la conscience est vide ?

Vous voulez des biens sans vouloir être bon ! Ne comprenez-vous pas que vous devez rougir de ce que vous possédez, si dans votre maison tout est bien excepté vous ? Que voulez-vous avoir de mauvais, dites-le moi ? Rien absolument ; ni épouse, ni fils, ni fille, ni serviteur, ni servante, ni maison de campagne, ni habit, ni même vos chaussures. Et vous voulez toutefois mener une vie mauvaise !

Je vous en conjure, mettez votre vie au-dessus de vos chaussures. Toutes les choses qui vous entourent et sur lesquelles s'arrêtent vos regards, vous sont chères par leur élégance et leur beauté, et vous seul consentez à ne vous distinguer que par votre abjection et votre laideur !

Que vous servent les biens que vous avez, si vous ne possédez l'auteur et le maître de tous ces biens ?

Combien de temps encore aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous encore la vanité et cherchez-vous le mensonge ? La vérité vous fait entendre sa voix, et vous courez encore après la vanité ? Jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? (Ser. 72).

VI.- La Chananéenne (Saint Matthieu, 15, 21-28).

Sommaire : La Chananéenne nous apprend à partir de l'humilité pour nous élever aux plus hautes vertus. — Elle criait, mais le Seigneur feignait de ne pas l'entendre. — Il ne la dédaignait pas, mais il différait de l'exaucer. — L'humiliation qu'elle endura lui obtint miséricorde. — Grandeur de sa foi.

La Chananéenne dont l'Evangile nous fait un si grand éloge, est pour nous un exemple d'humilité et un modèle de piété; elle nous apprend à partir de l'humilité pour nous élever aux plus hautes vertus.

Cette femme ne faisait point partie du peuple d'Israël, mais du peuple des Gentils. En effet, comme nous le lisons dans l'Evangile, le Seigneur s'étant retiré du côté de Tyr et de Sidon, une femme sortit de ces contrées et lui demanda avec les plus vives instances la guérison de sa fille, cruellement tourmentée par le démon.

Elle criait avec un ardent désir d'obtenir la grâce qu'elle demandait : le Seigneur feignait de ne pas l'entendre, mais ce n'était point pour lui refuser sa miséricorde, mais pour enflammer son désir et surtout pour faire ressortir son humilité.

Elle criait comme si le Seigneur ne l'eût pas entendue; mais le Seigneur préparait en silence ce qu'il allait faire. Les disciples mêmes intercédèrent pour elle auprès de lui : *Renvoyez-la,* dirent-ils, *car elle crie derrière nous.* Mais le Seigneur : *Je ne suis envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël.* En effet, le Seigneur n'était envoyé que vers les brebis égarées de la maison d'Israël; mais comme il devait être servi par un peuple qu'il n'avait pas connu, comme ce peuple devait lui prêter une oreille docile, il ne l'oublia pas non plus au milieu des Juifs, car il dit dans une autre circonstance : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail; il faut que je les amène aussi, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur* (Jean, 10, 16).

De ce nombre était la Chananéenne; aussi Jésus ne la dédaignait pas, mais il différait de l'exaucer. Et cette femme redoublait ses cris et ses instances; elle persévérait, elle frappait, comme si elle eût déjà entendu ces paroles : *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira* (Matth. 7, 7). Elle insista, elle frappa.

Lorsque le Seigneur dit à ses disciples : *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira,* il venait de dire : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se retournant ils ne vous déchirent* (Ibid. 6), c'est-à-dire qu'après avoir méprisé vos perles, ils ne cherchent encore à vous nuire. Ne jetez donc pas devant eux des choses qui ne provoquent que leur mépris.

Mais comment distinguer, dira-t-on, les pourceaux et les chiens? Nous le voyons dans l'histoire de la Chananéenne. Comme elle

insistait, le Seigneur lui répondit : *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.*

Vous êtes une chienne, semble-t-il lui dire, vous êtes du nombre des Gentils, vous adorez les idoles : quoi de plus ordinaire aux chiens que de lécher les pierres ? *Il n'est* donc *pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.*

Si elle s'était éloignée après ces paroles, elle se serait retirée chienne comme elle était venue ; mais en continuant de frapper, elle cessa d'être une chienne pour devenir un homme : car elle redoubla ses demandes et l'humiliation même qu'elle endura fit éclater son humilité et lui obtint miséricorde.

Elle ne s'émut point, elle ne se fâcha point d'avoir été traitée de chienne quand elle demandait une grâce, quand elle implorait miséricorde. *C'est vrai, Seigneur,* répondit-elle, vous m'avez traitée de chienne ; je le suis réellement, je reconnais mon nom, c'est la vérité même qui parle ; mais je ne dois pas pour cela être exclue de vos faveurs. Hélas ! oui, je suis une chienne ; *mais les petits chiens eux-mêmes mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Je ne désire qu'une faveur bien petite et bien mince, je ne me jette pas sur la table, je cherche seulement des miettes.

O la belle leçon d'humilité qui nous est donnée ici ! Le Seigneur l'avait traitée de chienne ; elle ne dit pas : Non, je ne suis pas une chienne, elle répond au contraire : Vous avez raison, c'est vrai. Et le Seigneur, touché de cet humble aveu, reprend aussitôt : *O femme ! que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous désirez.*

Vous reconnaissez que vous êtes une chienne, et moi je déclare que vous avez tous les caractères de l'homme. *O femme ! que votre foi est grande !* Vous avez demandé, vous avez cherché, vous avez frappé ; recevez, trouvez, qu'il vous soit ouvert (Ser. 77).

VII.- Conseils de perfection chrétienne (Saint Matthieu, 19, 16-26).

Sommaire : Garder les commandements. — Ce qu'il faut faire pour être parfait. — Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. — Exhortation aux riches.

Ce passage de l'Evangile demande plutôt à être écouté qu'à être expliqué.

Quoi de plus clair que ces paroles : *Si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements?* Qui ne désire parvenir à la vie? et cependant qui veut garder les commandements? Si vous ne voulez pas les observer, pourquoi prétendre à la vie? Si vous êtes lent au travail, pourquoi si empressé à la récompense?

Ce jeune homme dont parle l'Evangile assurait qu'il avait été fidèle aux commandements, et on lui fait connaître des préceptes plus élevés : *Si vous voulez être parfait,* lui dit le Sauveur, *il vous manque une chose: allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres,* loin de le perdre, *vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi;* car il ne vous servirait de rien d'accomplir ce précepte, si vous ne consentiez à me suivre.

Ce jeune homme s'éloigna tout triste et tout chagrin, car il possédait de grandes richesses. Mais faites bien attention : ce qui lui a été dit, nous a été dit également.

Si vous ne voulez pas de conseils de perfection, observez au moins les préceptes indispensables : les premiers sont pour vous un lourd fardeau, chargez-vous au moins des seconds. Pourquoi cette indifférence pour les uns et pour les autres? Pourquoi leur être également opposé?

Voici les premiers : *Vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres; puis suivez-moi.* Voici les autres : *vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne rendrez point de faux témoignages; vous ne déroberez point; honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même.*

Ces préceptes sont moins élevés, observez-les fidèlement.

Eh! pourquoi vous crier de vendre votre propre bien, si je ne puis obtenir que vous ne ravissiez pas le bien d'autrui?

On vous a dit : *Ne dérobez pas;* et vous ravissez! Ayez donc pitié, ayez compassion de vous-même!

Ce jeune homme riche s'en alla tout triste et le Seigneur dit alors à ses disciples : *Je vous dis en vérité qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux.*

Jusqu'où va cette difficulté? La comparaison suivante montre qu'elle va jusqu'à l'impossibilité. Prêtez l'oreille; voici la difficulté : *Je vous le dis encore une fois : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume des cieux.*

A un chameau de passer par le trou d'une aiguille? S'il avait dit un insecte, ce serait déjà impossible.

Ayant entendu ces paroles, les disciples s'attristèrent et dirent

au Sauveur: S'il en est ainsi, qui pourra être sauvé? Qui parmi les riches?

Pauvres, prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire : Vous qui vous glorifiez de votre pauvreté, prenez garde à l'orgueil, vous seriez vaincus par des riches qui sont humbles; prenez garde à l'impiété, la piété de certains riches l'emporterait sur vous; gardez-vous de l'intempérance, vous seriez au-dessous des riches qui sont sobres : si ceux-ci ne doivent pas se glorifier de leur opulence, gardez-vous de vous enorgueillir de votre indigence.

Que les riches prêtent maintenant l'oreille à ce que dit l'Apôtre : *Ordonne*, dit-il, *aux riches de ce monde de ne point être orgueilleux* (I Tim. 6, 17). Le premier ver des richesses, c'est l'orgueil, ver funeste qui dévore tout et réduit tout en poudre.

Commande-leur donc de ne point être orgueilleux, de ne point se confier dans des richesses incertaines, de peur qu'ils ne s'endorment au sein des richesses, et qu'à leur réveil ils ne trouvent que la pauvreté.

Il ne faut donc point se confier aux richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant : le voleur vous enlève votre or, qui peut vous enlever votre Dieu?

Qu'est-ce que possède le riche, s'il ne possède Dieu; et que n'a pas le pauvre, s'il a le bonheur de posséder Dieu?

Si donc les riches ne doivent ni espérer ni mettre leur confiance dans les richesses, mais dans le Dieu vivant, quel usage doivent-ils faire de leurs richesses s'ils veulent parvenir à la vie?

Le voici : Qu'ils deviennent riches en bonnes œuvres, qu'ils donnent de bon cœur, qu'ils partagent.

Vous avez de la fortune et cet autre n'en a pas? partagez avec lui afin qu'il partage avec vous : partagez ici-bas, et vous aurez droit au partage de l'autre vie.

Partagez : je ne vous dis pas de donner la totalité de ce que vous possédez. Gardez pour vous autant et plus même que vos besoins le demandent : donnez-en seulement une partie.

Quelle partie? Examinez-vous vous-même. Voyez ce que vous pouvez faire, quel est le chiffre de votre fortune, ce que vous pouvez donner, ce que vous gardez pour vos besoins, ce que vous consacrez aux œuvres de miséricorde, ce que vous réservez pour vos plaisirs.

Soyez riches en bonnes œuvres, donnez de bon cœur, faites part de vos biens aux pauvres, faites-vous un trésor et un fondement solide pour l'avenir; si vous faites cela il ne vous sera pas difficile d'acquérir la véritable vie (Ser. 85).

VIII.- Croix et renoncement à soi-même Saint Marc, 8, 34-37).

Sommaire : L'amour de Dieu adoucit tout ce que les préceptes peuvent avoir de dur. — Où suivre le Seigneur? — Ne pas se décourager d'y parvenir. — Le Seigneur a aplani la voie en y marchant le premier. — Porter la croix, c'est supporter tout ce qu'il y a de pénible. — Obligation imposée à tous.

L'obligation imposée par le Seigneur de se renoncer soi-même si on veut le suivre, paraît dure et pénible; mais cette difficulté disparaît dès que Dieu nous donne la force d'accomplir ce qu'il nous commande.

Rien de plus vrai que ces paroles du Seigneur : *Mon joug est doux et mon fardeau léger* (Matth. 11, 30). En effet, l'amour de Dieu adoucit tout ce que les préceptes peuvent avoir de dur.

Or, comme l'homme ressemble généralement à l'objet de son amour, et que la grande affaire de la vie doit être de bien choisir ce qu'on doit aimer, est-il surprenant que celui qui aime le Christ et qui veut le suivre se renonce lui-même pour l'aimer?

Et où suivre le Seigneur? Nous savons où il est allé; il est ressuscité et il est monté aux cieux, c'est là que nous devons le suivre.

Pourquoi désespérer d'y parvenir? Nous ne pouvons rien en nous appuyant sur nos propres forces; mais le Seigneur nous a promis de nous venir en aide.

Encore une fois : pourquoi désespérer? Ne sommes-nous pas les membres de ce Chef divin? Au ciel donc il nous faut le suivre.

Oui, il nous est bon de l'y suivre, mais par quel chemin?

Lorsque le Seigneur prononçait les paroles que nous avons lues dans l'Evangile, il n'était pas encore ressuscité des morts, il n'avait pas encore souffert. Il devait endurer le mépris, l'outrage, les fouets, les épines, les blessures, les insultes, l'opprobre et la mort.

Cette voie vous semble rude, elle vous effraie, vous hésitez à suivre le Seigneur, suivez-le hardiment. Ces aspérités de la voie sont l'œuvre de l'homme; mais Jésus-Christ les a aplanies en y marchant le premier et en retournant au ciel.

Refuserez-vous de marcher à la gloire? Tous aiment la grandeur, mais l'humilité est le degré pour y monter. Pourquoi élever le pied au-dessus de vous-même? Ce n'est pas chercher

à monter, c'est vouloir tomber : commencez par ce degré et vous parviendrez.

C'est par ce degré d'humilité que refusaient de passer les deux disciples qui disaient à Jésus : *Seigneur, accordez-nous que dans votre royaume l'un de nous siège à votre droite et l'autre à votre gauche* (Marc, 10, 37). Ils ambitionnaient la grandeur, mais ils ne voyaient point le degré qui devait les y conduire.

Notre-Seigneur le leur place sous les yeux : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai?* Vous qui aspirez au faîte de la grandeur, pouvez-vous boire la coupe de l'humilité? Aussi ne se contente-t-il point de dire en général : *Qu'il se renonce lui-même et qu'il me suive,* mais il ajoute : *Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.*

Que signifient ces paroles : *Qu'il porte sa croix?* Qu'il supporte tout ce qui est pénible et me suive de cette sorte.

Lorsque vous aurez commencé de suivre le Divin Maître, en imitant sa vie et en obéissant à ses préceptes, vous rencontrerez beaucoup de contradicteurs, bien des gens chercheront à vous détourner, à vous dissuader.

Qu'on vous fasse des menaces, qu'on vous prodigue des flatteries, qu'on multiplie les obstacles, si vous voulez suivre Jésus-Christ, regardez tout cela comme une croix, acceptez-la, portez-la et ne succombez point sous son poids.

Si on vous persécute, ne devez-vous pas fouler tout aux pieds par amour du Christ? Vous aimez le monde; mais ne devez-vous pas préférer le Créateur du monde?

Le monde est grand; l'auteur de l'univers ne l'est-il pas davantage?

Le monde est beau; son auteur n'est-il pas plus beau encore?

Le monde a des charmes; n'y en a-t-il pas plus dans le Créateur?

Le monde est mauvais; mais Celui qui l'a fait n'est-il pas bon?

C'est à tous, sans distinction, que le Sauveur dit : *Que celui qui veut me suivre se renonce à lui-même.* Il n'impose pas cette obligation aux vierges; ni aux veuves, à l'exception des personnes mariées; ni aux religieux, à l'exception des laïques, mais c'est l'Eglise tout entière, c'est le corps tout entier, ce sont tous les membres, chacun dans les fonctions propres qui lui sont assignées, qui sont appelés à suivre Jésus-Christ.

Il doit être suivi par l'Eglise qu'il a rachetée et dotée de son propre sang. La virginité trouve ici sa place aussi bien que la continence des veuves, que la chasteté conjugale; mais non pas la débauche et la volupté.

Or, ces membres qui ont ici leur place, suivant leur nature, le lieu qu'ils occupent dans le corps, les fonctions qu'ils remplissent, doivent suivre Jésus-Christ, se renoncer eux-mêmes et porter leur croix, c'est-à-dire supporter dans le monde pour Jésus-Christ tout ce que le monde leur fera souffrir.

Qu'ils aiment celui-là seul qui ne trompe point, celui-là seul qui ne peut nous induire en erreur, parce que ses promesses sont fondées sur la vérité.

Mais parce qu'il en diffère l'exécution, la foi chancelle. Ah! tenez ferme, persévérez, prenez courage, supportez ces délais, et vous avez porté votre croix (Ser. 96).

IX.- Respect dû aux prêtres (Saint Luc, 10, 16).

Sommaire : *Celui qui vous méprise, me méprise.* — Ces paroles de Jésus s'étendent à tous les prêtres. — Les bonnes œuvres des fidèles dédommagent les prêtres des périls qu'ils courent. — Il est nécessaire que les brebis prient pour ceux qui sont préposés à leur garde. — Il y a des pasteurs négligents; mais il y en avait aussi au temps de Notre-Seigneur. — Il les appelle *mercenaires.* — La voix du pasteur se fait entendre par le mercenaire. — On cueille les raisins en se gardant des épines. — Bonheur du troupeau de Dieu.

Le Seigneur dit un jour à ses disciples : *Celui qui vous méprise, me méprise.* Si ce n'est qu'à ses apôtres qu'il a dit : *Qui vous méprise, me méprise,* méprisez-nous; mais si ces paroles s'étendent jusqu'à nous, s'il nous a appelés pour nous mettre à la place des apôtres, gardez-vous de nous mépriser, si vous ne voulez que l'outrage qui nous est fait ne remonte jusqu'à lui.

Si vous ne nous craignez point, craignez au moins Celui qui a dit : *Celui qui vous méprise, me méprise.*

Mais dans quel but nous vous adressons la parole, puisque nous ne voulons point que nos exhortations soient l'objet de votre mépris? C'est afin de nous réjouir de votre progrès dans le bien. Que vos bonnes œuvres nous dédommagent des périls que nous courons (Ser. 102).

Oui, nous courons de grands périls, car les tempêtes qui secouent l'Eglise troublent le pilote : il se réjouit d'être honoré, mais il est d'autant plus exposé qu'il est plus honoré.

Qu'y a-t-il de plus profond que les cœurs humains? C'est

pourquoi l'orage s'y amasse, et le vent des révoltes et des discussions ballotte le navire : ceux qui sont assis au gouvernail et qui dirigent fidèlement le navire éprouvent ce que je dis.

Il est nécessaire que vous priiez sans cesse, pour ceux qui sont préposés à sa garde ; car si vous n'êtes pas assis au gouvernail, ne voyagez-vous pas dans le même navire ? (Sur le Ps. 106).

Ne supposez pas que, parce que nous sommes placés à l'avant, aucun mouvement injuste ne puisse nous surprendre ? Pensez plutôt parce que nous sommes des hommes, nous vivons exposés, nous aussi, aux pièges et aux tentations (Lettre 250).

Mais vous dites : il y a des pasteurs négligents ; il y a des pasteurs qui veulent jouir de leur titre, mais ne veulent pas en remplir la charge.

Oui, et il y en avait aussi au temps de Notre-Seigneur ; il n'en manquait pas non plus au temps des apôtres.

Ecoutez ce que le Seigneur dit de ces pasteurs négligents qu'il appelle mercenaires : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; faites ce qu'ils vous disent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils font* (Matth. 23, 2).

Ecoutez la voix du pasteur qui se fait entendre par le mercenaire : il est assis sur la chaire de Moïse et enseigne la loi de Dieu, c'est donc par lui que Dieu vous instruit.

Assurément de tels pasteurs cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ ; cependant ils ne prêchent pas du haut de la chaire de Jésus-Christ ce qu'il y a de répréhensible dans leur conduite ; le mal qu'ils font peut être nuisible, mais non le bien qu'ils enseignent.

Cueillez le raisin, gardez-vous des épines. Ne voyez-vous pas quelquefois la grappe de raisin que produit le cep de la vigne suspendue à un buisson ? La vigne étend ses branches, elle les entrelace avec les épines, et le buisson porte ainsi un fruit qui n'est pas le sien.

Ce n'est pas non plus la vigne qui a produit les épines, mais elle s'est appuyée sur le buisson.

N'examinez ici que les racines : cherchez la racine de l'épine, vous la trouverez entièrement séparée de la vigne, cherchez l'origine de cette grappe de raisin, vous trouverez qu'elle a été produite par la racine de la vigne.

Or, la chaire de Moïse était la vigne, les mœurs des pharisiens étaient les épines : la vraie doctrine était enseignée par les docteurs mauvais, c'était la branche de vigne sur le buisson, la grappe de raisin au milieu des épines.

Cueillez le raisin avec précaution : prenez garde, en cueillant le fruit, de vous déchirer la main ; c'est-à-dire d'imiter les mauvais exemples en recevant la bonne doctrine.

Faites ce qu'ils disent, prenez le raisin ; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines (Traité 46 sur S. Jean).

N'ayez pas souci de ce que recherche le prédicateur, veuillez seulement retenir ce qu'il prêche ; mais ce qui le concerne ne vous regarde pas.

Ecoutez de sa bouche la parole de salut, gardez-la ; mais ne soyez pas le juge de son cœur.

Si vous le voyez chercher autre chose, que vous importe ? Ecoutez ce qui est bon, de telle sorte que vous n'imitiez pas les mauvaises mœurs (Ser. 101).

Oh ! que grand est le bonheur du troupeau de Dieu ! Que votre pasteur veille ou dorme, Dieu veille toujours.

Si le troupeau est tranquille sous la garde d'un pasteur qui n'est qu'un homme, quelle doit être votre sécurité sous la garde de Dieu, qui non seulement vous nourrit, mais aussi qui vous a fait ! (Ser. 47).

X.- Vigilance (Saint Luc, 12, 35-40).

Sommaire : Se tenir prêt. — Avoir les reins ceints, c'est éviter le mal ; tenir les lampes allumées, c'est faire le bien. — Nous désirons tous des jours heureux. — Ne les cherchons pas dans ce monde. — Ce qu'il faut faire pour les trouver. — La récompense est grande ; la tâche imposée n'est pas difficile.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu parmi les hommes ; il les a quittés ensuite pour revenir vers eux.

A propos de ce second avènement, l'Evangile nous avertit d'être sur nos gardes et de nous tenir prêts et disposés dans l'attente de ce dernier moment de notre vie, afin qu'aux alarmes de cette dernière heure si redoutable pour le monde, succède pour nous un repos éternel.

Heureux quiconque y sera admis ! Alors seront sans crainte ceux qui craignent maintenant, et ceux qui ne tremblent pas aujourd'hui trembleront alors. C'est en vue de cette attente et de cette espérance que nous sommes chrétiens.

Voilà pourquoi il nous commande d'avoir les reins ceints et des lampes allumées dans nos mains. Que signifient les reins

ceints? *Evitez le mal.* Que signifie luire, avoir des lampes allumées? *Et faites le bien.*

Comment entendre aussi ce qu'ajoute le Sauveur : *Soyez comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces? Cherchez la paix et poursuivez-la sans relâche* (Ps. 33, 15).

A la continence se rapportent ces paroles : *Ayez les reins ceints;* à la justice celles qui suivent : *Et des lampes allumées dans vos mains;* l'attente du Seigneur se confond avec l'espoir de la vie éternelle.

Ainsi donc : *Evitez le mal,* et vous pratiquez la continence, vous avez les reins entourés d'une ceinture; *faites le bien,* c'est la justice, ce sont les lampes allumées; *cherchez la paix et poursuivez-la sans relâche,* c'est l'attente de la vie future, et *vous êtes semblables à des hommes qui attendent leur maître quand il revient des noces.*

Comment donc, après avoir reçu de tels avertissements et de telles promesses, cherchons-nous encore sur la terre des jours heureux que nous ne saurions y trouver?

Et cependant je vous vois désirer la vie et des jours heureux! Je ne veux pas vous dire : Cessez de désirer la vie et d'aspirer après des jours heureux, mais je vous dis : Ne cherchez pas la vie et les jours heureux dans ce monde où ces jours de bonheur ne peuvent exister.

Non seulement je ne veux point réprimer en vous ce désir de la vie et des jours heureux, mais je voudrais l'enflammer encore davantage. Comprenez-moi bien : Cherchez la vie, cherchez les jours heureux; mais cherchez-les là où on peut les trouver.

Voulez-vous prendre avec moi conseil de Celui qui sait où se rencontrent et cette vie et ces jours heureux? Ecoutez non pas moi, mais lui avec moi.

Le Psalmiste nous dit : *Venez mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur* (Ps. 33, 12).

A quoi sert la crainte du Seigneur? Il nous l'explique dans les paroles qui suivent : *Quel est l'homme qui veut la vie et qui aime à voir des jours heureux?*

Nous répondons tous : C'est nous. Ecoutons alors ce qui vient ensuite : *Gardez votre langue du mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole artificieuse* (Ibid. 13).

Ici encore répondez : Nous le voulons! Quand je vous disais tout à l'heure : *Quel est l'homme qui veut la vie et qui aime à voir des jours heureux?* vous répondiez tous : C'est moi. Répondez maintenant aussi : C'est moi.

Donc, *gardez votre langue du mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole artificieuse.* Dites maintenant encore : Je le veux !

Quoi ! vous voulez la vie et des jours heureux, et vous refusez de préserver la langue du mal et vos lèvres des paroles artificieuses ?

Prompt pour la récompense, vous êtes si lent pour le travail ? Qui donc, sans travailler, obtient une récompense ? Plût à Dieu que chez vous l'ouvrier fût toujours récompensé !

Je sais que vous ne donnez rien à celui qui n'a point travaillé. Pourquoi ? Parce que vous ne lui devez rien. Dieu aussi nous offre une récompense. Laquelle ? *La vie et les jours heureux* après lesquels nous soupirons tous et que tous nous essayons de nous procurer. Après l'avoir promise, il accordera aussi cette récompense, la récompense de la vie et des jours heureux. Et en quoi consistent ces jours heureux ? Dans une vie sans fin, dans un repos sans fatigue.

La récompense est grande : à quelles conditions la met-il ? Va-t-il nous commander de porter de lourds fardeaux ?

Dieu ne nous impose point une tâche bien difficile ; il nous commande de dompter le plus agile de nos membres : *Gardez,* dit-il, *votre langue du mal.*

Il n'en coûte pas de bâtir une demeure ; et il en coûte de retenir la langue !

Gardez votre langue du mal ; évitez le mensonge, évitez les accusations, évitez les calomnies, évitez les faux témoignages, évitez les blasphèmes.

Gardez votre langue du mal ; voyez comme une parole dite contre vous vous met en colère ! Vous vous irritez contre celui qui parle mal de vous ; irritez-vous contre vous-même, lorsque vous parlez mal des autres.

Que vos lèvres ne profèrent aucune parole artificieuse. Exprimez simplement ce que vous avez dans le cœur : qu'il n'y ait pas dans l'esprit autre chose que ce qui est sur la langue.

Evitez le mal et faites le bien. Comment pourrai-je dire : Donnez des vêtements à ce pauvre qui en manque, si vous cherchez à dépouiller celui qui en a ? Comment recevoir un étranger, quand vous opprimez vos concitoyens ?

L'ordre le demande : *Evitez le mal,* puis *faites le bien* ; ceignez premièrement vos reins, puis allumez votre lampe : vous pourrez alors attendre tranquillement *la vie et les jours heureux.*

Cherchez la paix et poursuivez-la, et vous direz avec confiance au Seigneur : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, accomplissez ce que vous m'avez promis (Ser. 108).

XI.- Jésus-Christ promet l'Eucharistie (Saint Jean, 6, 48-59).

Sommaire : Le corps du Christ est notre nourriture; son sang, notre breuvage. — Langage dur, mais pour les cœurs durs; incroyable, mais pour les incrédules. — Qu'on se hâte de répondre à l'invitation du Seigneur. — La table du Christ est toujours dressée dans l'Eglise. — Pour que nous puissions manger le pain des anges, le Seigneur des anges s'est fait homme.

Notre-Seigneur en nous parlant de son corps et de son sang, il a dit que l'un serait notre nourriture et l'autre notre breuvage. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

En entendant ces paroles, ses disciples, non pas tous, mais plusieurs, se scandalisèrent, et se dirent en eux-mêmes : *Ce langage est dur, et qui peut l'écouter?*

Notre-Seigneur, qui connaissait leurs dispositions et qui entendait leurs secrets murmures, répondit à leurs pensées avant même qu'ils les eussent exprimées, pour leur faire voir qu'il avait entendu ces murmures intérieurs, et les engager à y mettre un terme.

Que leur dit-il? *Cela vous scandalise? Et si vous voyiez le Fils de l'homme montant où il était auparavant?*

Qu'est-ce à dire? *Cela vous scandalise?* Croyez-vous que je vais couper mes membres en morceaux afin de vous les donner? *Que serait-ce si vous voyiez le Fils de l'homme montant où il était auparavant?* Vous comprendriez sûrement, en le voyant remonter tout entier, qu'il n'était pas consumable sur la terre.

C'est ainsi qu'il nous donne avec son corps et avec son sang un aliment salutaire et qu'il résout en quelques mots l'importante question de son incorruptibilité.

Vous qui mangez, mangez donc réellement; buvez aussi, vous qui buvez; ayez faim, ayez soif; mangez la vie, buvez la vie. Mangez donc la vie, buvez la vie, et vous aurez la vie, et cette vie qui vous est communiquée restera tout entière.

Or, ce prodige s'accomplira, c'est-à-dire le corps et le sang de Jésus-Christ vous donneront la vie, mais à condition que

ce que vous recevez visiblement dans le sacrement, vous le mangiez et vous le buviez spirituellement dans la vérité.

En effet, nous avons entendu dire au Seigneur : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien; les paroles que je vous ai adressées sont esprit de vie; mais il en est parmi vous,* poursuit-il, *qui ne croient pas.* C'était ceux qui disaient : *Ce langage est dur, et qui peut l'écouter?*

Oui, il est dur, mais pour les cœurs durs; il est incroyable, mais pour les incrédules (Ser. 131).

C'est à tous que nous adressons ce discours. Que ceux qui mangent déjà la chair du Seigneur et qui boivent son sang considèrent attentivement la nature de ce qu'ils mangent et de ce qu'ils boivent, pour ne pas s'exposer, comme s'exprime l'Apôtre, à manger et à boire leur condamnation (I Cor. 11, 29).

Quant à ceux qui ne communient pas, qu'ils se hâtent de répondre à l'invitation qui leur est faite, de s'asseoir à ce banquet divin.

Les maîtres de maison donnent de temps en temps des repas à leurs amis; Jésus-Christ en donne tous les jours, sa table est toujours dressée dans l'église.

Pourquoi donc vous contentez-vous de la voir dressée, sans venir prendre part au festin? (Ser. 132).

Oui, encore une fois : pourquoi ne prenez-vous pas part au festin? Pour que vous puissiez manger le pain des anges, le Seigneur des anges s'est fait homme; s'il n'avait point daigné se faire homme, vous n'auriez pas sa chair.

Hâtez-vous vers l'héritage qui vous est destiné et dont l'autel vous donne un gage si précieux (Ser. 130).

LIVRE VI

LES DERNIERS JOURS

I.- La résurrection de Lazare (Saint Jean, 11, 1-45).

Sommaire : Dans l'Evangile il n'est fait mention que de trois résurrections. — Elles sont l'image de la résurrection spirituelle de tous les pécheurs. — Le Seigneur ressuscite Lazare; mais ce furent ses disciples qui brisèrent ses liens. — C'est à ses disciples que le Seigneur dit : *Ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel.* — Que les pécheurs se hâtent de ressusciter au plus tôt.

De tous les miracles opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus célèbre est la résurrection de Lazare.

Notre-Seigneur a fait un grand nombre de miracles; mais tous n'ont pas été écrits : l'évangéliste saint Jean nous atteste que le Christ a fait et dit beaucoup de choses qui n'ont pas été écrites (Jean, 20, 30). On a fait un choix de ce que paraissait exiger le salut des fidèles.

Nous lisons dans l'Evangile que trois morts ont été ressuscités par le Seigneur, et ce n'est assurément pas sans raison; car les œuvres du Seigneur ne sont pas seulement des actions, elles sont aussi des signes.

Si donc elles sont des signes, outre leur caractère de prodige, elles doivent renfermer quelque enseignement caché à nos yeux.

Nous étions dans l'admiration à la vue de ce grand prodige que l'Evangile place sous nos yeux, en nous racontant le miracle de la résurrection de Lazare.

Mais si nous fixons l'attention de notre esprit sur les œuvres de Jésus-Christ bien plus admirables, nous verrons que tout homme qui croit ressuscite; et si nous voulons y réfléchir sérieusement, nous comprendrons qu'il y a des morts bien plus affreuses, et que tout homme qui pèche est frappé de mort.

Disons-le toutefois, tous les hommes redoutent la mort du corps, très peu se mettent en peine de la mort de l'âme.

Si donc le Seigneur par sa grâce et sa miséricorde ressuscite nos âmes pour nous garantir de la mort éternelle, nous devons bien le comprendre, ces trois morts qu'ils ressuscita pendant sa vie mortelle, signifient quelque chose, et ils figurent la résurrection des âmes qui se fait par la foi.

Jésus a ressuscité la fille du chef de la synagogue qui gisait encore dans la maison paternelle (Marc, 5, 41); il a ressuscité le jeune homme, fils de la veuve de Naïm, alors qu'il était déjà sorti des portes de la ville (Luc, 7, 14); enfin il a ressuscité Lazare, enseveli dans le tombeau depuis quatre jours.

Que chacun examine l'état de son âme : si elle pèche, elle meurt; le péché c'est la mort de l'âme. Mais quelquefois le péché n'est commis que par la pensée. Vous vous laissez gagner par l'attrait du mal, vous y consentez, vous avez péché : ce consentement vous a tué, mais la mort est au dedans de l'âme, parce que la pensée du mal n'est point encore allée jusqu'à l'acte extérieur.

Notre-Seigneur a voulu nous donner une figure de la résurrection de cette âme, en rendant la vie à cette jeune fille qu'on n'avait pas encore enlevée, et qui gisait encore dans la maison de son père, symbole de l'âme dont le péché reste encore caché.

Mais non content d'avoir consenti à une pensée coupable, vous avez été jusqu'à commettre le mal lui-même, vous avez fait sortir le mort des portes de la ville, vous êtes dehors, et l'on transporte déjà votre cadavre. Cependant le Seigneur ressuscita aussi ce mort et le rendit à sa mère qui était veuve.

Vous avez péché, repentez-vous, et Notre-Seigneur vous ressucitera et vous rendra à l'Eglise votre mère.

Le troisième mort est Lazare. C'est le genre de mort le plus affreux, et qu'on appelle l'habitude criminelle.

Il y a, en effet, une grande différence entre pécher et contracter l'habitude du péché.

Celui qui pèche et qui se corrige aussitôt, revient bien vite à la vie; comme il n'est pas encore enlacé par l'habitude, il n'est pas encore enseveli. Mais celui qui a l'habitude de pécher est enseveli, et l'on dit de lui avec raison : Il sent mauvais. Tels sont tous les pécheurs perdus de mœurs et qui se font du crime une habitude.

Vous dites à ce pécheur : Cessez de faire le mal. Comment peut vous entendre celui que la terre recouvre, qui est en proie à la corruption, et comme écrasé sous le poids de ses

habitudes criminelles? Et cependant la puissance de Jésus-Christ n'est pas au-dessous d'une telle résurrection.

Nous avons connu, nous avons vu, et nous voyons tous les jours des hommes qui, renonçant à une habitude criminelle, vivent ensuite beaucoup mieux que ceux qui les reprenaient (Traité 49 sur S. Jean).

Donc, le Seigneur ressuscita Lazare en le faisant sortir du tombeau. Comme ses disciples avec lesquels il s'entretenait, savaient que Lazare était malade, il leur dit : *Lazare, notre ami, dort.* Les disciples, persuadés que ce sommeil serait salutaire au malade, lui dirent : *Seigneur, s'il dort, il sera guéri.* Alors Jésus parlant plus clairement, leur dit : *Lazare, notre ami, est mort.*

Il est mort depuis quatre jours et il sent déjà mauvais : alors vient le Seigneur à qui toutes choses étaient faciles, et qui veut nous apprendre que la résurrection offre une certaine difficulté.

Il frémit en son esprit, et, par le cri qu'il jette, nous montre combien il faut de reproches pour triompher de l'endurcissement produit par une habitude criminelle. Et cependant à la voix du Seigneur, les chaînes de cette habitude tyrannique se brisent; les puissances de l'enfer tremblent et Lazare est rendu à la vie.

Le Seigneur arrache aux habitudes criminelles les morts même de quatre jours; car pour Jésus-Christ qui voulait le ressusciter, ce mort de quatre jours n'était qu'endormi.

Mais que dit-il? Considérez les circonstances de cette résurrection. Lazare sortit vivant du tombeau, mais sans pouvoir marcher. *Déliez-le,* dit alors le Seigneur à ses disciples, *et laissez-le aller.*

Le Sauveur ressuscita Lazare qui était mort, mais ce sont les disciples qui brisèrent ses liens. La majesté de Dieu qui ressuscite se révèle dans cette circonstance. La parole de vérité adresse de sévères reproches à un homme plongé dans une habitude criminelle. Combien en est-il qui ne les entendent pas? Qui donc agit intérieurement dans ceux qui leur prêtent une oreille attentive? Qui inspire la vie à ces âmes qui l'ont perdue? Qui les délivre de cette mort secrète pour leur rendre une vie non moins mystérieuse?

N'est-il pas vrai qu'après ces reproches les pécheurs sont livrés à leurs pensées? Ils commencent à réfléchir sérieusement sur la malice de leur vie, sur les habitudes criminelles dont ils sont dominés. Ils conçoivent une honte salutaire d'eux-mêmes et se proposent de changer de vie.

Ils sont dès lors ressuscités, ils sont rendus à la vie, puis-

qu'ils condamnent leur conduite passée, mais tout vivants qu'ils sont, ils ne peuvent marcher.

Ils sont encore enchaînés dans les liens de leurs crimes : il faut donc que celui qui est rendu à la vie, soit délié et qu'on le laisse aller.

C'est le ministère que le Seigneur confie à ses disciples en leur disant : *Ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel* (Matth. 18, 18).

Ces réflexions doivent porter ceux qui ont la vie à l'entretenir en eux, et ceux qui ne l'ont pas à la recouvrer.

Le péché n'est-il que conçu dans le cœur sans s'être encore révélé par aucun acte? repentez-vous, réprimez cette pensée, que le mort ressuscite dans l'intérieur de sa conscience.

A-t-on déjà accompli un dessein mauvais? On ne doit pas désespérer non plus. Si le mort n'est pas ressuscité dans l'intérieur de sa demeure, qu'il ressuscite quand il est sorti. Qu'il se repente de ses actes et recouvre au plus tôt la vie.

O mort, ne descendez pas dans les profondeurs du tombeau, ne vous laissez pas recouvrir par la pierre sépulcrale de la mauvaise habitude. Mais peut-être ai-je sous les yeux un pécheur accablé sous cette pierre si dure, un pécheur qui, mort depuis quatre jours, exhale une odeur infecte. Qu'il ne perde point non plus l'espérance.

O mort, vous êtes enseveli bien bas, mais le Christ est grand : il sait de sa voix puissante briser la pierre du sépulcre, et rendre par lui-même la vie à l'âme, en laissant à ses disciples le soin de la délier.

O mort, faites donc pénitence, car en ressuscitant après quatre jours, Lazare ne conserva plus rien de l'infection du tombeau.

Ainsi donc, que ceux qui vivent conservent précieusement cette vie; que ceux qui sont morts, quelle que soit parmi ces trois morts la classe à laquelle ils appartiennent, se hâtent de ressusciter au plus tôt (Ser. 98).

II.- Conspiration des Juifs (Saint Jean, 11, 46-56).

Sommaire : Grand émoi parmi les pharisiens. — Ils assemblent le conseil. — Prophétie de Caïphe. — Retraite de Jésus à Ephrem.

Plusieurs d'entre les Juifs qui avaient assisté à la résurrection de Lazare crurent en Jésus; mais quelques-uns d'entre eux

s'en allèrent vers les Pharisiens, et leur dirent ce qu'avait fait Jésus.

Ce ne furent pas tous les Juifs, mais un grand nombre de ceux qui étaient venus crurent en lui. Or, quelques-uns d'entre eux, soit des Juifs qui étaient présents, soit de ceux-mêmes qui avaient cru, s'en allèrent trouver les Pharisiens, ou afin de les amener à croire en leur apprenant ce miracle, ou ce qui est plus vraisemblable, dans le dessein perfide d'exciter leur fureur.

Mais n'importe par qui et de quelle manière la chose se fit, ce qui s'était passé fut rapporté aux ennemis de Jésus.

Les Pontifes et les Pharisiens assemblèrent donc *le conseil et ils disaient : Que ferons-nous?* Ils ne disaient point : Croyons en lui, car ces hommes perdus songeaient bien plus à nuire à Jésus et à le perdre qu'à prévoir comment ils éviteraient de périr eux-mêmes.

Toujours est-il qu'ils craignaient et semblaient pourvoir à l'avenir, et ils se consultaient, et ils disaient : *Que ferons-nous? car cet homme opère beaucoup de miracles; si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils nous extermineront, nous et notre ville.*

Ils craignaient de perdre les biens temporels, et ils ne pensaient pas à s'assurer la vie éternelle; et ainsi ont-ils perdu l'une et l'autre. En effet, après la passion et la résurrection glorieuse du Sauveur, les Romains ruinèrent le pays et la nation des Juifs, en les détruisant et en les amenant en captivité.

Ainsi s'accomplit en eux cette prédiction : *Les enfants de ce royaume iront dans les ténèbres extérieures* (Matth. 8, 12).

Ils craignirent que si tous venaient à croire en Jésus-Christ, il ne restât personne pour prendre contre les Romains la défense de leur ville et de leur temple, car ils comprenaient bien que la doctrine de Jésus-Christ était contraire à leur temple et aux institutions données à leurs ancêtres.

Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien et vous ne songez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. Or, il ne dit pas cela de lui-même, mais étant le grand-prêtre de cette année, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.

Par là nous apprenons que même les méchants peuvent par l'esprit de prophétie annoncer les choses à venir. Cependant l'Evangéliste attribue ce dernier fait à un mystère tout divin; car, dit-il, il était Pontife, c'est-à-dire grand prêtre. On peut être surpris que Caïphe soit appelé le Pontife de cette année, alors

que Dieu n'avait établi qu'un seul grand-prêtre qui n'avait de successeur qu'après sa mort.

Il faut se rappeler que, par suite de l'ambition et des rivalités qui surgirent parmi les Juifs, il fut établi dans la suite qu'ils seraient plusieurs, et qu'ils exerceraient leurs fonctions à leur tour et chacun pendant une année.

Quel fut donc l'objet de la prophétie de Caïphe ? *Il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation; et non seulement pour la nation, mais afin de rassembler en un seul corps les enfants de Dieu qui étaient dispersés.*

Cette seconde partie a été ajoutée par l'Evangéliste, car le grand-prêtre Caïphe ne prophétisa que de la seule nation des Juifs dans laquelle se trouvaient les brebis dont le Seigneur a dit lui-même : *Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël* (Matth. 15, 24).

Mais l'Evangéliste savait qu'il y avait d'autres brebis qui n'étaient pas de ce bercail, et qu'il fallait réunir, afin qu'il n'y eût qu'un seul bercail et un seul pasteur.

Tout cela doit s'entendre de la prédestination ; car ceux qui n'avaient pas encore cru, n'étaient encore ni les brebis ni les enfants de Dieu.

Depuis ce jour, ils pensèrent à le faire mourir. Jésus donc ne paraissait plus en public parmi les Juifs, mais il s'en alla dans une contrée, près du désert, en une ville nommée Ephrem, et il y demeurait avec ses disciples.

Certes, s'il l'eût voulu, il aurait vécu publiquement au milieu des Juifs, et ils ne lui auraient fait aucun mal ; mais dans cette faiblesse apparente de son humanité, il montrait à ses disciples l'exemple qu'ils devaient suivre : il leur prouvait que, pour les fidèles qui sont ses membres, il n'y aurait point de péché à se dérober aux yeux de leurs persécuteurs, et à éviter leur fureur criminelle, en se cachant, plutôt qu'à l'allumer davantage, en se présentant devant eux (Traité 49 sur S. Jean).

III - Marie parfume les pieds de Jésus. — Murmure de Judas

(Saint Jean, 12, 1-11).

SOMMAIRE : A Béthanie. — Marie verse sur les pieds de Jésus un vase de parfums. — Judas se scandalise de cette action méritoire. — Parce qu'il était voleur. — Réponse du Seigneur aux réflexions déplacées de Judas. — Les Juifs veulent faire mourir Lazare.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où était mort Lazare qu'il avait ressuscité : là ils lui préparèrent à souper; Marthe servait et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui.

Il fallait bien établir que ce n'était pas un fantôme, qu'il était vraiment ressuscité; voilà pourquoi Lazare était du nombre de ceux qui étaient à table avec Jésus; il était vivant, il parlait, il prenait part au festin : la vérité se manifestait ainsi au grand jour, et l'incrédulité des Juifs se trouvait confondue.

Notre-Seigneur était donc assis à table avec Lazare et d'autres convives, et Marthe, sœur de Lazare, le servait.

Or, Marie, l'autre sœur de Lazare, prit une livre de parfum de nard pur, d'un grand prix, le répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Voilà le fait historique, recherchons ce qu'il y a de mystérieux.

A peine la pieuse Marie eut-elle donné au Seigneur ce témoignage de vénération, qu'un de ses disciples, Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit : *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour en donner le prix aux pauvres?* Malheur à toi, infortuné disciple, cette bonne action t'a donné la mort!

L'Evangéliste nous fait connaître, en effet, ce qui le porta à faire cette observation. Nous aurions pu croire, si l'Evangile ne nous découvrait les intentions de Judas, que l'intérêt seul des pauvres lui faisait tenir ce langage. Il n'en est pas ainsi. Sous quelle impression parlait-il donc? Ecoutez un témoin véridique : *Il dit cela, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la bourse, il portait ce qu'on y déposait.*

Vous apprenez par là que Judas ne commença pas à se pervertir au moment où, corrompu par les Juifs, il leur livra Notre-Seigneur. Plusieurs n'étudiant pas assez l'Evangile, croient que Judas se perdit alors seulement qu'il reçut des Juifs le prix de sa trahison.

Non, ce n'est pas alors qu'il se perdit : il était déjà voleur, et bien qu'il marchât à la suite du Sauveur, il était déjà perdu; c'est qu'il le suivait non de cœur, mais seulement de corps.

Quel enseignement Notre-Seigneur a-t-il voulu donner à son Eglise en conservant un traître parmi les douze apôtres? Il a voulu nous apprendre à tolérer les méchants et à ne point diviser le corps mystique de Jésus-Christ.

Voilà Judas au milieu des saints, et Judas est un voleur;

faites-y attention, ce n'est pas un voleur ordinaire, il est voleur et sacrilège; voleur d'argent, mais de l'argent du Seigneur; voleur d'argent, mais d'argent sacré. Celui qui vole l'Eglise est semblable au perfide Judas.

Voyons maintenant ce que Notre-Seigneur répond au murmure de Judas. Ecoutez bien : il ne lui dit pas : C'est parce que vous êtes un voleur que vous parlez de la sorte. Il le savait voleur, mais il ne le fit point connaître pour tel, il le supporta, nous donnant ainsi un exemple de patience et nous apprenant à supporter les méchants qui se trouvent dans l'Eglise.

Jésus donc lui dit : « Laissez-la faire, laissez-la accomplir ce devoir en vue de ma sépulture; car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.

Ecoutons les quelques paroles qui suivent : *Une grande multitude de Juifs surent que Jésus était là et ils vinrent, non à cause de Jésus seulement, mais pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts.*

Ce fut la curiosité qui les amena, et non la charité; ils vinrent et ils virent. Mais écoutez la résolution aussi vaine que surprenante qu'ils vont prendre. A la vue de Lazare ressuscité, devant un miracle qui s'était répandu avec les caractères d'évidence si éclatante, de notoriété si grande, qu'il ne pouvait ni dissimuler le fait ni le nier; voyez l'expédient qu'ils ont trouvé : *Les princes des prêtres résolurent de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux et croyaient en Jésus.*

O folle imagination, ô aveugle cruauté! Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avait ressuscité cet homme mort de maladie, ne pouvait-il pas le ressusciter quand ils l'auraient tué? En donnant la mort à Lazare enlevaient-ils au Seigneur sa puissance?

O Juifs insensés! Si, pour vous, autre chose est un homme mort, autre chose un homme tué, le Seigneur a ressuscité l'un et l'autre; il a ressuscité Lazare qui était mort, et il s'est ressuscité lui-même après avoir été crucifié (Traité 50 sur S. Jean).

IV.- Entrée de Jésus à Jérusalem (Saint Jean, 12, 12-19).

Sommaire : La foule va au devant du Seigneur. — Elle le salue en criant : Hosanna! — Les branches de palmier emblème de victoire sur la mort. — Jésus-Christ maître d'humilité. — Il entre à Jérusalem assis sur un ânon. — L'ânesse était la figure du peuple juif; l'ânon, le peuple des Gentils. — Les prophètes l'avaient prédit.

Après que le Seigneur eut, au grand étonnement des Juifs, ressuscité Lazare mort depuis quatre jours, les uns crurent en lui parce qu'ils l'avaient vu, les autres en conçurent contre lui une envie qui les fit périr.

J'ai déjà parlé de cela comme j'ai pu et selon que le Seigneur m'a donné de le faire, il nous reste maintenant à considérer le succès merveilleux de la prédication du Sauveur avant sa passion et le grand nombre des brebis perdues de la maison d'Israël qui entendirent sa voix.

Voici le texte même de l'Evangile : *Le lendemain, une grande foule qui était venue à la fête ayant appris que Jésus se rendait à Jérusalem, prit des branches de palmier et s'avança au-devant de lui, en criant : Hosanna! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur.*

Les branches de palmier sont les louanges et l'emblème de la victoire que le Seigneur devait remporter sur la mort en mourant lui-même, et du triomphe qu'il devait obtenir par le trophée de la croix sur le démon le prince de la mort.

C'est en s'humiliant qu'il devait triompher du démon. En effet, Jésus-Christ est le maître de l'humilité, lui qui *s'est humilié lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de croix* (Phillip. 2, 8).

Il ne perd pas sa nature divine, quand il nous enseigne l'humilité : par la divinité, il est égal au Père ; par l'humilité, il nous est semblable. En tant qu'il est égal au Père, il nous a créés pour nous faire exister ; en tant qu'il nous est semblable, il nous a rachetés pour ne pas nous laisser périr.

La foule le saluait donc par ces acclamations : *Hosanna! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur.* Quelle torture devaient souffrir dans leur envie les princes des Juifs quand une si grande multitude acclamait Jésus-Christ pour son roi !

Mais qu'était-ce pour le roi des siècles de devenir le roi d'Israël ? Quel avantage y avait-il pour le Christ de devenir le roi des hommes ? Il n'était pas roi d'Israël pour exiger des impôts, pour former des armées et combattre des ennemis visibles : il était le roi d'Israël pour gouverner les âmes, préparer les biens éternels et conduire au royaume des cieux ceux qui croient et espèrent en lui et qui l'aiment.

Si le Fils de Dieu, égal au Père, le Verbe par qui toutes choses ont été faites, a voulu être acclamé roi d'Israël, ce n'est point une élévation pour lui, c'est un acte de bonté pour nous, c'est un témoignage de miséricorde plutôt qu'un accroisse-

ment de puissance; car celui qui a voulu être acclamé sur la terre roi des Juifs, est dans les cieux le roi des anges.

Et Jésus trouva un ânon, et il s'assit dessus. Saint Jean rapporte cette circonstance en peu de mots : pour les autres évangélistes, ils racontent avec plus de détails comment la chose se fit; mais saint Jean joint au récit de ce fait un témoignage prophétique pour montrer que les princes des prêtres, aveuglés par leur méchanceté, ne comprenaient point que les prophéties qu'ils lisaient s'accomplissaient en Jésus-Christ.

Jésus trouva donc *un ânon et s'assit dessus, ainsi qu'il est écrit : Ne crains point, fille de Sion, voici ton roi qui vient assis sur le poulain d'une ânesse* (Zach. 9, 9).

Au milieu de ce peuple était donc la fille de Sion; et Sion, c'est Jérusalem. Dans ce peuple réprouvé et aveugle, était la fille de Sion, à qui le Prophète avait dit : *Ne crains point, voici ton roi qui vient assis sur le poulain d'une ânesse.*

Cette fille de Sion, à qui Dieu faisait dire ces paroles, était du nombre de ces brebis qui écoutaient la voix du pasteur; elle se trouvait dans cette multitude qui louait avec tant d'énergie le Seigneur pendant sa marche et l'accompagnait en si grande foule.

C'est à elle qu'il est dit : *Ne crains pas,* reconnais celui qui est l'objet de tes louanges et ne sois point effrayée lorsque tu le verras souffrir; car le sang qui va être répandu doit effacer tes crimes et te rendre la vie.

Ce poulain d'ânesse sur lequel personne ne s'était encore assis représente le peuple des Gentils qui n'avait pas encore reçu la loi du Seigneur.

L'ânesse (car l'un et l'autre furent amenés au Seigneur), l'ânesse figurait la portion du peuple Juif qui vint à Jésus, sans éprouver de sentiments tout à fait hostiles, et qui reconnut la crèche du Sauveur.

Ses disciples ne connurent pas ceci d'abord; mais quand Jésus fut glorifié, c'est-à-dire quand il eut fait éclater la puissance de sa résurrection, *alors ils se souvinrent que ces choses étaient écrites de lui, et que ce qu'ils avaient fait à son égard en était l'accomplissement,* c'est-à-dire qu'ils n'avaient fait autre chose à son égard que ce qui était prédit de lui.

Ils se rappelèrent, d'après la sainte Ecriture, toutes les prédictions qui s'étaient accomplies avant la passion du Seigneur, ou dans le cours de sa passion, et ils y découvrirent qu'il s'était assis sur le poulain d'une ânesse, comme les prophètes l'avaient prédit.

Ceux qui étaient avec lui quand il appela Lazare du tombeau

et le ressuscita d'entre les morts, lui rendaient donc témoignage. C'est pourquoi aussi la foule vint au-devant de lui, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ce miracle. Les Pharisiens se dirent donc entre eux : Vous voyez bien que nous ne gagnons rien, voilà que tout le monde marche à sa suite (Traité 51 sur S. Jean).

V.- Discours de Jésus sur sa mort prochaine (Saint Jean, 12, 20-36).

Sommaire : Quelques Gentils désirent voir Jésus. — Il répond en prédisant la conversion de toute la Gentilité. — Le Christ grain de froment qui doit mourir avant de se multiplier. — Exhortation à suivre les traces de sa passion. — Haïr son âme dans ce monde, c'est la conserver pour la vie éternelle. — Récompense promise à ceux qui suivent le Seigneur. — Donner la vie pour ses frères, c'est la donner pour Dieu.

Parmi ceux qui étaient venus pour adorer en ce jour de fête, il y avait quelques Gentils : ils s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde, en Galilée, et le prièrent, en lui disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et André et Philippe le dirent à Jésus.

Voici que les Juifs veulent le mettre à mort, tandis que les Gentils demandent à le voir : Notre-Seigneur prend occasion de ces Gentils qui désiraient le voir pour prédire la conversion future de toute la gentilité, et il annonce la venue prochaine de sa glorification dans les cieux, après laquelle toutes les nations croiront en lui.

Mais comme la grandeur de sa glorification devait être précédée par les abaissements de sa passion, Notre-Seigneur ajoute ensuite : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* C'est de lui-même qu'il voulait parler : il était ce grain de froment qui devait mourir d'abord avant de se multiplier.

Il devait périr victime de l'incrédulité des Juifs et se multiplier par la foi des peuples.

Puis il nous exhorte à suivre les traces de sa passion : *Celui,* dit-il, *qui aime son âme la perdra.* On peut entendre ces paroles de deux manières : la première, si vous aimez votre âme, n'hésitez pas à la perdre ; si vous désirez obtenir la vie qui est en Jésus-Christ, ne craignez pas de souffrir la mort pour Jésus-Christ.

La seconde, n'aimez point votre âme de peur de la perdre; n'aimez point votre âme en cette vie pour ne point la perdre dans la vie éternelle. Cette dernière interprétation est plus conforme à l'ensemble du texte évangélique où nous lisons encore : *Et celui qui hait son âme en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.*

Voici donc le sens de la phrase précédente : *Celui qui aime son âme,* sous-entendez : en ce monde, *la perdra; et celui qui la hait,* en ce monde également, la conservera pour la vie éternelle.

Grande et étonnante vérité! l'homme a pour son âme un amour qui la fait périr, et une haine qui l'empêche de périr. Si vous aimez mal, vous détestez; si vous haïssez de la bonne manière, vous aimez.

Heureux ceux qui haïssent leur âme en la conservant, pour pour ne point s'exposer à la perdre en l'aimant!

Voici donc le sens exact de ce passage évangélique : lorsque vous vous trouverez dans l'alternative ou d'enfreindre la loi de Dieu, ou de sortir de cette vie, et qu'en présence de la mort dont un persécuteur vous menace, vous devez choisir l'un de ces deux partis : vous devez préférer mourir dans l'amitié de Dieu, plutôt que de vivre en l'offensant; en un mot, vous devez haïr votre âme en ce monde pour la conserver dans la vie éternelle.

Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive. Que veut dire : *Qu'il me suive,* sinon : qu'il m'imite? *Jésus-Christ,* en effet, *a souffert pour nous,* dit l'apôtre saint Pierre, *nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces* (I Pier. 2, 21). Voici donc la proposition du Sauveur : *Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive.* Quel en sera le fruit? quelle en sera la récompense? quel en sera le prix? *Et où je suis, là aussi sera mon serviteur.*

Aimons-le donc sans espérer d'autre récompense de notre service que celle d'être avec lui : car où sera-t-on bien sans lui, et quand pourra-t-on être mal avec lui?

Ecoutez, voici qui est plus clair encore : *Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* Quel sera cet honneur, si ce n'est d'être avec son Fils? En effet, ces paroles qui précèdent : *Et où je suis, là aussi sera mon serviteur,* trouvent leur accomplissement dans celles qui suivent : *Mon Père l'honorera.*

Quel plus grand honneur pourra recevoir le fils adoptif, que celui d'être où est le Fils unique, et d'être non pas égal à sa divinité, mais associé à son éternité?

Mais il nous faut surtout examiner ce que c'est que d'être

le serviteur de Jésus-Christ, puisqu'une si grande récompense lui est réservée. Il ne faut pas chercher ce que c'est que servir le Seigneur, ailleurs que dans ses propres paroles. Cette proposition : *Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive,* renferme évidemment cette autre : Celui qui ne me suit pas, n'est pas mon serviteur.

Ceux-là donc servent Jésus-Christ, qui ne cherchent pas leurs propres intérêts, mais les siens propres. Car, *qu'il me suive* veut dire : qu'il marche dans mes voies et non dans les siennes, selon ce qui est écrit dans un autre endroit : *Celui qui demeure en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché* (I Jean, 2, 6).

Celui qui marche comme Jésus-Christ accomplit non seulement les œuvres de miséricorde extérieures, mais toutes ses bonnes œuvres pour Jésus-Christ, et il sera véritablement son serviteur s'il va jusqu'à cette œuvre de charité héroïque de donner sa vie pour ses frères, car c'est la donner pour Jésus-Christ au témoignage du Sauveur qui dira au jour du jugement dernier : *Ce que vous avez fait pour eux, c'est pour moi que vous l'avez fait* (Matth. 25, 40).

C'est aussi à raison de ce dévouement qu'il a daigné lui-même se faire et s'appeler notre serviteur : *Comme le Fils de l'homme qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre.*

Ainsi chacun de nous deviendra serviteur de Jésus-Christ, par ce qui a fait de Jésus-Christ notre serviteur : et celui qui servira ainsi Jésus-Christ, son Père l'honorera d'un honneur si grand, qu'il le placera avec son Fils, et que son bonheur ne finira jamais (Traité 51 sur S. Jean).

VI.- Le figuier maudit (Saint Matthieu, 21, 17 22).

Sommaire : Ce figuier désigne la Synagogue réprouvée par le Seigneur. — Jésus n'y trouve pas de fruits, parce qu'il ne s'y trouve pas lui-même. — Celui qui n'est pas uni à Jésus ne peut pas porter de fruit. — Dieu ne demande pas de feuilles, il veut des fruits.

La lecture du saint Evangile que nous venons de faire, nous enseigne en même temps qu'elle nous effraie, à ne point porter de feuilles sans produire de fruits.

Si le fait est rapporté en peu de mots, c'est sans doute afin

qu'il n'y ait pas abondance de paroles et disette d'actions. Quel sujet de terreur!

Qui ne craindrait en méditant sur cet arbre desséché jusque dans ses racines et à qui le Seigneur dit : *Que jamais aucun fruit ne naisse de toi?*

Que cette frayeur nous corrige et qu'en nous corrigeant elle nous fasse produire des fruits.

Sans aucun doute, Notre-Seigneur avait présent à l'esprit une certaine espèce d'arbre qui méritait d'être desséchée, parce qu'il ne portait que des feuilles sans avoir de fruits.

Cet arbre c'est le peuple juif, non celui qui a été appelé, mais le réprouvé : car c'est du sein de la synagogue qu'a été appelé le peuple de Dieu, qui attendait en toute vérité et en toute sincérité le salut de Dieu, Jésus-Christ, prédit par les prophètes.

C'est de ce peuple de Dieu que venaient les apôtres et toute cette multitude qui précédait la monture du Seigneur et s'écriait : *Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*

Ceux qui ne portaient que des feuilles sans avoir de fruits, c'est cette race maudite et stérile jusqu'à ce jour et qui le sera jusqu'à la fin des temps. Voilà le peuple qui mérita la malédiction du Seigneur.

Vous approchez de lui et vous trouvez dans ses mains les oracles des prophètes; mais ce ne sont que des feuilles.

Jésus-Christ a faim, il cherche du fruit, mais il n'en trouve point au milieu de ce peuple, parce qu'il ne s'y trouve pas lui-même.

Celui qui n'est point uni à Jésus-Christ, ne peut porter de fruit.

Or, on n'est point uni à Jésus-Christ, quand on ne tient pas à l'unité, quand on n'a pas la charité.

Que Notre-Seigneur ait voulu nous montrer qu'il faisait ici une action mystérieuse, et qu'il choisissait cet arbre non seulement pour opérer un miracle, mais un miracle figuratif, c'est qu'une circonstance nous prouve jusqu'à l'évidence et nous force comme malgré nous d'admettre.

En effet, en quoi cet arbre était-il coupable de n'avoir point de fruits? Quand même il n'en eût point porté dans la saison même des fruits, ce n'eût point été la faute de cet arbre, puisque la culpabilité ne peut atteindre un arbre privé de sentiment.

Ajoutez, comme le rapporte expressément un autre Evangéliste, que *ce n'était pas le temps des figues* (Marc, 11, 13).

On était alors dans la saison où le figuier produit ses premières feuilles qui, comme nous le savons, précèdent les fruits : ce qui le prouve, c'est que la passion du Sauveur était proche et que nous savons en quel temps de l'année elle eut lieu.

Ah ! si le Seigneur n'avait voulu faire qu'un miracle, s'il n'avait pas eu dessein de nous donner une figure prophétique de quelque événement futur, il eût agi d'une manière beaucoup plus douce et plus digne de sa miséricorde, et s'il avait rencontré un arbre mort, il lui eût rendu la vie, comme il se plaisait à guérir les malades, à purifier les lépreux, à ressusciter les morts. Comment expliquer ici une conduite en apparence aussi contraire aux règles ordinaires de sa bonté ?

Il rencontre un arbre bien vert; cet arbre ne porte pas encore de fruits; mais ce n'en est pas la saison, mais il n'en refuse pas à celui qui le cultive, et le Seigneur le dessèche !

Il semble donc dire à l'homme : Je n'ai eu aucun plaisir à dessécher cet arbre, mais j'ai voulu vous apprendre que ce n'était point sans raison que j'avais agi de la sorte, et attirer toute votre attention sur la vérité figurée par cette action. Ce n'est point cet arbre que j'ai maudit, ce n'est point à cet arbre privé de raison que j'ai infligé ce châtiment, mais j'ai voulu vous pénétrer d'une crainte salutaire, et vous apprendre, si vous êtes attentif, à ne point repousser votre Sauveur lorsqu'il a faim, et à préférer porter des fruits plutôt que d'être couvert d'un épais feuillage.

Dieu ne demande pas de feuilles, il veut des fruits : il ne veut pas de vaines paroles, mais votre cœur (Ser. 89).

VII.- Rendre à César ce qui est à César (Saint Matthieu, 22, 15-22).

Sommaire : La dissemblance d'avec Dieu nous éloigne de lui; la ressemblance avec Dieu nous rapproche de lui. — L'image de Dieu est gravée dans notre âme, comme l'effigie du prince sur une monnaie. — Piège que les pharisiens tendent au Seigneur pour le surprendre. — Réponse de Jésus.

La dissemblance d'avec Dieu nous éloigne de lui, la ressemblance avec Dieu nous rapproche de lui.

Quelle ressemblance ? Celle que nous avons reçue dans notre création, que nous avons corrompue en péchant, que nous avons retrouvée par la rémission de nos péchés, et qui se renouvelle intérieurement dans notre cœur.

Alors l'image de Dieu est, pour ainsi dire, gravée de nouveau dans notre âme, comme l'effigie du prince sur une monnaie, afin que nous puissions rentrer dans ses trésors.

En effet, pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu, par la comparaison d'une pièce de monnaie, montrer à ceux qui le tentaient ce que Dieu cherche? Car, lorsque, cherchant une raison de calomnier notre Maître, ils ont voulu le consulter sur le tribut réclamé par César, et lui ont demandé, pour le tenter, s'il était permis de payer le tribut à César, que leur a-t-il dit? *Pourquoi me tentez-vous, hypocrites?*

Puis il leur demanda de lui présenter la monnaie du tribut, et on la lui remit. *De qui, leur dit-il, est cette effigie? Ils répondirent : de César. Eh bien! Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

C'était comme s'il eût dit : Si César cherche son image sur la monnaie, est-ce que Dieu ne cherche pas son image dans l'homme? (Dis. sur le Ps. 94).

Il ne leur dit pas : Il est permis ou il n'est pas permis de payer le tribut; mais il voulut les confondre, parce qu'ils ne le cherchaient pas avec une intention droite.

S'il leur avait dit : Il faut payer le tribut à César, ils l'auraient calomnié, et auraient prétendu qu'il parlait mal de la nation juive, en la regardant comme tributaire des Romains.

En effet, à cause de leurs péchés qui avaient corrompu l'image de Dieu, ils étaient humiliés et forcés de payer le tribut, comme cela leur avait été prédit dans leur loi.

Nous le tiendrons pour ennemi de notre nation, se disaient-ils, s'il nous ordonne de payer le tribut; au contraire, s'il nous défend de le payer, nous le tiendrons pour ennemi de notre dévouement à César.

Tel est le double piège qu'ils tendirent au Seigneur pour le surprendre. Mais à qui s'adressaient-ils? A Celui qui lisait dans le fond de leur cœur. *Montrez-moi*, leur dit le Seigneur, *la pièce de monnaie du tribut. Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* Je vais vous confondre : *Montrez-moi la pièce de monnaie du tribut.* Et ils lui en montrèrent une. Et le Seigneur ne leur dit pas : elle porte l'effigie de César, mais il leur demanda : *De qui est-elle?* afin de les confondre.

En effet, à cette question : *De qui est cette image? de qui est cette inscription?* ils répondirent : *de César.* Voici que le Seigneur va les confondre : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

César revendique son image, rendez-la lui; Dieu revendique son image, rendez-la lui. Que César ne perde point par vous

son effigie ; que Dieu ne perde point en vous son effigie (Dis. sur le Ps. 57).

César ne veut point perdre ce qu'il a ordonné de frapper, et Dieu ne veut pas laisser périr ce qu'il a créé.

Ce n'était pas César qui avait fait la pièce de monnaie, c'étaient les monnayeurs, les ouvriers chargés de ce travail, les serviteurs à qui César donnait des ordres : ils gravaient sur la pièce de monnaie une image, ils gravaient l'image de César ; et cependant César réclame ce que d'autres avaient fait, il mettait cette pièce dans son trésor, il ne voulait point qu'on lui refusât ce tribut.

L'homme est aussi la pièce de monnaie du Christ : j'y vois l'image du Christ, le nom du Christ, les dons du Christ, et les devoirs qui en résultent (Ser. 90).

VIII.- Jésus déclare que toute la loi est renfermée dans l'amour de Dieu et du prochain (Saint Matthieu, 22, 35-40).

Sommaire : Le premier et le plus grand commandement. — Le second est semblable au premier. — Ils sont l'abrégé de toute la loi. — Aimer soi-même en Dieu ; le prochain en lui et pour lui. — On manifeste cet amour en portant les fardeaux les uns des autres. — Le fardeau du riche et le fardeau du pauvre. — Que chacun secoure son compagnon de route.

Un des docteurs de la loi vint faire à Jésus cette question pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les Prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.

Il y a dans la loi beaucoup de commandements qui nous apprennent à bien vivre : assurément, ils sont nombreux, innombrables.

Dieu a voulu cependant faire connaître toute sa parole sur la terre en l'abrégeant, à cause de ceux qui auraient pu s'excuser de ne pas la comprendre facilement, pour que personne n'ait d'excuse au jour du jugement. Il a voulu que cette même parole, consommée et abrégée, n'ait rien d'obscur.

Il l'a faite courte, de peur qu'on ne puisse la lire ; il l'a

faite claire, pour qu'on ne dise pas : « Il ne m'est pas possible de comprendre ».

Cette parole qui contient toute la Loi, en la consommant et en l'abrégeant, est celle-ci : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même.*

Voilà ce que Notre-Seigneur vous enseigne en peu de mots : Aimer Dieu, aimer le prochain; Dieu comme Dieu, le prochain comme vous-même.

Vous ne trouvez aucun être égal à Dieu pour qu'il puisse vous être dit : Aimez Dieu comme vous aimez celui-ci; mais vous trouvez par vous-même la règle pour aimer votre prochain, puisque vous êtes semblable à lui.

Aimez Dieu pour Dieu, aimez-vous en lui, aimez votre prochain en lui, et cependant pour lui.

Vous vous aimez alors véritablement, si vous aimez Dieu en vous, ou parce qu'il est en vous, ou pour qu'il soit en vous (Ser. 336).

Aimons-nous les uns les autres, comme s'aiment les hommes qui sont fils du Très-Haut, afin que nous soyons les frères de son Fils unique.

L'apôtre saint Paul nous apprend que si nous aimons véritablement notre prochain, nous devons manifester cet amour en portant les fardeaux les uns des autres, et, en nous rappelant cette obligation, il nous montre le fruit que nous devons en recueillir, en ajoutant : *Et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ* (Gal. 6, 2).

Si nous sommes fidèles à cette recommandation, nous recueillerons le fruit que l'Apôtre nous promet, c'est-à-dire que *nous accomplirons la loi de Jésus-Christ.*

Un pauvre vous demande l'aumône, vous êtes riche; son fardeau c'est la pauvreté, fardeau qui ne pèse point sur vos épaules. Croyez-vous que les richesses ne soient point pour vous un fardeau plus écrasant? Vous n'avez point le fardeau de la pauvreté; mais vous avez le fardeau des richesses : si vous le comprenez bien, c'est un véritable fardeau, car les riches ont de très graves obligations vers les pauvres.

Le pauvre a son fardeau, vous en avez un autre : portez avec lui son fardeau, il portera le vôtre avec vous, et vous porterez ainsi les fardeaux les uns des autres, *et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ.*

Quel est le fardeau de la pauvreté? De n'avoir rien. Quel est le fardeau des richesses? C'est d'avoir bien au delà du nécessaire. Le pauvre a donc son fardeau, et vous avez le

vôtre : portez avec lui le poids de son indigence, il vous aidera à porter le poids de vos richesses superflues, et vos deux charges deviendront égales.

En effet, si vous assistez l'indigent, vous allégez son fardeau, qui était de ne rien avoir; aussitôt que vous lui donnez, son fardeau devient moins accablant, et, par là même, le vôtre, qui était d'avoir au delà du nécessaire, se trouve plus léger.

Vous marchez tous les deux dans la voie de Dieu pendant le pèlerinage de ce monde : vous avez pour fardeau de grandes richesses; ce pauvre, au contraire, ne possède rien. Vous ne sentez pas quel fardeau pèse sur vos épaules? Déchargez-vous un peu sur celui qui ne porte rien : vous secourrez ainsi votre compagnon de route, et vous allégerez votre fardeau (Ser. 164).

Seigneur, regardez vers moi, et ayez pitié de moi : en vous aimant je m'aime moi-même, afin que je puisse aimer salutairement le prochain comme moi-même.

De tout mon cœur, de toute mon âme, et tout mon esprit je désire vous aimer, et le prochain comme moi.

Vivifiez-moi, non dans ma justice, mais dans la vôtre; c'est-à-dire remplissez-moi par cette charité que je désire.

Aidez-moi à faire ce que vous commandez; donnez vous-même les forces nécessaires pour obéir.

Vivifiez-moi dans votre justice, parce que j'ai en moi le principe de mort, et que je ne trouve la vie qu'en vous.

O Christ! vous êtes ma justice, vous qui avez été fait pour moi par le Père, ma sagesse, ma justice, ma sanctification et ma rédemption.

Je trouve en vous vos commandements que je désire, afin que vous me vivifiiez en vous : car vous êtes le Verbe de Dieu; et vous vous êtes fait chair afin d'être aussi mon prochain (XII sur le Ps. 118).

IX. - Reproches de Jésus-Christ contre les scribes et les pharisiens (Saint Luc, 11, 37-54).

Sommaire : Hypocrisie des pharisiens. — Leurs aumônes. — Reproches du Seigneur. — Comment Jésus-Christ assure que l'aumône purifie l'âme. — La faire avec justice et charité.

Vous avez compris à la lecture du saint Evangile comment les reproches adressés par le Seigneur aux pharisiens ensei-

gnaient en même temps à ses disciples à ne point faire consister la justice dans la purification du corps. Chaque jour, en effet, ces pharisiens se lavaient le corps avant de prendre leur repas, comme si ces ablutions journalières pouvaient purifier le cœur.

Notre-Seigneur met pleinement à découvert ce qu'étaient ces pharisiens : il en parlait en parfaite connaissance de cause, car il voyait non seulement leur extérieur, mais le fond même de leur âme.

Ce qui le prouve ici même, c'est que le pharisien à qui répondit le Sauveur n'avait eu qu'une pensée intérieure sans l'exprimer, et que néanmoins le Seigneur l'entendit. Il avait blâmé en lui-même Notre-Seigneur de s'être mis à table sans s'être lavé.

Ce blâme, comme je le disais, était tout intérieur, mais le Seigneur l'entendait et voilà pourquoi il y répondit. Et que répondit-il ? *Vous autres pharisiens, vous nettoyez le dehors du plat; mais à l'intérieur vous êtes remplis d'hypocrisie et de rapine.*

Quoi ! accepter une invitation et ne pas épargner celui qui l'a invité ? Mais c'est réellement que de lui faire ces reproches, puisque c'est vouloir qu'il se corrige pour l'épargner au jour du jugement.

Les pharisiens observaient toutes les prescriptions légales, mais ils méprisaient la pureté de conscience ; ils lavaient le dehors et restaient au dedans horriblement souillés.

Et que leur dit ensuite Notre-Seigneur ? *Toutefois faites l'aumône, et tout est pur pour vous.* Voilà un magnifique éloge de l'aumône : faites-la et vous en expérimenterez la puissance.

C'est aux pharisiens que Jésus parlait, et ces pharisiens étaient alors comme l'élite des Juifs, car on n'appelait de ce nom que les plus distingués et les plus instruits.

Examinons attentivement les paroles de Notre-Seigneur, il nous en donnera lui-même l'explication. Après que le Sauveur eut parlé de la sorte, des pharisiens s'imaginèrent qu'ils étaient fidèles à ce précepte de l'aumône. Comment la faisaient-ils ? Ils donnaient la dîme de tous leurs biens et la dixième partie de tous les fruits de leurs terres. Il ne serait pas facile de trouver beaucoup de chrétiens qui en fissent autant.

Les Juifs donnaient la dîme non seulement du blé, mais aussi du vin et de l'huile ; ils allaient même, pour obéir au précepte divin, jusqu'à donner la dîme exacte des plus petites choses, du cumin, de la rue, de la menthe, de l'anet, c'est-

à-dire qu'ils mettaient en réserve la dixième partie et la donnaient en aumônes.

Je pense qu'ils se rappelèrent tout cela et s'imaginèrent que Notre-Seigneur leur parlait à tort, qu'il se trompait en leur parlant comme à des hommes qui négligeaient le devoir de l'aumône, tandis que sûrs de ce qu'ils faisaient, ils ne pouvaient ignorer qu'ils donnaient en aumônes la dîme même de leurs biens les plus petits, les plus vils et les plus méprisables.

En ayant l'air de croire qu'ils ne faisaient pas l'aumône, le Sauveur ne rencontra que dérisions dans leur cœur.

Notre-Seigneur, qui n'ignorait point ce qu'ils faisaient, ajoute aussitôt : *Mais malheur à vous scribes et pharisiens, qui payez la dîme de la menthe et du cumin, de la rue et de toutes les plantes de vos potagers.* Sachez que je connais vos aumônes. Oui, vous faites l'aumône, vous donnez la dîme de tout cela; vous la donnez même de ce qu'il y a de moindre et de plus vil dans ce que vous récoltez; mais *vous laissez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice et la charité.*

Remarquez : Négliger la justice et la charité, et payer la dîme de vos légumes, ce n'est pas faire l'aumône. *Il faut,* poursuit le Sauveur, *faire ces choses, sans omettre les autres.*

Quelles choses fallait-il observer? *La justice et la charité, l'équité et la miséricorde, sans omettre les autres.* Faites celles-ci, mais préférez celles-là.

S'il en est ainsi, pourquoi Notre-Seigneur leur dit-il : *Faites l'aumône, et tout est pur pour vous?* Qu'est-ce que faire l'aumône? C'est faire miséricorde. Et qu'est-ce que faire miséricorde? Si vous le comprenez bien, commencez par vous-même. Comment, en effet, être miséricordieux pour autrui, si vous êtes cruel envers vous? *Faites l'aumône, et tout est pur pour vous.*

Faites donc la véritable aumône. Que signifie l'aumône? C'est un acte de miséricorde. Prêtez maintenant l'oreille au langage de l'Ecriture : *Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu* (Eccli. 30, 24). Faites l'aumône, ayez pitié de votre âme en devenant agréable à Dieu.

Votre âme est devant vous comme une mendiante, rentrez en vous-même. Oui, qui que vous soyez, qui vivez dans le crime et l'infidélité, rentrez dans votre conscience, et vous y trouverez votre âme réduite à la mendicité, à la misère, à toutes les douleurs; où, peut-être, vous n'entendez point le cri de sa misère, parce que l'excès de sa faiblesse la condamne au silence. Si elle a la force de mendier, c'est qu'elle a faim de la justice.

Si donc vous trouvez votre âme en cet état, faites-lui d'abord l'aumône, donnez-lui du pain. Quel pain? Si le pharisien le demandait au Seigneur, le Seigneur lui répondrait : Faites l'aumône à votre âme.

C'est bien cela qu'il a dit d'abord; mais le pharisien ne comprenait pas, quoique le Sauveur énumérât les aumônes qu'il faisait avec ceux de sa secte, et qu'il croyait inconnues au Christ.

C'est comme si le Seigneur eût dit : Je sais ce que vous faites; vous donnez la dîme de la menthe, de l'anet, du cumin et de la rue; mais je parle d'une autre sorte d'aumônes : vous méprisez la justice et la charité. Faites, avec justice et charité, l'aumône à votre âme.

Qu'est-ce à dire avec justice? Regardez attentitvement et vous le trouverez; soyez mécontent de vous-même, prononcez contre vous. Et comment la faire avec charité? *Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même* (Matth. 22, 37), et vous avez commencé à faire miséricorde à votre âme dans votre conscience.

Mais si vous omettez de faire cette aumône, donnez autant que vous voudrez, retirez de vos fruits, non pas la dîme, mais la moitié, donnez-en neuf parties et ne vous en réservez qu'une seule; vous ne faites rien, tant que vous ne faites rien pour vous, et vous restez pauvre en vous-même.

Nourrissez votre âme, si vous ne voulez qu'elle ne meure de faim (Ser. 106).

X. - Discours de Jésus sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde (Saint Matthieu, 25, 1-41).

Sommaire : Cette prédiction est une invitation à nous tenir en garde. — Personne ne sait quand ce temps viendre. — Ni les anges qui sont dans le ciel. — La mort est un châtiment. Elle est certaine; mais l'heure en est incertaine. — Si le souverain juge voulait nous condamner, il garderait le silence. — Il prédit la sentence; mais si le pécheur change de vice, cette sentence sera elle-même changée.

Un jour, lorsque Notre-Seigneur sortait du temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regardez quelles pierres et quels bâtiments. Jésus lui répondit : Les voyez-vous tous ces grands bâti-

ments? Ils seront tellement détruits, qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre.

Jean et André lui demandèrent en particulier : Dites-nous quand ceci arrivera. Mais Jésus, après avoir prédit la fin du monde, *ajouta : Quant à ce jour ou à cette heure-là nul ne le sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul.*

Prenez donc garde à vous; veillez et priez, parce que vous ne savez pas quand ce temps viendra.

Après avoir entendu l'avertissement de l'Ecriture qui nous recommande la vigilance dans l'attente du dernier jour, chacun de nous doit penser sérieusement au dernier jour de sa vie, de peur qu'en regardant le dernier jour comme éloigné, nous ne nous endormions sur la proximité de notre dernier jour.

Nous venons d'entendre ce que le Sauveur a dit de ce dernier jour du monde : *Nul ne le sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul.*

Lorsque Notre-Seigneur dit que le Père seul connaît ce jour, il veut nous faire entendre que si le Fils le connaît, il le connaît dans le Père. Qu'y a-t-il, en effet, dans ce jour qui n'ait pour auteur le Verbe par lequel tout a été fait?

Que personne donc ne cherche à savoir quand viendra le dernier jour; mais plutôt veillons tous par une vie sainte, de peur que notre dernier jour ne nous surprenne sans que nous soyons préparés, et que nous paraissions au dernier jour du monde tels que nous étions au dernier jour de notre vie.

Nous ne trouverons aucun appui dans ce que nous n'aurons pas fait; chacun sera aidé ou accablé par ses œuvres.

Nous sommes tous mortels : c'est une raison pour nous de soumettre notre vie à la règle, plutôt qu'un motif de nous enorgueillir. De quoi peut s'enorgueillir un ver de terre qui mourra demain?

L'homme a entendu cette sentence : *Tu mourras de mort* (Gen. 2, 17). Qu'il fasse bon usage du châtiment qui lui est imposé, et qu'il fasse tourner à son bien le mal auquel il a été condamné.

Qui ne sait que c'est un châtiment que cette nécessité de mourir, et surtout sans savoir à quel moment?

La mort est certaine, mais l'heure en est incertaine; il n'y a même, parmi toutes les choses humaines, que la mort dont nous sommes sûrs.

Tout ce qui nous touche d'ailleurs, le bien comme le mal, est incertain; la mort seule est certaine.

J'explique ma pensée. Un enfant vient de naître, peut-être

grandira-t-il, peut-être ne grandira-t-il pas; il est incertain s'il parviendra à la vieillesse ou n'y parviendra pas, s'il sera riche ou pauvre, dans les honneurs ou dans l'humiliation, s'il aura de la postérité ou n'en aura pas: tout ce qui peut lui arriver de bien ou de mal est également douteux. Mais pourrez-vous dire également : Peut-être mourra-t-il, peut-être ne mourra-t-il pas ?

Quand les médecins ont visité un malade et que sa maladie leur semble mortelle : Il en mourra, disent-ils, il n'en échappera point. De même on doit dire, dès la naissance d'un homme, qu'il n'en échappera pas non plus. Ainsi la maladie date de la naissance et ne se termine qu'à la mort (Ser. 97).

Que ferons-nous donc? Tandis que nous avons le temps, changeons de vie et corrigeons ce qu'il y a de mal dans nos œuvres, et nous échapperons ainsi au supplice qui atteindra infailliblement les pécheurs endurcis.

Pourquoi le Seigneur nous dit-il : *Prenez garde à vous; veillez et priez, parce que vous ne savez pas quand ce temps viendra?*

Pourquoi le Juge nous menace-t-il de son arrivée? c'est pour qu'il ne trouve plus de coupables à punir lorsqu'il viendra. S'il voulait nous condamner, il garderait le silence. Quel assassin dit avant de frapper : Prenez garde à vous?

Or, tout ce que nous disent les Ecritures, c'est la voix de Dieu nous répétant : Prenez garde à vous! ce sont autant d'aiguillons qui nous pressent de nous corriger.

Viendra ce feu éternel dont il sera dit aux réprouvés placés à la gauche du Juge : *Allez au feu éternel qui a été préparé à Satan et à ses anges* (Matth. 25, 41).

Quelques-uns alors sembleront faire pénitence; car il est écrit au livre de la Sagesse : *Ils diront en eux-mêmes, faisant pénitence et gémissant dans l'angoisse de leur âme : Que nous a procuré l'ostentation des richesses? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre* (5, 3-8).

Oui, ils feront pénitence, mais une pénitence stérile; ils feront une pénitence qui ne produira que de la douleur et qui sera impuissante pour les guérir.

La pénitence aujourd'hui peut être féconde parce que nous avons la liberté de nous corriger. Repentez-vous donc à la voix de l'Evangile, car la voix du Juge n'excitera en vous qu'un repentir inutile.

Alors ce sera pour lui le temps de prononcer la sentence, et vous n'aurez aucune observation à lui opposer : avant de pro-

noncer cette sentence, il n'a point gardé le silence. Il vous a dit : *Prenez garde à vous; veillez et priez.*

Pourquoi répète-t-il ces mots? C'est pour vous donner le temps de vous corriger, puisqu'il a même laissé au larron, attaché sur la croix, le temps de se repentir.

Dieu semble nous dire : J'ai fait connaître la sentence, mais je ne l'ai point prononcée encore; je l'ai prédite, je ne l'ai point rendue. Si vous changez de vie, cette sentence sera elle-même changée.

Il est juste de ne point épargner celui qui persévère opiniâtrement dans le mal, et il ne l'est pas moins de pardonner à celui qui change de vie (Ser. 22).

LIVRE VII

LA CÈNE

I.- Jésus annonce à ses disciples que son heure était arrivée (Saint Jean, 13, 1).

Sommaire : La Pâque était l'annonce et la figure du passage de Jésus-Christ de ce monde à son Père. — Ce passage du Chef donne à ses membres une ferme espérance qu'ils le suivront. — Jésus a aimé les siens jusqu'à la fin. — Il n'est pas la fin où finissent les choses, mais où elles trouvent leur perfection.

Nous voici parvenus au récit que saint Jean nous fait de la cène du Seigneur. Nous devons, avec la grâce de Dieu, l'exposer convenablement et l'expliquer selon qu'il nous donnera de le faire.

Avant le jour de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

Le mot *Pâque* signifie en latin *passage*, et le saint Evangéliste veut nous donner cette explication lorsqu'il commence son récit en ces termes : *Avant le jour de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père.* Voilà la Pâque, voilà le passage. D'où passons-nous et où passons-nous ? *De ce monde à son père.* Et ce passage du Chef donne à ses membres une ferme espérance qu'ils le suivront.

Mais que deviendront les infidèles, et ceux qui sont séparés de ce Chef et de son corps ? Ne passeront-ils pas aussi, puisqu'ils ne demeureront pas toujours à leur place ? Ils passeront assurément eux-mêmes ; mais autre chose est de passer de ce

monde, autre chose est de passer avec le monde; autre chose est de passer vers le Père, autre chose est de passer à l'ennemi.

Les Egyptiens ont passé aussi la mer, mais ils l'ont passée non pour aller au royaume, mais pour trouver la mort au sein des flots.

Jésus sachant donc *que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* Il voulait que, par un effet de cet amour, ses disciples pussent passer de ce monde, où ils étaient, à leur Chef qui avait passé de ce monde à son Père.

Que veut dire, en effet, cette expression : *Jusqu'à la fin?* Jusqu'à Jésus-Christ, *car Jésus-Christ est la fin de la loi, pour justifier tous ceux qui croiront* (Rom. 10, 4).

Il est la fin, non pas où finissent les choses, mais où elles trouvent leur perfection; la fin où nous devons parvenir, mais non trouver la mort. C'est dans ce sens qu'il nous faut comprendre que Jésus-Christ est notre pâque qui a été immolée pour nous (I Cor. 5, 7).

Il est notre fin, c'est à lui que nous devons passer. Je sais bien que ces paroles de notre Evangile peuvent s'entendre d'une manière tout humaine; voici comment : puisqu'il a aimé les siens jusqu'à la mort, on peut dire *qu'il les a aimés jusqu'à la fin.* Mais c'est là un sentiment tout humain, qui n'a rien de divin : il ne nous a pas aimés seulement jusqu'à la mort, puisqu'il nous a toujours aimés et qu'il nous aimera sans cesse.

Loin de nous la pensée que son amour ait fini par sa mort, puisqu'il n'a pas lui-même fini par la mort. Il ne nous aurait pas aimés jusqu'à sa mort, si cet amour pour nous ne devait s'étendre au delà même de son trépas (Tr. 55 sur S. Jean).

II.- Jésus lave les pieds à ses apôtres (Saint Jean, 13, 2-5).

Sommaire : Judas assiste à la Cène avec l'intention bien arrêtée de trahir son Maître. — Jésus le savait et le supportait. — Il le faisait servir, à son insu, à l'accomplissement de ses desseins. — Avant de mourir, il veut accomplir l'office non d'un Homme-Dieu, mais d'un esclave. — En lavant les pieds à ses Apôtres, il continue à pratiquer l'humilité manifestée dans son Incarnation.

Et après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le trahir, Jésus qui savait que son Père lui avait mis toutes choses entre ses mains, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en retournait à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtements, et ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui.

Lorsque Judas assista à la dernière cène, le diable avait déjà mis dans son cœur de trahir son divin Maître, car après le festin qui eut lieu six jours avant la Pâque, dans la maison de Lazare, Judas alla trouver les princes des prêtres et leur dit : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?* Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent.

Le démon avait donc déjà suggéré à l'âme de Judas la pensée de trahir le Maître dont il était le disciple, mais dans lequel il n'avait point appris à voir un Dieu : c'est dans cette pensée qu'il s'était rendu à la Cène; il venait observer son Pasteur, dresser des embûches à son Sauveur, vendre son Rédempteur.

Tel était son dessein; Jésus le voyait et le supportait : pour lui, il croyait n'être pas connu et il se trompait sur le compte de celui qu'il voulait tromper. Mais Jésus, voyant ce qui se passait dans son cœur, le faisait sciemment servir, à son insu, à l'accomplissement de ses desseins.

Jésus qui savait que son Père lui avait mis toutes choses entre ses mains; par conséquent aussi celui qui le trahissait, il s'en servait comme il le voulait.

Le traître se trouvait donc en la puissance de celui qu'il voulait livrer, et du mal qu'il faisait en le livrant devait résulter un bien qu'il ne soupçonnait pas : car le Seigneur qui souffrait si patiemment ses ennemis, savait bien ce qu'il devait faire pour ses amis.

Le Père lui avait donc remis tout entre les mains, et le mal dont il devait se servir, et le bien qu'il devait faire. Il savait aussi *qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu;* sans cependant avoir quitté Dieu quand il venait à nous, et sans nous abandonner quand il retournait à lui.

Or, Jésus sachant ces choses, *se leva de table, quitta ses vêtements, et ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui.*

Nous devons méditer ici attentivement la pensée de l'Evangéliste : avant de nous décrire la profonde humilité du Seigneur, il commence par nous donner une haute idée de sa grandeur; c'est dans ce dessein qu'il dit : *Il savait que son Père lui avait mis toutes choses entre ses mains, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en retournait à Dieu.*

Celui donc à qui le Père a remis toutes choses entre les mains, lave, non les mains, mais les pieds de ses disciples; et lui qui savait être sorti de Dieu et retourner à Dieu, il remplit l'office, non d'un Seigneur-Dieu, mais d'un homme esclave.

Et si l'Evangéliste a parlé d'un traître qui était venu dans la pensée de le livrer, mais que le Sauveur connaissait bien pour tel, c'est pour nous montrer le comble de l'humilité où il est descendu, en ne dédaignant pas de laver les pieds de celui dont il prévoyait que les mains allaient se souiller d'un pareil crime.

Mais quoi d'étonnant qu'il se soit levé de table, et qu'il ait déposé ses vêtements, lui qui, étant Dieu, s'est anéanti lui-même? Y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il se soit ceint d'un linge, celui qui, prenant la forme d'esclave, a été semblable à un homme?

Quoi d'étonnant qu'il ait versé de l'eau dans un bassin pour laver les pieds de ses disciples, lui qui a versé son sang pour laver les souillures de nos péchés?

Quoi d'étonnant qu'il ait essuyé les pieds de ses disciples avec le linge dont il était ceint, lui qui par la chair dont il était revêtu a fortifié et affermi les pas des Evangélistes?

Il est vrai que, pour se ceindre d'un linge, il quitta ses vêtements, tandis que pour prendre la forme d'esclave au moment où il s'anéantit lui-même, il ne quitta pas ce qu'il avait, mais il prit ce qu'il n'avait pas.

Pour être crucifié, il fut dépouillé de ses vêtements, et quand il fut mort on l'enveloppa dans un linceul. Et toute sa passion a servi à nous purifier.

Sur le point de souffrir la mort, il vient rendre auparavant cet humble service non seulement à ceux pour lesquels il allait mourir, mais à celui-là même qui devait le livrer à la mort.

L'humilité est d'une importance si grande pour l'homme, que Dieu dans sa grandeur a voulu lui en laisser un exemple parfait; car l'homme aurait péri à jamais, victime de son orgueil, si Dieu ne l'avait pas sauvé par son humilité.

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu : or, l'homme s'était perdu en imitant l'orgueil de son séducteur; qu'il imite donc l'humilité du Rédempteur, maintenant qu'il est retrouvé (Traité 55 sur S. Jean).

III.- Jésus lave les pieds à saint Pierre (Saint Jean, 13, 6-10).

Sommaire : Le Seigneur s'approche de Pierre pour lui laver les pieds. — A cette vue, Pierre s'écrie : Non, Seigneur! — Alors vous n'aurez point de part avec moi. — Lavez-moi donc aussi la tête et les mains. — Celui qui est pur n'a besoin que de se laver les pieds.

Lorsque le Seigneur lavait les pieds des disciples, il vint à Simon Pierre, et Pierre lui dit : Quoi! vous, Seigneur, vous me lavez les pieds?

Qui ne serait saisi, en effet, de voir le Fils de Dieu lui laver les pieds?

Quoique ce fût un acte d'extrême hardiesse de contredire le serviteur son Maître, l'homme son Dieu, Pierre aime mieux se le permettre que de souffrir que son Seigneur et son Dieu lui lave les pieds.

Que signifient ces paroles : *Quoi! vous, Seigneur, vous me lavez les pieds?* Elles demandent à être méditées plutôt qu'à être expliquées, car si nos pensées s'élevaient à la hauteur d'un pareil sujet, notre langue ne pourrait peut-être l'exprimer.

Mais Jésus lui répondit et lui dit : *Ce que je fais, vous ne le savez pas maintenant, mais vous le saurez plus tard.* Et cependant, effrayé de la grandeur de ce que voulait faire son Maître, Pierre ne voulait pas souffrir de voir Jésus-Christ s'abaisser et se mettre à ses pieds.

De l'éternité, lui dit-il, *vous ne me laverez les pieds.* Que signifie cette expression, *de l'éternité?* Jamais je ne le supporterai, jamais je ne le souffrirai, jamais je ne le permettrai; car ce qui ne se fait jamais ne se fait pas de l'éternité.

Alors, pour triompher de la résistance de ce malade et lui montrer le péril où il s'expose, le Sauveur lui dit : *Si je ne vous lave,* lui dit-il, *vous n'aurez point de part avec moi.*

Alors Pierre, troublé et par l'amour et par la crainte, mais craignant encore plus de se voir enlever Jésus-Christ que de le voir s'abaisser à ses pieds, lui dit : *Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Après une telle menace, non seulement je ne refuse pas de vous donner à laver mes membres les plus bas, mais j'abaisse devant vous les plus élevés pour que vous les purifiiez : il n'y a aucune partie de mon corps que je ne vous laisse laver, plutôt que de m'exposer à n'avoir point de part avec vous.

Jésus lui dit : *Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de se laver les pieds; il est pur dans tout le corps.* Que veulent

dire ces paroles? Bien que l'homme soit lavé tout entier dans le baptême, et ici je n'excepte pas même ses pieds, et je parle de sa personne tout entière; cependant, quand ensuite il vit au milieu des affaires humaines, il est obligé de marcher sur la terre.

Alors les affections terrestres, sans lesquelles il est impossible de vivre en cette vie mortelle, sont comme les pieds par lesquels les choses humaines entrent en contact avec nous, et elles nous touchent; de telle sorte que si nous disons n'avoir pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous (I Jean, 1, 8).

Celui donc qui intercède pour nous, nous lave aussi tous les jours les pieds; et nous-mêmes, nous confessons tous les jours que nous avons besoin de nous laver les pieds, c'est-à-dire de bien diriger les voies spirituelles où nous marchons, lorsque nous disons dans l'oraison Dominicale : *Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.*

Car, comme l'écrit saint Jean, si nous confessons nos péchés, celui qui a lavé les pieds de ses disciples est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité (I Jean, 1, 9), c'est-à-dire pour purifier jusqu'à nos pieds, par lesquels nous sommes en contact avec la terre.

Ainsi l'Eglise que Jésus-Christ a purifiée dans le baptême de l'eau par sa parole est sans tache et sans ride, non seulement dans ceux qui sortent de cette vie immédiatement après le baptême, et ne touchent point la terre qui pourrait souiller leurs pieds; mais encore dans ceux à qui Dieu a fait la grâce de ne sortir de cette vie qu'après avoir lavé leurs pieds.

Quant aux autres membres de l'Eglise qui restent sur la terre, et qui sont purs, parce qu'ils vivent dans la justice, ils ont cependant besoin de se laver les pieds, parce qu'ils ne sont point sans péché (Traité 56 sur S. Jean).

IV.- Jésus notre maître et notre modèle (Saint Jean, 13, 10-15).

Sommaire : Le Seigneur demande à ses Apôtres s'ils ont compris ce qu'il venait de faire. — Il leur en donne l'explication. — Il est leur maître et ils doivent l'imiter. — Quels que soient nos progrès dans la vertu, nous ne serons jamais sans péché.

Après qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant mis à table, il leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait?

Le moment est venu de donner à Pierre l'explication que le Sauveur lui avait promise, lorsque dans son effroi il s'était écrié : *Non, jamais vous ne me laverez les pieds,* et qu'il avait différée jusque-là. Jésus lui répondit : *Ce que je fais, vous ne le savez pas maintenant, mais vous le saurez plus tard.*

Ce « plus tard » est arrivé, et l'heure est venue de donner cette explication différée jusqu'alors : il leur avait promis de leur faire connaître les raisons de cette action si imprévue, si extraordinaire, si étonnante et que les disciples n'auraient pas dû permettre sans la menace effrayante du Sauveur, et de leur expliquer pourquoi Celui qui est non seulement leur Seigneur, mais le souverain Seigneur de toutes choses, s'est abaissé jusqu'à laver les pieds de ses serviteurs et de ses disciples.

Comme il leur avait promis l'explication de cette action si grande, en leur disant : *Vous le saurez plus tard,* il commença ainsi à leur expliquer ce qu'elle signifiait.

Vous m'appelez Maître et Seigneur, leur dit-il, *et vous dites bien, car je le suis. Vous dites bien,* parce que vous dites vrai ; car je suis ce que vous dites.

Si donc, dit Jésus, *je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait moi-même.*

Voilà, bienheureux Pierre, ce que vous ne saviez pas, quand vous vous opposiez à ce que votre Maître voulait faire. Voilà ce qu'il promit de vous apprendre plus tard, lorsque, effrayé de sa menace, vous consentîtes à ce qu'il vous lavât les pieds, quoiqu'il fût votre Maître et votre Seigneur.

Nous avons reçu du Très-Haut une leçon d'humilité ; nous qui sommes si bas, faisons donc les uns pour les autres ce que le Très-Haut a fait avec tant d'humilité.

Le Christ ne pouvait nous recommander plus fortement cette vertu.

Mais dans la profondeur de cette action de Notre-Seigneur lavant les pieds à ses disciples, qui étaient déjà lavés et purs, il y a un autre enseignement : c'est que par suite des faiblesses humaines inhérentes à cette vie de la terre, quels que soient nos progrès dans les voies de la justice, nous sachions que nous ne pouvons être sans péché.

Or, ces péchés, il nous en purifie lui-même en intercédant pour nous, lorsque nous prions notre Père qui est dans les cieux de nous remettre nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.

Si Celui qui est, qui a été et sera toujours sans péché, inter-

cède cependant pour nos péchés, combien plus devons-nous prier les uns pour les autres ?

Et si celui à qui nous n'avons rien à pardonner nous pardonne, combien plus devons-nous nous pardonner mutuellement, nous qui ne pouvons vivre ici-bas sans péché ?

Ainsi donc, pardonnons-nous réciproquement nos fautes, prions pour les fautes les uns des autres, et nous nous serons en quelque sorte mutuellement lavé les pieds (Traité 58 sur S. Jean).

V. - Prédiction de la trahison de Judas (Saint Jean, 13, 16-30).

SOMMAIRE : Sur un signe de Pierre, Jean demande à Jésus le nom du traître. — C'est celui à qui je vais donner du pain trempé. — Satan s'empare définitivement de Judas. — Le Seigneur ne veut point hâter la perte du perfide disciple, mais accomplir au plus tôt l'œuvre de la Rédemption.

Je dois maintenant vous parler du traître disciple que le Seigneur a suffisamment désigné en lui présentant un morceau de pain trempé.

Jésus fut troublé en son esprit, et parlant ouvertement à ses disciples, il leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira.

Ils se regardèrent l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait. Ils aimaient tendrement leur Maître, mais leur faiblesse naturelle ne laissait pas de leur inspirer des soupçons les uns à l'égard des autres. Chacun d'eux connaissait le fond de son âme, mais la conscience de leur frère leur était cachée, et cette certitude personnelle n'empêchait pas qu'ils demeurassent inconnus pour les autres, comme les autres étaient inconnus pour eux.

Mais l'un d'eux, que Jésus aimait, reposait sur la poitrine de Jésus : c'est Jean, l'auteur de cet Evangile, comme il le déclare plus loin lui-même.

Saint Pierre lui fit signe et lui demanda : Quel est celui dont il parle ?

Ce disciple s'étant penché sur la poitrine de Jésus, il lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui répondit : Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé.

Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et après qu'il eut pris ce pain, Satan entra en lui.

Le traître est enfin clairement désigné, les abîmes des ténèbres sont mis à découvert (Traité 61 sur S. Jean).

Je sais que quelques-uns peuvent se demander comment Satan est entré dans le traître disciple après que le Seigneur lui eut présenté un morceau de pain trempé.

Quoi ! disent-ils, le pain de Jésus-Christ, venant de la table de Jésus-Christ a eu pour effet de faire entrer Satan dans son disciple ?

Nous leur répondons que le Sauveur a voulu surtout nous apprendre par là avec quel soin il faut éviter de recevoir une chose sainte dans de mauvaises dispositions.

Satan entra dans le traître, après qu'il eut reçu ce morceau de pain, c'est-à-dire qu'il prit pleine possession de celui qui lui appartenait déjà et dans lequel il était entré comme séducteur ; car il était déjà en Judas lorsqu'il alla trouver les Juifs et convint avec eux du prix de sa trahison, comme saint Luc le dit en termes exprès : *Or, Satan entra en Judas, surnommé Iscariote, l'un des douze, et il s'en alla conférer avec les princes des prêtres* (Luc, 22, 3-4) ; preuve évidente que Satan était déjà entré dans Judas.

Il entra donc d'abord dans son cœur, en lui inspirant la pensée de livrer Jésus-Christ et c'est avec cette disposition qu'il était venu se mettre à table.

Mais après qu'il eut reçu ce morceau de pain, il entra en lui non plus pour tenter un cœur qui lui était étranger, mais pour se mettre en possession de celui qui lui appartenait en propre.

Judas était sous la pleine domination non du Seigneur, mais du démon, tandis que l'ennemi s'était emparé de son âme au moment où le pain entrait dans l'estomac de ce perfide disciple ; il persévérait donc tout entier dans le sacrilège dessein qu'il avait conçu, et auquel il avait donné précédemment un consentement coupable.

Aussi lorsque le Seigneur, qui est le pain vivant, eut donné ce morceau de pain à celui qui était mort, et qu'il eut fait connaître par ce morceau de pain celui qui devait trahir le pain vivant, il lui dit : *Faites promptement ce que vous faites.*

Il ne commande point le crime, il prédit simplement à Judas le malheur qu'il s'attirait ; à nous, le bien qui devait en résulter. Car quelle chose plus affreuse pour Judas et plus avantageuse pour nous que Jésus-Christ qui a été livré par Judas contre lui, et pour nous à l'exclusion de ce traître disciple ?

Faites promptement ce que vous faites. O parole qui atteste bien plutôt le désir d'un cœur prêt à mourir, que l'indignation !

O parole qui exprime bien moins le châtiment du traître que la récompense que donne le Rédempteur!

Faites promptement ce que vous faites, il veut non point hâter la perte de son perfide disciple, mais accomplir au plus tôt l'œuvre du salut des hommes; *car il a été livré pour nos péchés; il a aimé l'Eglise, et il s'est livré lui-même pour elle* (Rom. 4, 25. — Traité 62 sur S. Jean).

VI. - Institution de la cène eucharistique (Saint Luc, 22, 19-20).

Sommaire : Le Seigneur donna le Sacrement à ses Apôtres après le repas, pour graver plus profondément dans leur cœur la mémoire de cet acte suprême. — Le Saint-Sacrement signe d'unité et lien de charité. — Dispositions pour recevoir dignement l'Eucharistie.

Le soir étant venu, Jésus se mit à table avec ses douze disciples, et tandis qu'ils mangeaient, il leur dit : L'un de vous me trahira, après quoi il leur donna le Sacrement. Il résulte clairement de ces paroles que les disciples n'étaient pas à jeun, lorsqu'ils reçurent pour la première fois le corps et le sang du Seigneur.

Mais faut-il pour cela médire de l'Eglise universelle, parce qu'elle ne donne l'Eucharistie qu'à ceux qui sont à jeun. C'est le Saint-Esprit même qui a voulu qu'en l'honneur d'un si grand sacrement aucune autre nourriture n'entrât dans la bouche d'un chrétien avant le corps du Sauveur.

Si Jésus-Christ a donné le sacrement à ses disciples après qu'ils eurent mangé, ce n'est pas une raison pour que les chrétiens se réunissent pour le recevoir après avoir dîné ou soupé, ou qu'ils le reçoivent au milieu de leur repas même comme faisaient ceux que l'Apôtre blâme et reprend.

Si le Seigneur a donné le sacrement à ses disciples après le repas, c'était, en accomplissant ce dernier acte devant eux, pour graver plus profondément la grandeur de ce mystère dans le cœur et la mémoire de ceux dont il allait se séparer pour aller à la mort.

Il ne prescrivit pas de quelle manière il fallait par la suite recevoir l'Eucharistie : c'était un soin qu'il laissait à ses apôtres, par qui il devait établir les églises. Si Jésus-Christ avait ordonné qu'on reçût ce sacrement après avoir mangé, personne n'aurait changé cette coutume (Lettre 54).

Le corps et le sang de Jésus-Christ nous donneront la vie, mais à la condition que ce que nous recevons visiblement dans le sacrement, nous le mangions et nous le buvions spirituellement dans la vérité.

O profond mystère de piété! ô signe d'unité! ô lien de charité! Celui qui veut vivre, sait où il jouira de la vie, où il la puisera.

Qu'il s'approche et qu'il croie, qu'il s'incorpore au Christ, il y trouvera la vie; qu'il ne lui répugne aucunement de s'unir à d'autres membres; qu'il ne soit lui-même ni un membre pourri que l'on doive retrancher du corps, ni un membre difforme dont on puisse rougir : qu'il soit beau, bien proportionné, parfaitement sain; qu'il ne fasse qu'un avec le corps du Christ; que, puisant sa vie en Dieu, il vive pour Dieu; qu'il travaille sur la terre, pour régner un jour dans le ciel (Traité 26 sur S. Jean).

Seigneur, je renoncerai à toutes les excuses vaines et coupables, et je me rendrai au festin eucharistique où mon âme trouvera une nourriture abondante.

Je ne me laisserai point ni arrêter par les fiertés arrogantes de l'orgueil, ni effrayer par les contrariétés qui m'éloigneraient de vous : je ne me laisserai point détourner des délices spirituelles par la volupté de la chair.

Je viendrai et je m'y nourrirai abondamment.

J'avancerai vers vous, je m'approcherai de vous, même mendiant, débile, boiteux et aveugle.

Les riches bien portants, croyant marcher fermement et voir distinctement, ne vinrent pas au festin auquel vous les aviez invités (Luc, 14, 16-24), car ils présumaient beaucoup d'eux-mêmes, et étaient d'autant plus inguérissables qu'ils étaient plus orgueilleux.

J'avancerai, mendiant; puisque, vous, qui invitez, vous vous êtes fait pauvre pour moi, bien que vous fussiez riche, afin que je sois enrichi par votre pauvreté.

J'avancerai, débile; parce que le médecin n'est pas nécessaire aux bien portants, mais aux malades (Matth. 9, 12).

J'avancerai, boiteux, et je dirai : Dirigez, Seigneur, mes pas dans vos sentiers (Ps. 16, 5).

J'avancerai, aveugle, et je vous dirai : Illuminez mes yeux, pour que jamais je ne m'endorme dans la mort (Ps. 12, 4. — Ser. 112).

VII.- Discours de Jésus après la cène.

§ 1. *Glorification de Jésus* (Saint Jean, 13, 31-32).

Sommaire : Judas étant sorti du cénacle, Jésus dit que dès lors il était glorifié. — La séparation du traître d'avec ses condisciples figurait la séparation qui doit s'établir entre les bons et les méchants, quand l'heure de la glorification aura sonné pour Jésus-Christ.

Aussitôt que Judas eut pris le morceau de pain trempé, il sortit; or il était nuit. Et celui qui sortait était lui-même la nuit.

Lorsque la nuit fut sortie, Jésus dit : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié.* Le jour parlait au jour, c'est-à-dire le Christ à ses fidèles disciples, pour les engager à l'écouter et à le suivre par amour.

En même temps la nuit enseignait la nuit, c'est-à-dire Judas apprenait aux Juifs infidèles comment ils pourraient trouver Jésus et se saisir de lui pour le mettre à mort.

Mais ce discours que le Seigneur adresse à ses disciples, avant que les impies s'emparent de sa personne, demande une attention des plus soutenues; c'est pourquoi il faut le diviser en plusieurs parties.

Que dit le Rédempteur quand le traître fut sorti? *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié.* Pourquoi *maintenant?* Est-ce parce que celui qui doit le livrer est sorti, et que ceux qui doivent se saisir de lui et le mettre à mort vont arriver?

Quoi? il est maintenant glorifié, parce qu'il va être comblé d'humiliations, parce qu'il est sur le point d'être chargé de chaînes, jugé et condamné, couvert d'opprobres, crucifié et mis à mort? Est-ce là une glorification? n'est-ce pas plutôt une humiliation?

Je vois ici le symbole d'un grand mystère. Judas est sorti, et Jésus a été glorifié; le fils de perdition est sorti, et le Fils de l'homme a été glorifié.

C'est à cause de celui qui était sorti que Jésus avait dit à ses disciples : *Vous êtes purs, mais non pas tous* (Jean, 13, 10). Celui qui était impur étant sorti, il ne resta que ceux qui étaient purs, et ils demeurèrent avec celui qui les avait purifiés.

C'est ce qui arrivera également lorsque ce monde, vaincu par Jésus-Christ, aura passé, et que dans le peuple du Christ il ne restera personne d'impur : l'ivraie sera alors séparée du

bon grain, et les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

C'est dans la prévision de cette séparation future et pour attester qu'elle était dès lors figurée dans la séparation de Judas, qu'après que ce traître fut sorti, c'est-à-dire après que l'ivraie fut séparée et qu'il ne resta plus que le bon grain, c'est-à-dire les saints apôtres, Jésus dit : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié.*

C'est comme s'il disait : Voilà ce qui arrivera au moment de ma glorification ; pas un des méchants ne sera admis avec moi, et pas un des bons n'en sera séparé.

Lorsque le Seigneur eut dit : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié,* il ajouta : *Et Dieu est glorifié en lui.*

De fait, la glorification du Fils de l'homme consiste en ce que Dieu soit glorifié en lui : car s'il n'est point glorifié en lui-même, mais que Dieu soit glorifié en lui, Dieu à son tour le glorifiera aussi en lui.

C'est-à-dire, si *Dieu a été glorifié en lui,* parce qu'il n'est pas venu faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé, *Dieu aussi le glorifiera en lui-même,* et la nature humaine, dont le Fils de l'homme est participant, et dont s'est revêtu le Verbe éternel, sera gratifiée de l'éternité immortelle.

Et bientôt, dit-il, *il le glorifiera.* Par ces mots, il prédit sa résurrection, qui ne devait pas, comme la nôtre, se trouver différée jusqu'à la fin du monde, mais qui devait avoir lieu immédiatement (Traité 63 sur S. Jean).

---

§ 2. *Le commandement nouveau* (Saint Jean, 13, 33-35).

Sommaire : Jésus donne à ses disciples un commandement nouveau, celui de s'aimer d'un amour pur, spirituel, pour Dieu, et, par là même, d'aimer Dieu. — Ce doit être le signe particulier auquel on les reconnaîtra pour ses disciples.

Notre-Seigneur assure qu'il donne à ses disciples un commandement nouveau, lorsqu'il leur dit de s'aimer les uns les autres. *Je vous donne,* dit-il, *un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres.*

Est-ce que ce commandement n'existait pas dans l'ancienne loi qui avait Dieu pour auteur et où il est écrit : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même?*

Pourquoi donc Notre-Seigneur appelle-t-il nouveau un commandement qui nous paraît si ancien? Serait-ce un commandement nouveau, parce qu'il nous dépouille du vieil homme pour nous revêtir du nouveau?

Ce commandement nouveau renouvelle celui qui l'écoute, ou plutôt celui qui l'observe; car il ne s'agit pas ici de toute espèce d'amour, il y est question de celui que Notre-Seigneur distingue de l'amour charnel, quand il ajoute : *Comme je vous ai aimés.*

Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, non pas de la manière dont s'aiment ceux qui se corrompent, non pas de la manière dont s'aiment les hommes, parce qu'ils sont hommes; mais de cet amour qu'ils doivent avoir parce qu'ils sont les fils du Très-Haut, et qu'ils veulent être les frères de son Fils unique : car ils doivent s'aimer entre eux, comme les a aimés Celui qui les conduira à la seule fin capable de leur suffire et de satisfaire leurs désirs dans le bien.

Ne pensez pas qu'en disant à ses disciples : *Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres,* le Seigneur ait omis le commandement le plus important, qui est d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit.

Il semble, en effet, avoir oublié ce grand commandement en se contentant de dire à ses disciples : *Que vous vous aimiez les uns les autres,* comme si le premier commandement ne se rapportait pas à celui qui nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-mêmes; car ces deux commandements renferment la loi et les prophètes.

Pour qui les entend comme il faut, ces deux préceptes sont renfermés l'un dans l'autre. Celui qui aime Dieu ne peut mépriser le commandement qu'il nous fait d'aimer le prochain; et celui qui aime le prochain saintement et selon le Saint-Esprit, qu'aime-t-il en lui si ce n'est Dieu?

Tel est l'amour, éloigné de toute affection mondaine, que Notre-Seigneur a voulu nous indiquer lorsqu'il a ajouté : *Comme je vous ai aimés.*

Car qu'est-ce que Jésus-Christ a aimé en nous, si ce n'est Dieu? Non pas que nous possédions Dieu en nous-mêmes; mais il nous a aimés pour nous amener à le posséder, et nous conduire là où Dieu sera toutes choses en nous.

C'est dans ce sens qu'on dit avec raison que le médecin aime ses malades, et qu'aime-t-il en eux? La santé qu'il désire leur rendre, et non la maladie dont il veut les délivrer.

Aimons-nous les uns les autres, de telle sorte que, selon notre pouvoir et par l'effet de cet amour, nous nous poussions les uns les autres à posséder Dieu en nous. Cet amour nous vient de celui qui a dit : *Comme je vous ai aimés, afin que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres.*

Il nous a donc aimés pour que nous nous aimions les uns les autres, et par cet amour qu'il nous a porté, il nous a obtenu la grâce de nous aimer mutuellement, et en nous unissant par ces doux liens, il nous a mérité celle de ne former qu'un seul corps dont il est lui-même le Chef.

En cela, dit-il, *tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Il semble dire : Ceux qui ne sont pas mes disciples partagent avec vous d'autres faveurs ; non seulement ils ont la même nature humaine, la vie, la raison et jouissent de cette conservation qui est commune aux hommes et aux bêtes, ils ont le don des langues, le don de science ; mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ce sont des cymbales retentissantes ; ils ne sont rien et tous ces dons ne leur servent de rien.

Ce n'est donc pas à tous ces dons, malgré leur prix, qu'on reconnaîtra mes disciples, car d'autres que mes disciples peuvent les recevoir ; mais *en cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres* (Traité 65 sur S. Jean).

---

§ 3. *Jésus prédit la chute de saint Pierre* (Saint Jean, 13, 36-38).

Sommaire : Dans sa vivacité, Pierre avait demandé à Jésus où il allait. — Où vous ne pouvez venir maintenant. — Je donnerais ma vie pour vous. — Avant que le coq chante, vous me renierez trois fois.

Après que Notre-Seigneur eut recommandé à ses disciples le saint amour dont ils devaient s'aimer les uns les autres, Simon Pierre lui dit : *Seigneur, où allez-vous?*

Ainsi le disciple parlait-il à son Maître, le serviteur à son Seigneur, comme s'il était prêt à le suivre. C'est pourquoi le Seigneur qui voyait bien l'intention pour laquelle il l'avait interrogé, lui répondit : *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais,* c'est-à-dire : Ce pourquoi vous m'interrogez, vous ne le pouvez pas maintenant.

Par là, il lui imposait un délai, mais il ne lui enlevait pas l'es-

pérance; et cette espérance qu'il n'enlevait pas, mais qu'il faisait naître, il la confirme par les paroles suivantes : *Mais vous me suivrez un jour.*

Pourquoi donc, ô Pierre, cet empressement? celui qui est la véritable pierre ne vous a pas encore affermi en vous communiquant son esprit : ne vous laissez donc point aller à une orgueilleuse présomption, *vous ne le pouvez maintenant;* ne vous laissez pas abattre par le désespoir, *vous me suivrez un jour.*

Mais que dit encore Pierre? *Pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant? je donnerais ma vie pour vous.* Pierre voyait ce qu'il y avait en lui de désir, il ne voyait pas combien peu de force il s'y trouvait : il était malade, et il vantait sa bonne volonté; mais le médecin voyait sa faiblesse : l'un promettait merveilles, mais l'autre savait d'avance ce qu'il adviendrait : Pierre osait tout, parce qu'il ne se connaissait pas; mais Jésus, qui voyait d'avance ce qui devait arriver, lui donnait des renseignements salutaires.

Quelle étonnante présomption que celle de Pierre! n'envisager que ce qu'il voulait, et fermer les yeux sur ce qu'il pouvait!

Quelle téméraire présomption, alors que le Seigneur venait donner sa vie pour ses amis, et par conséquent pour lui-même, d'oser offrir à Jésus de faire le même sacrifice, et de promettre de donner sa vie pour Jésus, alors que Jésus n'avait pas encore donné la sienne pour lui!

Jésus lui répondit donc : *Vous donnerez votre vie pour moi?* Vous ferez pour moi ce que je n'ai pas encore fait pour vous? Pourrez-vous me précéder, vous qui ne pouvez pas même me suivre?

Quelle présomption! que pensez-vous de vous-même? qui croyez-vous être? Ecoutez, voici ce que vous êtes : *En vérité, en vérité, je vous le dis, le coq ne chantera pas que vous ne m'ayez renié trois fois.*

Voilà comment bientôt vous apparaîtrez à vos yeux, vous qui faites de si belles promesses, et qui ne savez pas combien vous êtes faible : vous qui me promettez votre mort, vous me renierez trois fois, moi qui suis votre vie.

Avant de croire que vous pouvez mourir pour moi, commencez par vivre pour vous-même; car en craignant la mort pour votre corps, vous donnerez la mort à votre âme; car autant est excellente la vie qui consiste à confesser Jésus-Christ, autant est terrible la mort qu'on se donne en le reniant.

Tout le monde connaît le triple reniement de Pierre, mais en considérant la faute du chef des apôtres, nous devons nous tenir pour avertis que personne ne doit compter sur ses propres for-

ces. Car, quel autre but a eu notre Sauveur et notre Maître, sinon de nous montrer, par l'exemple du premier des apôtres, que personne ne doit rien présumer de lui-même ?

Pierre a souffert dans son âme ce qu'il offrait de souffrir dans son corps ; mais ce n'a pas été pour le Seigneur, comme il avait la témérité de le présumer ; il l'a précédé, mais tout autrement qu'il ne pensait.

Car, avant la mort et la résurrection du Seigneur, il mourut par son reniement et ressuscita par ses larmes ; mais il mourut par suite de son orgueilleuse présomption, et il reprit une nouvelle vie parce que Jésus le regarda avec bonté (Traité 66 sur S. Jean).

---

§4. *Tranquillité* (Saint Jean, 14, 1-3).

Sommaire : Trouble des Apôtres à la pensée de la mort de leur divin Maître. — Tranquillisez-vous, car je vous préparerai une place dans la maison de mon Père, où se trouvent plusieurs demeures, conformes aux mérites de chacun des élus.

Il faut élever notre esprit vers Dieu avec grande attention, afin que nous puissions comprendre, en partie du moins, les paroles que Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.*

Il voulait par là empêcher ses disciples, qui étaient des hommes, de craindre la mort et de se troubler ; et il les consolait en leur faisant connaître qu'il était Dieu. *Vous croyez en Dieu,* leur dit-il, *croyez aussi en moi :* car si vous croyez en Dieu, par une conséquence nécessaire, vous devez croire en moi, conséquence qui ne serait point légitime, si Jésus-Christ n'était pas Dieu.

Croyez donc en Dieu, et croyez en celui qui est par nature, et non par usurpation, l'égal de Dieu (Philipp. 2, 6). Il s'est anéanti lui-même, il est vrai, mais tout en prenant la forme d'esclave, il n'a point perdu la forme de Dieu. Vous craignez la mort pour cette forme de serviteur ; *que votre cœur ne se trouble point,* la forme de Dieu la ressuscitera.

Mais que signifient les paroles suivantes : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ?* C'est que les disciples craignaient pour eux-mêmes ; voilà pourquoi le Sauveur les rassure en leur disant : *Que votre cœur ne se trouble point.*

Et en effet, lequel d'entre eux aurait pu ne pas craindre, quand

il avait dit à Pierre, le plus hardi et le plus zélé de tous : *Le coq ne chantera pas que vous ne m'ayez renié trois fois?* Ce n'était donc pas sans fondement qu'ils étaient troublés, puisqu'ils croyaient qu'ils le perdraient pour toujours; mais ces paroles : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père,* calment le trouble et l'agitation de leur âme en leur donnant l'espérance certaine qu'après les périls et les épreuves de cette vie, ils seront pour toujours réunis à Dieu avec Jésus-Christ.

Bien que l'un soit supérieur à un autre, l'un plus sage que l'autre, l'un plus juste que l'autre, l'un plus saint que l'autre, *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père,* par conséquent aucun ne sera exclu de cette demeure, où chacun sera placé suivant son mérite.

Sans doute le denier que le père de famille fait donner à ceux qui ont travaillé à sa vigne est égal pour tous; car ce père de famille ne s'inquiète nullement de savoir s'ils ont plus ou moins travaillé : ce denier représente la vie éternelle, où personne ne vit plus longtemps qu'un autre, puisque la mesure de la vie étant l'éternité, se trouve être la même pour tous.

Mais la diversité des demeures signifie les différents degrés de mérites qui existent dans cette seule et même vie éternelle. *Le soleil a son éclat, la lune a le sien, et les étoiles le leur, et entre les étoiles, l'une est plus brillante que l'autre. Il en est de même de la résurrection des morts* (I Cor. 15, 41).

Comme les étoiles dans le ciel, les saints occuperont dans le royaume des cieux des demeures différentes par le nombre et l'éclat; mais comme le même denier est donné à tous, aucun ne sera exclu et ainsi Dieu sera tout en tous.

Et comme *Dieu est charité* (I Jean, 4, 8), la charité opérera cet effet, que ce que chacun des saints possédera, tous le posséderont pareillement.

En effet, n'est-ce pas posséder soi-même que d'aimer dans les autres ce qu'on n'a pas en réalité? L'inégalité de la clarté ne fera donc naître aucune jalousie, parce qu'entre tous régnera l'union de la charité.

Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez où je serai. Vous savez où je vais, et vous en connaissez la voie (Traité 67 sur S. Jean).

Mais pourquoi faut-il que le Seigneur s'en aille pour cette préparation, puisque c'est lui-même qui nous prépare ce qu'il ne peut faire s'il se sépare de nous?

O Seigneur, vous voulez nous enseigner que pour préparer ces demeures, le juste doit vivre de la foi (Rom. 1, 17).

Ceux qui sont éloignés du Seigneur ont besoin de vivre de la foi, parce que c'est la foi qui les prépare à contempler la claire vue de Dieu. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (Matth. 5, 8), et encore : *C'est par la foi qu'il purifie les cœurs* (Act. 15, 9); deux témoignages tirés, l'un de l'Evangile, l'autre des Actes des Apôtres.

Or, la foi qui purifie, pendant leur pèlerinage, les cœurs de ceux qui doivent contempler Dieu, cette foi croit ce qu'elle ne voit pas, car dès lors que vous voyez, il n'y a plus de foi.

Le croyant amasse des mérites; celui qui voit en reçoit la récompense.

Que le Seigneur aille donc nous préparer une place; qu'il s'en aille, afin que nous ne le voyions pas; qu'il se cache, afin que nous croyions en lui : car une place se prépare pour nous quand nous vivons de la foi.

Que la foi nous fasse désirer le Sauveur, afin que ces saints désirs nous en mettent en possession.

Achevez, ô Seigneur, cette préparation, c'est nous-mêmes que vous préparez à jouir de vous, c'est vous que vous préparez à vous donner à nous, car vous avez dit : *Demeurez en moi et moi en vous* (Traité 68 sur S. Jean).

---

§ 5. *Le Christ, voie, vérité et vie* (Saint Jean, 14, 4-6).

Sommaire : L'éternité bienheureuse consiste dans la claire vue de Dieu. — C'est par le Christ que nous irons occuper la place qu'il nous prépare dans le ciel. — Marchons dans la voie en toute sécurité. — Craignons les pièges tendus le long de la voie. — La voie c'est le Christ dans son humilité.

C'est pour préparer nos demeures dans les cieux que le Seigneur s'en est allé, afin qu'en croyant en Celui que nous ne voyons pas nous préparions par la foi cette demeure qui doit consister éternellement dans la claire vue de Dieu.

Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que vous soyez là où je suis moi-même.

C'est alors que Thomas lui fit cette question : *Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, et comment pouvons-nous en connaître la voie?*

Jésus lui répondit : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Traité 69 sur S. Jean).

Voulez-vous marcher ? *Je suis la voie.* Voulez-vous ne pas être trompé ? *Je suis la vérité.* Voulez-vous ne pas mourir ? *Je suis la vie.*

Vous ne pouvez aller ailleurs que vers moi ; vous ne pouvez venir à moi que par moi (Traité 22 sur S. Jean).

Reconnaissez votre but, reconnaissez la voie qui vous y mène. Que craignez-vous ? Qui peut s'égarer dans la vérité ? Vous vous égarez si vous vous éloignez d'elle.

Craignez-vous de mourir avant d'arriver ? Ne craignez pas, vous avancez avec votre Seigneur, vous avancez vers lui, vous reposerez en lui (Sur le Ps. 66).

Vérité et vie en demeurant dans le Père, il s'est fait la voie en se revêtant de chair.

Il ne vous dit pas : Travaillez en cherchant la voie, afin de parvenir à la vérité et à la vie. Il vous dit : Levez-vous ; moi, la vie, je suis venu à vous, et je vous ai éveillé de votre sommeil : levez-vous et marchez (Traité 34 sur S. Jean).

La voie était très dure ; mais votre Sauveur l'a rendue douce en y passant avant tous les hommes. C'est pourquoi beaucoup n'ont pas craint d'y passer parce qu'il y avait passé le premier (Ser. 328).

Marchons dans la voie en toute sécurité, mais craignons les pièges qui sont tendus le long de la voie : l'ennemi n'ose pas nous dresser des embûches dans la voie même, parce que Jésus-Christ est cette voie ; mais il ne cesse de nous tendre des pièges le long de la voie.

Si Dieu permet à l'ennemi de tendre ses pièges le long du chemin, c'est afin que la sécurité qu'inspire la joie ne nous fasse point abandonner la voie et tomber dans ces embûches.

Cette voie, c'est Jésus-Christ dans son humilité. Jésus-Christ la vérité et la vie, c'est Jésus-Christ dans sa grandeur, dans sa divinité. Si vous marchez dans l'humilité, vous parviendrez à la grandeur : si votre faiblesse ne dédaigne pas ses humiliations, vous demeurerez dans sa grandeur lorsque vous aurez recouvré la force.

Comment arriver à cette grandeur ? Celui qui est devenu notre voie nous crie : *Entrez par la porte étroite* (Matth. 7, 13).

Nous nous efforçons d'entrer ; l'enflure nous en empêche, et nos efforts sont d'autant plus dangereux, que l'enflure s'y oppose davantage. L'enflure, en effet, se trouve comprimée par ce passage étroit ; plus elle est comprimée, plus son volume augmente, et alors quand pourra-t-elle entrer ?

Il faut donc travailler à diminuer cette enflure. Comment ? En

recevant le remède de l'humilité, en buvant la potion amère, mais salutaire de l'humilité.

Entrez donc *par la porte étroite.* Notre-Seigneur semble ici répondre à cette question de l'homme enflé d'orgueil : Par où entrerai-je ? *Je suis la voie,* lui dit-il, entrez par moi ; et vous ne pouvez marcher que par moi, si vous voulez entrer par la porte.

Le même, en effet, qui a dit : *Je suis la voie,* a dit aussi : *Je suis la porte* (Jean, 10, 7). Pourquoi chercher par où passer ? pourquoi chercher par quelle porte entrer ?

Pour vous préserver de tout égarement, il s'est fait lui-même tout pour vous. Il vous dit en deux mots : Soyez humble, soyez doux. En suivant cette voie, vous arriverez à posséder Celui par qui toutes choses ont été faites (Ser. 142).

---

§ 6. *Le Fils semblable au Père* (Saint Jean, 14, 7-10).

Sommaire : Celui qui connaît le Fils connaît aussi le Père. — Comme le Fils est tout semblable au Père, celui qui le connaît, connaît le Père sans l'avoir vu.

Unissant les paroles suivantes à ce qui précède, Notre-Seigneur ajoute : *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.* C'est la même chose que ce qu'il avait dit : *Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi.* Puis il ajoute : *Mais vous le connaîtrez bientôt et vous l'avez déjà vu.*

Mais Philippe, un des apôtres, ne comprenant pas ce qu'il venait d'entendre, lui dit : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* A quoi le Seigneur répond : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père.*

Il leur reproche de ne pas le connaître, après qu'il était resté si longtemps avec eux. Cependant, ne leur avait-il pas dit : *Vous savez où je vais, et vous en connaissez la voie,* et malgré leurs dénégations ne les avait-il pas convaincus qu'ils le savaient, en ajoutant : *Je suis la voie, la vérité et la vie?*

Comment maintenant dit-il : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas?* Car s'ils savaient où il allait, s'ils connaissaient la voie, n'était-ce point parce qu'ils le connaissaient lui-même ?

Il est facile de résoudre cette difficulté en disant que quelques-uns d'entre eux connaissaient Jésus-Christ, mais quelques autres ne le connaissaient pas, et de ce nombre était Philippe.

Ces paroles : *Vous savez où je vais, et vous en connaissez la voie,* s'adressent donc à ceux qui savaient, et non pas à Philippe à qui Jésus dit : *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas?*

Pour ceux qui connaissaient déjà le Fils, il leur adressa cette parole relative au Père : *Mais vous le connaîtrez bientôt et vous l'avez déjà vu.*

Notre-Seigneur parlait ainsi à cause de la ressemblance parfaite qui existe entre lui et son Père, et qui lui fait dire qu'ils connaissaient le Père, parce qu'ils connaissaient le Fils qui lui est semblable.

Si tous ne connaissaient pas le Fils, ceux-là, du moins, le connaissaient, auxquels il dit : *Vous savez où je vais, et vous en connaissez la voie,* puisqu'il est lui-même la voie; mais ils ne connaissaient pas le Père, ce qui fait dire au Sauveur : *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père,* c'est-à-dire vous le connaîtriez par moi, car il a une personnalité distincte de la mienne.

Mais, pour les empêcher de le croire dissemblable au Père, il ajoute : *mais vous le connaitrez bientôt et vous l'avez déjà vu.* Ils avaient vu le Fils qui lui était parfaitement semblable, mais ils avaient besoin d'apprendre que le Père qu'ils ne voyaient pas encore était semblable au Fils qu'ils voyaient.

C'est cette vérité qu'il leur enseigne en disant à Philippe : *Celui qui me voit, voit aussi mon Père.* Ce qui signifie : le Père et le Fils ont une ressemblance si grande que celui qui connaît l'un, les connaît tous deux.

En effet, lorsque nous parlons de deux personnes parfaitement semblables, nous disons à ceux qui ont vu l'une d'entre elles et qui désirent connaître l'autre : Si vous avez vu l'une, vous avez vu l'autre. C'est dans ce même sens que Jésus dit : *Qui me voit, voit aussi mon Père,* non pas encore une fois que le Père soit le Fils, mais parce que le Fils a une ressemblance entière et parfaite avec le Père.

Car si le Père et le Fils n'étaient pas deux personnes distinctes, il n'aurait pas dit : *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.*

Rien n'est plus vrai, car *personne,* dit-il, *ne vient à mon Père, si ce n'est par moi : Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père,* parce que moi, par qui l'on vient au Père, je vous conduirai jusqu'à lui afin que vous puissiez le connaître.

Mais parce que je lui suis tout à fait semblable, *vous le*

connaîtrez bientôt, puisque vous me connaissez, *et vous l'avez vu,* si vous m'avez vu des yeux du cœur (Traité 70 sur S. Jean).

---

§ 7. *Conditions et effets de la prière* (Saint Jean, 14, 10-14).

SOMMAIRE : Si l'on a la foi, on obtient tôt ou tard ce qu'on demande. — On ne reçoit pas, parce qu'on demande mal. — Mais on recevra certainement ce qu'on demande au nom du Sauveur.

Notre-Seigneur promit de grandes choses à ceux qui espèrent en lui, lorsqu'il dit : *Parce que je vais à mon Père, tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai.*

Il va donc vers son Père non pour nous laisser dans l'indigence, mais pour nous exaucer dans nos prières.

Mais que veut dire, *tout ce que vous demanderez,* puisque nous voyons très souvent les fidèles demander et ne pas obtenir? Ne serait-ce point parce qu'ils demandent mal?

C'est le reproche que fait l'apôtre saint Jacques : *Vous demandez, et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal, ne cherchant qu'à satisfaire vos passions* (Jacq. 4, 3).

C'est par un effet de la miséricorde de Dieu qu'on n'obtient pas, si l'on doit mal user de ce qu'on demande : c'est pourquoi, si nous lui demandons des choses qui nous seraient nuisibles, nous devons bien plutôt craindre de voir un effet de sa colère dans l'obtention de ce qu'il nous refuserait dans sa miséricorde.

Comment faut-il donc entendre ces paroles : *Tout ce que vous demanderez, je le ferai,* si Dieu refuse quelquefois d'exaucer les prières des fidèles dans leur propre intérêt?

Réveillez votre attention et pesez avec soin ces paroles : *En mon nom.* Il ne dit pas *tout ce que vous demanderez,* de quelque manière que ce soit; mais il dit : *en mon nom.*

Comment s'appelle celui qui nous a promis un si grand bienfait? Il s'appelle Jésus-Christ : Christ signifie roi, Jésus signifie Sauveur; nous serons donc sauvés, non par un roi quelconque, mais par un Dieu Sauveur.

Par conséquent, tout ce que nous demandons contre le bien de notre salut, nous ne le demandons pas au nom du Sauveur. Et cependant il est toujours Sauveur, non seulement quand il fait ce que nous demandons, mais même quand il ne le fait pas.

Car dès lors qu'il nous voit demander des choses opposées

à notre salut, il se montre vraiment notre Sauveur en ne nous les accordant pas.

Dans les demandes des malades, le médecin distingue ce qui est favorable à leur santé, et ce qui peut leur être contraire; c'est pourquoi, lorsque l'infirme demande ce qui peut lui faire du mal, le médecin le lui refuse dans l'intérêt de sa santé.

Ainsi en est-il pour nous : si nous voulons que Notre-Seigneur fasse tout ce que nous demanderons, ne demandons pas d'une manière quelconque, mais demandons en son nom, c'est-à-dire au nom du Sauveur, ne demandons rien qui soit contraire à notre salut : car, s'il le faisait, il n'agirait plus comme Sauveur; et pourtant, voilà ce qu'il est pour les fidèles.

Quand donc on croit en lui, tout ce qu'on demandera en ce nom qu'il porte comme Sauveur de ceux qui croient en lui, il le fera parce qu'il le fait comme Sauveur.

Mais, si tout en croyant en Jésus, le fidèle lui adresse par ignorance une prière contraire à son salut, il ne prie point au nom du Sauveur, parce que Jésus cesserait d'être son Sauveur, en exauçant une demande opposée à ses intérêts éternels : il lui est alors bien plus utile que Jésus accomplisse à son égard ce que signifie le nom du Sauveur, en ne lui accordant point ce qu'il lui demande.

Aussi Jésus, qui est non seulement un Sauveur, mais encore un bon maître, veut pouvoir faire tout ce que nous demanderons, et, pour cela, dans la prière qu'il nous a enseignée, il nous a appris ce que nous devons demander, afin de nous faire comprendre que nous ne demandons pas au nom du maître, quand ce que nous demandons est au delà de la règle qu'il nous a laissée.

Sans doute, il ne fait pas toujours sur l'heure tout ce que nous demandons en son nom : souvent il diffère, mais il ne refuse pas d'exaucer notre prière.

Lorsque nous le prions dans un bon esprit, prions-le de ne pas nous accorder ce que nous lui demandons sous une mauvaise inspiration; c'est le sens de cette demande de l'oraison Dominicale : *Ne nous induisez point en tentation,* car c'est une grande tentation qu'une demande contraire aux intérêts de notre âme.

Mais il ne faut pas manquer de faire attention à ce que Notre-Seigneur ajoute, pour nous empêcher de penser que ce qu'il promet de faire à ceux qui le prieront, il doit le faire sans le Père.

Après avoir dit : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai,* il ajoute aussitôt : *Afin que le Père soit glorifié*

dans le Fils, si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

Ce que fait le Fils, il ne le fait donc pas sans le Père, puisqu'il le fait afin que le Père soit glorifié en lui : le Père fait donc ces choses dans le Fils, afin que le Fils soit glorifié dans le Père, et le Fils les fait dans le Père, afin que le Père soit glorifié dans le Fils, parce que le Père et le Fils sont un (Traité 73 sur S. Jean).

---

§8. *Récompense de la fidélité à Jésus-Christ* (Saint Jean, 14, 15-21).

Sommaire : Jésus promet à ses Apôtres l'assistance du saint Esprit. — De se manifester à eux après sa résurrection. — De se faire voir à eux pendant l'éternité.

Notre-Seigneur dit ensuite à ses disciples : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, et qu'il ne le connaît point; mais vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera auprès de vous et qu'il sera en vous.*

Mais Notre-Seigneur ne veut pas que la promesse qu'il a faite d'envoyer l'Esprit saint fasse naître la pensée qu'il le donnerait pour le remplacer lui-même et qu'il cesserait ainsi d'être avec eux, car il ajoute : *Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous.*

Non content de nous avoir rendus les fils adoptifs de son Père et d'avoir voulu que nous ayons pour père, par un effet de la grâce, celui qui est son Père par nature; il fait preuve encore lui-même, à notre égard, d'une tendresse toute paternelle, lorsqu'il nous dit : *Je ne vous laisserez point orphelins, je viendrai à vous.*

Il dit ensuite : *Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus.* Quoi donc? est-ce que le monde le voyait, alors que sous le nom de monde il veut que nous entendions tout ceux dont il a dit plus haut : *Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, et qu'il ne le connaît point.*

Le monde le voyait alors des yeux du corps, revêtu d'une chair visible, mais il ne voyait pas le Verbe, qui était caché sous l'enveloppe d'un corps sensible.

Il voyait l'homme, il ne voyait pas le Dieu; il voyait le vêtement, il ne voyait pas celui qui le portait.

Après sa résurrection, il laissa voir son corps à ses disciples, il leur permit même de le toucher, mais il ne voulut pas le montrer à ceux qui n'étaient pas du nombre des siens.

Aussi est-ce peut-être ce qu'il faut entendre par ces paroles : *Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais pour vous, vous me verrez parce que je vis et vous vivrez aussi.*

En ce jour-là, continue-t-il, *vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous.* Dans quel jour? dans celui dont il dit : *Et vous vivrez aussi.* Alors nous pourrons voir ce que nous croyons.

Maintenant, sans doute, il est en nous, et nous sommes en lui; mais il faut nous contenter de le croire, tandis qu'alors nous le connaîtrons. Et quoique dès à présent la foi nous l'apprenne, alors notre connaissance aura pour base la contemplation même de la réalité; tant que nous sommes dans un corps pareil au nôtre, c'est-à-dire sujets à la corruption et de nature à appesantir l'âme, nous sommes éloignés du Seigneur, nous marchons à la lueur de la foi, et non au flambeau de la claire vue.

Mais alors nous le verrons à découvert, parce que nous le verrons tel qu'il est.

Que nous soyons en Jésus-Christ dès cette vie, c'est ce qu'il nous indique assez clairement, lorsqu'il nous dit : *Je suis la vigne, vous êtes les branches* (Jean, 15, 5). En ce jour donc, quand nous vivrons de cette vie qui doit absorber la mort, nous connaîtrons qu'il est dans le Père, que nous sommes en lui, et qu'il est en nous : car alors sera achevé ce qu'il a déjà commencé, c'est-à-dire d'être en nous, et de nous faire vivre en lui.

Celui qui a mes commandements, poursuit le Sauveur, *et les garde, c'est celui-là qui m'aime:* celui qui les a dans la mémoire et qui les garde dans sa manière de vivre, qui les a dans ses discours, et qui les garde dans ses mœurs; qui les a en les écoutant et qui les garde en les pratiquant et en y persévérant, *c'est celui-là,* dit-il, *qui m'aime.*

C'est par les œuvres que l'amour doit se montrer, s'il veut être autre chose qu'un vain nom.

Et celui qui m'aime, continue-t-il, *sera aimé par mon Père; et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.*

Maintenant l'amour de Jésus-Christ ne va qu'à nous faire croire et pratiquer ce que la foi nous ordonne; mais alors son amour ira jusqu'à nous faire voir et à nous donner la claire vision

pour récompense de notre foi; et nous aussi nous aimons maintenant, parce que nous croyons ce que nous verrons; mais alors nous aimerons parce que nous verrons ce que nous croyons (Traité 75 sur S. Jean).

---

§ 9. *Le Saint-Esprit et la paix* (Saint Jean, 14, 25-27).

Sommaire : La paix du Christ. — Il la donne à ses Apôtres, autant qu'une âme fidèle peut la posséder dans ce monde. — Elle élève le cœur afin qu'il ne se corrompe pas sur la terre.

Dans le passage du saint Evangile qui précède celui qui vient de nous être lu, Notre-Seigneur avait promis que son Père et lui viendraient à ceux qui les aiment et qu'ils y fixeraient leur demeure.

Déjà un peu plus haut il avait dit du Saint-Esprit : *Vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera au milieu de vous et qu'il sera en vous.* Ces paroles nous ont fait comprendre que la Trinité divine demeure tout entière dans les saints comme dans son temple.

Maintenant Jésus ajoute : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix;* c'est là cette paix par-dessus la paix dont nous parle le Prophète : il nous laisse la paix en s'en allant; il nous donnera la paix en revenant à la fin des siècles.

Il nous laisse la paix dans ce monde, il nous donnera sa paix dans l'autre vie; il nous laisse la paix avec laquelle tant que nous la conservons, nous triomphons de l'ennemi; il nous donnera sa paix, quand nous régnerons sans craindre désormais l'ennemi.

Il nous laisse la paix, afin qu'ici-bas nous nous aimions les uns les autres; il nous donnera sa paix, quand nous ne pourrons plus avoir de dissentiment les uns avec les autres; il nous laisse la paix, afin que nous ne jugions pas réciproquement de nos intentions cachées, tant que nous sommes en ce monde; il nous donnera sa paix, lorsqu'il manifestera les pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due (I Cor. 4, 5).

Mais c'est toujours en lui et par lui que nous avons la paix; qu'il s'agisse de celle qu'il nous laisse avant d'aller à son Père, ou qu'il soit question de celle qu'il nous donnera en nous conduisant à son Père, peu importe.

Mais, en allant à son Père, nous laisse-t-il autre chose que lui-même, puisqu'il ne s'éloigne pas de nous? Il est notre paix, et lorsque nous croyons qu'il est et lorsque nous le verrons tel qu'il est.

En effet, si alors que nous sommes dans ce corps soumis à la corruption, il n'abandonne point ceux qui sont encore loin de lui, combien plus nous remplira-t-il de lui-même lorsque nous serons parvenus à la claire vision des cieux!

Mais pourquoi, lorsqu'il dit à ses disciples : *Je vous laisse la paix*, n'a-t-il pas ajouté : *Ma paix*, tandis que dans la proposition suivante, il dit : *Je vous donne ma paix?* Il y a ici quelque chose de caché que nous devons chercher. Frappons, afin qu'il nous ouvre.

Par *sa paix* ne veut-il pas que nous entendions celle dont il jouit lui-même? Quant à la paix qu'il nous laisse pendant cette vie, c'est plutôt *notre paix* que la sienne.

Le Sauveur n'a en lui aucun élément de guerre intérieure, parce qu'il n'y a en lui aucun péché, tandis que la paix que nous pouvons avoir en ce monde ne nous empêche pas de dire : *Remettez-nous nos dettes.*

Nous avons donc une certaine paix, parce que nous nous réjouissons dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais cette paix n'est pas entière, parce que nous sentons dans nos membres une autre loi qui combat contre la loi de notre esprit (Rom. 7, 22-23).

Quant à ce que le Seigneur ajoute : *Je ne vous la donne pas comme le monde la donne*, quel est le sens de ces paroles? Le voici : je ne vous la donne pas comme la donnent les hommes qui aiment le monde.

Ceux-là, en effet, se donnent la paix, afin que, débarrassés des soucis, des procès et des guerres, ils jouissent, non pas de Dieu, mais du monde qui possède leurs affections; et quand ils laissent la paix aux justes, en cessant de les persécuter, ce n'est pas une paix véritable, car il n'y a pas de véritable accord où les cœurs sont désunis.

On appelle *consorts* ceux qui unissent leurs sorts; ceux qui unissent leurs cœurs doivent donc de même s'appeler *concords.*

Nous donc, à qui Jésus-Christ laisse sa paix, à qui il donne sa paix, non pas comme le monde la donne, mais comme celui par qui le monde a été fait, pour que la concorde règne entre nous, unissons étroitement nos cœurs, n'ayons tous ensemble qu'un seul cœur, que nous élèverons en haut pour ne point le laisser se corrompre sur la terre (Traité 77 sur S. Jean).

§ 10. *Jésus-Christ, Dieu et homme* (Saint Jean, 14, 27-28).

Sommaire : Jésus console ses Apôtres en leur rappelant que, s'il les quitte, ce n'est pas comme Dieu, et que, en qualité d'homme, il va être glorifié par son Père. — Si donc ils l'aiment, il doivent plutôt se réjouir que se contrister.

Nous venons d'entendre ces paroles que Notre-Seigneur adresse à ses disciples : *Que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraie point. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Bien qu'il leur fît la promesse de revenir à eux; dès lors qu'il s'éloignait d'eux, leur cœur pouvait se troubler et craindre que pendant l'absence du pasteur le loup vînt ravager le troupeau.

Mais Dieu n'abandonnait pas ceux dont il se séparait comme homme, car le même Jésus-Christ était à la fois homme et Dieu : il s'en allait donc en tant qu'homme, et il restait en tant que Dieu. Il s'en allait dans la nature qui était circonscrite dans un seul lieu, et il restait dans celle qui remplit tout de son immensité.

Pourquoi donc leur cœur se troublait-il et craignait-il au moment où Jésus se dérobait à leurs yeux, sans néanmoins quitter leur cœur?

Dieu ne peut être contenu dans un lieu; pourtant il se retire du cœur de ceux qui s'éloignent de lui par une conduite coupable, et il vient vers ceux qui se convertissent à lui par les affections du cœur.

Pour leur faire comprendre que, quand il disait : *Je m'en vais et je reviens à vous,* il parlait en tant qu'homme, il ajoute aussitôt : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Donc le Fils doit aller au Père par ce en quoi il ne lui est pas égal, et il en reviendra de même pour juger les vivants et les morts; mais en tant que le Fils unique est égal à celui qui l'engendre, il ne s'éloigne pas du Père; il est tout entier partout avec lui, puisqu'il est Dieu comme lui, et qu'il ne se trouve pas plus que lui circonscrit dans l'espace.

Il s'est anéanti en prenant la forme d'esclave; mais il n'a point perdu la nature divine, il s'est revêtu de la nature humaine : il s'est anéanti en prenant une forme sous laquelle il

paraissait inférieur ici-bas à ce qu'il était éternellement dans le sein de son Père.

La forme d'esclave est survenue, mais la forme de Dieu ne s'est pas retirée ; il a pris l'une sans perdre l'autre.

A cause de sa nature d'esclave il dit : *Mon Père est plus grand que moi ;* en raison de sa nature divine il dit : *Mon Père et moi nous sommes un* (Jean, 10, 30).

Notre-Seigneur et notre Maître a donc raison de dire : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Ecoutons avec les disciples les paroles de ce divin Maître, et reconnaissons en Jésus-Christ deux natures, la nature divine qui le fait égal au Père, la nature humaine qui le rend inférieur au Père.

Reconnaissons également que ces deux natures font non pas deux personnes, mais un seul Christ ; autrement nous ferions de Dieu une quaternité, et non pas une trinité.

De même que l'âme raisonnable et le corps ne font qu'un seul homme, de même Dieu et l'homme ne font qu'un seul Christ, et ainsi Jésus-Christ est-il en même temps Dieu, âme raisonnable et corps : nous confessons Jésus-Christ sous tous ces rapports, nous le confessons sous chacun d'eux, pris collectivement ou séparément.

Quel est celui par qui le monde a été fait ? Jésus-Christ considéré dans sa nature divine.

Qui est-ce qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ? Jésus-Christ, mais dans la figure du serviteur.

De combien de parties l'homme encore se compose-t-il ? Quel est celui qui n'a pas été délaissé dans le tombeau ? Jésus-Christ, mais dans son âme seule.

Qui est resté trois jours dans le tombeau en attendant la résurrection ? Jésus-Christ, considéré exclusivement dans son corps.

Chacune de ces partie est appelée Jésus-Christ, et leur ensemble ne forme pas deux ni trois Jésus-Christ, mais un seul Jésus-Christ.

C'est pourquoi il dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père ;* car il faut féliciter la nature humaine qui a été prise par le Verbe, Fils unique de Dieu, d'être devenue immortelle dans le ciel, et, de terre qu'elle était, d'avoir été élevée si haut, qu'elle est devenue incorruptible et s'est assise à la droite du Père.

C'est dans ce sens que le Sauveur déclare qu'il s'en va vers

son Père; il est évident qu'il allait à lui en tant qu'il était toujours avec lui.

Mais dans sa pensée c'était aller vers lui et s'éloigner de nous, que de transformer et de rendre immortelle cette mortalité qu'il avait prise de nous, et d'élever jusque dans les cieux la nature dont il s'était revêtu pour nous sur la terre.

Qui ne se réjouirait, s'il aime Jésus-Christ, de voir sa nature déjà immortalisée dans la personne du Christ, et de pouvoir espérer que Jésus-Christ le rendra lui-même immortel? (Traité 78 sur S. Jean).

---

§11. *Le Christ source de foi* (Saint Jean, 14, 29-31).

Sommaire : Le Sauveur, voulant prémunir ses Apôtres contre le scandale de sa passion de corroborer leur foi, leur prédit ce qui devait lui arriver de la part du démon, quoiqu'il ne fût pas soumis à sa puissance en raison de son impeccabilité, mais par la volonté du Père.

Notre-Seigneur ajoute ensuite : *Et maintenant je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée.* Qu'est-ce cela signifie? Ce que l'homme doit croire, ne doit-il pas le croire avant l'événement? Tout le mérite de la foi ne consiste-t-il pas à croire ce qu'on ne voit pas?

Quel mérite de croire ce qu'on voit au témoignage du Seigneur lui-même reprochant à Thomas son incrédulité : *Parce que vous avez vu vous avez cru, heureux ceux qui ne voient point et croient?* (Jean, 20, 29).

Si la foi a pour objet et les choses que l'on croit, et celles qui ne se voient point, qu'est-ce que le Seigneur entend dire par ces mots : *Et maintenant je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée?*

N'aurait-il pas dû dire plutôt : Et maintenant je vous dis ceci avant qu'il arrive, afin que vous croyiez ce que vous verrez quand il sera arrivé? Car celui à qui il a été dit : *Parce que vous avez vu vous avez cru,* n'a pas cru ce qu'il a vu; il a vu une chose et en a cru une autre; il a vu en Jésus-Christ un homme et il a cru qu'il était Dieu.

Il voyait et il touchait ce corps plein de vie qu'il avait vu mourant; et il croyait que Dieu était caché dans ce même corps : il croyait donc ce qu'il ne voyait pas, et il était amené à cette foi par la vue de ce qui apparaissait à ses sens.

Ainsi donc voici l'explication de ces paroles du Seigneur : *Et maintenant je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée.* Ces paroles : *quand elle sera arrivée,* signifiaient qu'après sa mort ils le verraient vivant et montant vers le Père, et qu'à cette vue ils croiraient qu'il était bien le Christ, Fils du Dieu vivant, puisqu'il aurait pu faire de telles choses après les avoir prédites, et les prédire avant de les faire.

Ils devaient le croire non pas d'une foi nouvelle, mais d'une foi augmentée ; non pas d'une foi que sa mort devait affaiblir, mais que sa résurrection devait réparer.

Sans doute, auparavant ils ne le croyaient pas Fils de Dieu ; mais quand arriva en lui ce qu'il avait prédit d'avance, cette foi si faible, lorsqu'il leur parlait, et presque nulle au moment de sa mort, se ranima et prit les plus grands développements.

Que dit-il ensuite ? *Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde vient.* Quel est ce prince, sinon le démon ? *Et il n'a sur moi aucun droit,* c'est-à-dire, il ne trouve en moi aucun péché.

Il nous montre par là que le démon est le prince non des créatures, mais des pécheurs qu'il désigne ici sous le nom de « monde ». Et toutes les fois que le nom de monde est pris en mauvaise part, il signifie toujours les partisans de ce monde dont il est écrit : *Quiconque voudra être ami de ce monde se rendra l'ennemi de Dieu* (Jacq. 4, 4).

Le prince de ce monde n'a sur le Christ aucun droit, parce que comme Dieu il était venu sans péché, et que la chair qu'il tenait de la Vierge n'avait point été souillée par la contagion du péché.

Or, comme pour répondre à cette question : Pourquoi mourez-vous, si vous n'avez aucun péché qui mérite le châtiment de la mort, il ajoute : *Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici.*

Il était encore à table avec ses disciples, lorsqu'il parlait ainsi ; et quand il dit : *sortons,* n'était-ce pas pour se rendre à l'endroit où il devait être livré à la mort ? Il n'y avait rien en lui qui méritât la mort ; mais son Père lui commandait de mourir, car il était Celui dont il était prédit : *J'ai payé ce que je ne devais pas* (Ps. 68, 5).

En effet, il allait payer à la mort ce qu'il ne devait pas, et cela pour nous racheter de la mort qui nous était due : Adam

avait comme dérobé le péché quand, aveuglé par la présomption, il porta la main à l'arbre pour s'emparer du nom incommunicable et inaccessible de la divinité qui ne lui était pas due, mais que la nature et non l'usurpation avait accordée au Fils de Dieu (Traité 79 sur S. Jean).

LIVRE VIII

SUR LA ROUTE DE GETHSÉMANI

I.- Jésus-Christ vigne et vigneron (Saint Jean, 15, 1-3).

Sommaire : — Le Sauveur est, comme homme, la vigne, c'est-à-dire le Chef de l'Eglise, tandis que nous en sommes les branches ou les membres. — Comme Dieu, il est, aussi bien que le Père, le vigneron qui retranche les bourgeons improductifs. — Il émonde, par la parole de la foi, ceux qui rapportent du fruit.

En sortant du cénacle et de Jérusalem pour aller au jardin de Gethsémani, Notre-Seigneur passa par la porte Orientale, que les chrétiens appellent aujourd'hui « Porte de Saint-Etienne », il descendit dans la vallée de Josaphat, et après avoir passé le torrent de Cédron, il arriva au pied de la montagne des Oliviers, près du jardin et de la grotte de Gethsémani. Ces coteaux étaient couverts de vignes, et c'est en les traversant que Jésus prononça son dernier discours qui commence : JE SUIS LA VRAIE VIGNE. *Les traditions indiquent cette route comme celle par où Jésus captif fut ramené de Gethsémani au palais d'Anne, situé près du cénacle.*

Cet endroit de l'Evangile où Notre-Seigneur dit à ses disciples qu'il est la vigne et qu'ils en sont les branches, doit s'entendre en ce sens que Jésus-Christ homme, médiateur entre Dieu et les hommes, est le chef de l'Eglise et que nous en sommes les membres.

La vigne et les branches sont de même nature ; c'est pourquoi, comme il était Dieu et que nous n'avons pas la nature divine, il s'est fait homme, afin que la nature humaine fût en lui comme une vigne, dont nous autres nous pourrions être les branches.

Mais que signifient ces paroles : *Je suis la vraie vigne?* En

ajoutant le mot *vraie*, a-t-il voulu dire qu'il se rapporte à cette vigne d'où la comparaison est tirée? Car, il s'est appelé *vigne* dans un sens figuré et non au propre, de même qu'on lui donne les noms de brebis, d'agneau, de lion, de pierre angulaire, et d'autres semblables, où la vérité existe bien plus dans les objets choisis comme terme de comparaison, mais sans qu'on prenne leurs propriétés réelles.

Lors donc que Jésus dit : *Je suis la vraie vigne*, il veut se distinguer de celle à qui il est dit : *Comment avez-vous dégénéré jusqu'à devenir une vigne étrangère?* (Jérem. 2, 21). Et comment peut-on dire qu'elle était une vraie vigne, celle dont on attendait du raisin et qui a produit des épines? (Isa. 5, 4).

Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne rapportent point de fruit en moi, et il émondera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage.

Le vigneron et la vigne sont-ils donc la même chose? Jésus-Christ est la vigne selon la nature qui lui permet de dire : *Mon Père est plus grand que moi*, et il est aussi le vigneron au point de vue de la nature divine, qui lui fait dire : *Mon Père et moi nous sommes un.*

Il n'est pas laboureur comme ceux qui n'agissent qu'en travaillant au dehors, mais il donne aussi l'accroissement intérieur. *Car celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement* (I Cor. 3, 7).

Mais Jésus-Christ après nous avoir représenté son Père comme un vigneron qui retranche les branches infructueuses et qui émonde toutes celles qui portent du fruit afin qu'elles en produisent davantage, il se présente lui-même comme devant émonder les branches.

Vous êtes déjà purs, avait dit Jésus à ses apôtres, *à cause de la parole que je vous ai dite.* Voilà que lui-même il émonde les branches; c'est l'office du vigneron, et non celui de la vigne.

Il fait même de quelques branches ses coopérateurs; car bien qu'ils ne donnent pas l'accroissement, ils contribuent néanmoins en quelque chose à le produire, sans toutefois le faire par leur propre puissance. *Parce que sans moi*, dit Jésus-Christ, *vous ne pouvez rien faire.*

Ecoutez leur propre témoignage. Qu'est-ce qu'Apollon? qu'est-ce que Paul? Les ministres de celui par qui vous avez cru, et chacun selon le don qu'il a reçu du Seigneur : J'ai planté, Apollon a arrosé (I Cor. 3, 5). Et ils ont fait suivant la grâce que Dieu leur a donnée, et non par leur propre vertu.

Voyez ce qui suit : *mais Dieu a donné l'accroissement;* ce

n'est donc point par eux, mais par lui-même que Dieu l'a fait.

Cela, en effet, surpasse la faiblesse humaine, la grandeur même des anges, et n'appartient qu'à la Trinité qui est ici comme le vigneron.

Vous êtes déjà purs. Emondés sans doute, mais ayant besoin de l'être encore.

S'ils n'avaient pas été émondés, ils n'auraient pu porter de fruit, et cependant quiconque porte du fruit, le vigneron l'émonde pour lui en faire porter davantage.

Il porte du fruit parce qu'il est émondé, et pour qu'il en porte davantage on l'émonde encore.

Car quel est celui qui en cette vie est assez émondé, pour n'avoir pas besoin de l'être de plus en plus en cette vie, en laquelle, *si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous; mais si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les remettre et pour nous purifier de toute iniquité?* (I Jean, 1, 8-9).

Que Dieu émonde donc ceux qui sont déjà émondés, c'est-à-dire qui portent des fruits, afin qu'ils portent d'autant plus de fruits qu'ils seront plus émondés (Traité 80 sur S. Jean).

II.- La vigne et les branches (Saint Jean, 15, 4-7).

Sommaire : De même que les branches de la vigne ne peuvent porter de fruit qu'autant qu'elles adhèrent au cep, de même nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut sans l'union avec Jésus-Christ. — Les branches retranchées du cep seront jetées au feu.

Jésus continue de parler de lui-même comme étant la vigne, et de ses disciples qui sont les branches, et il leur dit : *Demeurez en moi, et moi en vous.*

Ils ne sont pas en lui de la même manière qu'il est lui-même en eux; mais ces deux sortes de demeures sont utiles, non pas à Jésus, mais aux disciples.

Les branches sont étroitement unies à la vigne, mais elles le sont de telle manière qu'elles ne lui donnent pas, mais qu'elles en reçoivent la sève qui les fait vivre; et la vigne est dans les branches, de telle sorte qu'elle leur fournit l'aliment dont elles vivent, sans le recevoir d'elles.

De la même manière, Jésus-Christ demeure en ses disciples

et eux demeurent en lui : c'est pour eux un avantage, et non pour lui. Qu'une branche, en effet, soit séparée d'une racine vivante, il peut en pousser une autre ; mais la branche coupée ne peut vivre sans la racine.

Puis il ajoute ces paroles : *Comme la branche ne peut porter de fruit par elle-même si elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi.*

Quel magnifique éloge de la grâce ! comme il instruit le cœur des humbles et ferme la bouche des orgueilleux !

Celui qui s'imagine pouvoir porter du fruit par lui-même, n'est pas uni à la vigne ; celui qui n'est pas uni à la vigne n'est pas uni à Jésus-Christ, et celui qui n'est pas uni à Jésus-Christ n'est pas chrétien. Voilà la profondeur de l'abîme où tombent ceux qui croient pouvoir porter du fruit sans être unis à la vigne.

Considérez encore plus attentivement ce que la vérité ajoute ensuite : *Je suis la vigne,* dit le Sauveur, *vous êtes les branches : celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.*

Il veut nous empêcher de croire que, d'elle-même, la branche peut au moins porter quelque petit fruit ; aussi, après avoir dit : *Celui-là porte beaucoup de fruit,* il n'ajoute pas : sans moi vous ne pouvez faire que peu de chose, mais il dit : *Vous ne pouvez rien faire.*

Donc on ne peut faire ni peu ni beaucoup sans celui sans lequel on ne peut rien faire.

Bien que la branche n'ait porté que peu de fruit, le vigneron l'émonde afin qu'elle en porte davantage ; mais si elle ne demeure pas unie à la vigne, et si elle ne tire pas sa vie de la racine, elle ne pourra jamais porter de fruit, si petit qu'il soit.

Jésus-Christ n'eût pu être la vigne, s'il n'eût été homme ; et cependant il ne pourrait communiquer la grâce aux branches, s'il n'était aussi Dieu ; sans cette grâce on ne peut donc vivre, mais la mort reste néanmoins au pouvoir du libre arbitre.

Aussi le Christ dit : *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le rameau inutile, il séchera, on le ramassera, on le jettera au feu et il sera consumé.*

Les branches de la vigne sont d'autant plus méprisables, si elles ne restent pas unies à la vigne, qu'elles sont plus glorieuses si elles y restent.

Enfin, ainsi que le Seigneur le dit en parlant d'elles par la bouche du prophète, lorsqu'elles sont coupées, elles ne sont d'aucune utilité pour l'usage du vigneron, et ne peuvent servir à aucun autre ouvrage.

Il n'y a que deux choses qui conviennent à ces branches : ou la vigne ou le feu ; si elles sont unies à la vigne, elles ne seront point jetées au feu ; afin de n'être pas jetées au feu, qu'elles restent donc unies à la vigne (Traité 81 sur S. Jean).

III.- Gloire de Dieu (Saint Jean, 15, 8-10).

Sommaire : Le Père est glorifié par nos bonnes œuvres et notre foi. — C'est afin que nous puissions l'aimer et garder ses commandements qu'il nous a aimés le premier. — Aimons-le et soyons-lui fidèles comme Jésus-Christ, notre médiateur, l'a aimé et lui est resté fidèle.

Le Sauveur, faisant de plus en plus à ses disciples l'éloge de la grâce qui nou ssauve, leur dit : *C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits et que vous deveniez mes disciples.*

La véritable gloire devant Dieu est celle qui tourne à l'honneur de Dieu non de l'homme, parce qu'il est justifié non par ses œuvres, mais par la foi, parce que c'est Dieu qui lui donne de faire le bien, parce que la branche ne peut porter de fruit par elle-même.

Ce qui glorifie le Père, c'est que nous portions beaucoup de fruit et que nous devenions les disciples de Jésus-Christ. Et qu'est-ce qui nous fait disciples de Jésus-Christ, si ce n'est celui dont la miséricorde nous prévient ? Nous sommes l'ouvrage de ses mains, nous avons été créés en Jésus-Christ par les bonnes œuvres.

Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés, dit Jésus à ses disciples, *demeurez dans mon amour.* Voilà d'où nous viennent les bonnes œuvres. Car d'où pourraient-elles nous venir, sinon de la foi qui opère par la charité ? (Galat. 5, 6). Et comment aimerions-nous, si nous n'étions aimés les premiers ?

Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés : car le Père nous aime aussi, mais en Jésus-Christ, parce que la gloire du Père est que nous produisions du fruit unis à la vigne, c'est-à-dire au Fils, et que nous devenions ses disciples.

Demeurez dans mon amour, ajoute-t-il. Comment y demeurons-nous ? Ecoutez la suite : *Si vous conservez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour.*

Il semble nous dire : Ne vous flattez pas de demeurer dans mon amour, si vous ne gardez pas mes commandements ; vous

ne pouvez demeurer dans mon amour qu'autant que vous serez fidèles à les observer.

Que personne donc ne se trompe, en disant qu'il aime Dieu, s'il ne garde pas ses commandements; car plus nous observons ses commandements, plus aussi nous lui prouvons notre amour, comme aussi moins nous sommes fidèles à les observer, moins aussi nous avons d'amour pour lui.

Ces paroles : *Demeurez dans mon amour,* signifient aussi : persévérez dans ma grâce. Et que veut-il dire quand il ajoute : *Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour?* Le signe certain auquel vous reconnaîtrez que vous persévérez dans l'amour que j'ai pour vous, c'est la fidélité à observer mes commandements.

Ce n'est donc point pour mériter son amour que nous commençons par observer ses commandements, mais nous ne pouvons les observer, s'il ne nous aime le premier. C'est là la grâce qui est connue aux humbles, mais qui est cachée aux orgueilleux (Traité 82 sur S. Jean).

IV.- Le sacrifice de la vie (Saint Jean, 15, 11-13).

Sommaire : La joie de Jésus-Christ en nous. — Elle sera pleine quand nous aurons observé la plénitude de la loi. — Le Christ nous a donné l'exemple, il est mort pour nous : dès lors que nous vivons de lui, nous devons l'imiter.

Maintenant le Seigneur ajoute : *Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit entière.*

En quoi consiste la joie de Jésus-Christ en nous? En ce qu'il daigne se réjouir de nous. Et en quoi consiste notre joie qui, selon sa parole, doit être entière? En ce que nous jouissons de sa société? C'est à cause de cela qu'il avait dit à Pierre : *Si je ne vous lave point, vous n'aurez point de part avec moi* (Jean, 13, 18).

La joie de Jésus-Christ en nous, c'est donc la grâce qu'il nous a donnée, et cette grâce est aussi notre joie.

La joie de Jésus a toujours été entière, avant même qu'il nous eût appelé, et lorsque cette vocation n'existait que dans les décrets de sa prescience; mais elle se produit en nous, lorsque ces décrets reçoivent leur accomplissement.

Alors *notre joie sera entière,* parce que nous aurons en par-

tage un bonheur que nous ne goûtons pas encore, de même que nous avons été appelés à l'existence que nous n'avions pas (Traité 83 sur S. Jean).

Puis, Notre-Seigneur continue : *Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.* Ensuite, le Sauveur définit clairement cette charité pleine et entière que nous devons avoir les uns pour les autres, et dit : *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.*

La conséquence de ce précepte est celle que nous exprime, dans son Epître, le même évangéliste saint Jean : *De même que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères* (I Jean, 3, 16), nous aimant les uns les autres comme nous a aimés celui qui a donné sa vie pour nous.

C'est ce que signifie ce que nous lisons dans les Proverbes de Salomon : *Quand vous serez assis à la table d'un roi, considérez attentivement ce qui est en votre présence, et, en y portant la main, sachez que vous devez préparer vous-même un semblable festin* (Prov. 23, 1-2).

Cette table de roi n'est-elle pas la table où nous recevons le corps et le sang de celui qui a donné sa vie pour nous? Et que signifie : être assis à cette table, sinon s'en approcher avec humilité? Et que signifie encore : *considérer attentivement ce qui est en notre présence,* sinon avoir des pensées dignes d'une si grande grâce? Et que signifie : ne porter la main à ces mets qu'en prenant la résolution d'en préparer de semblables, sinon ce que j'ai déjà dit : *De même que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères?*

C'est ce que nous dit aussi saint Pierre : *Jésus-Christ a souffert pour nous, nous laissant un grand exemple afin que vous suiviez ses traces* (I Pier. 2, 21).

Voilà ce que c'est que *préparer un festin semblable* à celui auquel nous avons été invités (Traité 84 sur S. Jean).

V.- L'amitié de Jésus-Christ (Saint Jean, 15, 14-16).

Sommaire : Celui qui observe les commandements par l'effet d'une crainte chaste, perd son titre de serviteur pour prendre celui d'ami. — Si nous sommes les amis du Christ, c'est un effet de sa grâce, mais non de nos bonnes œuvres antécédentes.

Après avoir rappelé l'amour qu'il nous a montré en mourant pour nous, et avoir dit : *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis,* Notre-Seigneur ajoute aussitôt : *Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.* Quelle admirable condescendance ! Il daigne appeler ses amis ceux qu'il connaît être ses serviteurs !

O chose vraiment admirable ! Nous ne pouvons servir le Seigneur qu'en accomplissant ses préceptes, comment donc cessons-nous d'être ses serviteurs en les accomplissant ? Si je ne suis plus serviteur en obéissant aux ordres de mon maître, et si je ne puis le servir qu'en lui obéissant, il s'ensuit donc qu'en le servant je cesse d'être son serviteur.

Comprenons bien ces choses, et fasse le Seigneur que, les ayant comprises, nous les mettions en pratique.

Comme il y a deux craintes qui font deux espèces de craintifs, de même il y a deux espèces de servitudes qui font deux espèces de serviteurs.

Il y a une crainte que la charité parfaite chasse dehors, et il y a aussi une crainte chaste qui demeure éternellement.

L'Apôtre voulait parler de cette crainte qui n'est pas dans la charité, lorsqu'il disait : *Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire dans la crainte* (Rom. 8, 15), et c'est au contraire de la crainte chaste qu'il disait : *Ne vous élevez pas, mais craignez* (Ibid. 11, 20).

C'est à cette sorte de servitude qu'appartient le serviteur que Notre-Seigneur voulait désigner lorsqu'il disait : *Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître.*

Puisque le Seigneur nous a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, soyons donc ses enfants et non pas ses serviteurs ; mais soyons des enfants, afin que nous puissions être serviteurs sans l'être, dans un sens merveilleux, ineffable, et cependant vrai ; c'est-à-dire que nous serons ses serviteurs par l'effet de cette crainte chaste qui inspire le serviteur admis dans la joie de son maître, mais nous ne serons pas ses serviteurs par l'effet de cette crainte qu'il faut mettre dehors, et qui anime le serviteur destiné à ne pas demeurer éternellement dans la maison.

Mais que nous soyons ainsi serviteurs sans être serviteurs, sachons-le, le Seigneur peut l'opérer en nous, et c'est ce qu'ignore le serviteur qui ne sait ce que fait son maître ; et lorsqu'il fait quelque bien, il s'en élève, comme si ce bien était son œuvre et non pas celle de Dieu ; et il se glorifie en lui-même, et non pas dans le Seigneur, et il se trompe lui-même,

parce qu'il se glorifie comme s'il n'avait pas tout reçu (Traité 85 sur S. Jean).

Ce n'est pas vous, dit-il ensuite, *qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis.* Voilà une grâce ineffable. Car qu'étions-nous au moment où nous n'avions pas encore choisi Jésus-Christ et où, par conséquent, nous ne l'aimions pas encore? Qu'étions-nous donc? Des pécheurs et des réprouvés.

Nous n'avions pas encore cru en lui, pour qu'il nous choisît; car si nous avions déjà cru, il ne nous aurait choisis qu'après avoir été choisi lui-même par nous.

Pourquoi donc dirait-il : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi,* si sa miséricorde ne nous avait prévenus?

Nous étions mauvais et nous avons été choisis pour devenir bons par la grâce de celui qui nous a choisis : car il n'y a plus de grâce si les mérites ont précédé; or, la grâce existe, on ne peut le nier, elle n'a donc trouvé en nous aucun mérite, mais c'est elle qui nous a rendus capables de mérite.

Voyez comment il se fait que ceux que Jésus-Christ choisit ne soient pas encore bons, et comment il rend bons ceux qu'il choisit. *Je vous ai choisis,* dit-il, *et je vous ai établis afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure.* N'est-ce pas là ce fruit dont il avait déjà dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire?*

Il nous a donc choisis et établis pour que nous allions et que nous portions du fruit : nous n'avions donc produit aucun fruit en considération duquel il pût nous choisir.

Afin que vous alliez et que vous portiez du fruit. Nous allons pour porter du fruit, et il est lui-même la voie par laquelle nous marchons, et dans laquelle il nous a placés pour que nous allions. C'est pourquoi en toutes choses sa miséricorde nous prévient.

Et que votre fruit demeure, afin que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Que la charité demeure donc; c'est là notre fruit, c'est là le fruit que nous devons produire.

Cet amour n'est encore que dans le désir et ne jouit pas encore entièrement de son objet, et tout ce que nous demandons sous l'inspiration de ce désir, au nom du Fils unique, nous est donné par le Père.

Quant aux choses qui peuvent compromettre les intérêts de notre salut, n'allons pas nous imaginer que nous le demandons au nom du Sauveur : ce que nous demandons au nom du Sauveur, c'est ce qui peut être utile à notre salut (Traité 86 sur S. Jean).

VI.- Persécution du monde (Saint Jean, 15, 17-21).

Sommaire : Quiconque aime Dieu et le sert avec une crainte pure, est en butte à la haine du monde, car le monde déteste Jésus-Christ et ses serviteurs, et il les persécute à cause de leur justice, que ses vices ne sauraient souffrir.

Maintenant le Seigneur ajoute : *Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.* Par là nous devons comprendre que c'est là notre fruit dont il a dit : *Je vous ai choisis afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure.*

Et quant à ce qu'il dit : *Afin que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom il vous le donne,* cette promesse reçoit son accomplissement si nous nous aimons les uns les autres.

C'est là aussi un don de Celui qui nous a choisis avant que nous ayons produit du fruit, parce que ce n'est pas nous qui l'avons choisi ; et il nous a établis pour que nous portions du fruit, c'est-à-dire pour que nous nous aimions les uns les autres.

Or, ce fruit nous ne pouvons le produire sans lui, de même que les branches ne peuvent rien produire qu'étant unies à la vigne.

Notre fruit n'est donc autre que la charité que l'Apôtre définit en ces termes : *Le fruit d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (I Tim. 1, 5).

Par elle nous nous aimons les uns les autres ; par elle nous aimons Dieu, car nous ne nous aimerions pas les uns les autres d'un véritable amour, si nous n'aimions pas Dieu.

Pour cette charité nous devons supporter patiemment les rancunes du monde ; car il faut que le monde nous haïsse, parce qu'il voit que nous n'aimons pas ce qu'il aime. Mais quelle grande consolation Notre-Seigneur nous offre dans sa personne !

Après avoir dit : *Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres,* il ajoute aussitôt : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier.*

Pourquoi les membres s'élèveraient-ils au-dessus de leur chef ? Vous refusez de faire partie du corps, si vous ne voulez pas souffrir la haine du monde avec votre chef. *Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui.*

Puis il ajoute aussitôt : *Mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.*

C'est pour nous encourager à supporter patiemment la haine du monde que le Seigneur ne nous a point proposé d'exemple plus

grand et plus efficace que le sien au témoignage de saint Pierre : *Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un grand exemple, afin que nous suivions ses traces* (I Pier. 2, 21), et lorsque nous mettons cette recommandation en pratique, nous ne le pouvons faire qu'à l'aide de la grâce de Celui qui a dit : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.*

Enfin, après avoir dit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier,* il ajoute : *Souvenez-vous de ma parole que je vous ai dite. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé mes paroles, ils garderont aussi les vôtres.*

Il veut parler du serviteur à crainte chaste, qui demeure dans les siècles des siècles; car ce serviteur doit s'entendre dire : *Courage, bon serviteur, entrez dans la joie de votre maître* (Matth. 25, 21).

Mais, continue le Sauveur, *ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent point Celui qui m'a envoyé.* Quelles sont toutes ces choses, sinon ce qu'il vient de dire : Ils vous haïront et vous persécuteront et mépriseront votre parole?

Car si leurs ennemis se contentaient de ne point garder leur parole, mais sans les haïr, sans les persécuter, ou du moins sans joindre la persécution à la haine, ils ne leur feraient pas tous les mauvais traitements possibles.

Ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, n'est-ce pas dire : c'est moi qu'ils haïront en vous, moi qu'ils persécuteront en vous, et ils ne garderont point votre parole justement parce que c'est ma parole?

Car ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, non à cause du vôtre, mais à cause du mien.

Ceux qui vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, sont d'autant plus malheureux que sont plus heureux ceux qui les souffrent à cause de ce même nom; comme dit Notre-Seigneur lui-même dans un autre endroit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice* (Matth. 5, 10).

C'est là vraiment souffrir pour le Christ ou pour son nom, parce que, suivant la doctrine de l'Apôtre, *Jésus-Christ nous a été donné de Dieu comme notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, afin que selon qu'il est écrit : Celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* (I Cor. 1, 30-31. — Traité 88 sur S. Jean).

VII.- L'infidélité cause de perdition (Saint Jean, 15, 22-23).

Sommaire : Sous le nom de monde persécuteur, Jésus-Christ entendait les Juifs opiniâtrément aveugles. — Ils n'avaient pas d'excuse dans leur péché, parce qu'ils avaient vu le Sauveur sans le reconnaître. — Différence entre ceux qui périssent pour n'avoir pas connu la loi, et ceux qui n'ont pas eu le courage de se soumettre à l'Evangile. — Celui qui hait le Sauveur hait aussi son Père.

Notre-Seigneur venait de dire à ses disciples : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont la vôtre; mais ils vous feront toutes ces choses, parce qu'ils ne connaissent point Celui qui m'a envoyé.*

Si nous examinons à qui peuvent s'appliquer ces paroles, nous trouverons que le Sauveur a été amené à parler de la sorte après qu'il avait dit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais point parlé, ils ne seraient pas coupables.* Par ces derniers mots, il désigne clairement les Juifs; c'est donc des Juifs qu'il voulait parler, comme l'indique le contexte; mais il a voulu personnifier ce monde qui hait Jésus-Christ et ses disciples.

Maintenant ils n'ont pas d'excuse dans leur péché. Pourquoi? Parce que je suis venu et je leur ai parlé.

Il faut mettre aussi dans ce nombre ceux vers qui il est venu et qu'il a évangélisés par ses disciples, ce qu'il fait encore aujourd'hui, car il visite toutes les nations par son Eglise et il leur parle par le moyen de cette même Eglise.

Il nous reste à examiner si ceux qui ont été ou qui sont prévenus par la mort, avant l'arrivée de Jésus-Christ par son Eglise, ou avant d'entendre prêcher son Evangile, pourront avoir cette excuse. Ils pourront assurément l'avoir, mais ils n'éviteront point pour cela la damnation.

Car tous ceux qui ont péché sans la loi, périront sans la loi, et ceux qui ont péché dans la loi, seront jugés par la loi (Rom. 2, 12). Cette parole de l'Apôtre : *ils périront*, exprime un sort plus terrible que cette autre : *ils seront jugés;* par conséquent, loin de venir à l'appui de cette excuse, elle semble aggraver la condition de ceux qui s'excuseront de n'avoir pas connu la loi et qui périront sans la loi.

Mais on se demande avec raison : Ceux qui, ayant entendu la loi, l'ont méprisée, ou même lui ont résisté non seulement en combattant les apôtres, mais en les poursuivant de leur haine, doivent-ils être rangés dans le nombre de ceux à qui l'Apôtre

annonce un sort moins sévère, lorsqu'il dit : *qu'ils seront jugés par la loi.*

Mais si autre chose est périr sans la loi et autre chose d'être jugé par la loi ; si, d'ailleurs, le premier cas est beaucoup plus à redouter que le second ; sans aucun doute, ceux dont nous parlons ne doivent certainement pas subir la peine plus légère indiquée par l'Apôtre ; ce n'est pas sous la loi qu'ils ont péché, mais ils n'ont voulu en aucune manière recevoir la loi de Jésus-Christ ; autant que cela dépendait d'eux, ils ont donc voulu qu'elle fût anéantie.

Ceux au contraire qui pèchent dans la loi, sont ceux qui vivent sous la loi, c'est-à-dire qui la reçoivent, qui reconnaissent que la loi est sainte, que le commandement est saint, juste et bon ; mais qui par suite de leur faiblesse, n'accomplissent pas ce qu'ils savent à n'en pouvoir douter leur être commandé en toute justice.

Or, à moins de trouver leur salut dans ce Sauveur qui est venu chercher ce qui était perdu, les uns et les autres feront sans aucun doute partie des réprouvés ; bien qu'on puisse admettre que les uns seront punis plus sévèrement, les autres plus légèrement, c'est-à-dire que le châtiment irrévocable pour tous sera plus rigoureux pour les uns, moins rigoureux pour les autres.

La différence des supplices entre eux répond donc à la variété multiple des péchés.

Comment s'établit cette proportion ? C'est ce que la sagesse divine juge avec plus de profondeur que l'homme ne peut l'imaginer par ses conjectures, ou l'exprimer par ses paroles.

Ce qui est certain, c'est que ceux vers lesquels Jésus-Christ est venu, et auxquels il a parlé, ne pourront pas s'excuser du grand péché d'incrédulité, en disant : Nous ne l'avons ni vu ni entendu. Cette excuse n'aurait aucune valeur aux yeux de celui dont les jugements sont impénétrables ; ou si elle était agréée, elle rendrait peut-être leur condamnation moins rigoureuse, mais sans les en délivrer entièrement (Traité 89 sur S. Jean).

Celui qui me hait, poursuit le Sauveur, *hait aussi mon Père : ils vous feront tous ces mauvais traitements, parce qu'ils ne connaissent point Celui qui m'a envoyé.*

A cause des passions qui aveuglent le cœur de l'homme, il se produit un fait aussi surprenant qu'il est déplorable. Les pécheurs ne voudraient pas que leurs actions fussent condamnées, mais la vérité exige cette condamnation.

Ils ont autant de haine pour la vérité, qu'ils en ont pour les châtiments qu'elle inflige à ceux qui l'outragent ; mais comme

ils ignorent que c'est la vérité elle-même qui condamne ceux qui leur ressemblent, ils ont donc contre elle de la haine sans la connaître, et cette haine doit nécessairement s'étendre à Celui qui est le Père de la vérité; et parce qu'ils ignorent que cette vérité qui les juge et les condamne est née de Dieu le Père, ils ont de la haine pour Dieu sans le connaître.

O les misérables! Ils veulent être méchants, et ils ne veulent pas de la vérité qui les condamne. Ils ne veulent pas qu'elle soit ce qu'elle est, quand ils devraient ne vouloir plus être ce qu'ils sont; quand ils devraient se changer eux-mêmes et désirer que la vérité restât ce qu'elle est, afin de ne pas être condamnés par elle, quand elle viendra les juger (Traité 90 sur S. Jean).

VIII.- Les miracles de Jésus-Christ (Saint Jean, 15, 24-27)

Sommaire : Jésus-Christ avait fait devant les Juifs, par lui-même, en leur faveur, des miracles si nombreux et si merveilleux, qu'en réalité ils étaient inexcusables de ne pas croire en lui et même de le haïr sans sujet.

Le Seigneur avait dit : *Celui qui me hait, hait aussi mon Père.* Assurément, celui qui hait la vérité doit haïr celui de qui elle est née.

Ensuite le Sauveur ajoute : *Si je n'avais point opéré en eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché,* c'est-à-dire ce grand péché dont il avait déjà dit : *Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient point de péché.*

C'est le péché de ceux qui n'ont voulu croire ni à ses enseignements ni à ses miracles.

Mais pourquoi le Seigneur, après avoir dit : *Si je n'avais point opéré en eux des œuvres,* ajoute-t-il aussitôt : *qu'aucun autre n'a faites?*

Entre les œuvres de Jésus-Christ, aucune ne paraît plus grande que la résurrection des morts; or, nous savons que les anciens prophètes en ont ressuscité.

Cependant Jésus-Christ a fait des œuvres que nul autre n'a faites; par exemple, lorsqu'avec cinq pains il rassasia cinq mille hommes, et qu'avec sept pains, il nourrit quatre mille hommes (Matth. 14, 21; 15, 38); lorsqu'il marcha sur les eaux, et qu'il y fit marcher l'apôtre Pierre (Matth. 14, 25-29);

lorsqu'il changea l'eau en vin (Jean, 2, 9), lorsqu'il ouvrit les yeux de l'aveugle-né (Ibid. 9, 7), et opéra beaucoup d'autres prodiges qu'il serait trop long d'énumérer.

On ne voit point que parmi les anciens, aucun d'eux ait jamais guéri avec autant d'autorité et de puissance les maladies innombrables et les infirmités multipliées des hommes. Car, sans dire ici que d'un seul mot il guérissait tous ceux qui se présentaient à lui, saint Marc nous raconte: *Que le soir venu, comme le soleil se couchait, on lui amenait tous les malades et les possédés, et toute la ville était assemblée à la porte; et il en guérit plusieurs qui étaient affligés de diverses maladies, et il chassait un grand nombre de démons* (Marc, 1, 32).

Matthieu ayant rapporté la même chose, ajoute en ces termes ce témoignage prophétique : *Il a pris sur lui-même nos infirmités et il a porté nos langueurs* (Matth. 8, 17).

Saint Marc dit encore dans un autre passage : *Partout où il entrait dans les bourgs, dans les villages ou dans les villes, on mettait les malades sur les places publiques, et on le suppliait de les laisser toucher seulement la frange de son vêtement; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris* (Marc, 6, 56). Voilà ce que personne autre que lui n'avait fait pour les Juifs.

Ces œuvres sont donc les prodiges étonnants de guérison que Jésus opéra sur leurs malades, et que personne n'avait opérés avant lui au milieu des Juifs.

Ils les avaient vus de leurs yeux, et c'est ce que leur reproche le Seigneur en ajoutant : *Mais maintenant ils ont vu ces œuvres, et ils ont haï moi et mon Père. Mais afin que la parole qui est écrite dans leur loi soit accomplie, ils m'ont haï gratuitement* (Ps. 34, 19).

Haïr gratuitement, c'est haïr sans espérance d'aucun avantage, sans crainte d'aucun danger : c'est ainsi que les impies haïssent Dieu, c'est ainsi que les justes l'aiment, c'est-à-dire gratuitement, sans attendre d'autres biens que lui-même; car il sera tout en tous (Traité 91 sur S. Jean).

IX.- L'Esprit consolateur (Saint Jean, 16, 1-11).

Sommaire : Pendant que le Seigneur était avec ses Apôtres, il pouvait les consoler; mais une fois éloigné d'eux, il devait leur envoyer le Paraclet pour remplir cet office à leur égard. — La présence dans une âme d'une des trois Personnes emporte celle de la Trinité tout entière qui est un seul Dieu.

Lorsque le Seigneur eut prédit à ses disciples les persécutions qu'ils auraient à souffrir après qu'il se serait séparé d'eux, il ajouta ces paroles : *Je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous; maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé.*

Le Sauveur ne leur avait point parlé dès le commencement de toutes les persécutions qu'ils auraient à souffrir après son départ, parce que sa présence était pour eux une consolation suffisante; mais au moment de les quitter, il fallait qu'il leur annonçât la venue de l'Esprit consolateur.

Par le don de cet Esprit consolateur il devait faire de ses disciples des martyrs, c'est-à-dire ses témoins par l'Esprit-Saint, qui agissant intérieurement sur eux devait leur faire supporter les persécutions les plus cruelles, les embraser d'un feu tout divin, et du zèle toujours brûlant de la prédication.

Je vous ai dit ces choses, dit Jésus-Christ, *afin que quand cette heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites,* c'est-à-dire je vous ai dit ces choses non seulement parce que vous aurez à souffrir ces épreuves, mais parce que je ne veux point que la crainte vous ferme la bouche, lorsque l'Esprit-Saint sera venu et qu'il rendra témoignage de moi; et alors vous aussi vous me rendrez témoignage.

Or, je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous, et que je vous consolais par ma présence corporelle accessible à vos sens et accommodée à votre faiblesse.

Et maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande: Où allez-vous? Il veut dire qu'il s'en ira, mais aucun d'eux n'aura besoin de lui demander où il va, parce qu'ils le verront de leurs propres yeux.

Tout à l'heure ils lui avaient demandé où il devait aller, et il leur avait répondu qu'où il devait aller ils ne pouvaient le suivre maintenant (Jean, 13, 36). Ici il promet qu'il s'en ira, mais qu'ils n'auront pas besoin de lui demander où il va : en effet, quand il s'éleva du milieu d'eux, une nuée le reçut, et ils n'eurent pas besoin de le questionner pour savoir s'il allait au ciel; ils le suivirent du regard.

Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Notre-Seigneur voyait l'effet que ces paroles devaient produire dans le cœur de ses disciples. Comme ils n'avaient pas encore intérieurement la consolation que devait leur procurer l'Esprit-Saint, ils craignaient de perdre la présence visible de Jésus-Christ; et ne pouvant douter qu'ils allaient bientôt le perdre, puisqu'il le leur disait, leur tendresse

humaine pour lui était contristée; car le chagrin de ne plus le voir de leurs yeux oppressait leur cœur.

Mais Jésus savait ce qui leur était le plus avantageux; car la vue intérieure de l'âme que l'Esprit Saint devait leur donner comme consolation était bien supérieure.

Enfin il ajoute : *Cependant je vous dis la vérité, il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais je vous l'enverrai.*

C'est comme s'il disait : Il est utile pour vous que cette forme d'esclave soit enlevée d'auprès de vous. Verbe fait chair, j'habite au milieu de vous, sans doute; mais je ne veux plus que vous m'aimiez d'une manière charnelle, et que, contents de ce lait, vous désiriez être toujours des enfants.

Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. Si je ne vous enlève pas les aliments délicats dont je vous ai nourris jusqu'à présent, vous n'aurez pas faim d'un aliment plus solide : si, dans les sentiments d'un amour matériel, vous vous attachez à la présence de mon corps, vous serez incapables de m'aimer selon l'Esprit.

Que signifient donc ces paroles : *Si je m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous?* C'est-à-dire vous n'êtes point capables de recevoir l'Esprit-Saint, tant que vous persistez à ne connaître Jésus-Christ que selon la chair.

Mais si je m'en vais je vous l'enverrai. Quand Jésus-Christ se fut éloigné corporellement de ses disciples, ils jouirent spirituellement, non seulement de la présence du Saint-Esprit, mais de celle du Père et du Fils : car si Jésus-Christ s'était éloigné d'eux de manière à ce que le Saint-Esprit demeurât en eux à sa place et non pas avec lui, que serait devenue la promesse qu'il leur avait faite : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. 28, 20); et cette autre : *Le Père et moi nous viendrons vers lui et nous ferons en lui notre demeure?* (Jean, 14, 23).

Il promettait donc de leur envoyer le Saint-Esprit de telle sorte qu'il serait lui-même toujours avec eux : ainsi, comme de charnels et de grossiers ils devaient devenir spirituels, ils devaient aussi devenir plus capables de posséder en eux le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Gardons-nous de croire, en effet, que le Père puisse être dans une âme sans le Fils et le Saint-Esprit, ou le Père et le Fils sans ce même Esprit, ou le Fils sans le Père et l'Esprit-Saint,

ou l'Esprit-Saint sans le Fils et le Père; la présence d'une de ces trois personnes emporte celle de la Trinité tout entière qui est un seul Dieu (Traité 94 sur S. Jean).

X.- Lait et aliments solides (Saint Jean, 16, 12-15).

Sommaire : L'enseignement catholique est le même pour tous, mais tous ne le saisissent pas de la même manière. — L'intelligence est plus ou moins grande suivant la pénétration de chacun. — Ce que les uns comprennent s'appelle la nourriture des parfaits; ce que les autres ne comprennent guère se nomme le lait des enfants.

Le Seigneur ajoute : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les porter maintenant. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.*

Par ces paroles, le Seigneur dit à ses disciples que c'est l'Esprit-Saint qui devait leur enseigner toutes les vérités, même celles qu'ils ne pouvaient pas porter au moment où il leur parlait.

Mais n'allons pas croire que Notre-Seigneur veuille parler ici de je ne sais quelles vérités inaccessibles et cachées que le Maître peut enseigner sans que les disciples soient capables de les comprendre : il s'agit des vérités de la doctrine chrétienne qui peuvent devenir l'objet de la connaissance des hommes, que nous pouvons lire et écrire, entendre et dire.

Parmi les êtres intelligents, l'intelligence est plus ou moins grande suivant la pénétration de l'esprit de chacun. Il se fait donc dans l'âme un accroissement qui le fait passer non seulement du lait des enfants à une nourriture plus solide, mais qui, de jour en jour, lui fait prendre cette nourriture en plus grande quantité.

Il faut d'abord que nous sachions que Jésus-Christ crucifié dont l'Apôtre nous dit qu'il a nourri les petits comme avec du lait, que sa chair qui a été véritablement mise à mort, que les blessures dont elle a été percée, le sang qu'il a répandu ne sont pas compris par les esprits charnels comme par les hommes spirituels; pour les uns c'est du lait, pour les autres c'est une nourriture solide, parce que si l'enseignement est le même pour ces derniers, l'intelligence est beaucoup plus grande.

En effet, l'esprit ne comprend pas également ce qui est pour les uns comme pour les autres l'objet d'une même foi : c'est ainsi que Jésus-Christ crucifié, que prêchaient les Apôtres, était

scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils; mais la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, qui sont Juifs ou Gentils (I Cor. 1, 23-24).

Et encore parmi eux les esprits faibles et charnels n'atteignaient cette vérité que par la foi, tandis que ceux qui étaient spirituels et plus capables la voyaient pour ainsi dire des yeux de l'intelligence. Pour les premiers, c'était une sorte de lait; pour les autres, c'était une nourriture solide.

Non pas que ces vérités aient été prêchées publiquement aux uns, et annoncées secrètement aux autres; mais parce que le même enseignement qu'ils recevaient tous également en public n'entrait pas d'une manière égale dans tous les esprits.

Ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les porter maintenant,* signifient donc qu'il avait à ajouter des choses qu'ils ignoraient, mais non pas à détruire celles qu'ils avaient déjà apprises.

Le Sauveur a pu leur tenir ce langage, car s'il avait voulu leur manifester les vérités qu'il leur enseignait comme il le fait pour les intelligences angéliques, la faiblesse naturelle où se trouvait encore leur esprit n'aurait pu les supporter.

Tout homme spirituel, au contraire, peut enseigner lui-même à un autre ce qu'il sait, dès lors que l'Esprit-Saint l'a fait avancer assez dans la voie de la perfection pour recevoir ce surcroît de lumière dont le docteur lui-même est favorisé à l'école de ce divin Esprit, de manière que tous deux docteur et disciple aient Dieu pour maître (Traité 98 sur S. Jean).

En promettant à ses disciples la venue du Saint-Esprit, Notre-Seigneur leur dit : *Il vous enseignera toute vérité;* ou bien comme on lit dans certains exemplaires : *Il vous conduira dans toute vérité, car il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra.*

Il vous délivrera de toute crainte et vous donnera l'amour pour annoncer mon nom avec une sainte ardeur, répandre le parfum de ma gloire par toute la terre et célébrer en tout lieu mes louanges (Traité 100 sur S. Jean).

XI. - La vie présente et la vie future (Saint Jean, 16, 16-23).

Sommaire : Entre le moment de la mort du Christ et celui de sa résurrection devaient déjà se vérifier ces paroles : *Encore un peu de temps* &. — Mais elles ont particulièrement trait, d'abord, à la vie présente, où nous gémissons, et ensuite à la vie éternelle où rien ne nous manquera.

Ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *Encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père,* étaient pour eux si obscures, avant l'accomplissement de ce qu'elles annonçaient, qu'ils se demandaient entre eux ce qu'il voulait dire, et qu'ils avouaient n'y rien comprendre.

L'Evangile, en effet, ajoute : *Plusieurs de mes disciples se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père?*

Ils disaient donc : *Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de temps? Nous ne savons ce qu'il veut dire.* La difficulté venait ici pour eux de ce que le Sauveur disait : *Encore un peu de temps, et dès lors vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez.*

L'Evangéliste continue : *Jésus, connaissant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous questionnez l'un l'autre sur ce que j'ai dit : Encore un peu de temps, et dès lors vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira, tandis que vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie.*

Ces paroles peuvent s'entendre en ce sens que les disciples furent contristés par la mort de Notre-Seigneur et réjouis aussitôt après sa résurrection.

Mais le monde, et par là il faut entendre ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui le mirent à mort, le monde s'est réjoui de la mort de Jésus-Christ, pendant que ses disciples en étaient contristés.

Notre-Seigneur ajoute ensuite : *Une femme lorsqu'elle enfante, a de la tristesse, parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs à cause de sa joie, parce qu'un homme est né dans le monde. Vous donc aussi, vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.*

Cette comparaison ne paraît pas difficile à comprendre. L'explication en est toute trouvée, puisque Notre-Seigneur nous l'a donnée lui-même. L'enfantement est comparé à la tristesse, et la délivrance à la joie.

Quant à ces mots : *Personne ne vous ravira votre joie,* comme Jésus lui-même est leur joie, ils nous sont expliqués par ce que dit l'Apôtre : *Jésus-Christ ressuscitant d'entre les morts ne mourra plus, et la mort n'exercera plus jamais sur lui son empire* (Rom. 6, 9).

Les paroles qui suivent : *Mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie*

elles doivent, ce me semble, se rapporter dans sa pensée, non pas au temps qui suivit sa résurrection, mais au temps dont il avait déjà dit : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (Jean, 14, 21).

Il était depuis longtemps ressuscité, il avait apparu à ses disciples, il était assis à la droite du Père, lorsque l'apôtre saint Jean, qui a écrit cet Evangile, disait : *Mes bien aimés, nous sommes maintenant les enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons, que quand il viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (I Jean, 3, 2).

Cette vision n'est point le partage de cette vie, mais de la vie future; elle n'appartient pas à la vie qui passe avec le temps, mais à la vie éternelle. *Or, la vie éternelle,* au témoignage de la vie elle-même, *est qu'ils vous connaissent, vous le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (Jean, 17, 3).

Par ce que nous venons de dire, il nous est possible de mieux saisir le sens de ces paroles : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez.* Ce que le Sauveur appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle qui ne cesse de s'écouler.

C'est pourquoi saint Jean dit encore dans une de ses épîtres : *C'est la dernière heure* (I Jean, 2, 18). Et ce que Notre-Seigneur ajoute : *Parce que je vais à mon Père,* doit se rapporter à la première phrase : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus;* et non pas à la seconde, où il dit : *et encore un peu de temps et vous me verrez.*

Dès lors qu'il devait aller au Père, ils ne devaient plus le voir. Il ne dit donc pas qu'il devait mourir, et jusqu'à sa résurrection il serait soustrait à leur vue; mais il dit qu'il devait aller au Père; ce qu'il fit après sa résurrection, lorsqu'après avoir conversé avec eux pendant quarante jours, il monta au ciel.

Il dit donc : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus.* Et il le dit à ceux qui le voyaient corporellement, parce qu'il devait aller au Père, et qu'ils ne le verraient plus comme homme mortel, et tel qu'il était lorsqu'il leur disait ces choses.

Quant à ce qu'il ajoute : *Et encore un peu de temps, et vous me verrez,* c'est à toute l'Eglise qu'il le promet; comme c'est à toute l'Eglise qu'il a fait cette promesse : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. 28, 20).

Le Seigneur ne retardera pas l'accomplissement de sa promesse : Encore un peu de temps, et nous le verrons, mais dans

un état où nous n'aurons pas à le prier ni à l'interroger, parce qu'il ne nous restera rien de caché à apprendre.

Ce peu de temps nous paraît long, parce qu'il n'est pas encore passé; mais quand il sera fini, nous comprendrons combien il était court (Traité 101 sur S. Jean).

XII. - La foi des Apôtres (Saint Jean, 16, 23-33).

Sommaire : Notre-Seigneur annonce à ses disciples que l'heure était arrivée où il leur parlerait ouvertement de son Père. — Il leur prédit que, en dépit de leur foi, ils le quitteront, mais seulement pour un temps. — Quand ils eurent reçu le Saint-Esprit, alors s'accomplit en eux ce qu'il leur dit maintenant : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.*

Notre-Seigneur continue : *L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père.*

Je dirais volontiers que cette heure dont parle le Sauveur est la vie future où nous le verrons à découvert, ou, comme dit l'Apôtre : *Face à face* (I Cor. 13, 12); et alors ces paroles : *Je vous ai dit ces choses en paraboles,* se rapporteraient à ce que dit saint Paul : *Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures* (Ibid.).

Je vous parlerai ouvertement de mon Père, parce que c'est par le Fils qu'on peut voir le Père, suivant ce que Notre-Seigneur dit dans un autre endroit : *Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler.*

Mais Jésus croit devoir prévenir ses disciples de l'état de faiblesse où était encore chez eux l'homme intérieur, et il leur dit : *Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde : maintenant je laisse le monde et je vais à mon Père. Vous croyez maintenant? Voici que vient l'heure, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de votre côté, et où vous me laisserez seul; et je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi.*

Il termine ensuite ce discours aussi remarquable par son importance que par son étendue, en disant : *Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Dans ce monde, vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.*

Cette affliction devait avoir le commencement à cette heure dont il leur dit précédemment pour les convaincre de la faiblesse

de leur esprit qui prenait une chose pour une autre et considérait comme des paraboles les vérités sublimes et divines qu'il leur enseignait : *Vous croyez maintenant? Voici venir l'heure, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de votre côté.*

Voilà le commencement de leur affliction; mais elle ne devait pas durer toujours de cette façon; s'il leur dit : *Et vous me laisserez seul,* il ne veut pas que pendant la persécution qui doit suivre et qu'ils auront à souffrir dans le monde après son ascension, ils le laissent seul; mais il veut qu'ils demeurent en lui et qu'ils y trouvent la paix.

Lorsque, en effet, il eut été pris par les Juifs, non seulement ils abandonnèrent corporellement son humanité, mais leur âme elle-même abandonna la foi en lui.

C'est à cela que se rapportent ces paroles : *Vous croyez maintenant? Voici que vient l'heure, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de votre côté, et vous me laisserez seul,* c'est-à-dire votre trouble sera si grand, que vous abandonnerez même votre foi.

Et en effet, ils perdirent tellement toute espérance et ils laissèrent tellement s'éteindre dans leur cœur leur foi première, comme nous le voyons dans ce disciple nommé Cléophas, qui s'entretenant avec le Sauveur après sa résurrection sans le reconnaître, et racontant ce qui lui était arrivé lui dit : *Nous espérions qu'il était celui qui devait délivrer Israël* (Luc, 24, 21).

Voilà jusqu'à quel point ils l'avaient abandonné en renonçant même à la foi qu'ils avaient en lui.

Mais dans la persécution qu'ils souffrirent après la glorification et après la descente du saint Esprit, ils ne l'abandonnèrent plus : sans doute ils s'enfuirent de ville en ville, mais ils ne s'éloignèrent plus de lui; mais, afin de trouver la paix en lui-même au milieu de la persécution, ils ne s'éloignèrent pas de lui comme des transfuges; ils le prirent, au contraire, pour leur refuge.

Quand ils eurent reçu le Saint-Esprit, alors s'accomplit en eux ce qu'il leur dit maintenant : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.*

Ils ont eu confiance et ils ont vaincu. En qui? En lui, évidemment. Car lui n'aurait pas vaincu le monde, si ses membres s'étaient laissés vaincre par le monde.

Aussi l'Apôtre dit-il : *Rendons grâces à Dieu, qui nous donne la victoire,* et ajoute-t-il aussitôt : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (I Cor. 15, 57). Car le Sauveur avait dit à ses disciples : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (Traité 103 sur S. Jean).

XIII.- Prière de Jésus-Christ.

Après le discours de Jésus vient la prière qu'il adresse à son Père. Le Sauveur du monde était sur le torrent de Cédron, qui avait vu l'infortune de David, et dont les eaux avaient été teintes du sang d'Isaïe. La loi ancienne allait finir, et la loi nouvelle allait commencer. Entre ces deux mondes, Jésus lève les yeux au ciel et prononce cette incomparable prière qui résume toute l'histoire de l'Eglise, ses combats et ses triomphes. On peut la diviser en trois parties: 1) *Jésus prie pour sa glorification propre* (1-8); 2) *il prie pour celle de ses disciples* (9-20); *et* 3) *il prie pour la glorification de toute l'Eglise* (20-26). *Le Père glorifie le Fils, afin que le Fils glorifie le Père, voilà toute l'économie du mystère de la Rédemption. Cette première partie de la prière de Jésus répond à la première demande du* PATER *:* « *Que votre nom soit sanctifié* ».

§1. *Les souffrances source de gloire* (Saint Jean, 17, 1).

SOMMAIRE : Le Fils s'adresse à son Père, et il lui demande, puisque l'heure fixée par lui pour ses souffrances est venue, de donner à son humanité la gloire qu'elles lui mériteront.

Après avoir terminé son discours à ses disciples en leur faisant connaître le but qu'il s'était proposé en leur parlant, qui était de les engager à mettre en lui leur paix au milieu des tribulations qu'ils auraient dans le monde, après les avoir exhortés à une sainte confiance parce qu'il avait triomphé lui-même du monde, Jésus s'adresse à son Père et commence sa prière.

Ayant ainsi parlé, dit l'Evangéliste, *Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie.* Notre-Seigneur, Fils unique du Père et coéternel à lui, pouvait, dans sa forme d'esclave et par elle, prier en silence, s'il l'avait jugé nécessaire; mais il a voulu être auprès de son Père notre intercesseur, de manière toutefois à ne pas oublier qu'il était aussi notre maître. Par conséquent, la prière qu'il a faite pour nous, il l'a faite pour nous instruire.

Car un si grand maître devait édifier ses disciples, non seulement en leur adressant ses leçons, mais encore en priant son Père en leur faveur : et si ces paroles étaient à l'avantage de ceux qui devaient les entendre prononcer, elles devaient être aussi avantageuses à nous qui devions les lires dans son Evangile.

Ainsi donc, quand il dit : *Père, l'heure est venue, glorifiez*

votre Fils, il montre que le temps tout entier, et tout ce qu'il faisait ou laissait faire, était à la disposition de Celui qui n'est pas soumis au temps.

En effet, tout ce qui doit arriver à n'importe quelle époque, a sa véritable cause dans la sagesse de Dieu, en qui ne se trouve aucun temps. N'allons donc pas croire que cette heure soit venue comme poussée par le destin, c'est Dieu lui-même qui l'avait fixée dans ses décrets.

Aucun principe extérieur n'avait forcé Jésus-Christ de mourir; c'est lui-même qui a choisi le temps où il devait mourir; de même qu'il avait fixé avec son Père dont il est né en dehors de tous les temps, le temps où il devait naître d'une vierge.

Celui donc qui règle avec son Père toutes les heures, peut dire : *Mon Père, l'heure est venue,* c'est-à-dire l'heure que nous avons tous deux fixée pour ma glorification au milieu des hommes et dans l'intérêt de l'humanité; cette heure est venue, *glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie.*

Si la passion a été pour le Christ un principe de gloire, combien plus sa résurrection? Dans sa passion, son humilité se manifeste bien plus que sa gloire; l'Apôtre lui-même s'en porte garant dans ce passage : *Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de croix.* Puis il ajoute : *C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père* (Philip. 2, 8).

Voilà la glorification de Notre-Seigneur; elle a pris naissance dans sa résurrection : ses humiliations commencent à ces paroles : *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave,* et vont jusqu'à la mort de croix. Sa glorification commence à cet endroit : *C'est pourquoi Dieu l'a élevé,* et se continue jusqu'à ces autres paroles : *Il est dans la gloire de son Père.*

Pour être honoré et glorifié, le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, s'est d'abord anéanti dans sa passion; car il ne serait pas ressuscité d'entre les morts, s'il n'était pas mort; ses abaissements lui ont mérité la gloire, et la gloire a été pour lui la récompense de ses abaissements; mais tout cela s'est fait dans la forme du serviteur, car dans sa forme de Dieu, il a toujours été, il sera toujours la gloire.

Aussi, quand il dit : *Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils,* il faut entendre ses paroles comme s'il disait : « Voici l'heure de semer l'abaissement, ne différez pas d'amener le fruit de la gloire » (Traité 104 sur S. Jean).

§ 2. *Glorification du Fils et du Père* (Saint Jean, 17, 1-5).

Sommaire : Le Fils a glorifié le Père sur la terre en le prêchant aux nations. — Le Père a glorifié le Fils en lui-même en le plaçant à sa droite.

Mais que signifient les paroles suivantes : *Afin que votre Fils vous glorifie?* Est-ce que Dieu le Père a passé aussi par les humiliations de l'incarnation et de la passion qui motiveraient également sa glorification? Comment donc le Fils devait-il glorifier Celui dont la splendeur éternelle n'a pu paraître amoindrie par son union avec la nature humaine, et dont la nature divine ne peut recevoir une gloire plus grande?

Jésus-Christ en déclarant qu'il glorifierait son Père sur la terre et que son Père le glorifierait en lui-même, il indique clairement le mode de cette double glorification.

Le Fils a glorifié le Père sur la terre en le prêchant aux nations; le Père l'a glorifié en lui-même en le plaçant à sa droite.

Mais cette prédestination dans la glorification dont le glorifia le Père, Notre-Seigneur nous la découvre bien plus manifestement dans ce qu'il ajoute : *De la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.*

L'ordre des paroles est bien celui-ci : *Que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.* C'est à ceci que se rapporte ce qu'il avait dit : *Et maintenant glorifiez-moi,* c'est-à-dire : Comme vous m'avez glorifié alors, glorifiez-moi maintenant; comme alors vous m'avez glorifié en prédestination, maintenant glorifiez-moi en réalité.

Faites dans ce monde ce qui était déjà fait en vous avant l'existence du monde; faites en son temps ce que vous aviez arrêté avant tous les temps.

En vertu de cette prédestination Notre-Seigneur a donc été glorifié avant la création du monde, de cette gloire qui devait lui donner sa résurrection auprès de son Père, à la droite duquel il est assis.

Le Sauveur voyant arriver le temps de cette gloire à laquelle il était prédestiné, et que ce qui était déjà fait dans les décrets de sa prédestination allait recevoir son accomplissement dans le temps, fait à Dieu cette prière : *Et maintenant, mon Père, glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde existât,* c'est-à-dire cette gloire que j'ai eue en vous dans vos décrets éternels; il est temps que je l'aie aussi en vous, en vivant assis à votre droite (Traité 105 sur S. Jean).

§3. *La manifestation du Père* (Saint Jean, 17, 6-8).

Sommaire : En qualité d'homme, Jésus avait reçu les fidèles des mains de son Père, pour leur communiquer la connaissance de la sainte Trinité, et la foi en ce que le Père avait dit au Fils en l'engendrant.

Depuis le commencement de sa prière, où après avoir levé les yeux au ciel, il dit : *Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie,* jusqu'à ces autres paroles qui suivent presque immédiatement : *Et maintenant, mon Père, glorifiez-moi en vous-même, de la gloire que j'ai eue avant que le monde existât,* Notre-Seigneur parle de tous ses disciples en général, et c'est par la connaissance qu'il leur donne de son Père qu'il glorifie son Père.

Ce n'est pas assez de dire : *Afin que le Fils vous glorifie,* il veut montrer comment la chose doit se faire, car il s'exprime en ces termes : *Comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'il communique la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné. Or, la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.*

La connaissance que les hommes auraient du Père ne suffirait pas pour le glorifier, s'ils ne connaissaient en même temps celui qui le glorifie, c'est-à-dire celui qui le fait connaître à tous les peuples.

Voilà la véritable glorification du Père qui ne s'accomplit pas seulement dans la personne des Apôtres, mais dans tous les hommes qui sont les membres du corps dont Jésus-Christ est le chef.

Voyons maintenant ce qu'il dit de ses disciples qui l'entendaient : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donné du monde.* Ne connaissaient-ils pas le nom de Dieu, pendant qu'ils étaient Juifs? Voici comme il faut entendre ces paroles : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donné du monde,* c'est-à-dire à ceux qui m'écoutent en ce moment, non pas ce nom de Dieu que vous donnent communément les hommes, mais le nom de Père, nom qui ne peut être manifesté qu'autant que le Fils est manifesté lui-même.

Mais que signifient ces mots : *Que vous m'avez donné du monde?* Il veut faire comprendre à ses disciples qu'ils n'étaient point du monde, et toutefois ce n'est pas à leur naissance mais à la grâce de la régénération qu'ils en étaient redevables.

Que signifie aussi ce qui suit : *Ils étaient à vous et vous me*

les avez donnés? Y a-t-il eu un temps où ils appartenaient au Père, sans appartenir aussi à son Fils unique, et le Père a-t-il jamais eu quelque chose, sans que le Fils l'eût aussi? Non sans doute, cependant une certaine époque, le Fils a eu, comme Dieu, ce qu'il n'avait pas comme homme; car avant de recevoir d'une mère la vie humaine, il possédait déjà toutes choses avec le Père.

Aussi, quand il dit : *Ils étaient à vous,* Dieu le Fils ne se sépare point de son Père, lui sans lequel le Père n'a pu rien avoir, mais il a coutume de rapporter toute sa puissance à Celui dont il tire cette puissance avec son origine.

En effet, le principe de son être est également le principe de sa puissance, ces deux attributs sont inséparables en lui, car il n'a jamais été sans sa puissance. Donc, tout ce que le Père a pu, le Fils l'a toujours pu avec lui; parce que le Fils, qui a toujours existé et n'a jamais été privé du pouvoir, n'a jamais non plus été sans le Père, comme aussi le Père n'a jamais été sans lui.

Quand Jésus dit : *Et vous me les avez donnés,* il montre donc que c'est en qualité d'homme qu'il a reçu la puissance de les posséder, parce que Celui qui a toujours été tout puissant n'a pas toujours été homme.

Aussi tout en paraissant attribuer au Père de les lui avoir donnés, parce que le Père est le principe de tout ce qu'il est: il est vrai de dire qu'il se les a donnés à lui-même, c'est-à-dire qu'avec le Père Jésus-Christ Dieu a donné à Jésus-Christ homme ce qui n'est pas avec le Père, c'est-à-dire les hommes.

Enfin, celui qui dit en cet endroit : *Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés,* avait déjà dit plus haut aux mêmes disciples : *C'est moi qui vous ai choisis du monde.* Le Fils dit que le Père lui a donné du monde des hommes auxquels il dit ailleurs : *C'est moi qui vous ai choisis du monde.*

Ceux que le Fils a, comme Dieu, choisis du monde conjointement avec le Père, le même Fils les a, comme homme, reçus du monde; car le Père les lui a donnés.

Le Père ne les aurait pas donnés au Fils, s'il ne les avait pas choisis; et comme le Fils n'a pas voulu se séparer du Père quand il a dit : *C'est moi qui vous ai choisis du monde,* parce que le Père les a choisis en même temps; de même encore il n'a pas voulu se séparer du Père lorsqu'il a dit : *Ils étaient à vous,* parce qu'ils étaient également au Fils.

Il faut donc dire que le même Fils a, comme homme, reçu ceux qui n'étaient pas à lui, parce que, comme Dieu, il a reçu la forme d'esclave qui n'était pas à lui.

Et ils ont gardé votre parole, continue le Sauveur. Ils savent à présent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, c'est-à-dire, *ils ont connu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé* (Traité 106 sur S. Jean).

---

§ 4. *Remise des Apôtres à la garde du Père* (Saint Jean, 17, 9-13).

Sommaire : Le Sauveur prie pour ses disciples qui sont dans le monde. — Le Père va le glorifier, il est sur le point de les quitter. — C'est au Père de veiller sur eux et de leur communiquer la plénitude de la paix et de la joie.

En parlant à son Père de ceux qu'il avait déjà pour disciples, le Sauveur lui dit entre autres choses : *C'est pour eux que je prie, je ne prie pas poour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés.*

Ce monde, dans la pensée du Seigneur, ce sont ceux qui vivent selon la concupiscence du monde, et ne sont pas à un tel point privilégiés de la grâce qu'ils soient par lui choisis du milieu du monde.

Il déclare donc ne pas prier pour le monde, mais pour ceux que le Père lui a donnés, ils ont cessé d'appartenir à ce monde qui n'a point de part à sa prière.

Il ajoute ensuite : *Parce qu'ils sont à vous.* De ce que le Père les a donnés au Fils, il ne suit pas qu'il les ait perdus ; car le Fils continue et dit : *Car tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi.*

Nous voyons assez clairement ici, comment tout ce qui est au Père est aussi au Fils unique ; c'est parce qu'il est Dieu lui-même, qu'il est né du Père, qu'il est égal au Père.

Et j'ai été glorifié en eux. Maintenant il parle de sa glorification comme si elle était déjà accomplie, quoiqu'elle ne doive s'accomplir que plus tard.

Et déjà, continue Notre-Seigneur, *je ne suis plus de ce monde; pour eux, ils sont de ce monde.*

Si vous ne considérez que le moment où le Sauveur s'exprimait de la sorte, ses apôtres dont il parlait et lui étaient encore dans le monde.

Il ne dit pas : « Je ne suis point dans le monde », mais : *Déjà je ne suis point dans le monde,* et il établit ainsi clairement qu'il a été dans ce monde, et qu'il n'y est plus. En parlant de la sorte, il se conforme comme homme aux habitudes et aux

locutions en usage parmi les hommes. Est-ce que ne disons-nous pas tous les jours d'un homme qui est sur le point de partir, et surtout de celui qui va mourir : Il n'est plus ici?

Mais il semble que Notre-Seigneur lui-même, prévoyant que cette difficulté pourrait arrêter plus d'un lecteur, ait voulu expliquer le sens de ces paroles : *Déjà je ne suis point dans le monde,* en ajoutant : *Et moi je viens à vous.*

Il recommande donc au Père ceux qu'il allait en quelque sorte abandonner par son absence corporelle : *Père saint,* lui dit-il, *conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés,* c'est-à-dire qu'il prie Dieu en tant qu'homme pour les disciples que Dieu lui a donnés.

Mais faites bien attention à ce qui suit : *Afin qu'ils soient un comme nous.* Il ne dit pas : afin qu'ils soient un avec nous, ni afin que nous et eux nous soyons un; mais il dit : *Afin qu'ils soient un comme nous.*

Qu'ils soient un dans leur nature, comme nous sommes un dans la nôtre; paroles qui, pour être vraies, exigent que Notre-Seigneur se soit exprimé comme ayant la même nature divine que son Père, ainsi qu'il le déclare dans un autre endroit : *Mon Père et moi sommes un* (Jean, 10, 30), et non comme revêtu de notre nature, car en tant qu'homme, il a dit : *Mon Père est plus grand que moi* (Jean, 14, 18).

Mais comme en Jésus-Christ Dieu et l'homme ne font qu'une seule et même personne, nous comprenons qu'il est homme, parce qu'il prie; nous comprenons qu'il est Dieu, parce qu'il ne fait qu'un avec celui qu'il prie.

Lorsque j'étais avec eux, continue le Sauveur, *je les conservais en votre nom.* Maintenant, comme je viens à vous, conservez-les en votre nom dans lequel je les conservais moi-même lorsque j'étais avec eux.

Le Fils de Dieu fait homme conservait les disciples au nom de son Père, lorsqu'il était présent corporellement au milieu d'eux; mais alors même le Père conservait au nom du Fils ceux dont il exauçait les prières qui lui étaient faites au nom du Fils.

C'est à ces mêmes disciples que le Fils avait dit : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera* (Jean, 16, 23).

Quand le Fils gardait corporellement ses disciples, le Père, pour les garder, n'attendait pas que le Fils s'éloignât, afin de lui succéder; mais tous les deux les gardaient de leur puissance spirituelle.

Lorsqu'en tant qu'homme le Fils reçut la mission de les garder, il ne les enleva pas à la garde du Père; et quand le Père les

donna à garder au Fils, il ne les donna pas séparément à celui à qui il les donnait; il les donna au Fils en tant qu'homme, mais il n'agit pas séparément de son Fils en tant que Dieu.

Le Fils continue donc et dit : *J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et pas un d'eux n'a péri, hors le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie.*

Or, maintenant je viens à vous, et je dis ceci dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.

Quelle est cette joie dont il désire que ses disciples aient en eux la plénitude? C'est ce qu'il a exprimé plus haut en disant : *Afin qu'ils soient un comme nous.* Cette joie qui est la sienne, c'est-à-dire qu'il a mise en eux, il veut qu'elle y soit complète; voilà pourquoi il dit qu'il a parlé étant dans le monde.

Cette joie, c'est la paix et la béatitude de la vie future; qu'on ne peut mériter en ce monde que par une vie de tempérance, de justice et de piété (Traité 107 sur S. Jean).

---

§5. *Sanctification des Apôtres* (Saint Jean, 17, 14-19).

Sommaire : Jésus-Christ prie son Père de préserver du mal ses disciples et de les sanctifier dans la vérité ; mais non de les retirer du monde. — Ainsi pourra-t-il les envoyer dans le monde, comme il a été lui-même envoyé.

Notre-Seigneur s'adressant encore au Père et priant pour ses disciples, dit : *Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs.*

Ils n'avaient pas encore éprouvé cette haine par les persécutions auxquelles ils furent en butte dans la suite; mais le Sauveur, suivant sa coutume, annonce les événements qui doivent avoir lieu en termes qui semblent signifier qu'ils sont déjà arrivés.

Il ajoute ensuite la cause pour laquelle le monde les déteste : *Parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis point du monde.*

Je ne vous prie pas, continue-t-il, *de les retirer du monde, mais de les préserver du mal.* En effet, bien que n'étant plus du monde, ils avaient encore besoin de rester dans le monde.

Il répète la même pensée : *Ils ne sont pas du monde comme moi-même je ne suis pas du monde, sanctifiez-les dans la vérité.* Ainsi seront-ils préservés du mal; voilà ce que tout à l'heure déjà il demandait pour eux.

Enfin Notre-Seigneur continue, et il ne cesse de faire entendre la même chose plus clairement : *Votre parole,* dit-il, *est vérité ;* paroles qui ne signifient rien autre chose que : *Je suis moi-même la vérité.* Le Père sanctifie donc dans la vérité, c'est-à-dire dans son Verbe, dans son Fils unique, ses héritiers et ses cohéritiers.

Mais le Sauveur parle encore des Apôtres, car il continue en ces termes : *Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les envoie dans le monde.* Qui a-t-il envoyé, sinon ses Apôtres? Le nom même d'Apôtres, qui est un nom grec, ne signifie pas, en latin, autre chose qu'*envoyés.*

Dieu a donc envoyé son Fils, non pas dans une chair de péché, mais sous la ressemblance de la chair du péché ; et son Fils a envoyé ceux qui, étant nés dans la chair du péché, ont été par lui purifiés de la tache du péché.

Mais par là même que Jésus-Christ homme, médiateur de Dieu et des hommes, est devenu le chef de l'Eglise, ses disciples sont ses membres, et c'est pour cela qu'il ajoute : *Et je me sanctifie moi-même pour eux.*

Qu'est-ce à dire : *Et je me sanctifie moi-même pour eux?* Le voici : Je les sanctifie en moi-même, puisqu'ils ne sont autre chose que moi-même. Car, comme je viens de le dire, ceux dont il parle sont ses membres, et la tête et le corps ne forment qu'un seul Christ.

Voulez-vous vous convaincre que tel est le sens de ces paroles de Notre-Seigneur? Ecoutez ce qui suit. Après avoir dit : *Et je me sanctifie moi-même pour eux,* pour nous faire comprendre qu'il parlait ainsi parce qu'il les sanctifiait en lui-même, le Sauveur ajoute aussitôt : *Afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité ;* ce qui veut dire, en moi-même, puisque la vérité c'est le Verbe, et le Verbe et l'homme ne font qu'une seule personne

C'est en ce même Verbe que le Fils de l'homme lui-même a été sanctifié dès le premier instant de son Incarnation, au moment où le Verbe s'est fait chair ; car le Verbe et l'homme ne font qu'un seul Christ qui sanctifie l'homme dans le Verbe.

Et il ajoute ensuite à cause de ses membres : *Et c'est pour eux,* c'est-à-dire puisqu'ils sont ce que je suis, c'est dans leur intérêt comme il a été dans le mien, *que je me sanctifie moi-même,* ou ce qui est la même chose, que je les sanctifie en moi comme moi-même, parce qu'ils sont eux-mêmes en moi.

Afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés en vérité. Que signifie cette expression : *Eux-mêmes?* C'est-à-dire comme moi, *dans la vérité,* qui n'est autre que moi-même (Traité 108 sur S. Jean).

§ 6. *Jésus prie pour l'union entre les fidèles* (Saint Jean, 17, 20-23).

SOMMAIRE : Pour nous, Jésus demande l'union avec Dieu par la foi, et entre nous par la charité. — Comme fruit de cette union, il demande la connaissance de ce que nous croyons, la vue de la gloire de Jésus-Christ.

Après le long discours qui suivit le départ de Judas et précéda la prière que Notre-Seigneur fait à Dieu pour ses apôtres, il comprend aussi dans cette prière tous les fidèles qui devaient croire en lui, et il dit à son Père : *Je ne prie pas seulement pour eux*, c'est-à-dire pour les disciples qui étaient alors avec lui, mais *pour ceux qui croiront en moi par leur parole.*

Le Sauveur comprend donc ici tous les élus, non seulement ceux qui vivaient alors, mais ceux qui devaient exister dans la suite des temps, car tous ceux qui crurent en lui par la suite ont cru sans doute, et croiront jusqu'à son second avènement, par la parole des apôtres.

Et comme si nous lui avions demandé pourquoi il priait en leur faveur, il ajoute aussitôt : *Afin que tous ils soient un, comme vous, mon Père et moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous.*

En priant précédemment pour ses disciples seuls qui étaient avec lui : *Père saint*, disait-il, à son Père, *conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.* Il demande donc ici pour tous ce qu'il a demandé précédemment pour ses apôtres, afin que tous, eux et nous, nous soyons un.

Ensuite, après avoir dit : *Qu'eux aussi ils soient en nous*, il ajoute : *Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* Qu'est-ce à dire? Le monde ne croira-t-il que quand nous serons tous un dans le Père et dans le Fils? N'est-ce pas en cela que consiste cette paix perpétuelle qui est plutôt la récompense de la foi que la foi elle-même? Nous serons un, non pour croire, mais parce que nous aurons cru.

Dans cette vie, il est vrai, la foi qui nous est commune établit une certaine unité entre ceux qui ont une même foi, selon ces paroles de l'Apôtre : *Vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ* (Galat. 3, 28), et cependant cette unité est l'effet plutôt que la cause de notre foi.

Ces paroles : *Que tous soient un*, sont la même chose que celles-ci : *Que le monde croie*, parce que c'est en croyant que nous devenons un d'une manière parfaite.

Si nous sous-entendons une troisième fois le mot : *Je prie*,

ou plutôt si nous le suppléons partout pour compléter le sens, cette proposition sera des plus claires :

Je prie pour que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; je prie pour qu'eux aussi soient un en nous; je prie pour que le monde croie que vous m'avez envoyé.

Notre-Seigneur ajoute : *En nous,* pour nous faire bien comprendre que cette unité, que produit la charité parfaite, doit être attribuée à la grâce de Dieu, et non pas à nous.

C'est ainsi qu'après ces paroles : *Vous avez été autrefois ténèbres, et maintenant vous êtes lumière,* l'Apôtre ajoute : *Dans le Seigneur* (Ephes. 5, 8) afin que nous ne soyons pas tentés de nous en attribuer le mérite.

Je suis en eux, et vous en moi, continue le Sauveur, *afin qu'ils soient consommés dans l'unité.* Par ces quelques mots, il se fait connaître pour Médiateur entre Dieu et les hommes.

C'est en qualité de médiateur qu'il dit : *Je suis en eux et vous en moi,* dans le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu.* Quant à ce que Notre-Seigneur ajoute : *Afin qu'ils soient consommés dans l'unité,* il montre par là que la réconciliation opérée par le Médiateur va jusqu'à nous faire jouir d'une béatitude si parfaite qu'il sera impossible d'y rien ajouter.

C'est par suite de la même raison que Notre-Seigneur ajoute : *Et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. C'est* dans le Fils que le Père nous aime, parce que c'est en lui qu'il nous a élus *avant la constitution du monde.*

Car celui qui aime son Fils unique, aime aussi assurément les membres de ce Fils qu'il a adoptés en lui et par lui.

L'amour que Dieu a pour nous est incompréhensible et immuable. En effet, ce n'est pas seulement depuis que nous sommes réconciliés par le sang de son Fils qu'il a commencé à nous aimer; il nous a aimés *avant la constitution du monde* (Ephes. 1, 4), afin que nous puissions devenir aussi ses enfants avec son Fils unique, et cela avant même qu'il fût question de notre existence.

A l'appui de cette vérité, voici le témoignage de l'Apôtre lui-même : *Dieu,* dit-il, *a fait éclater son amour envers nous, parce qu'alors même que nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous* (Rom. 5, 8). Il nous aimait donc déjà lorsque nous étions ses ennemis déclarés par nos œuvres d'iniquité; et cependant rien de plus vrai que ces paroles : *Seigneur, vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité* (Ps. 5, 7).

Il nous haïssait parce que nous n'étions pas tels qu'il nous

avait faits; mais comme notre iniquité n'avait pas entièrement détruit son ouvrage, il savait tout à la fois, en chacun de nous, haïr ce que nous avions fait et aimer ce qu'il avait fait. Tel est le principe qui dirige en toutes choses la conduite de Dieu, dont l'Ecriture dit avec vérité : *Vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait* (Sagess. 11, 25).

C'est avec justice que Dieu hait et réprouve l'iniquité comme contraire aux règles établies par lui; et cependant, même dans les vicieux, il aime sa bonté en les guérissant, ou sa justice en les condamnant.

Ainsi Dieu ne hait aucune des choses qu'il a faites : créateur des natures et non des vices, il hait le mal, mais il ne l'a pas fait, et du mal lui-même il tire le bien qu'il fait, soit en guérissant ce mal par sa miséricorde, soit en le réglant par sa justice.

Or, puisque Dieu ne peut rien haïr de ce qu'il a fait, qui pourrait dire la grandeur de son amour pour les membres de son Fils unique, et surtout pour son Fils unique dans lequel il a créé toutes les choses visibles et invisibles, qu'il aime d'un amour réglé et proportionné à l'ordre que leur nature leur assigne dans la création? (Traité 110 sur S. Jean).

---

§ 7. *Le ciel* (Saint Jean, 17, 24-26).

Sommaire : Jésus, voie, vérité et vie, demande le ciel pour ceux qu'il a reçus et choisis du monde. — La vie éternelle consiste à connaître le vrai Dieu, et Celui qu'il a envoyé. — Dans la demeure de Dieu on chante l'éternel Alleluia.

L'espérance que Notre-Seigneur inspire ici à ses disciples est la plus grande qui puisse se concevoir. Ecoutez et puisez dans votre espérance une immense joie : voici pourquoi vous devez non pas aimer, mais supporter cette vie; la patience vous sera ainsi plus facile au milieu de toutes vos tribulations.

Ecoutez et considérez attentivement jusqu'où s'élève notre espérance. C'est Jésus-Christ qui parle; c'est le Fils unique de Dieu; c'est celui qui s'est fait homme pour nous; c'est celui qui est la voie, la vie et la vérité; c'est celui qui a vaincu le monde, et il parle de ceux en faveur desquels il a remporté la victoire.

Ecoutez, croyez, espérez, désirez ce qu'il dit : *Mon Père,* dit-il,

je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi.

Puis il ajoute : Afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Il dit : *Afin qu'ils contemplent,* et non : Afin qu'ils croient.

C'est là la récompense de la foi, et non la foi elle-même ; car si la foi est avec raison définie, dans l'Epître aux Hébreux : *La conviction des choses qu'on ne voit pas* (Hebr. 11, 1) ; pourquoi la récompense de la foi ne serait-elle pas définie : La vision des choses que l'on a crues et espérées ?

Quand nous verrons la gloire que le Père a donnée à son Fils, assurément alors se fera le jugement des vivants et des morts ; alors l'impie sera enlevé, afin qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur. Quelle gloire ? Celle qui lui est propre comme Dieu. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (Matth. 5, 8), dit le Sauveur ; or, les impies n'ont pas cette pureté de cœur, et par conséquent ne verront pas Dieu.

Alors ils iront au supplice éternel, c'est ainsi que l'impie disparaîtra pour ne pas être témoin de la gloire du Seigneur, et les justes à la vie éternelle (Matth. 25, 46).

Or, en quoi consiste la vie éternelle ? *A vous connaître,* dit-il, *vous seul le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ* (Traité 111 sur S. Jean).

Nous verrons Dieu : et cela seul sera une si grande chose qu'en comparaison tout le reste n'est rien (Ser. 127).

Mais que fait-on dans cette béatitude ? Je dirai plus facilement ce qui n'y est pas que ce qui s'y trouve. Que je le dise, si je le puis, et autant que je le pourrai :

Dans la demeure de Dieu, l'allégresse est éternelle : car ce n'est pas une fête passagère qu'on y célèbre. C'est la fête éternelle avec le cœur des anges, la vision du visage de Dieu, la joie sans déclin.

Ce jour de fête est de telle nature qu'il n'a ni commencement ni fin.

Là, la prudence ne sera plus nécessaire, puisqu'il n'y aura plus aucun mal à éviter.

Non plus la justice où est absente l'indigence que nous devons soulager ici-bas.

Plus de tempérance à pratiquer, puisqu'il n'y aura plus de passion à refréner.

Plus de force, puisqu'il n'y aura plus de maux à supporter.

Les œuvres de miséricorde sont belles, pleines de mérite et de

grâce, mais elles-mêmes ne seront plus utiles, puisque c'est le besoin de la misère qui réclame les œuvres de miséricorde.

Qui voulez-vous nourrir là où personne n'a faim? A qui donnez-vous à boire là où personne n'a soif? Où avez-vous à vêtir celui qui est nu là où tous sont revêtus d'immortalité? Recevrez-vous l'étranger là où tous sont dans leur patrie? Visiterez-vous les malades là où tous prospèrent dans la même vigueur de pureté? Là où tous vivent, ensevelirez-vous les morts? Devez-vous réconcilier ceux qui se querellent là où tous sont en paix? Consolerez-vous les affligés là où tous se réjouiront éternellement? (Ser. 255).

Oh! que nous serons heureux de chanter l'*Alleluia* dans le ciel, où les anges sont le temple de Dieu.

Là, règnent l'accord le plus parfait et une allégresse sans inquiétude dans ceux qui chantent les louanges de Dieu.

Là, plus de loi des membres qui combatte contre la loi de l'esprit, plus de ces guerres intestines excitées par la convoitise et qui mettent en danger le triomphe de la charité.

Chantons ici-bas l'*Alleluia* avec sollicitude, afin de pouvoir le chanter un jour en pleine sécurité (Ser. 256).

LIVRE IX

PASSION, MORT ET RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

I.- Jésus au jardin des Olives (Saint Jean, 18, 1-12).

Sommaire : Arrivé au jardin des Olives, le Sauveur est bientôt suivi par les Juifs et Judas. — D'un mot, il les renverse et guérit Malchus que Pierre a blessé. — Les hommes envoyés par les Juifs se saisissent de Jésus et l'emmènent.

A la suite du beau et long discours qu'après la cène et avant de répandre son sang le Sauveur adressa à ceux de ses disciples qui étaient avec lui, à la suite de la prière qu'il adressa à son Père, l'évangéliste saint Jean commence en ces termes le récit de sa passion : *Lorsque Jésus eut ainsi parlé, il alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron où était un jardin dans lequel il entra lui et ses disciples. Or, Judas qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu.*

L'ordre des mots est celui-ci : Il connaissait ce lieu, lui qui le trahissait, parce que, ajoute l'Evangéliste, *Jésus y était venu souvent avec ses disciples.*

C'est là que le loup, couvert de la peau de brebis et supporté au milieu des brebis par un profond dessein du père de famille, apprit à disperser pour un temps le troupeau en dressant des embûches au pasteur.

Judas donc ayant pris une cohorte et les satellites des princes des prêtres et des pharisiens, vint en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes.

La cohorte était composée, non de juifs, mais de soldats : elle était envoyée par le gouverneur, comme pour s'emparer d'un coupable au nom de l'autorité légitime, et afin que personne ne cherchât à délivrer Jésus de leurs mains.

D'ailleurs, la foule était si nombreuse et si bien armée, qu'elle était capable d'effrayer et au besoin de repousser celui qui aurait osé prendre la défense du Sauveur.

Sa puissance était tellement cachée, et sa faiblesse était si visible, que toutes ces précautions avaient paru nécessaires à ses ennemis pour s'emparer de celui contre lequel tous leurs efforts auraient échoué, s'il ne l'avait voulu lui-même.

C'est ainsi que ce bon Maître se servait des méchants comme instruments pour faire le bien, et tirait le bien du mal pour rendre bons les mauvais, et séparer les bons d'avec les autres.

C'est pourquoi Jésus, continue l'Evangéliste, *qui savait tout ce qui devait arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas, qui le trahissait, était avec eux. Dès que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils furent renversés et tombèrent par terre.*

Où est ce déplacement terrible d'armes menaçantes? Où sont ces fiers soldats, ministres de la haine des princes et des pharisiens? Cette seule parole sortie de la bouche de Jésus : *C'est moi,* sans qu'il fût besoin d'aucune autre arme, a suffi pour frapper, pour repousser, pour jeter à terre cette troupe si nombreuse dont la haine était si furieuse et l'appareil armé si effrayant.

La divinité se dérobait sous le voile de l'humanité, et le jour éternel était tellement obscurci par la nature humaine, que les ténèbres, qui voulaient le mettre à mort, étaient obligées de le chercher avec des torches et des lanternes.

Il dit : *C'est moi,* et il renverse ces impies. Que fera-t-il quand il viendra pour juger, puisqu'il fait de telles choses au moment où il va être jugé?

Quelle sera sa puissance quand il régnera, s'il peut ainsi agir quand il va tomber sous les coups de la mort?

Certes, les persécuteurs sont venus avec celui qui le trahissait, pour saisir Jésus; ils ont trouvé celui qu'ils cherchaient, ils ont entendu : *C'est moi;* pourquoi ne l'ont-ils pas saisi? pourquoi reculent-ils et tombent-ils à la renverse? Parce que telle était la volonté de celui qui peut tout ce qu'il veut.

Mais s'il ne leur permettait jamais de le saisir, ces soldats n'auraient pas rempli la mission qui leur avait été donnée, et le Sauveur n'aurait pas rempli l'objet de sa venue sur la terre.

Dans leur fureur, ils le cherchaient pour le mettre à mort; mais il nous cherchait lui-même en mourant. C'est pourquoi il leur a montré son pouvoir et l'impuissance où ils étaient de le saisir, bien qu'ils le voulussent; qu'ils le prennent maintenant, afin

qu'il les fasse servir, à leur insu, à l'accomplissement de sa volonté.

Il leur demande donc de nouveau : Qui cherchez-vous? Et ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. Afin que cette parole qu'il avait dite fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés.

Si c'est moi que vous cherchez, leur dit-il, *laissez aller ceux-ci.* Il n'a que des ennemis sous les yeux, et ils exécutent ses ordres ; ils laissent aller ceux que Jésus veut sauver de la mort.

Simon Pierre, qui avait une épée, la tira et frappa un serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Cet homme s'appelait Malchus. Mais le Seigneur désapprouva l'action de Pierre, et lui défendit d'aller plus loin : *Remettez votre épée dans le fourreau; le calice que mon Père m'a donné, ne le boirai-je pas?*

En agissant ainsi, le disciple ne songeait qu'à défendre son Maître et ne pensait pas à la signification mystérieuse de cette action. Jésus voulait lui enseigner la patience, et, en même temps, que ce fait fût écrit pour notre instruction.

Il déclare que son Père lui a donné à boire le calice de sa passion dans le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous (Rom. 8, 31-32) ; mais celui qui doit boire ce calice se le présente à lui-même, suivant ces paroles du même Apôtre : *Jésus-Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur* (Epes. 5, 2).

La cohorte et le tribun et les hommes envoyés par les Juifs, se saisirent de Jésus et le lièrent. Ils se saisirent de celui dont ils ne s'étaient point approchés, parce qu'il était le jour et qu'ils continuaient d'être les ténèbres, et ils ne comprirent point cette invitation du prophète : *Approchez-vous de lui, et vous serez éclairés* (Ps. 33, 6).

S'ils s'étaient approchés de lui dans ces dispositions, ils se seraient emparés de lui, non pour le mettre à mort, mais pour le recevoir dans leurs cœurs : en s'emparant de la sorte de sa personne sacrée, ils s'éloignent beaucoup plus encore de lui, et ils enchaînèrent celui à qui ils auraient dû bien plutôt demander de briser leurs propres chaînes (Traité 112 sur S. Jean).

II.- Renoncement de saint Pierre (Saint Jean, 18, 13-27).

Sommaire : Le Sauveur traîné chez Anne et ensuite chez Caïphe y est renié trois fois par Pierre. — Le grand-prêtre interroge Jésus. — Un des assistants le soufflette. — Réponse de Jésus.

Après que les ennemis du Sauveur se furent rendus maître de sa personne par la trahison de Judas, et qu'ils eurent lié celui qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, ils l'amenèrent premièrement chez Anne, qui était le beau-père de Caïphe, grand-prêtre cette année-là.

Or, Simon-Pierre et Jean suivaient Jésus : Jean était connu du grand-prêtre, et il entra dans la cour de la maison du grand-prêtre avec Jésus. Pierre demeurait debout à la porte. Jean sortit, parla à la gardienne de la porte, et elle fit entrer Pierre.

La servante qui gardait la porte dit à Pierre : *Et vous êtes, vous aussi, des disciples de cet homme? Il lui dit : Je n'en suis pas.*

Cette colonne qui se croyait si ferme, la voilà ébranlée jusque dans ses fondements par le moindre souffle de vent. Où est l'audace de cet homme qui promettait tant de choses et présumait si fort de lui-même? Où sont ces paroles qu'il avait prononcées : *Pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour vous* (Jean 13, 37)?

Est-ce donc suivre son maître que de nier qu'on soit son disciple? Est-ce donner sa vie pour son maître que de trembler à la voix d'une servante pour échapper à la mort?

Nous devons remarquer dans ce premier renoncement de Pierre qu'on ne renonce pas seulement Jésus-Christ en niant qu'il soit le Christ, mais en niant qu'on soit chrétien, quand on l'est en effet.

Notre-Seigneur ne dit pas à Pierre : Vous nierez que vous êtes mon disciple, mais : *Vous me renierez moi-même.* Pierre a donc renié Jésus-Christ en niant qu'il fût son disciple.

Or, les serviteurs et les soldats étaient près du feu, car il faisait froid et ils se chauffaient. On n'était point en hiver, cependant il faisait froid, comme il arrive d'ordinaire à l'équinoxe du printemps. *Et Pierre était aussi avec eux et il se chauffait.*

Le grand-prêtre interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en

secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit, ils savent ce que je leur ai enseigné.

Lorsqu'il eut dit cela, un des satellites, là présent, donna un soufflet à Jésus, en disant : *Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?*

Quoi de plus vrai, de plus doux, de plus juste que cette réponse?

Anne envoya Jésus lié à Caïphe, le grand-prêtre. En effet, deux prêtres remplissaient tour à tour chaque année les fonctions de grand-prêtre; ces deux princes des prêtres étaient alors Anne et Caïphe, comme le rapporte l'évangéliste saint Luc, lorsqu'il désigne le temps où le précurseur du Seigneur, Jean-Baptiste, commença à prêcher et à se faire des disciples : *Sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, dit-il, le Seigneur parla à Jean, fils de Zacharie dans le désert* (Luc, 3, 2).

Ces deux grands-prêtres se succédaient l'un à l'autre d'année en année, et l'année de la passion du Sauveur était l'année de Caïphe.

Après avoir rapporté comment Anne envoya Jésus chargé de chaînes à Caïphe, l'Evangéliste revient à l'endroit de son récit, où il avait laissé Pierre, pour raconter le triple reniement de ce disciple dans la maison d'Anne.

Or, Simon Pierre était là, et se chauffait. Il rappelle donc ici ce qu'il a dit plus haut, pour le rattacher à la suite de son récit.

Ils lui dirent donc : N'êtes-vous pas aussi de ses disciples? Il le nia, et dit : Je n'en suis pas. Voilà le premier renoncement suivi d'un second.

Le troisième ne se fera pas longtemps attendre. Alors un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : *Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Pierre le nia de nouveau, et aussitôt le coq chanta.*

Voilà la prédiction du médecin accomplie et la présomption du malade avérée : car ce qui est arrivé est non pas ce que Pierre avait dit : *Je donnerai ma vie pour vous,* mais ce que Jésus avait prédit : *Vous me renierez trois fois* (Traité 113 sur S. Jean).

III. Pénitence de saint Pierre — Désespoir de Judas (Saint Matthieu, 26, 7 ; 27, 3-10).

SOMMAIRE : Le Seigneur regarde Pierre qui se souvient de la prédiction de son Maître. — Pierre sort et pleure amèrement. — Jésus, conduit dans le conseil, affirme qu'il est le Fils de Dieu. — Désespoir de Judas. — Ce fut moins le crime qu'il commit, que le désespoir du pardon qui fut pour lui la cause d'une perte sans retour.

Saint Matthieu après avoir dit : *Alors ils lui crachèrent au visage, et ils le frappèrent à coups de poing, et d'autres lui donnèrent des soufflets, en disant : Christ, prophétise-nous, qui est celui qui t'a frappé?* ajoute : *Pierre était dehors assis dans la cour,* ce qui indique que ces faits s'étaient passés dans l'intérieur de la maison.

Saint Luc (22, 61-62) complète le récit de saint Matthieu, et dit : *Et le Seigneur, se retournant, regarda Pierre; et Pierre se souvint de la parole du Seigneur quand il lui avait dit : Avant que le coq ait chanté, tu me renonceras trois fois. Et, étant sorti, il pleura amèrement.*

Ces paroles de saint Luc : *Et le Seigneur, se retournant, regarda Pierre,* demandent une attention toute particulière.

Je crois que ce regard fut un regard divin qui rappela au souvenir de Pierre le nombre de ses reniements, les prédictions du Sauveur et qui, par un effet de sa miséricorde, touchait son cœur d'un repentir salutaire et faisait couler ses larmes.

C'est ainsi que nous disons tous les jours : Seigneur, regardez-moi, et en parlant d'un homme que la miséricorde divine a délivré de quelque danger ou de quelque épreuve, le Seigneur l'a regardé.

De même que le Psalmiste dit : *Regardez-moi, et exaucez-moi* (Ps. 12, 4), et ailleurs : *Tournez vos regards vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme* (Ps. 6, 5), l'Evangéliste dit dans le même sens : *Et le Seigneur, se retournant, regarda Pierre; et Pierre se souvint de la parole du Seigneur.*

Saint Luc, après avoir complété tout ce qui a rapport au reniement de saint Pierre, récapitule tous les outrages dont le Sauveur a été l'objet dès le matin, selon toute apparence, et poursuit ainsi son récit : *Cependant ceux qui gardaient Jésus se moquaient de lui en le frappant au visage, et ils l'interrogeaient, disant : Devine qui t'a frappé. Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres outrages.*

Quand le jour vint, les anciens d'entre le peuple juif et les

princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent, et le conduisirent dans leur conseil, disant : Si vous êtes le Christ, dites-le nous. Et il reprit : Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas et ne me délivrerez pas. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu.

Or, ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu? Il leur répondit : Vous l'avez dit, je le suis.

Et ils répondirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoignages? car nous-mêmes nous avons entendu de sa propre bouche. Et toute l'assemblée se levant, ils le conduisirent à Pilate (Luc, 22, 63-71).

Mais avant de rapporter ce qui s'est passé devant le tribunal de Pilate, saint Matthieu commence par une digression où il raconte la triste fin de Judas, que lui seul a mentionnée.

Alors Judas qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, se repentit de ce qu'il avait fait, et rapportant les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens, il leur dit : J'ai péché en trahissant le sang innocent.

Ils lui répondirent : Que nous importe? C'est votre affaire.

Alors il jeta son argent dans le temple et, s'étant retiré, il alla se pendre.

Mais les princes des prêtres ayant pris l'argent, dirent : Il ne nous est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et après en avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est appelé encore aujourd'hui « Haceldama », *c'est-à-dire le champ du sang.*

Ainsi fut accomplie cette parole du Prophète : Ils ont reçu les trente pièces d'argent qui étaient le prix de celui qui a été mis à prix, suivant l'appréciation des enfants d'Israël, et il les ont données pour en acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur me l'a ordonné (De l'accord des Evangélistes, L. III).

Pour Judas, ce fut moins le crime qu'il commit, que le désespoir du pardon qui fut pour lui la cause d'une perte sans retour. Il s'était rendu indigne de miséricorde, aussi ne vit-il point briller dans son cœur la lumière qui l'aurait fait recourir à la bonté de Celui qu'il avait trahi, à l'exemple de ceux qui l'avaient crucifié ; mais il se donna la mort par désespoir, il se pendit et s'étrangla. Le supplice de son corps fut l'image de celui de son âme (Ser. 352).

Quant à Pierre, considérez-le lorsqu'il présume de lui-même, et vous le verrez renier son Maître ; examinez-le lorsque Jésus

vient à son secours, et vous verrez Pierre prêchant hardiment la foi.

Si sa faiblesse trembla un instant, c'était pour vaincre sa présomption et non pour détruire son amour et son zèle.

Le Sauveur remplit de son Esprit et fait un prédicateur intrépide de ce disciple présomptueux.

Il avait présumé de lui-même, il avait compté non sur la grâce de Dieu, mais sur ses propres forces : alors Jésus détourna son visage et Pierre fut rempli de trouble.

Le Seigneur détourna sa face, il montra Pierre à lui-même, tel qu'il était; mais, ensuite, il jeta un regard sur lui, et il affermit Pierre sur la pierre.

Celui qui avait détourné de lui sa face, le regarda, et il fut délivré : le disciple présomptueux eût donc été perdu sans retour sans le regard du Rédempteur.

Et voilà que Pierre, purifié dans ses larmes, converti et relevé de sa chute, prêcha le nom de Jésus-Christ.

Il le prêche après l'avoir renié, et ceux qui s'étaient égarés croient à sa parole (Ser. 284).

IV.- Jésus au tribunal de Pilate (Saint Jean, 18, 28-32).

Sommaire : On amène Jésus à Pilate, mais ses ennemis n'entrent pas dans le prétoire. — Les hypocrites! ils craignaient de se souiller en pénétrant dans la demeure d'un païen, et ils ne craignaient pas de se souiller par un crime. — Accomplissement des prédictions que Jésus avait faites touchant sa mort.

Voyons maintenant, d'après le récit de l'évangéliste saint Jean, les faits qui se passèrent chez Ponce-Pilate, et dont Notre-Seigneur fut l'objet ou l'occasion.

C'était le matin, et ceux qui conduisirent Jésus n'entrèrent point dans le prétoire, c'est-à-dire dans cette partie de la maison occupée par Pilate. L'Evangéliste fait connaître la raison pour laquelle ils n'entrèrent pas dans le prétoire : *Afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la pâque.* Les jours des azymes étaient commencés, et pendant ces jours les juifs ne pouvaient entrer dans la maison d'un infidèle, sans contracter l'impureté légale.

O aveuglement impie! ils seraient souillés par la demeure d'un étranger, et ils ne le seraient point par leur propre crime! Ils craignaient d'être souillés par le prétoire d'un juge étranger, et ils ne craignaient pas de l'être par le sang de leur frère innocent!

Pilate donc vint à eux dehors et leur dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme? Ils lui répondirent : Si cet homme n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.

Qu'on interroge ceux qu'il a délivrés des esprits immondes, les malades qu'il a guéris, les lépreux qu'il a purifiés, les sourds qui entendent, les muets qui parlent, les aveugles qui voient, les morts ressuscités, les insensés à qui il a donné la sagesse, et ils répondront si Jésus est un malfaiteur. Mais ils disaient ce que Notre-Seigneur avait prédit par son Prophète : *Ils me rendaient le mal pour le bien* (Ps. 34, 12).

Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent : Il ne nous est permis de faire mourir personne. Que signifie ce langage? Ne mettaient-ils pas à mort celui qu'ils livraient pour le faire mettre à mort? Est-ce que par hasard le supplice de la croix ne donne pas la mort?

Mais que signifie cette réponse : *Il ne nous est permis de faire mourir personne?* S'il est un malfaiteur, pourquoi cela ne leur est-il pas permis? Est-ce que leur loi ne leur ordonne pas de ne point épargner le malfaiteur, surtout ceux qui, comme ils le croyaient de lui, cherchaient à séduire le peuple et à l'éloigner de son Dieu?

S'ils répondent qu'il ne leur est permis de mettre personne à mort, c'est, entendez-le bien, à cause de la sainteté du jour qu'ils avaient commencé à célébrer, et qui leur faisait craindre de contracter l'impureté légale en entrant dans le prétoire.

O Israélites hypocrites! L'excès de votre malice vous a-t-elle fait perdre si entièrement toute raison que vous vous croyiez purs du sang innocent, parce que vous voulez le faire répandre par un autre? Cet homme que vous livrez à Pilate pour qu'il le mette à mort, Pilate le fera-t-il mourir de ses propres mains?

Si vous n'avez pas voulu qu'il fût mis à mort, si vous ne lui avez pas dressé des embûches, si vous n'avez pas acheté sa trahison à prix d'argent, si vous ne l'avez pas saisi, chargé de chaînes et emmené de force, si de vos propres mains vous ne l'avez pas offert pour être mis à mort, si, par vos cris, vous n'avez pas demandé sa mort, oh! alors vantez-vous de ne l'avoir pas tué vous-mêmes. Mais si, en outre de toutes ces choses que vous avez faites, vous avez crié : *Crucifiez-le! crucifiez-le!* écoutez ce qu'à son tour le Prophète crie contre *vous : Enfants des hommes, vos dents sont des armes et des flèches, et votre langue est une épée tranchante.*

Voilà avec quelles armes, avec quelles flèches et avec quelle épée vous avez tué le juste, quand vous avez dit qu'il ne vous était pas permis de faire mourir quelqu'un.

L'évangéliste saint Jean ajoute : *Afin que fût accomplie la parole que Jésus avait dite touchant la mort dont il devait mourir.*

Voici que nous montons à Jérusalem, lisons-nous dans saint Marc, *et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens, ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils, ils l'insulteront et ils lui cracheront au visage, et ils le flagelleront, et ils le feront mourir, et le troisième jour il ressuscitera.*

Par ces paroles, l'évangéliste saint Marc veut nous faire entendre que les Juifs devaient livrer le Sauveur aux Gentils, c'est-à-dire aux Romains. Car Pilate était romain et les Romains l'avaient établi gouverneur de la Judée.

Afin donc que cette parole de Jésus fût accomplie, c'est-à-dire qu'il serait livré aux Gentils et mis à mort par eux, ainsi qu'il l'avait prédit; Pilate qui rendait la justice au nom des Romains, ayant voulu mettre Jésus aux mains des Juifs pour être jugé selon leur loi, ils s'y refusèrent en disant : *Il ne nous est permis de mettre à mort personne.*

Ainsi fut accomplie la prédiction que Jésus avait faite touchant sa mort, c'est-à-dire que les Juifs le livreraient aux Gentils qui le feraient mourir; beaucoup moins coupables en cela que les Juifs qui crurent décliner de la sorte la responsabilité de sa mort, et ils ne réussirent qu'à fournir la preuve, sinon de leur innocence, du moins de leur folie (Traité 114 sur S. Jean).

V.- Le royaume de Jésus-Christ (Saint Jean, 18, 33-40).

Sommaire : Pilate dit à Jésus : « Es-tu roi? » — « Oui », répond le Sauveur, « mais mon royaume n'est pas de ce monde ». — Le gouverneur propose au peuple d'acquitter le Christ; mais le peuple demande Barabbas.

Ce que Pilate dit à Jésus-Christ, et ce que Jésus-Christ répondit à Pilate, voilà ce que nous avons à examiner dans ce discours.

Après qu'il eut dit aux Juifs : *Prenez-le et jugez-le selon votre loi, les Juifs lui répondirent : Il ne nous est permis de faire mourir personne, Pilate rentra dans le prétoire et il appela Jésus, et lui dit : Etes-vous le roi des Juifs? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-même ou d'autres vous l'ont dit de moi?*

Certes, Notre-Seigneur savait et ce qu'il demandait lui-même,

et ce que Pilate allait lui répondre ; et cependant il a voulu que cela fût dit, non pour le savoir lui-même, mais pour qu'on écrivît ce qu'il voulait nous enseigner.

Pilate répondit : Est-ce que je suis Juif? Votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains : qu'avez-vous fait? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici.

Voilà ce que le bon Maître voulait nous faire savoir ; mais auparavant il fallait nous démontrer combien était vaine l'opinion qu'avaient de son royaume et les Gentils, et les Juifs qui avaient appris à Pilate ce qu'il disait.

Ils prétendaient qu'il méritait la mort pour avoir cherché à s'emparer injustement de la royauté ; mais écoutez, Juifs et Gentils, que tous les royaumes de la terre prêtent l'oreille : Je ne gêne en rien votre domination en ce monde, car *mon royaume n'est pas de ce monde.*

Ne craignez pas de cette crainte insensée dont fut saisi Hérode l'ancien, lorsqu'on lui annonça la naissance de Jésus-Christ et que, sous l'impression de la crainte bien plus que de la colère, il fit massacrer tant d'enfants, afin de ne pas manquer de le faire mourir lui-même.

Mon royaume n'est pas de ce monde, dit le Sauveur : que voulez-vous davantage? Venez à ce royaume qui n'est pas de ce monde ; mais venez-y par la foi et ne devenez pas cruels par la crainte.

Alors Pilate lui dit : Vous êtes donc roi? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi. Notre-Seigneur ne craignit pas d'avouer qu'il était roi ; mais par ces mots : *Vous le dites,* il conserve toute sa liberté. Il ne nie pas qu'il soit roi (car il est roi d'un royaume qui n'est pas de ce monde) et il n'avoue pas qu'il soit roi d'un royaume qui passe pour être de ce monde.

C'était l'opinion de Pilate lorsqu'il lui demandait : *Etes-vous roi?* et Jésus lui répond : *Vous le dites,* c'est-à-dire : Vous êtes de la terre et votre langage ne peut être que terrestre.

Notre-Seigneur ajoute ensuite : *Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.* Il est évident que le Sauveur a voulu parler ici de sa naissance temporelle et non de sa naissance éternelle et sans commencement comme Dieu. Il déclare donc qu'il est venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité.

Mais comme la foi n'appartient pas à tous, il ajoute : *Quiconque est de la vérité entend ma voix,* c'est-à-dire l'entend intérieure-

ment ; c'est-à-dire encore, obéit à ma voix ; c'est la même chose que s'il disait : Croyez en moi.

Quand Jésus-Christ rend témoignage à la vérité, il se rend évidemment témoignage à lui-même ; c'est lui, en effet, qui a dit : *Je suis la vérité* (Jean, 14, 6), et en un autre endroit il dit : *Moi, je rends témoignage de moi-même* (Jean, 8, 18).

Par ces autres paroles : *Quiconque est de la vérité entend ma voix*, il veut nous faire ressortir l'importance de la grâce par laquelle il nous appelle selon son décret. C'est de ce décret que *l'Apôtre nous dit : Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui ont été appelés selon le décret de Dieu* (Rom. 8, 28), selon la volonté de celui qui appelle, et non pas de ceux qui sont appelés.

Tous ne reçoivent pas de la vérité la grâce nécessaire pour entendre la vérité, c'est-à-dire pour obéir à la vérité et pour croire à la vérité sans aucun mérite précédent, afin que la grâce soit véritablement une grâce.

Si Notre-Seigneur avait dit : Quiconque entend ma voix est de la vérité, on pourrait croire qu'on est de la vérité parce qu'on obéit à la vérité, mais il dit au contraire : *Quiconque est de la vérité entend ma voix*. Par conséquent, il n'est pas de la vérité, parce qu'il entend sa voix ; mais il entend sa voix, parce qu'il est de la vérité, c'est-à-dire parce que ce don lui a été accordé par la vérité.

Qu'est-ce cela veut dire ? Rien que ceci : Il croit en Jésus-Christ par un don de Jésus-Christ.

Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Et il n'attendit pas pour entendre sa réponse ; mais *ayant dit cela, il sortit de nouveau vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme. Mais c'est la coutume parmi vous que je délivre un criminel à la fête de Pâque : voulez-vous donc que je vous délivre le roi des Juifs ?*

Je crois qu'aussitôt que Pilate eut dit : *Qu'est-ce que la vérité ?* il lui revient en mémoire cette coutume qu'avaient des Juifs de se faire remettre un criminel à Pâque. Aussi il n'attendit pas que Jésus lui fît connaître, par sa réponse, ce que c'est que la vérité ; car il s'était rappelé la coutume en vertu de laquelle il pouvait le leur remettre pour Pâque ; évidemment il le désirait beaucoup et ne voulait apporter à cette mesure aucun retard.

Mais à ces mots, ils crièrent de nouveau tous ensemble : Non, pas celui-ci, mais Barabbas. Or, Barabbas était un larron.

Nous ne vous blâmons pas, ô Juifs, de ce que pour Pâque vous délivrez un coupable, mais nous vous condamnons parce

que vous tuez un innocent; et cependant, si vous n'agissiez de la sorte, la véritable pâque n'aurait pas lieu.

Mais les Juifs, dans leur coupable égarement, s'attachaient à l'ombre de la vérité, alors que, par une économie admirable de la divine sagesse, la vérité de cette même ombre était réalisée par ces hommes menteurs : parce que Jésus-Christ, pour l'accomplissement de la vraie Pâque, était immolé comme une brebis (Traité 115 sur S. Jean).

VI.- Flagellation et couronnement d'épines (Saint Jean, 19, 1-8).

Sommaire : Pour assouvir la rage des Juifs, Pilate fait flageller Jésus. — Les soldats tressent une couronne d'épines, qu'ils mettent sur sa tête. — Ils le revêtent d'un manteau de pourpre. — Voilà l'homme! — Les Juifs redoublent de fureur et crient : Crucifiez-le! — Silence de Jésus.

Les Juifs s'étaient écriés qu'ils voulaient voir Pilate leur délivrer, pour la Pâque, non point Jésus, mais Barabbas, le larron; non point le Sauveur, mais un meurtrier; non point le distributeur de la vie, mais celui qui l'avait enlevé à autrui. *Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller.*

En cela, l'unique dessein de Pilate était, sans doute, d'assouvir la rage des Juifs par le spectacle de ses tourments, de les forcer ainsi à se déclarer satisfaits, et de les amener à ne point pousser la cruauté jusqu'à le faire mourir.

Voilà pourquoi le même gouverneur permit encore à sa cohorte de faire à Jésus ce que rapporte l'Evangéliste : peut-être aussi l'ordonna-t-il quoique saint Jean n'en dise rien. Il dit ce que firent ensuite les soldats, mais il ne dit pas que Pilate l'ait ordonné.

Et les soldats tressant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête et le revêtirent d'un manteau de pourpre. Et ils venaient à lui et disaient : Salut, roi des Juifs; et ils lui donnaient des soufflets.

Ainsi s'accomplissait tout ce que Jésus-Christ avait prédit de lui-même. Ainsi il formait les martyrs à supporter tout ce que les persécuteurs voudraient leur faire endurer.

Ainsi, en voilant pour un temps sa puissance redoutable, il leur faisait d'avance imiter sa patience.

Ainsi ce royaume, qui n'était pas de ce monde, triomphait de l'orgueil d'ici-bas, non par la force de ses armes, mais par l'humilité de ses souffrances.

Ainsi ce grain qui devait se multiplier au centuple, était semé au milieu des opprobres et des outrages, afin de produire dans la gloire une moisson admirable et féconde.

Pilate sortit de nouveau et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit donc portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme.

Il paraît par là que les soldats ne l'avaient pas ainsi traité à l'insu de Pilate ; il l'avait commandé, ou du moins permis, à cette fin, comme nous l'avons indiqué plus haut, que les ennemis de Jésus pussent boire à longs traits ces sanglants outrages et éteindre ainsi la soif qu'ils avaient de son sang.

Jésus sort donc devant eux portant une couronne d'épines et un vêtement de pourpre : il paraît non pas dans l'éclat de la royauté, mais avec le cortège des opprobres dont il est rassasié.

Pilate leur dit : *Voilà l'homme !* Si c'est au roi que vous portez envie, maintenant épargnez-le puisque vous le voyez si profondément humilié : il a été flagellé, couronné d'épines, revêtu d'un manteau d'ignominie ; on s'est moqué de lui, il a été accablé d'outrages amers et souffleté : son ignominie est complète ; que votre colère s'apaise. Mais loin de s'apaiser, leur rage s'enflamme et prend de nouvelles proportions.

Quand les princes des prêtres et leurs serviteurs l'eurent vu, ils crièrent, disant : Crucifiez! Crucifiez-le! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, car moi je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.

Voici un sujet d'envie plus grand encore ; prétendre à la royauté par des moyens illicites n'était rien auprès de cette ambition sacrilège ; et cependant Jésus ne s'était arrogé injustement ni l'un ni l'autre de ces titres, il les possède tous les deux en vérité ; il est le Fils unique de Dieu, et Dieu l'a établi roi sur Sion sa montagne sainte, et il lui serait facile de donner actuellement des preuves de cette double puissance, s'il ne préférait montrer que sa patience est d'autant plus grande que sa puissance est plus étendue.

Quand Pilate eut entendu ces paroles, il craignit davantage. Et, rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où êtes-vous? Mais Jésus ne lui fit aucune réponse.

Les quatre évangélistes sont unanimes à mentionner ce silence de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans plusieurs circonstances de sa passion. Il se tait devant les princes des prêtres, devant Hérode et devant Pilate lui-même. Il accomplit ainsi pleinement cette prophétie : *Il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond*

(Isaï. 53, 7), en ne répondant point à ceux qui l'interrogeaient. *Pilate lui dit donc : Vous ne me parlez point? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier et que j'ai le pouvoir de vous délivrer? Jésus lui répondit :Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré entre vos mains est coupable d'un plus grand péché. Et depuis lors Pilate cherchait à le délivrer* (Traité 116 sur S. Jean).

VII.- Jésus condamné à mort (Saint Jean, 19, 12-16),

Sommaire : Pour inspirer à Pilate une grande frayeur, les Juifs lui crièrent : « Si tu acquittes cet homme, tu n'es pas l'ami de César. » — Les pontifes confessent qu'ils n'avaient d'autre roi que César. — Le faible gouverneur livre le Christ à ses ennemis.

Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi, se déclare contre César.

En lui faisant peur de César, pour le décider à faire mourir Jésus-Christ, ils crurent inspirer à Pilate une frayeur plus grande qu'en lui disant : *Nous avons une loi, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.*

Il n'avait pas craint leur roi jusqu'à le mettre à mort; il craignit davantage le Fils de Dieu, qu'il ne voulait pas faire mourir. Mais il n'eut pas ici le courage de mépriser César, l'auteur de son pouvoir, comme il avait méprisé la loi d'une nation étrangère.

L'Evangéliste continue en disant : *Pilate, entendant ces paroles, conduisit Jésus hors du prétoire et s'assit dans son tribunal au lieu qui est appelé en grec* Lithostrotos, *et en hébreu* Gabbatha. *C'était le jour de la préparation de la Pâque, vers la sixième heure.*

Pilate s'étant donc assis sur son tribunal, *il dit aux Juifs: Voilà votre roi. Or, ils criaient : A mort, à mort, crucifiez-le! Pilate leur dit: Crucifierai-je votre roi?* Il s'efforce encore de surmonter la crainte qu'ils lui ont inspirée en prononçant le nom de César; il essaie, en leur disant : *Crucifierai-je votre roi?* de toucher par leur propre confusion ceux que n'a pu toucher l'ignominie de Jésus-Christ; mais bientôt il se laisse vaincre par la crainte.

Car les pontifes répondirent : Nous n'avons point d''autre roi que César. Alors il le leur livra pour être crucifié.

Il aurait paru, en effet, se déclarer ouvertement contre César en persistant à vouloir donner un autre roi à ceux qui déclaraient n'avoir d'autre roi que César et en accordant l'impunité à celui dont ils lui demandaient la mort parce qu'il avait osé aspirer à la *royauté. Il le leur livra donc, afin qu'il fût crucifié.*

Mais, tout à l'heure, désirait-il autre chose quand il leur disait : *Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le;* ou bien encore : *Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi?*

Pourquoi donc les Juifs refusèrent-ils alors si obstinément et dirent-ils : *Il ne nous est permis de faire mourir personne?* Pourquoi font-ils maintenant de si vives instances pour qu'il soit mis à mort, non par eux, mais par le président? Pourquoi refusaient-ils alors de l'accepter pour le mettre à mort, tandis que maintenant ils consentent à ce qu'il soit mis à mort?

Ou bien, s'il n'en est pas ainsi, pourquoi est-il dit : *Alors il le leur livra pour être crucifié?*

Y a-t-il quelque différence? Oui, il y en a une grande; car il n'est pas dit : Alors il le leur livra pour qu'ils le crucifiassent; mais *pour être crucifié;* c'est-à-dire, pour qu'il fût crucifié en vertu du jugement et du pouvoir du président.

L'Evangile nous dit qu'il leur fut livré, pour montrer qu'ils étaient complices du crime auquel ils s'efforçaient de se montrer étrangers; car Pilate n'eût pas agi ainsi, s'il n'avait vu que c'était là leur désir.

Quant à ce qui suit : *Ils prirent Jésus et l'emmenèrent,* on peut entendre que ce furent les soldats qui faisaient partie de la garde du gouverneur (Traité 116 sur S. Jean).

VIII.- Jésus, roi des Juifs (Saint Jean, 19, 17-22).

Sommaire : Jésus porte sa croix. — Il y est attaché entre deux voleurs. — Le titre de R O I, refusé par les Juifs, est imposé par Pilate. — Il est affiché à l'instrument du supplice pour leur confusion. — Le Christ roi des Juifs et roi des Gentils.

Pilate ayant jugé et condamné Notre-Seigneur à son tribunal, les soldats le saisirent et l'emmenèrent vers la sixième heure; *et Jésus portant sa croix, vint au lieu appelé Calvaire, en hébreu Golgotha, et là ils le crucifièrent.*

Jésus allait donc, en portant sa croix, au lieu où il devait être crucifié. Grand spectacle! aux yeux de l'impiété, grande risée! aux yeux de la piété, grand mystère! aux yeux de l'impiété, grande preuve d'ignominie! aux yeux de la piété, grand soutien de la foi!

Si l'impiété regarde, elle rit de voir un roi portant pour sceptre le bois de son supplice; si la piété considère, elle voit un roi portant une croix à laquelle il doit être placé lui-même, mais qu'il doit aussi placer sur le front des rois; il était méprisable aux yeux des impies, par cela même qui devait le faire glorifier des saints.

En portant lui-même sa croix sur ses épaules, il la relevait ainsi aux yeux de l'Apôtre qui devait dire plus tard : *A Dieu ne plaise que je me glorifie dans autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Gal. 6, 14); et il portait ainsi le chandelier de cette lampe qui devait répandre sa lumière et ne point demeurer sous le boisseau.

Jésus donc, portant sa croix, vint au lieu appelé Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent, et deux autres avec lui; l'un d'un côté, et l'autre de l'autre, et Jésus au milieu.

D'après le récit des autres évangélistes, c'étaient deux voleurs au milieu desquels Jésus-Christ fut attaché à la croix et crucifié accomplissant ainsi cet oracle prophétique : *Il a été mis au rang des scélérats* (Is. 53, 12).

Et Pilate fit une inscription et la plaça sur la croix; il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Comme le lieu où l'on avait crucifié Jésus était près de la ville, un grand nombre de Juifs lurent cette inscription qui était en hébreu, en grec et en latin.

Ces trois langues l'emportaient alors sur les autres à Jérusalem : l'hébreu à cause des Juifs qui se glorifiaient de la loi de Dieu; le grec, à cause des philosophes, des Gentils; le latin, à cause des Romains, qui commandaient déjà à presque tous les peuples de la terre.

Les pontifes des Juifs dirent donc à Pilate : n'écrivez pas « roi des Juifs », mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate leur répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

O ineffable puissance de l'opération divine, même dans le cœur de ceux qui l'ignorent! N'est-ce pas une voix secrète qui, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, faisait entendre au fond du cœur de Pilate, et par un silence éloquent, ce qui avait été si longtemps à l'avance annoncé dans les inscriptions des Psaumes : *N'altérez point l'inscription du titre?* (Tit. des Pss. 66 et 67).

Voilà qu'il ne change pas l'inscription du titre : ce qu'il a écrit, il l'a écrit. Mais les pontifes eux-mêmes voulaient changer ce titre. Que disaient-ils donc? *N'écrivez pas « roi des Juifs », mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs.*

Que dites-vous, insensés? Pourquoi demander le changement de ce titre qui ne peut souffrir aucune altération? Cette inscription cessera-t-elle d'être vraie, parce que Jésus a dit : *Je suis le roi des Juifs?* Si l'on ne peut changer ce que Pilate a écrit, pourra-t-on altérer ce qui est affirmé par la vérité elle-même?

Mais est-ce que Jésus-Christ est seulement le roi des Juifs? N'est-il pas aussi le roi des Gentils? Oui, sans doute, il l'est aussi des Gentils; car après avoir dit par la bouche du Prophète : *J'ai été établi par lui sur Sion, sa montagne sainte, pour publier son décret,* pour qu'on ne pût dire que le roi établi sur la montagne de Sion n'était pas le roi des Juifs, il ajoute : *Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les nationss pour héritage (Ps.* 2, 6 &).

C'est ce qu'il nous apprend de sa propre bouche, car en s'adressant aux Juifs, il leur dit : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les amène; elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur* (Jean, 10, 16) — (Traité 117 sur S. Jean).

IX.- Les vêtements du Seigneur (Saint Jean, 19, 23-24).

Sommaire : Les soldats font quatre parts des vêtements de Jésus. — Ils tirent au sort pour savoir à qui écherrait sa tunique. — Les quatre parts symbolisent les quatre parties du monde; la robe sans couture représente leur union dans l'Eglise.

Expliquons maintenant, avec l'aide de Dieu, ce qui s'est passé auprès de la croix du Sauveur pendant qu'il y était attaché.

Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique; or, la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas.

Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle appartiendra, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort (Ps. 21, 19).

Les vœux des Juifs sont satisfaits; Jésus-Christ, sur le jugement

de Pilate, a été crucifié non par eux, mais par les soldats placés sous ses ordres : et cependant si nous considérons leurs intentions, leurs embûches, leurs machinations, le trafic infâme qu'ils firent de Jésus, leurs cris proférés pour extorquer sa condamnation, ce sont eux, sans pouvoir en douter, les principaux auteurs de la mise de Jésus en croix.

Quelqu'un demandera peut-être ce que signifient le partage des vêtements de Jésus en quatre lots, et la mise du sort sur sa tunique.

La division en quatre parts des vêtements de Notre-Seigneur était la figure de celle de l'Eglise, qui s'étend à tout l'univers, composé de quatre parties, dans lesquelles elle se répand avec une juste égalité et une harmonie parfaite.

C'est pourquoi il est dit ailleurs que Dieu enverra ses anges pour réunir ses élus des quatre vents, c'est-à-dire des quatre parties du monde : de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi.

La tunique tirée au sort figure l'unité de toutes les parties unies entre elles par le lien de la charité.

Elle est sans couture, afin qu'elle ne puisse se découdre et se séparer; elle est la part d'un seul, parce qu'elle mène tous les hommes à l'unité.

Après avoir dit que cette tunique était d'un seul tissu, l'Evangéliste ajoute : *depuis le haut jusqu'en bas*, c'est-à-dire, dans sa totalité. Si nous appliquons cette circonstance à l'objet dont elle était la figure, c'est-à-dire à l'unité, nous trouverons qu'il faut nécessairement avoir cette unité pour appartenir à l'Eglise qui est une et catholique, c'est-à-dire, universelle.

Le tirage au sort représente la grâce de Dieu. Dans la personne d'un seul, cette grâce s'est répandue sur tous, lorsque le sort a été agréable à tous, parce qu'en effet la grâce de Dieu s'étend à tous dans l'unité; et lorsqu'on règle une chose par le sort, on ne tient compte ni de la qualité des personnes ni de leurs mérites, mais on laisse la décision aux dispositions secrètes des jugements de Dieu (Traité 118 sur S. Jean).

X.- Les derniers moments de Jésus (Saint Jean, 19, 24-30).

Sommaire : Jésus lègue sa mère à l'apôtre Jean. — L'heure de Jésus prédite par lui aux noces de Cana est arrivée. — Il se plaint de la soif. — On lui présente une éponge imbibée de vinaigre. — Tout est consommé. — Mort de Jésus.

L'évangéliste saint Jean nous raconte ce qui se passa aux pieds de la croix du Sauveur, après que ses vêtements eurent été partagés, même par la voie du sort; voyons son récit : *La mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, étaient debout près de sa croix. Jésus donc voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après, il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.*

Voilà bien l'heure dont Jésus parlait, quand, au moment de changer l'eau en vin, il disait à sa mère : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est point encore venue* (*Jean*, 2, 4).

Il présidait cette heure qui n'était pas encore venue, cette heure où, sur le point de mourir, il devait reconnaître celle qui lui avait donné la vie du corps.

Alors, aux noces de Cana, il se préparait à faire une œuvre divine; aussi semblait-il ne pas connaître la Mère, non de sa divinité, mais de son humanité, et la repoussait-il. Maintenant, sur le Calvaire, il souffre dans son corps, et dans les sentiments d'une humaine affection, il recommande celle dans le sein de laquelle il s'est fait homme.

Alors, il connaissait Marie en vertu de sa puissance, puisque c'était lui qui l'avait créée; maintenant, Celui que Marie a mis au monde est attaché à la croix.

Notre-Seigneur nous donne ici un enseignement d'une haute moralité. Il fait lui-même ce qu'il nous enseigne; précepteur plein de bonté, il apprend à ses disciples, par son exemple, tout le soin que les enfants pieux doivent prendre des auteurs de leurs jours : le bois auquel se trouvaient cloués ses membres mourants était comme une chaire où notre Maître se faisait entendre et nous donnait ses leçons.

Le Maître et le Docteur à l'école de qui se forment les saints, donnait en sa personne l'exemple du précepte le plus raisonnable, en laissant à sa place un autre fils en quelque sorte, non point comme Dieu, à la servante qu'il avait créée et à laquelle sa providence servait de guide et de soutien, mais comme homme, à la mère qui lui avait donné la vie.

Depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Il la reçut donc chez lui, non pas dans ses propriétés, puisqu'il n'en avait pas, mais dans son affection qui le portait à rendre à la mère de Jésus tous les offices personnels que son état pouvait réclamer.

L'Evangéliste ajoute : *Ensuite Jésus, sachant que toutes choses*

étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Ecriture s'accomplît encore, il dit : J'ai soif.

Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en emplirent une éponge, et l'attachant autour d'une tige d'hyssope, ils la présentèrent à sa bouche. Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est consommé. Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit.

Qui peut régler ses actions à l'avance comme cet homme règle et dispose toutes les circonstances de sa passion? C'est que cet homme est le Médiateur entre Dieu et les hommes; il ne paraissait qu'un homme parce qu'il voilait sa divinité, mais toutes les souffrances qu'il endurait étaient réglées d'avance par la divinité qui demeurait cachée.

Il vit donc que tout ce qui devait avoir lieu avant qu'il prît le vinaigre et rendît l'esprit, était consommé; il voulut donc accomplir ce qu'avait dit l'Ecriture : *Et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre* (Ps. 68, 22).

Il dit donc : *J'ai soif*, ou, en d'autres termes : « Vous m'avez donné ce vinaigre; c'est trop peu : donnez-moi ce que vous êtes ». Les Juifs étaient, en effet, un vinaigre dégénéré du vin des patriarches et des prophètes, c'est-à-dire que leur cœur semblable à une éponge, renfermait mille cavités tortueuses comme autant de repaires de malice et était rempli de l'iniquité du monde qu'il avait puisée comme à plein vase.

Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit : *Tout est consommé.* Qu'est-ce qui est consommé? ce que les prophètes avaient prédit si longtemps auparavant.

Alors comme il ne restait plus rien de ce qui devait s'accomplir avant sa mort, il agit comme celui qui avait le pouvoir de donner sa vie et le pouvoir de la reprendre, et après avoir fait toutes les choses dont il attendait l'accomplissement pour mourir, il inclina la tête et rendit l'esprit.

Qui est-ce qui s'endort à son gré, comme Jésus est mort au moment qu'il a choisi? Qui est-ce qui se dépouille d'un vêtement quand il le veut, comme Jésus s'est dépouillé de son corps à l'heure voulue par lui?

Qui est-ce qui s'en va selon son désir, comme Jésus est sorti de ce monde lorsqu'il a consenti? Et si, en mourant, il a manifesté une pareille puissance, combien nous devons craindre ou désirer les effets de celle qu'il déploiera en venant nous juger! (Traité 119 sur S. Jean).

XI.- Après la mort de Jésus (Saint Jean, 19, 31-37).

SOMMAIRE : Les soldats ne rompent point les jambes du Sauveur; mais l'un d'eux lui perce le côté. — Adam et l'arche de Noé étaient des figures du Christ. — L'accomplissement des Ecritures.

Tout ce que le Sauveur prévoyait comme devant avoir lieu avant sa mort, ayant été accompli, il rendit l'esprit au moment choisi par lui. L'Evangéliste nous raconte ce qui arriva ensuite; voici son récit : *Les Juifs, parce que c'était la veille du sabbat (car le sabbat était un jour fort solennel), prièrent Pilate qu'on rompît les jambes aux suppliciés et qu'on les détachât.*

Ce ne sont point les jambes des suppliciés qui devaient être enlevées, mais ceux à qui on les brisait pour les faire mourir devaient être détachés de la croix, pour ne point profaner ce grand jour de fête par le spectacle de leur supplice prolongé sur la croix.

Des soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier et de l'autre qu'on avait crucifiés avec lui. Et s'approchant de Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

L'Evangéliste se sert d'une expression choisie à dessein : il ne dit pas qu'on a frappé ou blessé le côté du Sauveur, ou qu'on lui a fait quelque autre chose semblable, mais : *il lui ouvrit le côté.*

Effectivement, la porte de la vie devait s'ouvrir à l'endroit où ont pris naissance les sacrements de l'Eglise, sans lesquels il est est impossible d'arriver à la vie, qui est la seule véritable.

Ce sang a été répandu pour la rémission des péchés; cette eau vient se mêler pour nous au breuvage du salut; elle est à la fois un bain qui purifie et une boisson rafraîchissante.

Dieu annonçait d'avance cet événement, en donnant à Noé l'ordre d'ouvrir, au flanc de l'arche, une porte par laquelle devaient entrer les animaux destinés à ne point périr sous les eaux du déluge; ces animaux préfiguraient l'Eglise.

Voilà encore pourquoi la première femme a été tirée du côté d'Adam, pendant qu'il dormait; voilà pourquoi elle a reçu le nom de vie et de mère des vivants : même avant l'incalculable mal de sa prévarication, elle a été ainsi l'annonce d'un bien infini.

Le second Adam, Jésus-Christ, ayant baissé la tête, s'est endormi sur la croix, pour qu'une épouse lui fût donnée, et, pendant son sommeil, cette épouse est sortie de son côté.

O mort, qui devient pour les morts un principe de résurrection et de vie! Quoi de plus pur que ce sang? Quoi de plus salutaire que cette blessure!

Et celui qui l'a vu a rendu témoignage, et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Jean ne dit pas : « Afin que vous aussi, vous sachiez »; mais : *afin que vous croyiez.* Celui qui a vu, sait; et celui qui n'a pas vu, doit croire à son témoignage.

Il est de la nature de la foi de croire plutôt que de voir. En effet, qu'est-ce que croire? C'est donner l'adhésion de son esprit. *Car cela a été fait pour accomplir ces paroles de l'Ecriture : Vous ne briserez aucun de ses os* (Exod. 12, 46).

L'Ecriture dit encore : Ils verront celui qu'ils ont transpercé (Zach. 12, 10).

Saint Jean tire des Ecritures deux témoignages à l'appui des différents faits dont il raconte l'accomplissement. Il avait dit : *Et s'approchant de Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes.* A ce passage se rapporte le témoignage suivant : *Vous ne briserez aucun de ses os.*

Voilà l'ordre donné à tous ceux qui, sous l'ancienne loi, devaient célébrer la Pâque par l'immolation de l'agneau; cette immolation était l'ombre antécédente de la passion du Sauveur.

C'est pourquoi Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour nous (I Cor. 5, 7), selon la prédiction du prophète Isaïe : *Il a été conduit à la mort comme un agneau* (Is. 53, 7).

De même encore l'Evangéliste avait ajouté : *Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance.* A cela se rapporte l'autre témoignage : *Ils verront celui qu'ils ont transpercé,* prophétie qui annonçait que le Christ paraîtrait au monde avec cette chair dans laquelle il a été crucifié (Traité 120 sur S. Jean).

Et voilà, dit saint Matthieu, *que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, et la terre trembla, et les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte et apparurent à un grand nombre de personnes.*

Puis, il continue ainsi son récit : *Le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une extrême frayeur et dirent : Cet homme était vraiment Fils de Dieu (Matth.* 27, 52-54). — (De l'accord des Evangélistes, L. III).

XII.- Sépulture du Seigneur (Saint Jean, 19, 38-42).

SOMMAIRE : Sur la demande de Joseph d'Arimathie, Pilate lui permet d'enlever le corps de Jésus. — On l'enveloppe de linges avec des aromates. — On le met dans un sépulcre neuf. — Les Juifs scellent la pierre et y mettent des gardes.

Or, après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple du Seigneur, mais en secret, par crainte des Juifs, demanda à Pilate qu'il lui permît d'enlever le corps de Jésus, et Pilate le permit. Il vint donc et enleva le corps de Jésus.

Et Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la première fois durant la nuit, vint aussi, apportant une composition de myrrhe et d'aloès du poids d'environ cent livres.

Il ne faut pas séparer les membres des phrases, de manière à lire : « en apportant la première fois une composition de myrrhe et d'aloès », les mots « la première fois » se rapportent à la phrase précédente : car Nicodème était venu d'abord près de Jésus pendant la nuit; Jean avait déjà mentionné ce fait au commencement de son Evangile (Jean, 3, 2).

Voici donc comment il faut comprendre ce passage : Nicodème ne vint pas alors seulement près de Jésus, mais il y vint pour la première fois; il y vint ensuite fréquemment pour l'écouter et se faire son disciple.

Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent de linges avec des aromates, selon la coutume d'ensevelir parmi les Juifs.

A mon avis, ce n'est pas sans motif que l'Evangéliste a dit : *Selon la coutume d'ensevelir parmi les Juifs;* si je ne me trompe, il a voulu, par là, nous dire que pour les devoirs à remplir à l'égard des morts, il faut suivre la coutume du pays où l'on se trouve.

Or, au lieu où il avait été crucifié, se trouvait un jardin, et, dans ce jardin, un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis.

De même que ni avant ni après lui, nul autre ne fut conçu dans le sein de la Vierge Marie, ainsi aucun autre corps, ni avant ni après le sien, ne fut déposé dans ce tombeau.

Comme c'était la veille du sabbat des Juifs, et que ce sépulcre était proche, ils y déposèrent Jésus.

L'Evangéliste veut nous faire entendre qu'ils se hâtèrent de l'ensevelir pour ne pas être surpris par la nuit; car alors le temps de la *préparation* que les Juifs appellent en latin le temps des pains sans levain, ne leur eût pas permis de remplir cet office.

Or, le lendemain, poursuit saint Matthieu, c'est-à-dire le jour après celui qui est appelé la préparation du sabbat, *les princes des prêtres et les pharisiens s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort; commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts et ainsi la dernière erreur serait pire que la première.*

Pilate leur répondit : Vous avez vos gardes; allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent donc, et pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes (Matth. 27, 62-66). — (Traité 120 sur S. Jean).

XIII.- La résurrection (Saint Matthieu, 27, 61 ; Saint Jean, 20, 1-8).

SOMMAIRE : L'ange du Seigneur renverse la pierre qui fermait le sépulcre. — Frayeur des gardes. — Marie-Madeleine annonce à Pierre et à Jean qu'on avait enlevé le Seigneur du tombeau. — Les deux apôtres y accourent. — Apparition de Jésus à la Madeleine.

Saint Matthieu dit : *Marie-Madeleine et l'autre Marie étaient là, se tenant assises auprès du sépulcre.*

Or, la nuit du sabbat, continue saint Matthieu, *le premier jour de la semaine commençant à luire, Marie-Madeleine et une autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre, car l'ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre qui fermait le sépulcre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair et ses vêtements blancs comme la neige.*

Les gardes en furent tellement saisis de frayeur qu'ils devinrent comme des morts. Mais l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : Pour vous, ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, car il est ressuscité comme il l'avait dit.

Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis; et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Il sera devant vous en Galilée. C'est là que vous le verrez; je vous en avertis par avance.

Ce premier jour de la semaine est celui que les chrétiens ap-

pellent maintenant « le jour du Seigneur », et que saint Matthieu seul désigne sous le nom de premier jour du sabbat.

Marie-Madeleine courut donc vers Simon-Pierre, et vers cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : *On a enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où on l'a mis.*

Ces paroles prouvent que Marie-Madeleine cherchait Jésus, mais elle cherchait son corps comme le corps d'un homme qui était mort, et l'aimait cependant comme un maître plein de bonté.

Elle ne comprenait point, elle ne croyait point qu'il fût ressuscité d'entre les morts, et, en voyant ôtée la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, elle crut qu'on avait enlevé le corps qu'elle cherchait, malgré les paroles de l'ange, et vint annoncer aux disciples cette triste nouvelle.

Pierre donc sortit, et cet autre disciple avec lui, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et il arriva le premier au sépulcre.

Aussitôt arrivés, ils regardèrent attentivement, ne trouvèrent pas le corps, et ils crurent. Que crurent-ils? Ce qu'ils n'auraient pas dû croire.

Vous avez pensé peut-être qu'ils avaient cru ce qu'ils devaient croire, c'est-à-dire que Notre-Seigneur était ressuscité d'entre les morts. Non, ce n'est pas là ce qu'ils crurent, mais ce que leur avait annoncé Marie-Madeleine.

Et vous avez la preuve que telle fut leur croyance dans ce qu'ajoute immédiatement l'Evangile : *Car ils ne savaient pas encore ce qui est dans l'Ecriture : qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts* (Ser. 244).

Les disciples s'en retournèrent chez eux, Marie-Madeleine était restée debout hors du sépulcre pleurant : les hommes s'en sont retournés, mais un amour beaucoup plus fort retient près du tombeau le sexe qui est le plus faible.

Et pendant qu'elle pleurait, elle se baissa et regarda dans le sépulcre. Pourquoi regarda-t-elle dans le sépulcre? Je n'en sais rien. Serait-ce peut-être que dans sa douleur extrême elle n'en pouvait croire ni à ses yeux, ni à ceux des disciples? Ou plutôt n'est-ce pas une inspiration divine qui la portait à regarder dans l'intérieur du tombeau?

Elle vit deux anges vêtus de blanc assis où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis.

Les anges lui défendent de pleurer, n'était-ce pas lui annoncer la joie qui devait bientôt inonder son âme? car lui demander : *Pourquoi pleurez-vous?* c'est lui dire : Ne pleurez pas.

Marie, persuadée qu'ils ignorent ce qu'ils lui demandent, leur fait connaître la cause de ses larmes. Elle leur répondit : *Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* La cause principale de sa douleur, c'était qu'elle ignorait où elle porterait ses pas pour y apporter un remède.

Mais l'heure était venue où selon la prédiction des anges qui lui avaient défendu de pleurer, la joie devait succéder aux larmes.

Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout, et elle ne savait pas que ce fût lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie! Elle se retourna et lui dit : « Rabboni », ce qui signifie : Mon Maître.

Mais comment Marie qui s'était déjà retournée pour voir Jésus lorsqu'elle le prit pour le jardinier et qu'elle s'entretint avec lui, se retourna-t-elle de nouveau pour lui dire : *Rabboni, mon Maître?* En se retournant d'abord extérieurement elle prit Jésus pour un autre; mais lorsqu'elle se tourne vers lui par le mouvement de son cœur, elle le reconnaît pour ce qu'il est en réalité.

Jésus lui dit : Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez vers mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père; vers mon Dieu et votre Dieu.

Il ne dit pas : Notre Père; il est donc mon Père dans un autre sens qu'il est le vôtre, il est mon Père par nature, il est le vôtre par grâce. *Vers mon Dieu et votre Dieu;* il ne dit pas non plus : Notre Dieu; il n'est donc pas non plus notre Dieu comme il est le mien, il est mon Dieu auquel je suis inférieur comme homme, il est votre Dieu à vous, et je suis le médiateur entre vous et lui.

Marie-Madeleine vint, annonçant aux disciples : J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit ces choses (Traité 121 sur S. Jean).

XIV.- Le Seigneur apparaît aux deux disciples qui allaient à Emmaüs (Saint Luc, 24, 13-33).

SOMMAIRE : Les disciples d'Emmaüs avaient perdu la foi; ils ne la recouvrèrent qu'au moment où Jésus, comme pour les récompenser de leur hospitalité, se révéla à eux en rompant le pain. — S'il disparut ensuite, c'était pour leur laisser, comme à nous, le mérite de la foi, et le bonheur de l'éternelle récompense.

Nous lisons dans saint Luc que Notre-Seigneur, après sa résurrection, rencontra sur le chemin deux de ses disciples qui s'entretenaient ensemble de tout ce qui s'était passé, et qu'il leur dit : *De quoi vous entretenez-vous en marchant, et pourquoi êtes-vous si tristes?*

Quel profit pouvons-nous retirer de cette lecture? un bien grand, si nous savons le comprendre.

Le divin Maître marchait avec eux sur la voie, ou plutôt il était lui-même leur voie; mais il n'y marchaient pas encore, et il les trouva bien éloignés de la vérité, c'est-à-dire de la véritable voie.

Quand il était encore avec eux, avant sa passion, ne leur avait-il pas tout prédit, annoncé qu'il souffrirait, qu'il mourrait et qu'il ressusciterait le troisième jour?

Il leur avait tout prédit, mais sa mort leur avait fait tout oublier; en le voyant attaché à la croix ils se troublèrent jusqu'à perdre le souvenir de ses enseignements, et cessèrent d'espérer sa résurrection et de croire à ses promesses.

Nous espérions, lui dirent-ils, *que c'était lui qui devait racheter Israël.*

O disciples de Jésus, vous l'espérez; vous ne l'espérez donc plus? Quoi! le Christ est vivant, et l'espérance est morte dans votre cœur? Oui, le Christ est plein de vie, mais il trouve morts les cœurs de ses disciples, aux yeux desquels il apparaît sans être reconnu; il se manifeste et demeure caché.

Ils le considéraient comme un compagnon de voyage, lui qui était leur guide suprême; et c'est ainsi qu'ils le voyaient sans le reconnaître.

Leurs yeux étaient retenus, comme nous le lisons dans l'Evangile, *en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître.* Ils n'étaient pas retenus pour qu'ils ne le vissent pas, mais pour qu'ils ne pussent le reconnaître.

Continuons. A quel moment le Seigneur voulut-il qu'on le reconnût? Au moment de la fraction du pain.

Nous en sommes assurés nous-mêmes, c'est dans la fraction du pain que nous reconnaissons le Seigneur. S'il n'a voulu être reconnu qu'à cet instant, c'est pour nous, qui ne devions point le voir dans sa chair, mais qui devions cependant manger sa chair.

Vous donc, qui que vous soyez, vous qui êtes vraiment fidèle, vous qui ne portez pas inutilement le nom de chrétien, vous qui n'entrez pas sans dessein dans l'église, vous qui entendez la parole de Dieu avec crainte et confiance, quelle consolation pour vous dans cette fraction du pain!

L'absence du Seigneur n'est pas une véritable absence; ayez la foi, et celui que vous ne voyez point est en vous.

Tout en conversant avec lui, ses disciples, au contraire, n'avaient pas la foi, et pour ne l'avoir pas vu sortir du tombeau, ils ne croyaient pas qu'il pût ressusciter; ils avaient perdu la foi, ils avaient perdu l'espérance, et c'étaient des morts qui marchaient avec un vivant, des morts qui marchaient avec la vie. La vie marchait avec eux, mais la vie n'était pas encore renouvelée dans leurs cœurs.

A votre tour donc, si vous voulez avoir la vie, faites ce qu'ils firent pour arriver à reconnaître le Seigneur. Ils lui donnèrent l'hospitalité. Il paraissait vouloir aller plus loin, mais ils le forcèrent de s'arrêter, et lorsqu'ils furent parvenus au terme de leur voyage, ils lui dirent : *Demeurez avec nous, car le jour est sur son déclin.*

Vous aussi, retenez Jésus-Christ comme hôte, si vous voulez le reconnaître comme Sauveur : l'hospitalité leur a rendu ce que l'incrédulité leur avait fait perdre, et le Seigneur se montra à eux au moment de la fraction du pain.

Apprenez où vous devez chercher le Seigneur, apprenez où il vous sera donné de le posséder, de le reconnaître, c'est-à-dire lorsque vous serez agenouillé à la sainte table.

Le Seigneur se fit donc reconnaître, et disparut aussitôt après : il déroba sa présence corporelle à ceux qui le conservaient dans leur cœur par la foi.

Et si maintenant Jésus-Christ a privé toute l'Eglise de sa présence corporelle en remontant dans les cieux, c'est pour affermir cette foi.

Et où serait votre foi si vous ne connaissiez que ce que vous voyez? Si, au contraire, vous croyez ce que vous ne voyez pas, quels transports lorsque vous serez en face de la réalité! Fortifiez votre foi, un jour viendra où vous verrez face à face (Ser. 235).

XV.- Apparition de Jésus à ses Apôtres assemblés (Saint Jean, 20, 19-31).

SOMMAIRE : Jésus apparaît à ses disciples et leur montre ses mains et son côté. — Il leur donne le Saint-Esprit et le pouvoir de remettre les péchés. — Huit jours après il leur apparaît de nouveau et reproche à Thomas son incrédulité.

Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se trouvaient rassemblés étant fermées, à cause de la crainte des Juifs, Jésus vint, et debout au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous; et lorsqu'il eut ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté.

Les clous avaient percé ses mains, la lance avait ouvert son côté, et il avait voulu conserver les cicatrices de ses blessures pour guérir de la plaie du doute le cœur de ses disciples.

Les portes fermées ne purent faire obstacle à un corps où habitait la Divinité, et celui dont la naissance laissa intacte la virginité de sa mère, put entrer dans ce lieu sans que les portes fussent ouvertes.

Les disciples donc se réjouirent à la vue du Seigneur. Il leur dit de nouveau : La paix soit avec vous. Répéter une chose, c'est lui donner un nouveau degré d'assurance, et le Seigneur, par la bouche du Prophète, ajoute la paix à la paix qu'il accorde.

Comme mon Père m'a envoyé, leur dit-il, je vous envoie. Nous savons que le Fils est égal au Père, mais, ici, nous le reconnaissons à son langage comme notre médiateur. *Le Père m'a envoyé, et moi je vous envoie.*

Après qu'il eut dit ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. En soufflant sur eux, il montra que le Saint-Esprit n'est pas seulement l'Esprit du Père, mais qu'il est aussi le sien.

Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. La charité de l'Eglise, que l'Esprit-Saint répand en nos cœurs, remet les péchés de ses membres, mais elle retient les péchés de ceux qui ne lui appartiennent pas. Aussi, après avoir dit : *Recevez l'Esprit-Saint,* le Sauveur a-t-il immédiatement parlé de la remise et de la retenue des péchés.

Or, Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas.

Huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et debout au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Puis il dit à Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu!

Thomas ne voyait et ne touchait que l'homme, et il confessait le Dieu qu'il ne pouvait ni voir ni toucher; mais ce qu'il voyait et ce qu'il touchait le conduisait à croire d'une foi certaine ce dont il avait douté jusqu'alors.

Jésus lui dit : Parce que vous avez vu vous avez cru. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru (Traité 121 sur S. Jean).

XVI.- Apparition de Jésus près de la mer de Tibériade (Saint Jean, 21, 1-14).

Sommaire : Les Apôtres retournent à la pêche; mais ils ne prennent rien de toute la nuit. — Jésus leur apparaît, et, sur son ordre, ils jettent les filets à droite de la barque, et prennent cent cinquante trois gros poissons. — Les deux pêches miraculeuses.

Le récit de saint Jean commence en ces termes : *Ensuite Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et il se manifesta ainsi : Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana de Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble.*

Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous.

A l'occasion de cette pêche des disciples, on cherche d'habitude à savoir pourquoi Pierre et les fils de Zébédée sont redevenus ce qu'ils étaient avant d'être choisis par le Seigneur.

Comment se fait-il qu'ils semblent renoncer à l'apostolat pour redevenir ce qu'ils étaient, qu'ils reprennent ce qu'ils avaient quitté, et qu'ils paraissent oublier cette vérité qu'ils avaient apprise : *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu* (Luc, 9, 62)?

A ceux qui sont surpris de cette conduite, nous répondons : Il n'était point défendu aux disciples de demander à un métier

permis et autorisé le moyen de vivre, s'ils ne portaient d'ailleurs aucune atteinte à l'intégrité de leur apostolat et se trouvaient dans l'impossibilité de se procurer autrement les aliments qui leur étaient nécessaires.

Même l'apôtre saint Paul pour ne pas être à charge à aucun de ceux qu'il évangélisait, il vivait du travail de ses mains (II Thess. 3, 8).

Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ceux qui se trouvaient avec lui lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils sortirent donc et montèrent dans la barque, et ils ne prirent rien de cette nuit-là.

Le matin venu, Jésus parut sur le rivage; ses disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était lui. Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger? Non, répondirent-ils. Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez.

Ils le jetèrent, et ils ne pouvaient plus le tirer, tant il y avait de poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon-Pierre ayant entendu que c'était le Seigneur, se ceignit de sa tunique, car il était nu, et se jeta à la mer.

Les autres disciples vinrent avec la barque, traînant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ.

Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés et un poisson mis dessus, et du pain. Et Jésus leur dit : Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût un si grand nombre, le filet ne se rompait pas .

Voilà un grand mystère dans l'admirable Evangile de saint Jean : pour lui concilier toute notre attention, l'écrivain sacré en a fait mention à la fin de son livre. Que signifie ce mystère? Jésus se tient sur le rivage; le rivage est comme l'extrémité de la mer et représente la fin du monde.

Notre-Seigneur nous découvre lui-même le sens de cette figure, lorsque parlant dans un autre endroit de la comparaison du filet jeté dans la mer, il dit : *Et ils le tirèrent sur le rivage.* Qu'est-ce que ce rivage? Il nous l'explique en ajoutant : *Il en sera ainsi à la fin du monde* (Matth. 13, 49).

C'est par un fait véritable que Notre-Seigneur a voulu figurer ici ce que sera l'Eglise à la fin du monde, de même qu'il a voulu figurer par une autre pêche (Luc, 5), ce qu'elle est pendant cette vie.

Le premier miracle eut lieu au commencement de sa prédica-

tion, le second après sa résurrection ; par les poissons pris à la première pêche, il a voulu nous indiquer les bons et les méchants dont se compose aujourd'hui l'Eglise : par ceux qui ont été pris en second lieu, il ne nous représente que les bons, dont elle se composera pendant l'éternité.

Dans le premier cas, Jésus-Christ fait allusion à notre vocation ; dans le second, à notre résurrection. Dans la première pêche, les filets ne sont point jetés à droite de la barque pour n'être point le symbole exclusif des bons, ni à gauche pour n'être que la figure des réprouvés, mais ils sont jetés indifféremment et sans distinction : *Jetez vos filets pour pêcher*, dit le Sauveur, pour nous faire comprendre que les bons et les méchants sont aujourd'hui mêlés ensemble.

Dans cette deuxième pêche, au contraire, il dit à Pierre : *Jetez les filets à droite de la barque*, pour figurer seulement ceux qui se tiendront à la droite, c'est-à-dire les bons exclusivement.

Dans le premier cas, la rupture du filet marquait les schismes ; mais pour le second, l'Evangéliste a pu dire : *Et malgré la grosseur des poissons, le filet ne se rompit pas.*

Dans la première pêche, ils prirent une si grande quantité de poissons que les deux barques qui en étaient remplies étaient près de couler à fond, c'est-à-dire qu'elles étaient surchargées au point de couler à fond, car elles évitèrent en réalité ce danger dont elles avaient été menacées.

Dans la deuxième pêche, au contraire, ils jetèrent le filet à la droite de la barque, *et ils ne pouvaient le tirer tant il y avait de poissons.*

Enfin, dans la première pêche on ne parle point du nombre des poissons, car le Seigneur ne reconnaît pas pour siens ceux auxquels il dira : *Allez au feu éternel* ; dans la deuxième, le nombre des poissons est précisé, car le Seigneur connaît ses élus auxquels il dira : *Venez, les bénis de mon Père* (Traité 122 sur S. Jean).

XVII.- L'amour de saint Pierre. Jésus lui confie ses brebis et prédit son martyre (Saint Jean, 21, 15-19).

Sommaire : Jésus demande par trois fois à Pierre s'il l'aime. — Sur la réponse affirmative de celui-ci, il lui confie ses brebis et ses agneaux. — La triple protestation d'amour de Pierre était une réparation de son triple reniement.

Après qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci? Il lui répondit : Oui, Seigneur; vous savez bien que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux.

Il lui demanda encore une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur; vous savez bien que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux.

Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimez-vous? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses; vous savez bien que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis.

En vérité, en vérité je vous le dis : lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains, un autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudrez pas.

Or, il dit ces mots pour marquer de quelle mort il devait glorifier Dieu.

Ainsi devait finir l'homme qui avait renié son Maître, et qui l'aimait si vivement : la présomption l'avait élevé, le renoncement le fit tomber; les larmes le purifièrent, sa confession l'éprouva et son martyre lui obtint la couronne.

Oui, il devait finir, en mourant victime de son amour sans bornes pour celui avec qui un empressement coupable lui avait fait promettre de mourir.

Affermi maintenant par la résurrection du Sauveur, qu'il accomplisse la promesse prématurée qu'il a faite dans sa faiblesse.

Il fallait que le Christ mourût d'abord pour le salut de Pierre, et qu'ensuite Pierre mourût pour annoncer le Christ.

Maintenant, Pierre, ne redoutez plus la mort, car Celui dont vous pleuriez la mort, Celui à qui vous défendiez par un sentiment d'amour matériel de mourir pour nous est plein de vie : vous avez osé vouloir précéder votre guide et vous avez tremblé devant ses persécuteurs; maintenant qu'il a versé pour vous le prix de votre rançon, il est temps de le suivre jusqu'à la mort de la croix.

Vous avez entendu les paroles de Celui dont vous avez éprouvé la véracité, Celui qui vous prédit votre martyre est Celui qui vous a prédit que vous le renierez.

Mais, auparavant, le Sauveur demande à Pierre une fois, deux fois, trois fois, ce qu'il sait déjà, c'est-à-dire s'il l'aime; et trois fois Pierre ne lui répond que par une protestation d'amour, et trois fois il ne fait à Pierre d'autre recommandation que celle de paître ses brebis.

A un triple reniement succède une triple confession : ainsi la langue de Pierre n'obéit pas moins à l'affection qu'à la crainte, et la vie présente du Sauveur lui fait prononcer autant de paroles, que la mort imminente de son Maître lui en avait arrachées.

Si, en reniant le pasteur, Pierre donna la preuve de sa faiblesse, qu'il donne la preuve de son affection en paissant le troupeau du Seigneur (Traité 123 sur S. Jean).

XVIII. - L'ascension (Saint Luc, 24, 46-53).

Sommaire : La résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur font briller sa gloire dans tout son éclat. — Sur la croix il versait notre rançon; au ciel il rassemble ce qu'il a racheté. — Notre-Seigneur a fait plus que ses insulteurs ne demandaient : il a fait plus en sortant plein de vie du tombeau, que s'il était descendu de la croix. — Maintenant il monte au ciel pour siéger à la droite du Père. — Soyons ses membres si nous voulons l'y rejoindre un jour.

La résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont fait briller sa gloire dans tout son éclat.

Nous avons célébré sa résurrection le dimanche de Pâques; nous célébrons aujourd'hui son ascension.

Ces deux jours sont pour nous deux jours de fête : car si le Sauveur est ressuscité, c'était pour nous apprendre à ressusciter comme lui, et s'il est monté au ciel c'était pour nous couvrir de sa protection.

Jésus-Christ est donc également notre Seigneur et notre Sauveur, soit quand il est attaché à la croix, soit quand il règne dans les cieux.

Sur la croix, il versait notre rançon; au ciel, il rassemble ce qu'il a acheté; et lorsqu'il aura réuni tous ceux qu'il doit attirer à lui dans le cours des siècles, il viendra à la fin des temps, et, comme il est écrit, *il viendra en Dieu, avec éclat* (Ps. 49, 3). Il ne viendra pas en se cachant, comme la première fois, mais *avec éclat*, comme dit le Prophète.

Il devait voiler sa majesté, afin de pouvoir être jugé; mais il viendra dans tout l'éclat de sa gloire pour juger le monde.

S'il était venu la première fois environné de puissance et de gloire, qui aurait osé le juger? Mais s'il n'avait pas été mis à mort, la mort n'aurait pas été détruite.

C'est donc en triomphant que le démon a été vaincu : il avait

tressailli de joie lorsqu'il eut précipité dans la mort le premier homme, qu'il avait séduit.

C'est en trompant le premier homme qu'il lui avait donné la mort, c'est en donnant la mort au second Adam qu'il a vu le premier s'échapper de ses filets.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a donc remporté la victoire lorsqu'il est ressuscité et monté au ciel, et alors s'est accomplie cette prédiction que nous lisons dans l'Apocalypse : *Le lion de la tribu de Juda a remporté la victoire* (Apoc. 5, 5).

Le démon a tressailli d'allégresse à la mort de Jésus-Christ, et cette mort a détruit son empire; elle a été pour lui comme une amorce dans un piège : il se réjouissait de cette mort, comme étant le roi de la mort; cette mort, comme je viens de le dire, a été pour lui un piège.

Le piège du démon, c'est la croix du Seigneur; l'hameçon auquel il s'est laissé prendre, c'est la mort du Sauveur.

Où est la mort qu'on a vu suspendue à la croix? Où sont les insultes des Juifs? Que sont devenus l'orgueil, l'arrogance de ceux qui branlaient la tête devant la croix, et disaient : *S'il est le Fils de Dieu, qu'Il descende de la croix?* (Matth. 27, 40).

Il a fait plus que ces insulteurs ne demandaient. N'a-t-il pas fait plus, en sortant plein de vie du tombeau, que s'il était descendu de la croix?

Et maintenant, quelle gloire pour lui de monter au ciel et de siéger à la droite de son Père?

Notre-Seigneur est monté au ciel, que notre cœur y monte avec lui. De même qu'il est monté aux cieux sans nous quitter, aussi nous sommes dès maintenant avec lui dans les cieux, bien que les promesses qu'il a faites à notre corps ne soient pas encore accomplies.

Pour lui, il est déjà élevé au-dessus des cieux; mais nous ne devons pas désespérer d'habiter avec les anges ce séjour de la félicité parfaite, parce que Notre-Seigneur a dit : *Nul ne monte au ciel, que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel* (Jean, 3, 13).

Il parle ainsi à cause de l'unité étroite qui existe entre lui, qui est notre Chef, et nous, qui sommes ses membres.

S'il monte au ciel, ce n'est pas pour se séparer de nous; car il en est descendu et il n'a garde de nous l'envier. Au contraire, il semble nous crier : « Soyez mes membres, si vous voulez monter ici ».

Pour y arriver, déployons donc toute notre vigueur, aspirons-y de tous nos vœux : songeons sur la terre qu'on compte sur nous dans le ciel.

C'est alors que nous dépouillerons cette chair mortelle ; dépouillons le vieil homme dès aujourd'hui : le corps s'élèvera facilement au plus haut des cieux, pourvu que l'esprit ne soit pas accablé sous le fardeau des iniquités (Ser. 263).

TABLE ANALYTIQUE

A

ABSOLUTION DES PÉCHÉS. — Confiée aux disciples de Jésus-Christ, 150.

AMBITION. — Ses dangers, crimes qu'elle fait commettre, 17.

AME. — Haïr son âme dans ce monde, c'est la conserver pour la vie éternelle, 158.

AMOUR DE DIEU. — Il est inséparable de l'amour du prochain, 36. — C'est la loi du Christ, 37. — Nous manifestons cet amour en portant les fardeaux les uns des autres, 164.

ANGES. — Leur chant s'adresse à toute l'humanité, 7.

APOTRES. — Ils sont le sel et la lumière de la terre, 58. — Jésus leur lave les pieds, 175. — Leur trouble, 189. — Leur foi, 228. — Pendant la Passion de Notre-Seigneur ils perdirent la foi, 229. — Leur sanctification, 237. — Ils reçoivent de Jésus le pouvoir de remettre les péchés, 274.

AUMONE. — Son efficacité pour effacer les péchés, 48. — Précepte, manière de la faire, 71. — Comment elle purifie l'âme, 166.

B

BATIR. — Il faut bâtir sur la pierre, 28, 95. — Ceux qui bâtissent sur le sable, n'écoutent pas le Seigneur, 29.

BÉATITUDES. — Gradation admirable des huit béatitudes, 56.

BIEN. — Le véritable mérite c'est d'aimer le bien, 46. — Il faut le faire, 143.

BONHEUR. — Ne pas le chercher dans ce monde, 142. — Ce qu'il faut faire pour le trouver, 143.

C

CAIPHE. — Sa prophétie, 151.

CANA. — Leçons que nous offrent les noces de Cana, 29. — Le miracle opéré par Notre-Seigneur cache un mystère, 30.

CANTIQUE. — L'ancien et le nouveau. — Le cantique nouveau du Chrétien, 11.

CARÊME. — C'est l'époque du jeûne et de la prière, 25.

CÉSAR. — Lui rendre ce qui lui est dû, 162.

CHANANÉENNE. — Humilité de la Chananéenne, 133. — Grandeur de sa foi, 134.

CHARITÉ. — Elle adoucit le joug du Seigneur, 130. — Et ce que les commandements peuvent avoir de dur, 137. — Elle est la racine de tous les biens, 131. — Le commandement nouveau, 185. — Le signe particulier auquel on reconnaît les disciples de Jésus-Christ, 186.

CHEMIN. — Malheur de ceux qui abandonnent le droit chemin, 11. — Comment le Christ nous enseigne la manière de le suivre, 12.

CHRÉTIEN. — Le véritable chrétien. Il sème dans les larmes; mais il moissonnera dans l'allégresse, 43. — Les véritables chrétiens sont les branches de la vigne de Jésus-Christ, 210. —

Ils doivent être les membres de Jésus-Christ, s'ils veulent le rejoindre un jour dans le ciel, 280.

CIEL. — Jésus-Christ demande à son père de le donner à ceux qu'il a choisis du monde, 241. — Il consiste à connaître Dieu, 242.

COLÈRE. — Il y a autant de distance entre la colère et la haine, qu'entre un fétu et une poutre, 93.

COMBAT. — Il ne faut pas refuser le combat quand on aime la victoire, 40.

COMMANDEMENTS. — Il faut les garder, 135.

CONSOLATION. — Pas de consolation véritable dans ce monde. 43. — La vraie consolation, 44.

CORRECTION. — Il faut reprendre le coupable tout en lui épargnant la honte. Il faut le corriger en secret, 6. — Règles à suivre dans la correction du prochain, 93.

CRAINTE. — Crainte chaste et crainte servile, 214.

CROIX. — Porter la croix, c'est supporter les adversités avec patience et résignation, 138. — Inscription placée sur la Croix de Jésus, 261.

CUPIDITÉ. — Elle est la racine de tous les maux, 131.

D

DÉBITEUR. — Explication de la parabole des deux débiteurs, 101.

DÉSOBÉISSANCE. — Ses effets funestes, 19.

DIEU. — Il châtie tout enfant qu'il adopte, 16. — Il veut l'obéissance et il hait la contradiction, 19. — La gloire de Dieu doit être la fin de toutes nos œuvres, 60. — Il est toujours prêt à nous exaucer, 73. — La dissemblance d'avec Dieu nous éloigne de lui ; la ressemblance nous en rapproche, 161. — Son image est gravée dans notre âme, comme l'effigie du prince sur une monnaie, 163. — Il est glorifié par nos bonnes œuvres, 211. — Il nous a aimés le premier, afin que nous le puissions aimer, 212.

DOUCEUR. — Récompense promise à la douceur chrétienne, 42.

E

ÉCRITURE SAINTE. — Les Ecritures se trouvent accomplies en Jésus-Christ, 267.

ÉLISABETH. — Sa joie. Elle s'estime indigne de recevoir chez elle la mère de Dieu, 4.

ENNEMIS. — Les aimer. — L'amour des ennemis, c'est la perfection de la miséricorde, 11.

ESPÉRANCE. — Ce qu'elle demande, 11.

ESPRIT-SAINT. — Il est notre consolateur, 222. — Jésus-Christ le donne à ses apôtres, 274. — Notre-Seigneur est monté au ciel pour nous l'envoyer, 223.

EUCHARISTIE. — Explication de la parabole du festin du père de famille, 106. — Quels sont les invités ? Vaines excuses pour s'en dispenser, 107. — Le Seigneur ne veut pas de places vides au festin, 108. — Jésus-Christ la promet, 144. — Il l'a instituée, afin que l'homme pût manger le pain des anges, 145. Elle est le pain de vie. La recevoir indignement, c'est manger et boire sa propre condamnation, 145. — Son institution, 182. Elle est le signe de l'unité et le lien de la charité. Dispositions pour la recevoir dignement, 183.

ÉVANGILE. — Il signifie « bonne nouvelle ». Il est à la portée de toutes les intelligences, 1. — Il est comme la bouche du Christ. Il renferme les préceptes indispensables pour le salut et les conseils de perfection. Il nous enseigne comment nous pouvons acheter le royaume de Dieu, 11.

F

FIGUIER. — Explication de la parabole du figuier stérile, 105. — Il désigne la Synagogue réprouvée par le Seigneur, 160.

FOI. — Caractères de la vraie foi. Elle agit par l'amour. Différence entre la foi de saint Pierre et celle des démons, 52.

G

GABRIEL. — Pourquoi il n'alla pas vers Elisabeth, 2. — Il fut envoyé à Marie et non à Joseph, 3.

H

HAINE. — Elle s'oppose à la correction du prochain, 93.

HÉRODE. — Il est trompé par les Mages. Il ordonne le massacre des Innocents, 17.

HOMME. — Bonté infinie de Dieu pour l'homme, 9.

HUMILITÉ. — Elle est la première marche pour parvenir à la véritable grandeur, 4. — Règles de cette vertu, 5. — Elle est la véritable justice, 25. — Elle nous aide à porter le joug du Seigneur, 94.

I

INFIDÉLITÉ. — Cause de perdition, 218.

INJURES. — C'est une gloire que les pardonner, 6. — Devoirs et motifs de les pardonner. — Quelle doit être notre conduite envers ceux qui nous offensent, 69.

INTENTION. — Quelle est l'intention qui doit présider à toutes nos actions. Elle reçoit le nom de lumière, 85.

IVRAIE. — Explication de la parabole du bon grain et de l'ivraie, 99.

J

JEAN-BAPTISTE. — Sa prédication, 22. — Son humilité, 24. — Son témoignage touchant Jésus-Christ, 27.

JÉRUSALEM. — Jésus en a prédit la ruine, 169.

JÉSUS-CHRIST. — Sa naissance, 7. — Il est la paix promise aux hommes de bonne volonté, 8. — Sa circoncision. Rapports de son nom avec la circoncision, 9. — Sa médiation nous réconcilie avec le Père, 10. — Sa fuite en Egypte, 15. — Leçons que cette fuite nous offre, 16. — Au milieu des docteurs, il nous donne une leçon d'obéissance, 20. — Il est notre meilleur conseiller, 21. — Leçons qu'il nous donne dans son baptême, 23. — Jeûne et tentations, 25. — Il est venu appeler les pécheurs, 34. — C'est dans la solitude qu'on le trouve, 38. — Il ressuscite trois morts, 65. — Instructions, qu'il donne à ses apôtres, 123. — Il leur annonce les maux qu'ils auront à souffrir, 125. — Son joug est léger, 128. — Où le le suivre? 137. — Son entrée à Jérusalem, 155. — Son discours sur sa mort prochaine, 157. — Il est le grain de froment qui doit mourir avant de se multiplier, 158. — Il faut être uni à Jésus-Christ pour pouvoir porter des fruits, 160. — Il est le maître de l'humilité, 175. — Il est en tout notre maître et notre modèle, 178. — Son discours après la Cène, 184. — Le Christ, voie,

vérité et vie, 191. — Il est semblable au père, 193. — Il promet à ses apôtres l'assistance du Saint-Esprit; de se manifester à eux pendant sa résurrection, 198. — Jésus-Christ Dieu et homme, 201. — Source de foi, 203. — Vigne et vigneron, 207. — Il est notre joie, 212. — Les véritables amis du Christ, 214. — C'est lui qui nous a choisis, 215. — Ses miracles, 220. — Sa prière après la Cène, 230. — Il a glorifié le Père en le prêchant aux nations, 232. — Il remet les apôtres à la garde du Père, 235. — Il prie pour l'union entre les fidèles, 239. — D'un mot il renverse ses ennemis, 246. — Il est saisi, 247. — Il est conduit devant Anne et Caïphe, 249. — Et Pilate, 252. — Sa flagellation et couronnement d'épines, 257. — Sa condamnation à mort, 259. — Sa robe sans couture est le symbole de l'union des nations dans l'Eglise, 263. — Jésus lègue sa mère à saint Jean, 264. — Sa mort, 265. — Sa sépulture, 268. — Sa résurrection, 269. — Son apparition à Marie-Madeleine, 271. — Aux disciples d'Emmaüs, 273. — Et aux autres apôtres assemblés. — Il reproche à Thomas son incrédulité, 274. — Nouvelle apparition près de la mer de Tibériade, 275. — Il confie à saint Pierre ses brebis et ses agneaux, 278. — Son ascension, 279.

JEUNE. — Deux espèces de jeûne, 26. — Sans le pardon des offenses, il est inutile, 27. — Ne pas jeûner par ostentation comme faisaient les pharisiens, 83.

JOSEPH (S.). — Imiter son exemple, 7. — Il se retire en Egypte, 15-17.

JUDAS. — Ses murmures contre la sœur de Lazare. Il était voleur, 153. — Et traître; cependant le Seigneur le supporte à sa table, 175. — A son insu, il a servi à l'accomplissement des desseins de Jésus-Christ, 176. — Jésus prédit sa trahison, 180. — Judas au jardin des Olives, 245. — Son désespoir, 251.

JUGEMENT DERNIER. — Personne ne sait quand ce temps viendra. — Ni les anges du ciel. — Ni le Fils de l'homme, 169. — Moyens d'échapper à la sentence du Juge, 171.

JUGEMENT TÉMÉRAIRE. — Sa malice. — Son injustice, 91. — Ses suites funestes, 92.

JUIFS. — Leur infidélité, 14. — Ils conspirent contre le Seigneur, 151. — Double piège qu'ils tendent à Jésus-Christ, 162. — Ils n'ont pas d'excuse dans leur péché, 218. — Ils ne veulent d'autre roi que César, 260.

JUSTES. — Leurs tribulations, 15.

JUSTICE. — Elle est la véritable nourriture des âmes. — Nous devons l'aimer. — Ses degrés, 45. — La justice et la paix se tiennent et s'embrassent, 54. — Justice plus parfaite sous la loi de grâce, 62.

L

LANGUE. — Comment la préserver de la médisance, 8. — Il faut la garder du mal, si on veut avoir des jours heureux, 142.

LARMES. — Les larmes du juste sont douces, 44.

LAZARE. — Sa résurrection, 147. — Elle est l'image de la résurrection spirituelle des pécheurs endurcis, 148.

LÉVI. — Sa vocation, 33. — Sa correspondance à la grâce, 34.

LOI. — Deux manières de l'accomplir, 61. — Toute la loi est enfermée dans l'amour de Dieu et du prochain, 164.

M

MADELEINE. — Elle entre, sans être invitée, dans la salle du festin, 97. — Elle se met aux pieds du Sauveur, 98.

MAGES. — L'étoile des Mages représente la foi. Ils sont l'image de ceux qui se laissent conduire par la foi. Ils comprennent qu'il est né un roi en Judée, 13. — Pourquoi interrogèrent-ils les Juifs, 14.

MAITRE. — Nul ne peut servir deux maîtres, 86.

MAL. — Les maux temporels sont passagers, 21. — Il faut éviter le mal et pratiquer le bien, 143.

MALADES. — Deux catégories de malades, 34.

MARC. — Les dix marcs d'argent. Explication de cette parabole, 118.

MARIAGE. — Le mariage primitif déchu. Et restauré. Son indissolubilité, 67.

MARIE. — Voir *Sainte Vierge*. — Marie, sœur de Marthe, parfume les pieds de Jésus, 153.

MÉCHANTS. — Leur prospérité dans ce monde, 15.

MISÉRICORDE. — Elle est indispensable, 22. — Préférence donnée aux œuvres de miséricorde, 35. — Récompense des miséricordieux. Au jour du jugement, Notre-Seigneur rappellera les œuvres de miséricorde. — Pourquoi ? 47.

MONDE. — Les biens de ce monde. A quoi servent-ils, si on ne possède pas Dieu ? 132. — Le monde et Dieu, 138. — Sa haine contre Jésus-Christ et ses serviteurs, 216.

MONTAGNE. — Le sermon sur la montagne renferme toutes les règles de la perfection chrétienne, 39.

MORT. — Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur signifient la résurrection des âmes qui se fait par la foi, 148. — Elle est le châtiment du péché. Elle est certaine ; mais son heure est incertaine, 169.

O

OBÉISSANCE. — Elle est la gardienne de toutes les vertus, 18. Dieu l'exige, 19.

ORAISON DOMINICALE. — Elle est la forme de tous nos désirs. Tout doit être compris dans cette formule, 74. — Elle nous concilie la bienveillance du Père. Notre-Seigneur nous y ordonne d'appeler Dieu « Notre Père », 75. — Enseignements que Jésus-Christ nous y donne, 76-83.

OSTENTATION. — Il faut l'éviter, 83.

OUTRAGE. — On s'y laisse aller assez facilement, 6.

P

PAIX. — Nécessité de la rétablir, 6. — Les pacifiques sont appelés enfants de Dieu. Quels sont ceux qui ont la paix, 53. — Tous la désirent. Ce qu'il faut faire pour la procurer. La justice et la paix s'embrassent, 54. — Quelle est la paix du Christ ? 199. — Jésus la donne à ses apôtres, 200.

PALMIER. — Les branches du palmier emblème de victoire sur la mort, 155.

PAQUE. — Elle signifie le passage de Jésus-Christ de ce monde à son Père, 173.

PATIENCE. — Elle est la compagne de l'espérance, 12.

PAUL (S.). — Il tressaille aux approches de son martyre, 16.

PAUVRES. — Quels sont les véritables pauvres d'esprit. Différentes sortes de pauvreté, 40.

PÉCHÉ. — Il a défiguré en nous l'image de Dieu. La pénitence la rétablit, 21. — Il faut le fuir, 46. — Trois choses nécessaires pour le commettre. Il est la figure de la mort, 65. — Il est la mort de l'âme. Péchés intérieurs. D'habitude, 148.

PÉCHEUR. — Son aveuglement. Il ne peut voir Dieu, II. — Haïr le péché, mais aimer le pécheur, 104. — Qu'il se hâte de se convertir, 150.

PÉNITENCE. — Caractères d'une véritable pénitence, 22. — Ses effets, 23. — Pénitence stérile, 170.

PERSÉCUTIONS. — Il ne faut pas la craindre : car ce n'est pas la souffrance, c'est la cause qui fait le martyr, 55. — La craindre, c'est être le sel affadi, 59.

PHARISIEN. — Explication de la parabole du pharisien et du publicain. Le pharisien type de l'orgueil. Défauts de sa prière, 114. — Hypocrisie des pharisiens, 166.

PIERRE (S.). — Le nom de Pierre préfigure l'Eglise, 28. — Il résiste à Jésus qui veut lui laver les pieds, 177. — Prédiction de son triple reniement, 188. — Il blesse un serviteur du grand-prêtre, 248. — Son triple renoncement, 248. — Sa pénitence, 250. — Son amour pour Jésus. Sa triple confession d'amour. Jésus lui confie ses brebis et ses agneaux, 278.

PILATE. — Sa faiblesse. Il livre Jésus, 260. — Il refuse de changer l'inscription placée sur la Croix, 261.

PRÊTRE. — Celui qui méprise les prêtres, méprise Dieu, 139. — Il est nécessaire que les fidèles prient pour eux, 140.

PRIÈRE. — Elle est inutile sans la pénitence, 23. — Conditions d'une bonne prière. — Défauts à éviter, 73, 196. — Ses effets, 195.

PROCHAIN. — Qui est notre prochain, 104.

PRODIGUE. — Il est la figure des égarements des Gentils, 109. — Le bras du Père, embrassant son fils, n'est autre que Notre-Seigneur, 110.

PROMESSES. — Celles du monde sont trompeuses; celles de Dieu ne trompent pas, 11.

PROVIDENCE. — Nous confier en elle, 89. — Ne pas s'inquiéter du lendemain, 90.

PUBLICAIN. — Son humilité, 111. — Qualités de la prière du publicain, 112.

PURETÉ. — La pureté de cœur. En quoi elle consiste. Elle est comme l'œil par lequel on peut voir Dieu. Sa récompense, 50.

R

RÉCOMPENSE. — Elle est proportionnée au mérite, 51.

RÉCONCILIATION. — Elle est nécessaire, 63.

RICHE (mauvais). — Explication de cette parabole, 112.

RICHESSES. — Elles sont un obstacle pour entrer dans le royaume des cieux, 135. — Exhortation aux riches, 136. — Elles sont un fardeau, 165.

S

SAGES. — Les sages de ce monde sont des aveugles, 127.

SAMARITAIN. — Sens mystérieux de la parabole du bon Samaritain, 104.

SAÜL. — La grâce le transforme en brebis et en pasteur, 10.

SCANDALE. — Gravité de ce péché. — Punition de scandale, 66.

SIMÉON. — Il est assuré de ne pas mourir avant d'avoir vu le Christ, 11.

SOUFFRANCES. — Source de gloire, 230.

T

TALENT. — Explication de la parabole des dix mille talents, 101.

TEMPLE. — Le temple de Jérusalem n'était qu'une figure, 31. — On y vendait ce dont on avait besoin pour les sacrifices. Cependant Jésus chasse les vendeurs, 32. — Jésus en prédit la ruine, 169.

TENTATION. — Tentations de Jésus, 25.

V

VERBE. — Il a toujours existé dans son Père comme dans son principe. Bien qu'engendré, il n'est point postérieur au Père, 1. — Il est égal au Père. La lumière est une image de cette égalité parfaite, 2. — En allant au devant de son précurseur, il nous donne une leçon d'humilité, 4.

VIE. — Comment on doit la chercher, 8. — Cette vie est une vallée de larmes, 43. — La joie y est trompeuse, 44. — Ne point s'inquiéter des besoins de cette vie. — Exemple tiré des oiseaux et des lis des champs, 88. — Donner sa vie pour le prochain, c'est la donner à Dieu, 158. — — Vie présente et future, 225.

VIERGE (Sainte). — Son trouble, 3. — Elle n'a pas manqué de foi. Sa résolution de garder la virginité, 3. — Il était convenable qu'elle fût félicitée par les anges, 7. — Sa purification, 10.

VIERGES. — Explication de la parabole des dix vierges, 120.

VIGILANCE. — Sa nécessité, 141.

VIGNE. — Explication de la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, 115.

VOIE. — La voie étroite est le partage du petit nombre, 94.

Z

ZÈLE. — Le chrétien doit être dévoré du zèle de la maison de Dieu, 32.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I
AVANT-PROPOS : *Qu'est-ce que l'Evangile?* V

LIVRE Ier. — **Enfance de Jésus.**

I. Divinité du Verbe 1
II. L'Annonciation 2
III. La Visitation 3
IV. Joseph est rassuré par un ange 5
V. Naissance de Notre-Seigneur 7
VI. Circoncision de Jésus-Christ 9
VII. Purification de la Sainte Vierge 10
VIII. L'Adoration des Mages 12
IX. La Fuite en Egypte 15
X. Le Meurtre des Innocents 17
XI. Jésus au milieu des Docteurs 18

LIVRE II. — **Les Débuts du Ministère de Jésus.**

I. Prédication de saint Jean-Baptiste 21
II. Baptême de Jésus-Christ 23
III. Jeûne et tentation de Jésus-Christ 25
IV. Deux disciples de saint Jean vont trouver Jésus 27
V. Les noces de Cana 29
VI. Jésus chasse les vendeurs du temple 31
VII. Vocation de Lévi 33
VIII. Guérison d'un homme malade depuis 38 ans 35

LIVRE III. — **Sermon sur la montagne.**

PROLOGUE 39
I. Bienheureux les pauvres d'esprit 40
II. Bienheureux ceux qui sont doux 42
III. Bienheureux ceux qui pleurent 43
IV. Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de justice 45
V. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux 47
VI. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur 49
VII. Bienheureux ceux qui sont pacifiques 53
VIII. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ... 55
IX. Le sel de la terre et la lumière du monde 58
X. La gloire de Dieu fin de toutes nos œuvres 60
XI. Deux manières d'accomplir la loi 61
XII. Justice plus parfaite sous la loi de grâce 62
XIII. La réconciliation 63
XIV. La pureté 64

XV. Le scandale 66
XVI. Indissolubilité du mariage 67
XVII. Pardon des injures 68
XVIII. Amour des ennemis 69
XIX. L'aumône 70
XX. La prière 72
XXI. Le *Pater*, les 7 demandes du *Pater* 74
XXII. Le jeûne 83
XXIII. Les trésors dans le ciel 84
XXIV. Les deux maîtres 86
XXV. Ne point s'inquiéter des besoins de la vie 87
XXVI. Confiance en la Providence 89
XXVII. Les jugements téméraires 91
XXVIII. Le fétu et la poutre 92
XXIX. La voie étroite 94
XXX. Bâtir sur la pierre et non sur le sable 95

LIVRE IV. — Les Paraboles.

I. La femme pécheresse aux pieds de N.-S. 97
II. Le bon grain et l'ivraie 99
III. Les deux débiteurs 101
IV. Le bon Samaritain 103
V. Le figuier stérile 105
VI. Les convives qui s'excusent 107
VII. L'enfant prodigue 108
VIII. Le mauvais riche et Lazare 112
IX. Le pharisien et le publicain 114
X. Les ouvriers envoyés à la vigne 115
XI. Les dix marcs d'argent 118
XII. Les dix vierges 120

LIVRE V. — Instructions et Conseils.

I. Instructions que donne Jésus à ses apôtres 123
II. Jésus annonce aux apôtres les maux qu'ils auront à souffrir et la récompense qu'ils en recevront 125
III. Sages de ce monde aveuglés, humbles éclairés 126
IV. Joug de Jésus-Christ doux et léger 128
V. Les deux racines : la cupidité et la charité 130
VI. La Chananéenne 132
VII. Conseils de perfection chrétienne 134
VIII. Croix et renoncement à soi-même 137
IX. Respect dû aux prêtres 139
X. Vigilance 141
XI. Jésus-Christ promet l'Eucharistie 143

LIVRE VI. — Les derniers jours.

I. La résurrection de Lazare 147
II. Conspiration des Juifs 150
III. Marie parfume les pieds de Jésus 152
IV. Entrée de Jésus à Jérusalem 154
V. Discours de Jésus sur sa mort prochaine 157
VI. Le figuier maudit 159
VII. Rendre à César ce qui est à César 161
VIII. Jésus déclare que toute la loi est renfermée dans l'amour de Dieu et du prochain 163

IX. Reproches de Jésus-Christ contre les scribes et les pharisiens.... 165
X. Discours de Jésus sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde.... 168

LIVRE VII

I. Jésus annonce à ses disciples que son heure était arrivée.... 173
II. Jésus lave les pieds à ses apôtres.... 174
III. Jésus lave les pieds à saint Pierre.... 177
IV. Jésus notre maître et notre modèle.... 178
V. Prédiction de la trahison de Judas.... 180
VI. Institution de la Cène eucharistique.... 182
VII. Discours de Jésus après la Cène.... 184

LIVRE VIII. — **Sur la route de Gethsémani.**

I. Jésus-Christ vigne et vigneron.... 207
II. La vigne et les branches.... 209
III. Gloire de Dieu.... 211
IV. Le sacrifice de la vie.... 212
V. L'amitié de Jésus-Christ.... 213
VI. Persécution du monde.... 216
VII. L'infidélité cause de perdition.... 218
VIII. Les miracles de Jésus-Christ.... 220
IX. L'esprit consolateur.... 221
X. Lait et aliments solides.... 224
XI. La vie présente et la vie future.... 225
XII. La foi des apôtres.... 228
XIII. Prière de Jésus-Christ.... 230

LIVRE IX. — **Passion, Mort et Résurrection de Notre-Seigneur.**

I. Jésus au jardin des Olives.... 245
II. Renoncement de saint Pierre.... 248
III. Pénitence de saint Pierre. Désespoir de Judas.... 250
IV. Jésus au tribunal de Pilate.... 252
V. Le royaume de Jésus-Christ.... 254
VI. Flagellation et couronnement d'épines.... 257
VII. Jésus est condamné à mort.... 259
VIII. Jésus, roi des Juifs.... 260
IX. Jésus, roi des Juifs.... 262
X. Les derniers moments de Jésus.... 263
XI. Après la mort de Jésus.... 266
XII. Sépulture du Seigneur.... 268
XIII. La Résurrection.... 269
XIV. Jésus apparaît aux disciples qui allaient à Emmaüs.... 272
XV. Apparition de Jésus à ses apôtres assemblés.... 274
XVI. Apparition de Jésus près de la mer de Tibériade.... 275
XVII. L'amour de saint Pierre. Jésus lui confie ses brebis et prédit son martyre.... 277
XVIII. L'Ascension.... 279
TABLE ANALYTIQUE.... 283
TABLE DES MATIÈRES.... 291

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR LA SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION
1, RUE DE LA BERTAUCHE, SENS (YONNE).

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, Rue Cassette, PARIS (VI^e)

La Mort et les Morts, D'APRÈS SAINT AUGUSTIN

Par l'Abbé G. ARNAUD D'AGNEL

Docteur en Théologie et en Philosophie

Un volume in-8° couronne de 328 pages.

Sommaire : Le problème de la mort, son importance dans l'œuvre de saint Augustin. Regain d'actualité du problème de la mort. — Pourquoi l'étudier à l'école de saint Augustin? — Nature de la mort. — Le péché d'Adam, cause de la mort des hommes. — Objections contre la solution augustinienne du problème de la mort. — Le péché originel et la double mort de l'âme par le péché de la damnation. — Le Christ médiateur de la vie ; le démon, médiateur de la mort. — La mort au péché, condition de notre naissance en Jésus-Christ. — Attitude du chrétien vis à vis de la mort. — Le riche et la mort. — La mort d'un ami. — Mort d'une mère. — L'idée de la mort dans la correspondance de Saint-Augustin. — Devoirs des vivants envers les morts. — Le suicide. — La guerre.

Louis Bertrand écrit : « *Comparée à l'expérience d'un Bossuet, combien celle de saint Augustin est plus étendue ! Avec cela une sensibilité frémissante qui est encore la nôtre, la sensibilité des époques d'extrême culture, où l'abus de la pensée a multiplié les causes de souffrance en exaspérant le besoin de la volupté... Saint Augustin, avant sa conversion, a l'inquiétude de nos romantiques, les mélancolies et les tristesses sans cause, les grands élans nostalgiques qui bouleversaient nos pères. Il est très près de nous.* » L'on voit donc l'attrait de cette étude et son actualité puisqu'en plus de la similitude de tempérament, on pourrait aussi rapprocher l'époque de trouble et d'invasion du IV^e s. de la nôtre.

Désireux de rendre avec le plus de vie possible la pensée augustinienne sur la mort et les morts, l'auteur s'est appliqué à la saisir dans son fond et à l'étudier dans ses manifestations grandes et petites. Travail considérable, car le problème de la mort revient constamment dans les prédications, dans les lettres et dans les traités les plus divers du grand Docteur.

Doctrine Spirituelle de Saint-Augustin

Par l'Abbé J. MARTIN

Un volume in-12° écu de XII-284 pages.

Saint-Augustin est avant tout le Docteur de la grâce ; mais il est aussi un Docteur universel. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit de la pauvreté, et l'on verra combien cet aigle savait se faire petit et pratique ; qu'on lise ce qu'il a écrit de la charité et du secours mutuel et l'on aura une idée de sa connaissance du cœur humain et des véritables conditions de la vie religieuse. Ce qui surprendra plus encore peut-être, ce sera de voir avec quelle simplicité et quel abandon le pasteur d'Hippone parlait à son peuple de la vie commune qu'il menait avec ses clercs ! Il faut féliciter l'auteur d'avoir su mettre à la portée de tous ce manuel de vie religieuse. Tous ont à prendre dans ce charmant et gracieux volume : le simple chrétien, le prêtre, et surtout les religieux.

Sommaire : **Vocation religieuse de saint-Augustin.** La préparation. La décision. **Le Principe de la vie surnaturelle.** La grâce. La grâce et la liberté. **Les obligations de la vie religieuse.** Les vœux. L'obéissance. La pauvreté. La charité. L'humilité. Le bon exemple. **L'Union avec Dieu.** Les obstacles. La résignation. La crainte. La prière. La vie en Dieu. Le progrès surnaturel. L'intérêt surnaturel. La joie surnaturelle. **La vie future.** La Résurrection. L'enfer et le purgatoire. Le ciel.

Imprimé en France par A.-M. VERDAVOINE, 21, Avenue du Maine. PARIS (XV^e)

281.4
Au45ev
Augustinus, Aurelius
L'évangile. 89594

281.4
Au45ev
89594